

# Prologue

*Londres, avril 1814*

*La personne présentant une demoiselle à la cour doit être irréprochable. Si la famille de la jeune femme ne l'est pas, elle doit faire preuve de bon sens et ne pas imposer sa présence à la cérémonie.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon, Guide pour Les gouvernantes; dames de compagnie et préceptrices d'une demoiselle*

Marcus North, sixième vicomte de Draker, se leva du banc en marbre et traversa la terrasse pour se camper derrière les portes vitrées afin d'observer discrètement la salle de bal. Il se dit qu'il aurait l'air malin s'il se faisait surprendre en train de rôder dans les parages comme un espion...

— Bon sang! Que faites-vous là? s'exclama-t-on dans son dos.

Marcus se retourna et découvrit son demi-frère qui gravissait l'escalier menant à la terrasse de sa demeure.

Il venait de se faire surprendre comme un bleu !

—Je vous croyais reparti chez vous, à Castlemaine, dit Alexandre Black, comte d'Iversley, en s'avançant vers son hôte clandestin.

—J'étais en effet en route pour le Hertfordshire, mais j'ai changé d'avis à mi-chemin.

Il rejoignit le banc pour y récupérer le verre de madère qu'il y avait laissé.

—Et pour quelle raison ? demanda Alexandre.

—Je voulais m'assurer que tout se passerait comme prévu.

Et quand bien même cela se passerait mal... que feriez-vous ? Débarquer au beau milieu de l'assemblée et vous occuper de tout ?

—Très amusant ! répliqua Marcus en jetant un coup d'œil inquiet vers la salle de bal des Iversley.

Les invités, au milieu desquels se tenait sa sœur, prenaient possession des lieux. Il ne distinguait que le visage de sa chère Louisa qui avait relevé ses cheveux en une coiffure très à la mode, agrémentée d'une grande plume d'autruche. Elle était resplendissante ainsi et, de l'avis de Marcus, paraissait bien trop adulte : le portrait craché de leur défunte mère, brune aux yeux de biche.

Marcus but une grande rasade. Il doutait qu'Iversley et son épouse Katherine soient experts en matière de présentation d'une jeune lady à la cour. Surtout lorsque le frère de celle-ci était un paria qui alimentait les pires ragots...

—Comment s'est déroulée l'entrée de Louisa dans le monde ? s'enquit-il en détachant son regard de la porte vitrée.

—À merveille ! Elle a réussi à ne pas se prendre les pieds dans cette longue traîne ridicule que les jeunes femmes sont obligées de porter. D'après Katherine, c'était sa plus grande crainte.

Les convives s'écartèrent, ce qui permit à Marcus de mieux distinguer la toilette de Louisa et son corsage scandaleusement échancré. Il maudit le jour où il l'avait autorisée à venir en ville. Bon sang ! Aujourd'hui, elle ressemblait plus à une lady de vingt-cinq ans qu'à une demoiselle de dix-neuf printemps.

—Je déteste cette robe. Elle est bien trop osée.

—Ah ! la mode est aux caracos qui révèlent les avantages de ces dames ! dit une voix familière derrière Iversley. Celui de Louisa est bien modeste, comparé à certains.

—Que diable faites-vous ici ? Louisa est ma sœur, et non la vôtre, rétorqua Marcus à son second demi-frère, Gavin

Byrne, qui montait les marches une coupe de Champagne à la main.

—Son entrée dans le monde faisait partie du marché conclu entre nous lorsque nous avons créé la Fraternité des Bâtards royaux. La moindre des choses était d'assister au bal donné en son honneur... puisque son propre frère en était absent, ajouta-t-il narquoisement.

—Vous savez pertinemment que je ne le peux pas. Ma seule présence ruinerait tous nos efforts.

—Alors, soyez gentil de ne pas traîner dans les parages. Si vous ne daignez pas nous honorer de votre présence, monsieur le protecteur, déguerpissez et laissez-nous, Iversley et moi, nous occuper de tout.

—J'ai confiance en Iversley, mais vous...

—Allons, messieurs ! intervint Iversley. Nous sommes tous à cran, ce soir, mais le pire est derrière nous. Il n'y a donc plus aucune inquiétude à avoir.

Marcus observa de nouveau le bal et tressaillit. Louisa adressait un sourire timide à un bel inconnu qu'on lui présentait.

—Qui est ce type ?

—Détendez-vous, répliqua Iversley. C'est un homme absolument respectable et, à ce qu'on m'a dit, plutôt un bon parti. Simon Tremaine, duc de Fox-Machin-Chose.

—Foxmoor ? maugréa Marcus. Katherine l'a invité ?

—Pourquoi pas ? Il est jeune, riche, et de surcroît célibataire.

—Le plus proche collaborateur de Prinny, marmonna Byrne dans sa barbe. Comme c'est intéressant...

—Je suis navré, dit Iversley, nous l'ignorions. Ni Katherine ni moi ne prêtons l'oreille aux commérages.

—Ils sont beaucoup trop occupés... à autre chose, rétorqua Byrne en lançant un regard entendu à Marcus.

—Oui, bon, nous n'avons guère eu l'occasion de... bredouilla Iversley. Je vous rappelle que Katherine a accouché il y a deux mois.

—Ah ! la vie du parfait époux ! ironisa Byrne. Draker pourra nous faire l'éloge de celle du célibataire endurci, n'est-ce pas Marcus ?

—Certainement ! Acquiesça ce dernier.

Marcus enviait toutefois le sort d'Iversley, époux d'une femme très aimante et, depuis peu, père d'une petite fille. Il aurait échangé toutes ses richesses contre cela. Cependant, il devait se résoudre à l'idée qu'il ne serait jamais mari ni père.

Il concentra son attention sur Foxmoor qui guidait sa sœur vers la piste de danse.

—Prinny était-il à la Cour, aujourd'hui ?

—On m'a dit qu'il y était, dit Iversley sur un ton méprisant, mais je n'ai pas eu la chance d'y voir notre maudit paternel.

—Vous ne l'avez jamais rencontré ? demanda Byrne.

—Non, répondit Iversley. De toute façon, si je le croisais, cela ne changerait rien. Il ne sait même pas que j'existe. Et vous ?

—Je l'ai vu une fois, au théâtre, lorsque j'étais enfant. Mère me l'a montré depuis les coulisses, répondit Byrne avec dédain. Elle n'a eu de cesse de lui demander de me reconnaître, ne fût-ce qu'en privé. Bien entendu, il mourrait plutôt que d'admettre avoir eu un enfant avec une simple actrice irlandaise. Qu'auraient alors pensé ses fichus amis ?

Lançant un regard à Marcus, il ajouta :

— Si encore j'étais le fils du prince et de l'épouse respectable d'un gentleman...

—Je peux vous assurer que la dernière chose que je souhaiterais à quelqu'un serait d'avoir à frayer avec le prince. Pourquoi croyez-vous que j'ai tenu Louisa à l'écart pendant toutes ces années ? répliqua Marcus.

—Elle est sa fille ? s'exclama Iversley, interloqué. Je pensais qu'il n'y avait que nous trois ! Mais alors, si nous avons une demi-sœur...

—Détrompez-vous. Louisa a vu le jour l'année où Prinny s'est marié, alors que lui et ma mère étaient déjà brouillés. Et bien qu'elle soit effectivement la fille du vicomte, Prinny a montré un soudain intérêt à son égard. Il m'a expédié un messenger il y a un mois pour solliciter un entretien afin de « discuter de l'avenir de Louisa ». Je l'ai envoyé promener.

Byrne haussa un sourcil interrogateur.

— Peut-être Prinny sait-il quelque chose que nous ignorons. .. A moins d'y être contraint et forcé, il reconnaît rarement sa progéniture illégitime.

—Je vous le répète, elle n'est pas sa fille,; grommela Marcus. La seule période où il a soigneusement évité notre domaine, c'est l'année de la naissance de Louisa. Il en aurait depuis longtemps réclamé la garde, s'il avait été convaincu de sa paternité, tout comme cela s'est produit pour Minnie, voilà quelque temps. Le

vicomte a toujours été persuadé d'être le père de Louisa, ainsi qu'en a conclu la société, et je vous saurai gré de ne pas insinuer le contraire.

—Mais... elle est certainement au courant de votre filiation.

—Si c'est le cas, elle n'a jamais abordé le sujet, rétorqua Marcus. D'ailleurs, je ne tolérerai pas qu'à cause de vous un quelconque doute sur ses origines puisse germer dans son esprit. Alors, vous fermez votre clapet, compris ?

—Parfait, maugréa Byrne. Mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes aussi irritable. Apprendre qu'elle pourrait avoir un lien illégitime avec Prinny ne lui causerait pas forcément du tort. Les enfants qu'il a reconnus officieusement en ont tiré un profit non négligeable, bon sang ! Vous-même auriez pu largement en bénéficier, si vous ne les aviez pas chassés de Castlemaine, lui et votre mère. Non seulement cette seule action avait considérablement terni la réputation de Marcus, mais la vengeance de sa mère, les mensonges qu'elle avait répandus sur son compte, l'avaient définitivement sali aux yeux du monde. Neuf ans s'étaient écoulés, mais il en payait encore le prix. Tout cela à cause de ce satané et libidineux prince !

Cette vieille rancune bouillait encore au tréfonds de son âme.

— C'est tout ce qu'ils méritaient, lui et ma mère ! grommela-t-il. Je les ai surpris dans les bras l'un de l'autre à peine une semaine après la mort de Père.

—Et alors ? rétorqua Byrne en vidant son verre. Le vicomte n'a jamais protesté.

—Et puis il est mort, bon sang ! Ce n'était même pas votre père.

—En tout cas, il s'est comporté comme tel. Et il méritait un minimum de respect de leur part, après tout ce qu'il a fait pour moi.

— Il a laissé son épouse le cocufier, objecta Byrne.

— Et vous, vous pouvez parler ! S'emporta Marcus. Si cela n'arrangeait pas l'affaire du mari, vous n'auriez aucune compagne dans votre lit.

Le regard bleu intense de Byrne se fit glacial.

— Ben voyons, monsieur le donneur de leçons !

Cela suffit, vous deux ! Nous devrions nous focaliser sur Louisa, dit Iversley en scrutant la salle de bal. Faut-il l'écarter de Foxmoor ?

—Et comment ! Le fait que le meilleur ami de Prinny tourne autour d'elle ne peut être une simple coïncidence.

—Bien. A partir de ce soir, nous ne l'inviterons plus à nos réceptions.

—Cela ne l'empêchera pas — ou du moins, Prinny en l'occurrence — de s'approcher d'elle en d'autres occasions, objecta Marcus plongé dans la contemplation de son verre vide.

—Vous pouvez compter sur moi pour le tenir à distance, affirma Alec. Je ne permettrai jamais qu'on fasse du mal à Louisa. Depuis des mois que nous la préparons à son entrée dans le monde, Katherine et moi nous sommes attachés à elle. Nous ne voulons pas la voir prise dans les filets de Prinny.

—Vous vous inquiétez sans doute pour rien, ajouta Byrne en sirotant son Champagne. Que Foxmoor danse un quadrille avec elle ne signifie pas que Prinny l'ait envoyé en mission. Après tout, il succombe à la fraîcheur d'une demoiselle.

—Vous avez peut-être raison, mais cela me rend extrêmement nerveux, admit Marcus.

Pour la première fois depuis une éternité, il aurait voulu pouvoir s'immiscer dans l'assistance sans pour autant susciter de remous, ni de commérages felleux. Si seulement il pouvait raser cette barbe qui dissimulait cette horrible balafre et ne pas provoquer de pernicieuses rumeurs sur son compte ! Il se moquait bien de ce que tous ces gens pensaient ou disaient de lui, mais Louisa...

Hélas ! Il ne pouvait risquer de compromettre les débuts de sa sœur dans le monde en s'affichant à ses côtés, pas plus qu'il ne pouvait l'obliger à se claquemurer à jamais à Castlemaine. Louisa méritait un meilleur sort. La seule solution restait donc d'accorder sa confiance à Iversley et Katherine, pour quelques semaines encore, afin qu'ils la chaperonnent et l'accompagnent aux soirées les plus huppées.

Sans lui... songea-t-il.

—Je vous suis infiniment reconnaissant, à Katherine et à vous, de tous les efforts que vous déployez pour elle.

— C'est la moindre des choses, vous nous avez tellement aidés, répliqua Alec avec une pointe d'émotion dans la voix.

—Ce n'est rien, marmonna Marcus, peu habitué aux remerciements.

S'ensuivit un silence embarrassé qu'Iversley brisa en se raclant la gorge.

—Il est temps pour moi d'aller rejoindre mes invités. Avez-vous l'intention de rester plantés là toute la nuit, tous les deux ?

—Pour entendre Draker se plaindre chaque fois que Louisa acceptera de danser avec un jeune homme qui ne sera pas à son goût ? rétorqua Byrne. Non merci ! Nous irons au Cygne bleu.

—Aller m'asseoir à une table de votre sordide établissement de jeu pendant que vos benêts de clients se livreront à toutes sortes de spéculations sur ma barbe et mon passé ? Plutôt mourir !

—Manifestement, vous n'y avez jamais mis les pieds. Son club n'a rien de miteux, remarqua Iversley. D'ailleurs, il doit y avoir des salons privés.

—Et le meilleur cognac français de contrebande, rétorqua Byrne. Allez, vieille branche ! Ce satané bal risque de s'éterniser. Vous n'allez pas passer toute la soirée à vous ronger les sangs et à vous geler sur cette terrasse en attendant la fin.

—Je pourrais rentrer chez moi... répondit Marcus, forcé d'admettre que Byrne avait raison.

Il ne se sentait toutefois pas d'humeur à supporter la solitude de Castlemaine.

—C'est vrai que vous avez des salons privés ? s'enquit-il.

—Bien sûr, répondit Byrne en esquissant un sourire canaille. Et si vous le souhaitez, je me charge de vous trouver de la compagnie féminine. Cadeau de la maison.

Il n'en fallait pas plus pour lui mettre l'eau à la bouche. Bien que Marcus n'ait jamais su garder une maîtresse et qu'il ait rarement fréquenté des filles de joie, ce soir... au diable les scrupules ! En outre, songea-t-il, Castlemaine lui paraîtrait plus accueillant s'il n'y rentrait qu'au petit matin.

—Allons, Draker, ajouta Iversley, entre frères, nous devons nous serrer les coudes.

Cette remarque empreinte de chaleur lui allégea la conscience et le cœur.

—C'est bon, je viens.

—Génial ! s'exclama Byrne en saisissant la bouteille de madère.

Il versa de nouveau du vin à Marcus, servit ensuite Iversley et porta un toast auquel ses demi-frères se joignirent avec enthousiasme.

—À la Fraternité des Bâtards royaux ! s'écrièrent-ils en chœur.

—Et à la santé du prince de Galles, notre royal géniteur ! Puisse-t-il rôtir en enfer ! conclut Marcus.



# Chapitre 1

*Hertfordshire, mai 1814*

*Dissuadez votre jeune maîtresse de céder aux commérages, mais soyez vous-même au fait du dernier « on dit », afin d'être en mesure de distinguer la brebis des loups.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Lorsque la voiture franchit le sommet de la colline, lady Régina Tremaine aperçut pour la première fois Castlemaine, lové au creux de la vallée verdoyante des collines de Chiltern. Le domaine s'avérait aussi splendide que son nom le laissait présager. Avec ses créneaux, ses parapets et ses fenêtres gothiques en pointe, il ressemblait en tout point à un château de la dynastie des Tudor, bien qu'il n'eût pas de douves. Etrange vision que cet édifice perdu au milieu des champs d'orge et des vaches, et ce à seulement trente kilomètres de la capitale... C'était comme tomber sur le mythique château de Camelot en plein cœur de Londres.

—Intéressant, n'est-ce pas ? Commenta Cicely Tremaine, sa cousine, chaperon et célibataire endurcie.

—Absolument fascinant ! S'extasia lady Régina, bien que les descriptions dithyrambiques de Louisa l'eussent préparée à une telle vision. J'espère seulement que l'intérieur n'est pas trop humide et glacé, comme c'est souvent le cas avec ces vieilles bâtisses.

Peu après, lorsqu'un valet les fit entrer, elle découvrit que les lieux n'étaient pas aussi sombres qu'elle le craignait. Au contraire, songea-t-elle. La rumeur courait selon laquelle l'ancien vicomte avait dépensé une fortune, vingt-cinq ans plus

tôt, afin de remettre le château en état. S'inspirant de Strawberry Hill, le manoir de Walpole, il avait fait de cet édifice en ruine un chef-d'œuvre de l'art gothique. Le résultat était splendide. Une impression de robustesse et de caractère se dégageait des charpentes de bois brun et de la ferronnerie. Les anciennes tapisseries suspendues à un mur avaient perdu de leur éclat d'antan, mais la pièce offrait encore des couleurs luxuriantes : l'or généreux des tentures de soie, les bleus et rouges vifs des vitraux à la fenêtre en haut d'un magnifique escalier en acajou...

Comme il était de notoriété publique que lord Draker vivait reclus, Régina s'était attendue à trouver les plafonds maculés de suie et des toiles d'araignées accrochées à tous les fauteuils, et non ce vestibule immaculé, décoré de chandeliers en cristal et d'un tableau de Tintoretto qui témoignait de la richesse et du goût de son propriétaire.

Soit lord Draker était bien plus sophistiqué qu'elle ne l'avait cru, soit il était tout simplement fêru de peinture.

Régina avait une préférence pour la seconde option : ses conquêtes masculines avaient pour point commun la superficialité et peu d'intelligence. Les hommes brillants l'assommaient, même s'ils pouvaient tomber dans ses filets lorsqu'elle se donnait la peine de les séduire.

Le majordome, visiblement troublé, s'approcha des visiteuses.

—Bonjour, mesdames. Il doit y avoir un malentendu car Mlle North est à Londres en ce moment, et...

—Ce n'est pas Louisa que je suis venue voir, répondit Régina en souriant. Seriez-vous assez aimable pour annoncer à lord Draker que lady Régina Tremaine souhaiterait avoir un entretien avec lui ?

— L... lord Draker ?

Le visage du domestique s'empourpra.

—Nous sommes bien à Castlemaine, n'est-ce pas ?

—Certainement milady, mais... hum... êtes-vous sûre qu'il s'agit du vicomte que vous voulez voir ?

—Assurément.

Marcus North, sixième vicomte de Draker.

—Oui, oui, c'est bien lui, s'impacienta Régina. Nous sommes-nous trompées de domaine ?

—Le moment est peut-être mal choisi ? suggéra timidement Cicely qui avait un peu pâli.

Régina gratifia le majordome d'un sourire réfrigérant.

— Sottises ! Voulez-vous nous annoncer auprès de votre maître ?... Sans vouloir vous commander, conclut-elle sur un ton condescendant.

L'homme rougit à nouveau.

— Tout de suite! Pardonnez-moi, milady, c'est que... Les dames ne sont pas... Milord n'a pas l'habitude de... Je vais de ce pas l'informer de votre arrivée.

Là-dessus, il se rua à l'étage.

—Seigneur ! Voilà un drôle de serviteur, qui semble terrorisé par son maître, remarqua Régina.

—On ne l'appelle pas le vicomte Dragon pour rien, murmura Cicely.

Régina porta alors son attention tour à tour sur le tableau de Tintoretto, illustrant le massacre du dragon par saint George, sur les armoiries des Draker, représentant la même bête noire cabrée, ainsi que sur le noyau d'escalier en acajou au sommet duquel se lovait un autre dragon.

—Je me demande bien pourquoi, ironisa-t-elle.

— Pas seulement à cause des armes de la famille, rétorqua Cicely. On m'a raconté qu'il a fait pleurer un pauvre libraire du Strand, à propos d'un vieil ouvrage tout abîmé qu'il lui avait mis de côté, puis finalement vendu à lord Gibbons. Il aurait aussi, paraît-il, frappé un messager de Son Altesse, le mois dernier.

—On m'a dit que lord Maxwell hébergeait une chèvre dans sa chambre à coucher. Je ne vais pas pour autant lui envoyer quelqu'un pour la traire. Il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte, Cicely.

—Les rumeurs circulant sur le vicomte ont sans doute une part de vérité, dit Cicely qui respirait bruyamment, tourmentée par ses poumons fragiles. Et qu'en

est-il de sa mère ? Tu ne te souviens pas des récriminations de lady Draker lorsqu'elle rendait visite à tes parents ?

—Ce dont je me souviens, c'est qu'elle avait une propension à dramatiser la situation. Et puis, ce vicomte ne peut pas être aussi terrifiant qu'on le prétend et avoir élevé une sœur aussi adorable que Louisa... D'ailleurs, celle-ci affirme que leur mère mentait à propos de ces prétendus mauvais traitements.

—Mlle North craint trop son frère pour le contredire, remarqua Cicely à voix basse.

—Je peux t'assurer qu'elle n'a pas l'air de le redouter tant que cela. Elle le hisserait plutôt sur un piédestal.

L'image que donnait Louisa de lord Draker différait tant de celle qu'en avait la société que cela intriguait Régina. Même si leur visite n'avait pas été absolument nécessaire, elle se serait volontiers déplacée, ne fut-ce que pour se forger sa propre opinion.

—C'est la raison pour laquelle, continua-t-elle, Louisa repousse les avances de mon frère. Premièrement parce que le vicomte s'oppose à ce qu'il la courtise, deuxièmement parce qu'elle respecte l'avis de lord Draker.

—Oui, mais...

—Chut ! l'interrompit Régina. Tu entends ?

La voix plaintive du domestique parvenait jusqu'à elles.

—Mais... milord, que dois-je leur dire ?

—Dites-leur que je suis indisposé, répondit une voix masculine. Ou que je suis en Inde. Je me fiche pas mal de ce que vous prétexterez, tant que vous me les virez d'ici !

—Bien, milord, répliqua mollement le serviteur.

Ainsi, lord Draker ne voulait rien entendre... Elle refusa de s'en laisser conter et se dirigea vers l'escalier.

—Que fais-tu ? demanda Cicely interloquée en lui saisissant le bras. Tu ne peux pas...

—Reste ici et occupe-toi du domestique, décréta Régina en se libérant de la faible emprise de sa cousine. J'ai bien l'intention d'avoir cette petite discussion avec lord Draker !

— Mais... ma chère...

Régina avait déjà disparu. Si le vicomte croyait pouvoir se débarrasser d'elle comme d'un vulgaire créancier alors qu'elle venait de parcourir trente kilomètres pour le voir, il se trompait lourdement.

Parvenue à l'étage, elle embrassa du regard le long corridor puis ouvrit tour à tour plusieurs portes en chêne massif, à la recherche de la pièce où se terrait le vicomte. Elle marqua une pause devant un miroir encadré d'acajou afin d'y examiner son reflet. Son nouveau chapeau seyait à merveille à la mante couleur lilas qui révélait à peine son corsage et mettait en valeur son teint délicat. Parfait ! Lord Draker n'avait aucune chance de lui échapper.

Elle ouvrit une autre porte et jeta un coup d'œil dans ce qui semblait être l'antré du dragon. Aucune odeur de soufre... mais des allées entières de livres aux couvertures de cuir et aux reliures sophistiquées. Des milliers d'ouvrages formaient une palette de couleurs allant du marron au bleu marine et confirmaient une fois de plus la richesse et l'érudition du maître des lieux.

La pièce était immense, et s'étendait probablement sur toute une aile de la demeure. Comment une personne pouvait-elle posséder tant de livres ? Sans parler de trouver le temps de les lire ?

Seigneur ! Régina se sentit soudain en difficulté : elle allait avoir affaire à un homme intelligent, ayant à sa portée bien plus de savoir que nécessaire. Elle chassa vite cette pensée troublante. Après tout, ce n'était qu'un homme, en l'occurrence une personne peu au fait de la haute société, de ses affaires courantes... ni des ruses que pouvait déployer une femme. Avec un peu de chance, un sourire mutin et son charme naturel devraient lui suffire.

Bien qu'il n'y eût aucun signe de vie dans la bibliothèque, elle entra et referma la porte derrière elle avec plus de force qu'elle ne l'aurait voulu. Comme tombant des nues, une belle voix de baryton résonna.

—Je suppose que vous avez réussi à vous débarrasser de la sœur de Foxmoor.

Régina sursauta puis leva les yeux pour découvrir une mezzanine. Elle recula afin de mieux embrasser les lieux du regard et y vit le vicomte Dragon en personne. Il se tenait là-haut, face à d'autres étagères couvertes elles aussi de livres. Dos tourné, il prit un ouvrage qu'il ouvrit précautionneusement.

Son allure paraissait négligée : ses cheveux passablement coupés tombaient sur le col de sa chemise, et il portait un costume de futaine couvert de poussière ainsi que des brodequins éraflés.

Il était large d'épaules et de taille imposante. Rien d'étonnant à ce que tous croient la rumeur selon laquelle il était le fils de Prinny et non celui du feu vicomte. Il en avait de toute évidence hérité la stature, mais sans la corpulence qui empoisonnait l'existence de Son Altesse.

Le colosse à la chevelure hirsute remit son livre en place puis s'accroupit pour en chercher un autre, donnant ainsi à Régina une vue sur un postérieur et des cuisses incroyablement musculeux qui se devinaient sous le tissu de son pantalon mal taillé.

—Eh bien? demanda-t-il. La sœur de Foxmoor vous a-t-elle causé du tracas ? Du genre à faire des histoires, à ce qu'il paraît...

—Pas plus d'histoires que n'en ferait une lady offusquée par la grossièreté d'un gentleman.

Il se raidit, se redressa brusquement, et lui fit face. Régina en eut le souffle coupé.

Le vicomte n'avait aucun des traits du père qu'on lui attribuait. Ce qui frappait, en premier lieu, c'était sa barbe. Son Altesse pourrait bien se ronger tous les ongles avant d'arborer des favoris aussi longs. En outre, le prince ne dédaignerait pas troquer sa corpulence contre un corps aussi athlétique : de larges épaules de boxeur, un torse puissant et une taille étonnamment svelte. Même ses mollets semblaient joliment dessinés, bien que ses chaussettes...

Elle cligna des yeux et y regarda à deux fois. Ses chaussettes étaient bel et bien dépareillées.

—Vous avez terminé? demanda-t-il sur un ton cassant.

—Pardon ?

—Avez-vous terminé votre inspection ?  
Un instant décontenancée pour avoir été prise en flagrant délit d'indiscrétion, Régina répondit toutefois avec aplomb.  
— Pardonnez ma curiosité. Peu de gens ont l'occasion de voir Castlemaine, encore moins son maître.  
—Je ne m'en plains pas. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...  
Il lui tourna le dos et remit en place l'ouvrage qu'il avait en main.  
—Je n'ai pas l'intention de prendre congé. Je voudrais vous parler.  
—Vous êtes bien la sœur de votre frère ! Une fin de non-recevoir ne vous rebute pas.  
—Surtout si elle n'est pas fondée.  
—Je suis occupé. Cette explication devrait suffire.  
— Occupé ? Non. Lâche, plutôt.  
Il fit volte-face et la fusilla du regard.  
— Vous me traitez de lâche ?  
« Félicitations, Régina... Et tant que tu y es, pourquoi ne pas lui jeter le gant ? »  
Cela dit, il fallait reconnaître qu'il était particulièrement agaçant...  
— Parfaitement. Cela ne vous dérange pas de calomnier ma famille en écartant votre sœur de nous, mais vous n'avez pas le courage de nous dire en face pour quelle raison !  
Le rire tonitruant de Marcus se répercuta dans toute la bibliothèque.  
—Vous croyez me faire peur, vous et Foxmoor ?  
—Simon m'a dit que vous refusiez de lui parler.  
— Il sait parfaitement pourquoi je préfère communiquer par le biais des Iversley. Et s'il continue à vouloir corrompre ma sœur...  
—Corrompre ? protesta Régina. Jamais mon frère ne...  
—Je me ferai un plaisir de le rencontrer en personne, termina-t-il. Dites à Foxmoor qu'il ne me fera pas changer d'avis en m'envoyant sa sœur.  
—Il ignore tout de ma présence ici. Je suis venue à la demande de votre sœur.  
—C'est Louisa qui vous envoie ?  
—Elle a prétendu que vous ne l'écouteriez pas. Elle espérait que vous accepteriez d'entendre une personne plus expérimentée qu'elle plaider sa cause.

D'autant que les Iversley respectaient la décision de lord Draker et empêchaient Simon d'approcher la jeune fille...

—Louisa a eu tort. Je ne changerai pas d'avis.

—Que reprochez-vous donc à mon frère ? C'est certainement l'un des meilleurs partis de la capitale.

—Je n'en doute pas, dit-il avec un mouvement impatient de la main. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail.

Régina n'avait pas l'habitude d'être ignorée, encore moins rabrouée. Et que ce soit par ce... lord diabolique, cela dépassait son entendement.

—Je ne partirai pas tant que vous ne m'aurez pas avancé un seul argument valable. Car je n'en vois aucun.

—Vous perdez votre temps.

Il la détailla, de son chapeau couleur lilas jusqu'à la pointe de ses coûteuses chaussures. Elle aurait juré déceler un soupçon d'admiration dans les yeux du vicomte.

—C'est bien votre genre, ajouta-t-il d'un air méprisant.

L'irritation la gagna. Lasse de se tordre le cou pour parler avec cet odieux personnage, elle entreprit de gravir les marches menant à la galerie. Elle le traquerait jusque dans ses retranchements et l'obligerait à l'écouter.

—Et quel est ce genre, je vous prie ?

—Celui d'une femme de rang, fortunée et frayant dans les hautes sphères de la société.

—Tout comme votre sœur.

—Seulement jusqu'à ce qu'elle ait rencontré un époux décent. Je n'ai pas envie qu'elle mène la même vie que ces pimbêches qui passent leurs journées à choisir la couleur de leur robe de bal, rétorqua-t-il en la dévisageant.

La muflerie de son interlocuteur plongea Régina dans un abîme de perplexité. Elle monta la dernière marche qui la séparait de lui.

— Je suppose que vous préféreriez qu'elle convole avec un énergumène tel que vous, un ermite à la barbe mal taillée. Et qu'elle passe ses journées à congédier ses visiteurs.



Il lui décocha un regard noir. Bonté divine ! Il avait les plus beaux yeux qu'elle ait jamais vus, mordorés, frangés de cils noirs. Dommage qu'en cet instant ils aient été en train de la transpercer de part en part.

—Cela vaut toujours mieux que de vivre aux crochets de Prinny et des gens de son espèce, dit-il.

—Oh ! je vois... Vous vous opposez à Simon uniquement à cause de son amitié avec Son Altesse. Vous ne voulez pas que votre sœur fréquente le cercle de votre père, après tout le mal que vous vous êtes donné pour vous en tenir à l'écart pendant toutes ces années !

—Et comment ! Et puis...

Il s'interrompit brusquement et des rides suspicieuses se creusèrent au coin de ses magnifiques yeux.

— On pourrait croire que la fille d'un duc ne s'abaisserait pas à colporter des commérages choquants sur la parenté d'un gentleman, et encore moins en présence de l'intéressé. La frivolité des personnes de votre acabit m'étonnera toujours autant.

—Non mais, regardez-moi cet ermite mal embouché ! J'en ai assez de vos idées toutes faites sur les personnes de mon genre, s'exclama Régina en se dirigeant vers l'escalier. Si vous préférez que Simon et Louisa se rencontrent en cachette, je n'y vois personnellement pas d'inconvénient. Et je me moque qu'on les surprenne dans une situation compromettante et que le scandale éclate. Je vais de ce pas annoncer à mon frère qu'il peut continuer à organiser ses petites visites secrètes.

—Stop ! cria-t-il.

Un sourire narquois aux lèvres, elle s'arrêta devant les marches,

—Qu'est-ce que vous me chantez là ? S'exclama-t-il.

—Non, non, je ne vous ennuierais pas avec ça, vous êtes bien trop occupé. A l'évidence, j'ai déjà abusé de votre précieux temps. Je vais donc vous quitter.

Comme elle commençait à descendre, il se précipita et l'agrippa par le bras.

—Vous ne partirez pas avant de m'avoir expliqué ce qui se trame dans mon dos !

—Êtes-vous certain d'avoir quelques minutes à m'accorder ? ironisa-t-elle. Je ne voudrais pas vous imposer ma présence.

—Vos insinuations à propos de visites secrètes ont intérêt à ne pas être une ruse destinée à retenir mon attention !

—Une ruse ? Vous ne croyez tout de même pas qu'une femme qui passe son temps à décider quelle robe elle va mettre puisse être assez astucieuse pour bernier un gentilhomme tel que vous !

Il ravala un juron.

« Prends ça, espèce d'ours mal léché ! »

Régina était si occupée à se féliciter de sa repartie qu'elle en loupa une marche et faillit tomber. Lord Draker la rattrapa de justesse par la taille et la retint d'une main ferme.

Pendant un court instant, ils demeurèrent sans voix.

Un parfum de lotion capillaire et de savon la fit douter une seconde de l'image de rustre qu'elle s'était forgée de lui.

Puis les yeux du dragon se posèrent sur le décolleté audacieux que laissait entrevoir la pelisse de Régina, et s'y fixèrent.

Les hommes promenaient souvent leur regard sur sa poitrine, et Régina utilisait parfois cela à son avantage. Cette fois, cependant, cela lui causa un certain malaise. Elle ressentait fortement ce désir masculin de la dévorer... et de l'emporter avec lui dans cette ardeur charnelle.

Une légère rougeur colora ses joues. Elle ouvrait la bouche pour le remettre à sa place lorsqu'elle remarqua l'extrémité d'une vilaine balafre que dissimulait sa barbe épaisse. Elle en avait entendu parler, mais personne n'avait su en dire l'origine ou la décrire.

Il croisa son regard.

— Faites attention, dit-il sèchement. Vous auriez pu vous faire mal en tombant.

Régina frissonna. Comment avait-il hérité d'une balafre aussi affreuse ?

Avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, il la souleva comme si elle était aussi légère qu'une plume et la déposa deux marches plus bas.

— Maintenant, lady Régina, vous allez m'expliquer précisément ce que vous sous-entendez par ces visites secrètes. Et vous n'irez nulle part avant de m'avoir tout dit.

La voix grave de lord Draker provoqua une bouffée de chaleur au creux des reins de Régina. À l'évidence, elle avait dérangé le dragon dans son sommeil. Restait maintenant à savoir ce qu'elle allait faire de lui...

## Chapitre 2

*Ne laissez jamais votre protégée en présence d'un jeune homme, qu'il soit désargenté ou bien un gentleman riche et titré.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Subjugué, Marcus dévorait des yeux la sœur de Foxmoor déambulant avec nonchalance au milieu de la bibliothèque. Sa démarche était aussi fluide et envoûtante qu'une sonate. Il y avait bien longtemps qu'il n'en avait pas entendu...

Impossible de détacher son regard des formes généreuses de sa visiteuse vêtue d'une toilette manifestement du dernier cri. Il aurait donné la moitié de sa fortune pour tenir ce corps sur ses genoux, y promener les mains, respirer cette peau parfumée enveloppée de fine mousseline.

Il se ressaisit. Jamais une femme aussi hautaine ne le laisserait s'approcher d'elle. Alors qu'il venait de lui épargner une chute fâcheuse, elle l'avait dévisagé comme s'il s'apprêtait à abuser d'elle.

La pensée l'avait effleuré. Quelle idée, aussi, d'arborer un corsage aussi aguicheur !

Bien qu'elle air prétendu le contraire, son frère avait dû manigancer sa venue. N'était-ce pas ainsi que l'on apaisait les dragons, dans les contes et légendes, en leur envoyant une jeune et jolie vierge ?

Régina avait fait preuve de bravoure. Peu de demoiselles de la haute société auraient osé pénétrer ainsi de force chez lui.

D'autant que la rumeur n'était guère à l'avantage de Marcus. Cette lady était particulièrement sophistiquée, à tel point qu'on l'avait surnommée « La Belle Dame Sans Merci » - en référence à la beauté sans cœur évoquée par le poète Chaucer.

Son frère l'avait envoyée en mission : Marcus avait tout intérêt à ne pas l'oublier.

« Méfiance ! »

— Bon ! reprit-il, pressé de la voir quitter son domaine avant qu'elle ne l'envoûte par son chant de sirène. Je vous écoute.

Elle se planta devant lui, fière et altière. Pourquoi fallait-il qu'elle soit aussi blonde ? Son talon d'Achille... Les boucles dorées qui tombaient en cascade sous ce chapeau à plumes étaient un appel au crime.

Bon sang ! Il n'avait pas besoin de ça, pas maintenant.

Elle le dévisagea d'un air glacial.

— Votre sœur et mon frère sont bien décidés à se voir. Si vous ne donnez pas votre accord à leurs entrevues, ils s'efforceront d'échapper à la vigilance de leurs gardiens. C'est la meilleure manière de les inciter à se cacher. Imaginez qu'on les surprenne dans une situation compromettante ! Cela ferait d'ailleurs bien plus de tort à Louisa qu'à mon frère.

— C'est bien pour cela qu'elle ne fera jamais rien d'aussi risqué.

— Vous croyez ? Je suis ici précisément parce que votre chère protégée ne souhaite pas agir sans votre aval.

— Vous avez parlé à Louisa ? interrogea-t-il inquiet.

— J'ai tenté de l'en dissuader. Elle était prête à suivre aveuglément mon frère... J'ai réussi à la convaincre que même un duc n'était pas forcément au-dessus de tout soupçon et que si on les surprenait dans les bras l'un de l'autre, ils seraient la proie du scandale.

— Au diable, le scandale ! Je refuse tout simplement qu'elle approche votre frère et sa clique d'amis !

— À l'évidence, Louisa ne partage pas votre aversion pour Son Altesse.

C'était bien là le problème... Louisa ignorait qu'il était le fils illégitime du prince. Sa mère l'avait abandonnée alors qu'elle n'avait que dix ans, et tout ce dont elle se souvenait, c'était d'un gentil « Oncle George » qui de temps en temps lui apportait des cadeaux. Marcus s'était donné beaucoup de mal pour qu'elle n'ait pas vent des ragots circulant sur la pseudo amitié entre sa mère et le prince.

Lui-même n'avait entendu ces commérages pour la première fois qu'à l'âge de onze ans, lors d'un séjour à Harrow. Dès son arrivée, une espèce d'imbécile

l'avait surnommé « le bâtard de Prinny ». Aussi, peu de temps après la naissance de Louisa s'était-il juré de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour la protéger de cette infamie. D'autant que le sang de sa sœur n'était pas souillé comme le sien...

Il avait toujours tenu parole, et voilà que cette séductrice et son satané frère menaçaient d'exposer Louisa à la vindicte publique. Il ne le tolérerait pas !

— Vous êtes suffisamment intelligente pour comprendre que ma sœur n'est pas armée pour affronter la haute société et accepter les témoignages d'affection de votre frère.

— Elle apprendra avec le temps. Elle le rend heureux, c'est tout ce qui importe.

— D'étranges sentiments venant de vous, milady, dit-il en ricanant.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? rétorqua-t-elle, piquée au vif. Vous ne me connaissez même pas !

— Qui ne connaît pas lady Régina Tremaine ? Celle qui refuse les avances de tant d'hommes et n'en collectionne pas moins les demandes en mariage au fil des ans. Aucun n'est à votre goût, milady ? Ou bien ne trouvez-vous pas le lord richissime qui réponde aux aspirations de votre famille ?

Les joues de Régina s'empourprèrent.

— Je vois que vous suivez les derniers ragots.

— Maintenant que je vous ai rencontrée, je ne pense pas qu'il s'agisse de mensonges éhontés.

— Je pourrais en dire autant en ce qui vous concerne.

— Oh ? Et que raconte-t-on à mon sujet, ces temps-ci ? Personne n'avait encore jamais osé lui révéler ce que l'on colportait à son propos. Un sourire narquois se dessina sur les lèvres de lady Tremaine.

— On dit que vous êtes un personnage austère, doté d'un caractère épouvantable, et que vous dissimulez de sombres secrets.

— On dit, grommela-t-il, que vous aimez remettre à leur place les jeunes parvenus. Que votre langue bien pendue vous vaut d'être la coqueluche de cette société corrompue, depuis le jour de votre entrée dans le beau monde, il y a sept ans.

—Six, corrigea-t-elle sèchement. Quant à vous, vous maltraitez les marchands, et rabrouez sans raison apparente les messagers qui ont le malheur de frapper à votre porte.

—Il paraît qu'un idiot de poète est en train d'écrire des vers dédiés à votre cruauté.

—Il paraît encore que William Blake, ce sombre artiste, s'est inspiré de vous pour l'un de ses horribles tableaux représentant des dragons.

Marcus possédait en effet une de ces « horreurs ». Le peintre était une connaissance de Katherine et la lui avait offerte. Il avait cru à une plaisanterie... jusqu'à aujourd'hui.

D'un air mauvais, il inclina la tête pour se retrouver nez à nez avec l'impudente.

—On dit que vous êtes une beauté arrogante qui croit que le soleil se lève et se couche pour elle, tout simplement parce qu'elle est la fille d'un duc.

—On dit aussi que vous dévorez les enfants au petit déjeuner, renchérit-elle. Avec de la confiture.

L'ineptie de cette dernière remarque le déconcerta et s'il y avait une chose qu'il détestait, c'était qu'on le prenne de court.

— On vous appelle « La Belle Dame Sans Merci ».

Leurs visages étaient à présent si proches l'un de l'autre que la plume du chapeau de Régina effleura le front de Marcus.

— On vous surnomme « le vicomte Dragon ». Mais voyez-vous, le beau monde a besoin de se distraire, aussi attribue-t-il ces sobriquets aux personnages craints, enviés ou admirés. Ils ne révèlent absolument rien de particulier, ni sur vous ni sur moi, et vous devriez le savoir.

Cette analyse pertinente des commérages ayant cours parmi les hautes sphères le laissa perplexe. Il s'écarta d'elle et rétorqua sur un ton menaçant :

— Vous n'avez pas rapporté l'essentiel des ragots me concernant : que j'ai violemment renvoyé ma mère, l'obligeant à vivre au crochet de ses amis — parmi lesquels vos parents par exemple —, que j'ai refusé d'honorer les dernières volontés de mon père, etc. Vous avez certainement entendu tout cela, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Pourquoi n'en avez-vous pas fait mention ? Peut-être parce que vous y croyez ?

— Le devrais-je ? Est-ce vrai ?

Marcus en resta un instant sans voix. Personne n'avait jamais osé lui poser la question.

—Pensez ce que vous voulez. De toute manière, mon opinion importe peu.

—Elle importe pour moi, dit-elle sur un ton qui lui parut si sincère que cela le troubla.

—Cela ne fait aucune différence, grommela-t-il.

—Très bien.

Comme Régina gardait le silence, il lui en voulut de réserver son avis. Certes, il pouvait s'en passer. Il s'en fichait, d'ailleurs, même s'il provenait de la plus belle femme qui ait jamais mis les pieds dans sa bibliothèque.

—J'ignore pourquoi nous nous sommes à ce point éloignés du sujet, reprit-elle enfin. Il ne s'agit ni de vous ni de moi, mais du bonheur de Louisa et de mon frère.

Qu'elle aille au diable ! Cette femme lui chauffait les oreilles, avec ses réflexions absurdes sur le bonheur de son frère. Ce n'était qu'une dangereuse séductrice, une petite hypocrite terriblement aguichante, avec un corps qui appelait aux...

Marcus se ressaisit. Voilà l'exacte réaction qu'avait espérée Foxmoor en envoyant sa sœur en mission. Bon sang !

—Oui, nous évoquions les viles manœuvres de votre frère pour corrompre ma sœur. Il ne peut en être autrement. Louisa n'aurait pas osé, de son propre chef, contrarier mon souhait. Elle peut parfois se montrer obstinée, mais pas idiote.

—A l'évidence, vous n'avez jamais été amoureux. Sinon vous sauriez que deux êtres qui s'aiment ne se comportent pas de façon rationnelle.

—Qui s'aiment ? Ha ! Après deux ou trois quadrilles lors de son bal d'introduction ? Ils n'ont pas pu se voir en dehors.

Il contourna son interlocutrice et s'avança vers la cheminée.



—Lors de ces soirées, il arrive qu'une demoiselle se promène sur la terrasse, répliqua-t-elle en l'observant s'emparer du tisonnier, et qu'un gentleman tombé sous le charme la suive dans le parc. Quelques rencontres suffisent à transformer ce charme en passion.

—Il est probable que ma sœur rêve à l'amour, dit Marcus en remuant les braises dans le feu. Cependant, votre frère ne semble pas avoir les mêmes nobles intentions.

—Si vous insinuez qu'il projette de ravir la vertu de votre sœur...

—Croyez-moi, il n'y trouverait pas son compte... Marcus soupçonnait que les attentions dont sa sœur faisait l'objet avaient un rapport avec Prinny.

—Vous ne pouvez décemment penser qu'il en a après sa fortune ! Simon est suffisamment pourvu.

—Très bien. Car s'il décidait de l'épouser, je la déshériterais et il n'aurait pas un penny venant des Draker.

Il faillit revenir sur ses paroles lorsqu'il vit l'expression ahurie de lady Tremaine. Il ne pensait pas un mot de ce qu'il venait de dire et souhaitait seulement qu'elle y réfléchisse à deux fois avant de devenir complice dans cette fâcheuse entremise.

—Une telle menace n'empêchera pas mon frère de faire les yeux doux à votre sœur, répondit-elle calmement. Cela ne fera

que l'encourager davantage à la voir sans votre consentement. .. et me convaincre de les y aider.

—Comment ? Et par là même risquer un scandale ? Vous n'oseriez pas !

—Si leur bonheur en dépend, je n'hésiterai pas une seconde.

Marcus grommela un juron inintelligible. Sans doute était-il grand temps que lady Régina découvre la vraie nature de Foxmoor.

Si elle croyait à ces balivernes concernant l'amour, elle n'approuverait jamais ses machinations.

Mais si elle avait connaissance des véritables motivations de son frère... Mieux valait mettre carres sur table, et sans tarder, estima-t-il.

—Vous êtes-vous demandé pourquoi, alors qu'il peut courtiser la femme de son choix, il a précisément jeté son dévolu sur une demoiselle dont la famille et les amis lui sont si opposés ?

—Il l'aime, voilà tout.

—Il aime plutôt l'idée d'être Premier ministre, répliqua-t-il, cinglant. Voyez-vous, Prinny, l'ami de votre frère, s'est attaché à ma sœur pendant les années où il jouait le rôle d'«Oncle George». Aujourd'hui, il est furieux que je refuse qu'il s'approche d'elle.

—Vous interdisez à Son Altesse de la voir ? Et il tolère cela ?

—Pourquoi pas ? Il ne peut pas la forcer, il n'a aucun lien avec elle. Louisa est simplement la fille de sa précédente maîtresse, mais cela ne l'empêche pas de vouloir fourrer son nez dans des affaires qui ne le regardent pas. Il suffit de voir ce que lady Firzherbert et lui ont infligé à cette pauvre fille, Minnie, après la mort de sa mère, une autre de ses maîtresses. Tout le monde savait qu'elle n'était pas la fille de Prinny, pourtant, il s'est battu pour en avoir la garde, et a eu gain de cause. Par abus de pouvoir.

« Par chance, quelques-uns des secrets du prince me sont familiers. Il n'osera donc jamais me défier directement,

mais il tente d'atteindre Louisa par le biais de votre frère, un homme prêt à tout pour sa carrière politique. Y compris à m'enlever la protection de Louisa.

Soudain blême, Régina eut un mouvement de recul.

—Vous croyez que... Prinny utilise Simon...

—J'ai l'intime conviction qu'il agit sur ordre du prince. Votre frère ferait tout pour lui plaire en échange de son soutien, lorsque par exemple Son Altesse accéderait au trône.

—Pourquoi Louisa n'a-t-elle jamais fait allusion à vos soupçons ?

—Elle ne sait rien. Je ne voulais pas lui parler des motivations de votre frère... et la blesser.

—Moi non plus. D'ailleurs, je ne serais pas ici à plaider sa cause si telles étaient ses intentions. Je vous assure que s'il souhaitait épouser Louisa dans un but purement politique, il me l'aurait dit.

—Je ne suis pas certain qu'il ambitionne le mariage. La courtoisie suffirait à approcher Louisa du prince.

—Comment osez-vous ? Jamais Simon ne se servirait d'une femme de manière aussi sournoise. Il lui aurait immédiatement fait part de la volonté du prince. Non, vous vous méprenez.

—J'ignore la raison pour laquelle votre frère ne lui a rien dit, mais je peux vous certifier que l'amour n'a rien à voir là-dedans. Cette histoire de rendez-vous secrets n'est qu'une ruse pour l'introduire dans le cercle de Prinny, afin d'ébranler mon autorité.

—Ne croyez-vous pas qu'elle soit en droit de connaître la vérité ?

Certainement pas. Elle est trop jeune pour appréhender le danger que représente le prince et risque de se laisser éblouir par les fastes de la cour. Et, poursuivit-il sur un ton menaçant en se rapprochant de Régina, je vous préviens : si vous osez lui en parler...

—Je ne suis pas une commère, milord ! D'ailleurs, pourquoi évoquerais-je cette histoire rocambolesque mêlant Son Altesse et mon frère ?

Sa loyauté envers Foxmoor était admirable, mais mal placée, songea Marcus.

—Si je ne vous convaincs pas, demandez-lui donc pourquoi il la courtise. Et voyez ce qu'il vous répondra.

Il décela comme une ombre de doute dans le regard de son interlocutrice qui reprit toutefois vite contenance.

—J'ai confiance en lui. Il ne ressemble pas au portrait du démon calculateur que vous en faites. De plus, vous n'accordez guère de crédit à votre sœur, qui est une demoiselle adorable. La fiancée idéale pour bien des gentlemen !

—Vous semblez oublier qu'elle est la sœur du vicomte Dragon, dont la mère était aussi célèbre que Dalila en son temps. Quand j'ai accepté qu'elle fréquente la haute société, j'espérais qu'elle rencontrerait un jeune et séduisant baron, ou bien un marchand bienveillant et peu regardant sur ses liens de parenté. Un homme qui l'épouserait pour sa gentille personne. Et puis tout à coup, voilà déjà qu'elle attire l'œil d'un riche et brillant duc, promis à un splendide avenir.

—Pouvez-vous m'en vouloir d'avoir des soupçons ?

—Je me permets d'insister : Simon est un de ses loyaux admirateurs.

Marcus détestait l'idée que cette satanée lady, une habituée des cercles huppés, se targue de mieux savoir que lui ce qui convenait à Louisa.

—Laissez donc ces autres messieurs lui manifester leurs faveurs ! dit Marcus. Jamais je ne tolérerai que votre manipulateur de frère fréquente ma sœur. Je suis convaincu que le prince est mêlé à cette histoire.

—Si vous connaissiez mon frère, vous réviseriez votre opinion.

—Cela m'étonnerait fort ! Je ne suis pas comme ces idiots au Parlement. Je ne me laisse pas étourdir par l'art oratoire d'un petit insolent, et menteur de surcroît.

Régina se hérissa. Ses joues devinrent écarlates. Sacrebleu ! La vision de cette enchanteresse en proie à l'agitation le subjuga. Que ne donnerait-il pas pour enlacer cette lady et goûter au feu de sa passion !

—Avec votre entêtement, vous ne gagnerez qu'à les pousser à fuir ensemble. Permettez-moi d'en douter. Mais puisque vous me prévenez, je compte bien sans tarder l'enlever des griffes de votre frère.

—Et vous ruinerez ses chances de trouver l'âme sœur, tout simplement pour l'écartier de Simon ?

—Elle pourra toujours se rattraper à la prochaine Saison. D'ici là, elle considérera la situation de façon plus rationnelle.

—Bien au contraire ! Elle vous en voudra et cela lui donnera l'excuse pour tromper votre vigilance. À moins que vous ne l'enfermiez dans un cachot que dissimule votre château...

—Ne soyez pas absurde ! Lorsqu'elle rentrera à la maison, je lui ferai entendre la raison.

—À moins que vos mesures drastiques ne la fassent fuir. Je vous préviens que si elle vient chercher refuge chez moi, ma porte lui sera grande ouverte.

—Allez au diable ! Si jamais vous l'aidez, je ne me gênerai pas pour...

—Pour quoi ? Me calomnier en société ? Vous pensez vraiment qu'on va vous écouter dire du mal de moi et de mon frère ?

Marcus se crispa. Le duc avait des relations très bien placées. Quant à lui, à part son argent et son sale tempérament... Il lui restait toutefois ses demi-frères.

—Alors elle continuera de fréquenter la haute société, mais on l'empêchera de vous voir, vous et Foxmoor.

—Si ce n'est pas moi, une autre femme jouera l'entremetteuse et Louisa n'y verra pas d'objection.

—Soyez maudite! S'exclama-t-il. Vous ne me laissez aucun choix. Je refuse qu'il la courtise s'il s'agit de la pousser dans griffes de Prinny.

—Dans ce cas, vous devriez vérifier par vous-même les motivations de mon frère.

—*Que* voulez-vous dire?

—Laissez-le lui faire la cour... mais supervisez-la. Pourquoi n'assisterez-vous pas à ces soirées afin de constater la véritable teneur de leur affection ? Lorsque vous les verrez, vous ne pourrez pas continuer longtemps à suspecter Simon. Et si par hasard vous étiez encore persuadé de sa duplicité, vous ne serez que plus efficace en étant à leurs côtés.

« Parmi toutes ces commères méprisantes ? » faillit se récrier Marcus.

—Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous me demandez, dit-il en haussant les épaules. J'abhorre la haute société qui me le rend bien, je vous assure.

—Oh ! Ils ne vont pas s'éterniser sur de vieux ragots ! Surtout lorsqu'ils verront que vous vous occupez de votre sœur.

Lady Pimbêche se trompait lourdement si elle pensait que ce serait aussi facile. Quoique... Cela lui donnerait une meilleure vue d'ensemble, songea-t-il.

—Plus aucune rencontre secrète ?

—Vous avez ma parole. Si vous leur accordez un mois, afin qu'il la courtise dans les règles, mon frère aura l'occasion de prouver que ses intentions sont tout à fait honorables.

S'il parvenait à démasquer Foxmoor, lady Régina serait forcée d'admettre qu'il avait raison. A moins qu'elle ne fasse partie du complot... Si tel était le cas, elle aurait dû se douter que la présence de Marcus ne serait pas forcément à leur avantage. Au contraire.

—Vous croyez que je vais refuser votre proposition, n'est-ce pas ? répliqua-t-il en la dévisageant. Vous pourriez alors dire à Louisa combien je suis déraisonnable, ce qui lui fournira l'excuse pour me désobéir.

—Ne soyez pas absurde !

—À bien y réfléchir, c'est un plan assez ingénieux. L'avez-vous concocté seule, ou avec l'aide de votre frère ?

—Est-ce votre occupation favorite, ici à la campagne, d'imaginer les intrigues que l'on fomenté dans votre dos ? Je suis navrée de vous décevoir, milord, mais seul m'importe le bonheur de Simon et Louisa.

Marcus n'en crut pas un mot. Il tirerait tout cela au clair, quel qu'en soit le prix.

—Parfait. J'accepte votre défi. Je fréquenterai de nouveau la société et aurai ainsi le loisir d'observer nos deux prétendus tourtereaux. Et je subirai stoïquement les ragots si cela doit aider Louisa à entendre la voix de la raison.

—Tout ce que je vous demande, c'est de leur laisser une chance.

—Vous ne verrez pas d'inconvénient à accepter une petite condition à notre marché ?

—Ah ? répondit-elle inquiète.

Plus Marcus y songeait, plus l'idée le séduisait.

—Il me semble que, dans cette affaire, je suis le seul à prendre des risques. Vous me demandez de réintégrer un milieu que je déteste et d'endurer les commérages me concernant. Tout ce que j'y gagnerai, ce sera d'exclure votre frère du cercle intime de Louisa. Bien. Mais j'affronterai les commères à la seule condition que vous les affrontiez avec moi. J'autorise Foxmoor à courtiser Louisa... si vous me laissez vous faire la cour.

Régina braqua sur lui un regard ahuri : elle en était bouche bée.

«Je vous tiens, maintenant, lady Pimbêche. »

Jamais elle n'accepterait. Jamais elle ne prendrait le risque d'écorner sa réputation de coqueluche du beau monde. Il prouverait ainsi à Louisa à quel point ses nouveaux amis sont superficiels.

—Et vous croyez sans doute que je vais refuser ? demanda-t-elle sèchement.

—Bien sûr que non, puisque seul vous importe le bonheur de votre frère et de Louisa. Vous vous ferez une joie de supporter ma compagnie pour unir deux amoureux.

—Pourquoi pas ? Si je connaissais la raison pour laquelle vous souhaitez me courtiser...

—S'il me faut retrouver la haute société, autant le faire au bras d'une dame aussi ravissante que vous.

Il promena insolemment ses yeux sur elle jusqu'à ce que les joues de Régina s'empourprent, puis reprit :

—Même la compagnie d'une femme comme vous peut devenir agréable.

—Vous ne me courtiserez pas pour ennuyer mon frère, par hasard ?

—Non, mais je dois admettre que cela ajoute du piment. Sachant qu'elle finirait par refuser ses conditions, Marcus

lui fit part de la première raison qui lui vint à l'esprit.

— Il est grand temps que je trouve une épouse. Pourquoi ne pas commencer en haut de l'échelle sociale ?

— Comme c'est flatteur ! dit-elle froidement.

— Je ne vous demande pas de m'épouser. J'exige seulement votre compagnie. Si une lady de votre rang prend fait et cause pour moi, cela facilitera mon retour dans la société.

Un long silence emplit la pièce. Régina le considéra avec attention puis, dans un sursaut de fierté, leva le menton.

— Très bien. J'accepte votre proposition, milord.

Le sourire de Marcus s'effaça. Impossible qu'elle accepte, aussi facilement !

—Peut-être m'avez-vous mal compris. Je n'ai pas l'intention de vous courtiser dans la sphère privée, en faisant du cheval à la campagne, ou en vous accompagnant au théâtre, dans une loge à l'abri des regards indiscrets. Il vous faudra danser avec moi en public, et monter dans ma voiture à Rotten Row. Vous devrez vous afficher à mon bras, à deux ou trois soirées au moins.

—Est-ce tout? demanda-t-elle, les yeux pétillant de malice. Disons donc que nous nous montrerons ensemble un mois entier, puisque vous proposez la même durée à Simon et Louisa.

—Vous croyez que je plaisante ?

—Absolument pas. Ça n'a pas l'air d'être votre genre. Serait-il capable de mener à bout ce défi ? Oh oui ! Pour

Louisa, il ferait n'importe quoi. Sa présence à ses côtés risquait de compromettre la réputation de sa sœur, mais l'idée qu'elle puisse être surprise dans les bras de ce duc et dans une situation scandaleuse était bien pire... Avec Prinny dans les parages, ou du moins dans le sillage de Foxmoor, on pouvait tout craindre. Marcus ne connaissait que trop bien le prince, et il pouvait avoir des effets destructeurs.

Si Foxmoor utilisait sa sœur, Marcus pouvait bien en faire autant. Il ne se priverait pas de partager avec cette dame toute la saveur de ce qu'impliquerait sa prochaine apparition en public. Ainsi, lady Pimbêche le supplierait de mettre un terme à leur marché.

—Nous sommes donc d'accord. Simon courtise Louisa; je vous courtise.

—Parfait, trancha-t-elle.

—Très bien. Les Iversley organisent une soirée demain, et Louisa nous fera l'honneur de ses talents musicaux. Je viendrai vous chercher à sept heures.

—Et Simon ? Dois-je vous rappeler qu'il n'a pas été invité, puisque les Iversley partagent votre opinion ? Je ne m'y rendrai que s'il...

—Je m'en occupe, dit Marcus en s'avançant vers son bureau pour le noter sur une feuille de papier. Puisque vous affectionnez tant les petites visites surprises, cela ne vous dérangera pas de remettre ceci à lady Iversley cet après-midi. Allez-y, lisez. Si la formulation vous déplaît...

—Ça ira parfaitement, s'empressa-t-elle de répondre après avoir réprimé un petit mouvement de panique.

—Je vous dis donc à demain.

Il regagna les marches pour remonter dans la galerie en espérant que, cette fois, elle ne rechignerait pas à prendre congé. Elle retrouverait facilement son chemin, puisqu'elle avait su venir le dénicher là.



—Une chose encore, lord Draker... Vous devriez raser votre barbe. Disons qu'elle n'est pas du dernier chic.

—Cela ne devrait pas gêner ces dames. Ma barbe ne vous a pas empêchée de venir jusqu'à moi. Au revoir, milady.

—Je souhaitais seulement vous prévenir.

— Au revoir, milady, répéta-t-il sèchement. Elle parut vouloir répliquer, mais se ravisa et tourna les talons.

Lorsque Régina eut quitté la bibliothèque dans un bruissement de satin blanc, Marcus marmonna dans sa barbe. Se raser ? Serait-ce la raison pour laquelle elle avait accepté le marché, parce qu'elle pensait pouvoir le transformer en gentleman ? Ce n'était pas la fille, eût-elle la langue la mieux pendue du monde, qui le ferait changer d'un pouce.

Qu'elle s'amuse donc à faire étalage de son sourire enjôleur et de son corsage invitant au baiser, à la caresse, er...

Une goutte de sueur lui dégouлина sur le front et il grommela un juron inintelligible. Il fallait qu'il se reprenne en se concentrant sur l'objectif premier. Même si cela ne lui aurait pas déplu de goûter aux charmes de cette pimbêche hautaine, mieux valait que cela reste de l'ordre du fantasme. D'ailleurs, plus il la pousserait dans ses retranchements, plus il aurait de chances qu'elle supplie son frère de laisser Louisa en paix.

Et le plus tôt serait le mieux !

## Chapitre 3

*Votre devoir est de satisfaire votre employeur, et non votre jeune protégée, car si elle échoue, vous serez seule responsable.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

—Tout va bien ? S'enquit Cicely tandis que Régina remontait dans leur voiture. Tu es toute rouge.

—Ça va, mentit Régina.

Qui n'aurait pas eu les joues empourprées après une demi-heure passée en compagnie du vicomte Dragon, à endurer ses insinuations et ses regards audacieux ? Pas étonnant que le diable d'homme n'ait aucun ami !

— Il ne t'a pas bousculée ? interrogea une Cicely peu convaincue. Il ne t'a pas crié dessus ?

Régina regarda par la vitre de la voiture en s'efforçant doublier le souvenir du bras robuste autour de sa taille, la tenant au-dessus du sol.

—Nous avons eu une conversation des plus raisonnables. C'est un gentleman, tu sais ?

Un homme entêté et doté d'une foule de préjugés. Intelligent, hélas !

Jamais elle n'aurait dû accepter de conclure un marché avec lui. Que le vicomte Dragon la courtise ? Un lord aussi imprévisible qu'une tornade ! Seigneur...

Mais qu'aurait-elle bien pu rétorquer après toutes ces affirmations ridicules sur Simon ? Il ne s'était pas gêné pour ternir l'honneur de sa famille. Si elle avait refusé sa proposition, ce maudit vicomte aurait eu la preuve du manque de caractère de Régina et des siens, et il en aurait profité pour éloigner définitivement Louisa de Simon.

Dire que ce gremlin avait l'audace de traiter Simon de calculateur! Lui, au moins, savait se comporter en gentleman. Jamais il n'aurait osé faire une proposition tellement indécente, que n'importe quelle lady dotée d'un soupçon de jugeote aurait rejetée.

« S'il me faut retrouver la haute société, autant le faire au bras d'une dame ravissante comme vous. »

Régina sentit son cœur battre la chamade. Les hommes qui la complimentaient sur sa beauté étaient légion. Cependant, aucun n'avait osé y ajouter un regard aussi enflammé et encore moins le promener sur elle aussi insolemment.

—Tu es sûre que tu vas bien ? Insista Cicely. Tu as les joues en feu.

—Il fait une chaleur de four, voilà tout.

Régina ouvrit son réticule, en sortit son éventail et tomba sur le mot qu'avait écrit lord Draker à l'intention de lady Iversley. Mince! Elle l'avait déjà oublié... Cicely, qui abaissait le rideau pour les protéger du soleil implacable de l'après-midi, lui jeta un coup d'œil. Régina déplaça la lettre et mobilisa toute son attention, en priant le Ciel que cette fois-ci, par enchantement, elle puisse déchiffrer ce que les gens définissaient comme des mots.

Mais la magie n'eut pas lieu, et aucune phrase ne se forma. Tenait-elle le papier à l'endroit, à l'envers ? Elle avait beau assembler les lettres entre elles, cela n'avait aucun sens.

Brusquement saisie d'un haut-le-cœur, elle marmonna un juron. A ses côtés, Cicely l'observait avec inquiétude.

—De quoi s'agit-il ?

—Un mot que je suis censée livrer à lady Iversley. Lord Draker n'a pas daigné y apposer son cachet. En fait, il me l'a montré afin que je l'approuve.

—Mon Dieu! s'exclama Cicely les yeux écarquillés. Et qu'as-tu fait ?

—J'ai fait semblant de le lire, et il n'y a vu que du feu.

—Tu veux que je te le lise ? demanda sa cousine en chaussant ses lunettes. Si cela ne te dérange pas, bien sûr.

—Non, s'il te plaît, vas-y.

Tandis que Cicely déchiffrait la missive, Régina se retrouva replongée en enfance, au temps où son précepteur et sa cousine lui faisaient la lecture.

—J'ai pourtant essayé, s'excusa-t-elle.

—Oui, oui... murmura Cicely absorbée avant de lever de nouveau les yeux vers Régina. Ce n'est pas la peine, je suis ravie de lire pour toi.

—Je sais... mais si je m'y mettais sérieusement...

—Oh, mais non! Cela t'est interdit. Tu n'as pas mal à la tête, n'est-ce pas ?

—Eh bien, un peu, mais...

—Il ne faudrait pas que cela abîme ton cerveau. Souviens-toi de ce que nous a dit le médecin : cela ne sert à rien de t'efforcer de lire si cela doit provoquer des séquelles. Tu ne voudrais pas y perdre ton éloquence, ou même ton intelligence ?

—Bien sûr que non, répliqua Régina le regard dans le vide. En dépit des recommandations du docteur que Cicely avait consulté lorsque Régina était enfant, aucune des deux n'avait réellement conscience des risques encourus. Elle ne connaissait personne qui souffrait du même handicap.

Pourquoi son cerveau différait-il de celui des autres ? Elle n'avait pourtant aucune difficulté à comprendre ce qu'on lui lisait ; elle aimait qu'on lui raconte une histoire, et était absolument enchantée d'aller au théâtre.

Pourquoi donc son esprit la trahissait-il lorsqu'elle ouvrait un livre, ou tentait de déchiffrer une partition ?

Selon Cicely, cela provenait de cette fièvre terrible dont elle avait souffert à l'âge de deux ans. On lui avait raconté que sa nourrice avait même cru qu'elle n'y survivrait pas. Et il lui

avait fallu plus de temps pour apprendre à parler qu'à n'importe quel autre enfant.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'écrit ?

— Lord Draker n'a pas une écriture des plus lisibles, mais si j'ai bien tout compris, tu as réussi à le faire changer d'avis à propos de Mlle North et de ton

frère. Il demande à ce que lady Iversley invite Simon chez elle à la soirée de demain...

Déconcertée, Cicely y regarda de plus près.

—... et il annonce sa présence également. Avec toi ? Non, j'ai dû mal comprendre...

—Non, c'est bien cela. J'ai accepté qu'il... hum... m'accompagne.

Elle n'osa pas lui dévoiler la véritable teneur de leur arrangement. Cicely en Tomberait dans les pommes : il suffisait de voir ses yeux écarquillés pour n'en pas douter un instant.

— Mon Dieu ! Quelle drôle d'idée !

— Je n'ai guère eu le choix. C'était la seule façon de faire entendre raison à lord Draker, afin qu'il autorise Simon à courtiser Louisa.

Cicely s'adossa à la banquette et secoua son réticule énergiquement.

—O mon Dieu ! Le vicomte Dragon et toi ! Es-tu certaine que Simon va approuver ?

—Il le devra, s'il souhaite revoir sa dulcinée. D'ailleurs, il ne s'en rendra compte que lorsque lord Draker viendra nous chercher, et il sera alors trop tard pour reculer. Simon ignore que nous sommes allées à Castlemaine.

En voyant Cicely pâlir, Régina fronça les sourcils.

—Tu ne lui as rien dit, n'est-ce pas ?

—Non ! Euh... je lui ai laissé un mot. Mais je doute qu'il arrive avant nous. Dès que nous serons à la maison, j'irai le récupérer. Je... je voulais juste qu'il y ait quelqu'un au courant de notre visite... au cas où...

—Que crois-tu que lord Draker nous aurait fait ? rétorqua Régina en roulant les yeux. Qu'il nous aurait séquestrées dans son fameux donjon ?

—Tu plaisantes, mais on m'a raconté qu'il y attache ses conquêtes et leur inflige des traitements innommables.

—Quel genre de traitements, dis-moi ?

—Régina ! s'exclama Cicely horrifiée. —Je te taquine, ma chère.

Cette pensée fit frissonner Régina. Elle imaginait la scène : une femme liée et sans défense... soumise au regard troublant de lord Draker se promenant goulûment sur les vêtements très légers de sa victime. Ses mains prodiguant des caresses faisant soupirer de plaisir la châtelaine involontaire...

Elle se reprit. Du plaisir ! Mais comment pouvait-elle associer ces pratiques à la notion de volupté ? Qui plus est, venant d'un malotru aussi arrogant. Son imagination fertile égalait presque celle de sa cousine !

— Il faut vraiment que tu cesses de croire aux racontars que propagent ces revues ineptes, grommela Régina. Elles te donnent des idées extravagantes.

Et à elle aussi, malheureusement, songea Régina.

— Je ne les lis que pour me tenir informée, répliqua sa cousine offensée.

— Excuse-moi, Cicely, dit-elle penaude. J'apprécie tout ce que tu fais pour moi, tous ces sacrifices. Que deviendrais-je sans toi ?

Cela sembla apaiser sa cousine qui reprit son ouvrage de crochet avec un faible sourire.

Régina était sincère. Sans Cicely, tout le monde saurait que la fille du duc était incapable de lire. Les gens les prendraient en pitié, elle et son frère. Ils déterreraient la moindre petite histoire concernant sa famille, seraient à l'affût de la moindre faille...

Non. Personne ne devait connaître son secret !

Dieu merci, la sagacité de Cicely l'avait protégée dans bien des situations. Dès qu'elle avait découvert la faiblesse de Régina, elle s'était débrouillée pour la dissimuler, même à ses propres parents. A l'époque, Cicely savait déjà ce que Régina découvrit des années plus tard : la duchesse exigeait

la perfection chez ses enfants. L'honneur de la famille était donc sauf.

Fort heureusement, sa mère avait privilégié les devoirs et les tâches que l'on attribuait généralement aux femmes plutôt que l'érudition. De son côté, Régina avait appris à jouer de la harpe à l'oreille et chantait joliment. Sa mère s'en était satisfaite, jusqu'à son décès peu de temps après l'entrée de sa fille dans le monde. Jusqu'à présent, Régina n'avait pas vraiment souffert de son incapacité à lire car elle se cultivait en allant au théâtre, et Cicely lui faisait régulièrement la lecture

des revues. Elle brûlait bien parfois de découvrir ce dont on parlait - lorsque l'on évoquait un poème par exemple —, mais comme sa cousine détestait la poésie, elle s'était faite à l'idée.

Pourtant, plus le temps passait, plus cela la tourmentait. Sans parler du fardeau qu'elle faisait porter à sa cousine qui avait le double de son âge et dont la vue baissait. Cicely n'avait jamais eu une santé de fer; bientôt, la compagnie de Régina deviendrait une charge trop lourde pour ses frêles épaules.

—Comment est-il? demanda-t-elle tout à coup. Aussi effrayant que les gens le dépeignent ?

—Absolument pas.

Il n'était pas question d'éveiller de craintes chez Cicely.

—On m'a dit qu'il était très séduisant, avant son accident de cheval.

—Est-ce la cause de sa balafre au visage ?

—C'est en tout cas ce que sa mère a raconté à la tienne.

—Quel genre d'accident était-ce ?

—Lady Draker est restée vague sur le sujet, répondit Cicely tout en continuant son ouvrage à un rythme régulier. Mais il me semble que cela est arrivé peu après le décès de son père, à sa majorité environ. À cause du chagrin, probablement, le vicomte a dû avoir un moment d'inattention qui aura provoqué sa chute. Personne ne sait ce qu'il s'est réellement passé.

L'image que Régina s'était forgée de lord Draker se trouva altérée par la vision d'un homme endeuillé et blessé. Elle avait

attribué à cette cicatrice une tout autre origine, et imaginé qu'il la tenait d'un duel avec un gentleman que ses manières de goujat auraient offusqué.

— Quel dommage ! commenta Cicely. Je suppose que cette balafre l'enlaidit.

— Non, pas vraiment.

— Ah ? s'étonna sa cousine, le visage illuminé par la curiosité. Il est encore séduisant, alors ?

— Pas exactement.

—Disons plutôt saisissant, robuste... ajouta-t-elle pour elle-même. Un homme des plus intrigants. En tout cas, pas séduisant avec cette barbe hideuse.

— Peu importe qu'il soit beau ou pas, n'est-ce pas ? ajouta Régina d'un air maussade. Il me faudra seulement supporter ses avances le temps que Simon courtise Louisa.

— Ses avances ? bredouilla Cicely. Il te courtise ? Mince ! Ses paroles avaient précédé sa pensée.

— Hum... eh bien, en quelque sorte...

Soudain un cri retentit sur la route et la calèche fit une embardée. Régina se trouva propulsée vers sa cousine alors que la voiture s'arrêtait brusquement.

— Que diable se passe-t-il ? grommela-t-elle en se redressant.

— Monsieur le duc ! brailla le cocher du haut de son siège. Vous désirez ?

— J'aimerais parler à ma sœur, répondit une voix masculine.

La porte de la voiture s'ouvrit à la volée sur la seule personne que Régina n'avait pas envie de voir : son frère.

Simon darda sur elle son regard bleu intense. Ses cheveux blonds étaient en bataille.

— Cette fois, tu es allée trop loin !

Il se hissa dans la voiture, s'assit à côté de Cicely et donna l'ordre au conducteur de reprendre la route.

Jetant un coup d'œil par la vitre, il s'assura que son valet de pied les suivait avec son tilbury. Simon était venu à leur rencontre avec sa voiture la plus rapide, celle qu'il réservait aux seules urgences, ou pour accompagner Son Altesse.

Cela ne présageait rien de bon.

— Comme c'est gentil d'être venu nous tenir compagnie ! Mais tu n'aurais pas dû.

— N'essaie pas de m'embobiner, Régina, répliqua-t-il sur un ton mauvais. Tu sais parfaitement que tu ne devais pas te mêler de mes affaires en allant à Castlemaine !

— Quel mal y a-t-il à faire une petite visite au frère d'une amie ?

— Tu as mis en péril ta réputation en pénétrant le domaine d'un célibataire.



—J'étais avec Cicely. D'ailleurs, personne ne m'y a vue. Et depuis quand t'intéresses-tu à ma réputation ? Cela t'arrangeait bien que je la risque, justement, en t'aidant à rencontrer cette demoiselle en catimini.

—Tu n'as rien dit à Draker, n'est-ce pas ? S'enquit-il, soupçonneux.

—J'ai réussi à le convaincre de te laisser courtiser Louisa pendant un mois.

—Tu plaisantes ! S'exclama-t-il bouche bée.

—Absolument pas, intervint Cicely. Le vicomte a remis une lettre à Régina, à l'intention de lady Iversley, lui demandant de vous inviter à la soirée qu'elle organise demain chez elle.

—Comment t'es-tu débrouillée ? demanda Simon médusé.

—C'est un homme charmant. Il suffisait de parlementer un peu.

—Permetts-moi d'en douter. Quelles sont ses conditions ? Puis-je courtiser Louisa chez les Iversley ? Etre son chevalier servant lors d'autres bals ?

—Bien sûr.

—Je suppose alors que je peux l'emmener en promenade dans mon tilbury.

—Le vicomte préférera sans doute... hum... vous accompagner. À moins de lui proposer de vous suivre à cheval, je ne crois pas...

—Quelle drôle d'idée ! Pourquoi donc nous suivrait-il ?

—Il s'agit de l'une de ses conditions. Tu dois le laisser superviser ta relation avec sa sœur.

—C'est hors de question ! Voyons, quelle sorte de relation est-ce là ?

—Celle qui convient, mon cher.

— Mais... je ne vais le supporter dans notre dos, occupé à surveiller le moindre de nos pas. Ça va tout fiché en l'air !

— Comment cela ? dit Régina en plissant les yeux. L'allusion de son frère la plongea un instant dans ses réflexions. Cet ermite mal embouché pouvait-il avoir eu raison lorsqu'il avait évoqué les motivations de Simon et de Prinny ?

Simon intercepta le regard de sa sœur et son visage se crispa.

— Draker passera son temps à me tirer dessus à boulets rouges ; il faudra évidemment que je me défende, ce qui ne manquera pas d'irriter Louisa.

Comment puis-je courtiser une demoiselle si son frère m'insulte à chaque réplique ?

Il n'avait pas tort.

— Pourquoi la courtises-tu ? Tu ne l'as rencontrée qu'il y a tout juste quelques semaines, et tu la connais à peine.

— Je sais ce que je fais. C'est une femme tout à fait honorable, cultivée, intéressante, accomplie.

— Tu n'en veux donc qu'à sa personne, commenta Régina.

— Bien sûr ! Draker aurait-il prétendu autre chose ? Inutile de provoquer la fureur de son frère en lui relatant les soupçons infondés du vicomte, se dit Régina.

— Non, non, je voulais juste m'en assurer. Peu t'importe alors la réputation sulfureuse de sa famille...

— Cela te gêne, toi ? s'enquit Simon.

— Non. Mais ce n'est pas moi qui vais l'épouser. Régina devrait cependant cohabiter avec la femme que choisirait son frère, puisqu'elle-même s'était résolue à ne pas se marier. Cela expliquait pourquoi elle estimait devoir se mêler des affaires de Simon. Elle souhaitait qu'il rencontre une demoiselle qui puisse aider sa cousine dans les affaires courantes, et alléger ainsi son

fardeau. Cicely et Régina affectionnaient la douce et tendre Louisa. Celle-ci ne chercherait pas à tout chambouler dans leur maisonnée, et ne prendrait pas des airs de grande dame, contrairement aux précédentes conquêtes de son frère. Régina voyait en Louisa l'amie qu'elle n'avait jamais eue.

Certes, elle connaissait quelques dames dont la compagnie lui était agréable, mais celles-ci n'avaient d'elle que l'image soignée de la sophistication. Il suffirait que ce vernis s'écaille pour qu'elles la dévorent toute crue. Sa mère n'était pas la seule à exiger la perfection.

Louisa était différente des autres. Une fois mariée à Simon, elle serait route dévouée à sa famille.

Raison de plus pour obliger cet olibrius de Draker à modérer son tempérament.

— Puisque tu tiens à épouser la sœur du vicomte, reprit Régina prosaïquement, il te faut gagner la confiance de son gardien, ou alors t'enfuir avec elle. Maintenant que j'ai arrangé la situation, à toi de jouer. Il ne suffit de prouver à cet homme ton honnêteté.

En proie à la contrariété, Simon serra les mâchoires.

—Je crois que tu as raison. Ce n'est pas comme si nous devions passer beaucoup de temps avec ce malotru. Une soirée ici et là, et je continue à la voir en privé, comme prévu.

Il n'en est pas question ! Le marché que nous avons conclu veut que tu la courtises en public et dans les règles de l'art.

—Combien de temps doit durer ce manège ?

—Un mois.

—Régina ! s'exclama Cicely. Tu as accepté que ce dragon te fasse la cour pendant un mois ?

—Ce dragon ? questionna Simon. Te faire la cour ? Voyons ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Mon Dieu ! Ce que Cicely pouvait parfois être maladroite ! Régina darda sur elle un regard exaspéré puis revint à son frère.

— Lord Draker t'autorise à fréquenter sa sœur et je l'autorise à me fréquenter.

—Aurais-tu perdu la raison ? s'écria-t-il. Tu as permis au vicomte Dragon de te conter fleurette ? Un homme capable de te violer dès la seconde où il posera ses yeux sur toi !

—Ne sois pas idiot ! Il a beau être bourru, c'est un gentleman.

—En considérant ce terme dans son acception la plus large, songea-t-elle.

—Aucune femme ne daignerait porter son regard sur lui, et toi tu acceptes de supporter ses assiduités pendant un mois ! Je ne te comprends pas, Régina.

—Il m'y a quasiment obligée. Il est persuadé que tu... que nous sommes des créatures mal intentionnées cherchant à corrompre Louisa. Je ne pouvais pas refuser son défi et lui permettre ainsi de confirmer ses soupçons.

—Même au risque de te voir bannie des réceptions parce que tu t'afficheras au bras du tristement célèbre vicomte Dragon?

—Sornettes que tout cela ! Avec la réputation qui est la mienne, on me pardonnera je crois un soupirant excentrique de temps en temps. Et puis, imagine que je parvienne à le rendre plus acceptable... tout le monde en parlerait.

—C'est donc ça ? Tu t'ennuies tellement comme infirmière bénévole à l'hôpital de Chelsea qu'il te faut une nouvelle occupation... Tu crois pouvoir le changer et lui inculquer les bonnes manières...

—Pas exactement, mais avec un peu de patience et de persuasion. ..

—Bon courage! grommela Simon. Draker n'est pas comme tous ces imbéciles qui ne jurent que par toi. Néanmoins, je serais curieux de t'observer à la tâche... Bien, bien, bien. Voyons donc si tu es capable de civiliser notre seigneurie. Après tout, s'il y a une personne capable de, lui faire mettre un genou à terre, c'est peut-être toi.

—Si seulement tu n'avais pas cette image de moi !

—Le vicomte et la société la considéraient déjà comme une croqueuse d'hommes hautaine, et voilà que son frère s'y mettait aussi !

— À bien y réfléchir, dit Simon visiblement enjoué, nous pourrions ajouter du piment à l'affaire. Je fais le pari qu'un mois ne suffira pas à transformer le vicomte en parfait gentleman. Si je gagne, tu consens à me laisser courtiser Louisa sans t'interposer.

Régina s'appêtait à refuser cette forme de chantage. Pourquoi s'entêtait-il à vouloir l'écartier alors qu'il devrait au contraire lui être reconnaissant de son aide précieuse ?

«Je ne suis pas certain qu'il ambitionne le mariage », avait déclaré lord Draker.

— C'est entendu, répliqua-t-elle. Mais si tu perds ton pari, tu t'engages à demander officiellement la main de Louisa à son frère. Et à te conformer à sa décision.

Elle retint sa respiration et attendit la réponse de Simon. S'il acceptait ses conditions, cela signifiait qu'il avait bel et bien l'intention d'épouser la demoiselle, et que lord Draker se trompait.

—Marché conclu. Jamais cet homme ne deviendra comme ces flagorneurs de petits chiens qui sont au garde-à-vous.

—Pourquoi supposes-tu que c'est ce que j'attends de lui ? Et s'il me plaisait tel qu'il est ?

Simon éclata d'un rire tonitruant.

— Ton type d'homme serait plutôt du genre bel éphèbe sans cerveau et aveuglement à ta botte.

Certes... Ce type d'homme, au moins, avait peu de chances de découvrir son terrible secret et n'en aurait d'ailleurs pas fait grand cas. Mais jamais elle ne pourrait se résoudre à épouser un tel crétin.

Ni quiconque d'autre. En admettant que son mari tolère son défaut, elle ne pouvait risquer avoir des enfants. Qu'advierait-il s'ils héritaient de son problème, ou pire, si leur cerveau subissait plus de dommage que le sien ?

— D'après l'opinion générale, reprit Simon, Draker est la laideur incarnée.

— Il n'est pas laid !

—Si tu le dis... Mais c'est un érudit maudit par la rumeur et le scandale. — Certainement pas ton genre.

—Mes goûts ont peut-être changé.

—Ah ? Tu as décidé de t'attaquer à un gros morceau ? Fais attention à toi, ma chère ! Revoir tes prétentions à la hausse ne peut être que louable, mais te jeter dans les filets de Draker, c'est de la folie.

—C'est exactement ce que je lui ai dit ! Intervint Cicely. Malheureusement, elle ne veut rien entendre.

—Pense ce que tu veux, mais je te prends au mot. Et si je gagne...

—Très bien, ricana-t-il. Amuse-toi, alors. Et lorsque tu auras échoué, et que Draker continuera à s'opposer à notre union, Louisa se débarrassera définitivement de lui. Nous aurons enfin la paix.

—Je n'échouerai pas. Et je veillerai à ce que mon frère ne se comporte pas comme un coquin insouciant, à se montrer en ville au bras de sa demoiselle. Je te le promets.

## Chapitre 4

*Un regard désapprobateur est la meilleure arme contre des prétendants indésirables. Prenez votre miroir et exercez-vous.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Visiblement préoccupé, Marcus arpentait le vestibule de la demeure spacieuse et meublée avec extravagance des Foxmoor. Le majordome lui avait indiqué que lady Régina ne tarderait pas à descendre, mais cela faisait déjà un quart d'heure qu'il poireautait. Sans doute une astuce de la dame pour affirmer son autorité...

«Parfait. Laissons-la s'amuser », songea-t-il. Elle ne l'intimiderait pas. Il avait peut-être affaire à une sirène, mais il serait aussi impassible qu'Ulysse attaché au mât. Entendre son chant dangereux ne lui déplairait pas, mais il ne succomberait pas à ses charmes.

— Vous devez être Draker, lança une voix masculine dans son dos.

Marcus se retourna et vit un homme s'approcher de lui : jeune, blond et portant un élégant costume de soie bleu marine. Si Marcus n'avait pas reconnu le duc aperçu au bal d'introduction de Louisa, il l'aurait tout de même identifié grâce à sa ressemblance frappante avec lady Régina. Le gremlin était bien trop beau pour sa sœur, trop séduisant en tout cas pour rendre sa petite Louisa heureuse.

Il le détesta sur-le-champ.

—Bonjour, Foxmoor.

—Nous sommes-nous déjà rencontrés ? S'enquit-il étonné.

—Pas exactement. Disons que je sais qui vous êtes.

—Parfait.

Lord Foxmoor tendit une main que Marcus ignora ostensiblement. Il finit par baisser le bras.

—Vous venez courtiser Régina, n'est-ce pas ?

—Elle vous a donc relaté notre... euh...

—Défi ? Oui. Étrange, en effet. Je ne suis pas certain d'approuver, mais ma sœur a une fâcheuse tendance à n'en faire qu'à sa tête, et ce quoi que j'en dise. Bah ! Simple querelle entre frère et sœur...

—Je n'ai pas ce genre de problème, ironisa Marcus. Ma sœur ne se permettrait pas d'agir sans mon consentement.

— Vous vous trompez, je crois. Mlle North sait ce qu'elle veut, et vous le découvrirez bien assez tôt, si vous la forcez à choisir entre vous et moi.

—Pas si j'é mets un quelconque doute vous concernant. Le sourire de Foxmoor se figea.

—Vous vous y opposerez ?

—Ecoutez-moi bien, espèce de vieux renard... commença Marcus.

—Ça suffit, vous deux !

Ils se tournèrent vers l'escalier que Régina descendait avec majesté. A la vue de sa sœur en robe de soirée, Foxmoor manifesta son mécontentement en plissant le front. Marcus, pour sa part, resta bouche bée devant l'apparition enchanteresse.

Rien à voir avec le souvenir qu'il avait d'elle. La fameuse lady Régina, « La Belle Dame Sans Merci », se tenait à présent devant ses yeux émerveillés. Une vision éblouissante, parée de mousseline rose et de perles.

Il avait cru pouvoir ne pas y succomber. Erreur. S'il détournait les yeux de cette sirène, elle l'ensorcellerait avec sa voix et le noierait dans ses eaux.

Vêtue d'une robe recouvrant une jupe en satin blanc et dessinant ses formes exquises, elle finit de descendre les marches. Jamais Marcus n'aurait imaginé qu'une femme puisse se déplacer avec une telle sensualité ! Son cœur se mit à battre la chamade.

— Tenez-vous tranquille !

Pendant une seconde, il crut qu'elle faisait référence à la chaleur qui le submergeait. En fait, elle s'adressait à Foxmoor.

—Je refuse de passer la soirée à t'écouter t'acharner sur lord Draker, ajouta-t-elle d'une voix de velours qui subjuga un peu plus Marcus.

— Moi ? protesta Foxmoor.

—Il s'est montré particulièrement indulgent à ton égard en te donnant une chance, et je ne supporterai pas de te voir lui tirer dessus à boulets rouges. Sois courtois, sinon nous partons sans toi et tu te débrouilleras pour te trouver une voiture.

—Quelle bonne idée ! s'exclama Marcus, ce qui lui valut un regard noir de lady Régina.

—Quant à vous, milord, je fermerai les yeux sur votre tenue de soirée déplorable.

Tandis qu'un valet s'empressait de lui remettre sa pelisse, elle jeta un œil désapprobateur à son hôte.

—Je suppose, poursuivit-elle, que vous n'avez pas eu le temps d'acheter un costume décent pour célébrer votre retour au sein du beau monde.

—Je n'ai eu ni le temps ni l'envie de dépenser mon argent de façon aussi futile, riposta-t-il. D'autant que j'avais déjà une veste convenant parfaitement à l'occasion.

— Moi qui vous croyais riche, je me suis apparemment trompée.

A peine l'avait-elle insulté qu'elle reprit sur un ton mielleux :

— Les rasoirs ne valent pas une fortune, vous savez, et je me souviens vous avoir conseillé de vous séparer de votre barbe. Quel prétexte m'avancerez-vous ?

Comptait-elle lui faire la leçon longtemps comme cela, et en toute impunité ? C'était hors de question !

— Ce que dissimule ma barbe n'est pas un spectacle pour une lady. Vous devriez comprendre cela, vous qui attachez tant d'importance à l'apparence.

— Vous devriez me laisser en juger par moi-même.

—Ah ? Et si, choquée par la vision, vous tombiez à la renverse ? Cela prendrait des semaines avant qu'elle ne repousse correctement, période pendant laquelle je serais privé de votre compagnie...

—Serait-ce une réelle perte pour vous ? rétorqua-t-elle en esquissant un sourire qui ne tarda toutefois pas à s'effacer.



—Nous avons conclu un marché et vous ne vous défausserez pas, dit-il en lui tendant le bras. Allons-y.

Foxmoor gloussa derrière eux.

—Quelque chose ne va pas, Simon ? demanda-t-elle en lui décochant un regard noir.

—Tout va parfaitement bien, au contraire. Je vais chercher Cicely ; elle doit être dans le salon.

Il s'exécuta précipitamment, les épaules agitées de soubresauts.

—Ai-je dit quelque chose de drôle ? interrogea Marcus perplexe.

—Mon frère est persuadé que vous êtes incapable de vous comporter en gentleman. Et vous l'avez conforté dans son idée avec chacune de vos paroles !

—Si je me souviens bien, notre marché ne stipulait rien de la sorte, rétorqua Marcus avec irritation.

—C'est exact. Mais je ne pensais pas que vous passeriez votre temps à m'embarrasser.

—Je serai moi-même. Si cela vous pose un problème...

— Ce n'est pas la peine de monter sur vos grands chevaux. Il en faudra plus pour me déconcerter.

— Ce serait plutôt votre spécialité !

— Bien sûr, répondit-elle narquoise. Les personnes dans mon genre excellent dans l'art d'embarrasser les autres.

Bon sang ! L'aurait-il blessée ?

Non, impossible. Les gens de son espèce se targuaient de pouvoir humilier quelqu'un avec une seule répartie. Elle devait

lui en vouloir de l'avoir battue à plate couture au petit jeu des insultes.

Un instant plus tard, son frère reparut accompagné d'une femme. Tandis que Foxmoor faisait les présentations, Marcus examina Mlle Cicely Tremaine, qui devait être le chaperon de lady Régina. Même cette lady aux grands airs ne pouvait se montrer en public sans sa suivante.

Celle-ci, la cinquantaine, visage blême et silhouette fine, semblait suffisamment aguerrie pour tenir à distance le plus déterminé des prétendants. Cela ne le gêna

pas outre mesure. Il n'avait pas besoin de faire des avances en public, mais juste d'apparaître aux côtés de lady Régina. Sa seule présence, songea-t-il, la ferait réfléchir à deux fois avant d'envisager une union entre leurs deux familles.

Apparemment, le chaperon avait déjà été prévenu car elle manifestait à son égard une évidente répugnance. Tandis qu'ils prenaient place dans son landau, lui et Foxmoor face aux dames, Marcus nota que Mlle Tremaine ne pouvait s'empêcher de l'observer sans un froncement de sourcils. Lorsqu'il tenta de s'installer plus confortablement et que sa jambe frôla celle de la demoiselle, son expression horrifiée fut presque comique.

Serrant les mâchoires, il se rappela que c'était exactement le type de réaction qu'il escomptait. Il voulait que lady Régina soit témoin de l'opprobre dont il faisait l'objet lorsqu'il quittait Castlemaine, des regards craintifs, suspicieux, voire révoltés...

Une fois l'attelage en route, il observa lady Régina assise face à lui. À l'évidence, elle maîtrisait parfaitement ses sentiments et arborait une expression impénétrable. Raison de plus pour ne pas lui accorder sa confiance.

Lorsque leurs yeux se croisèrent, un sourire étira ses lèvres pulpeuses.

—Louisa doit jouer du piano ainsi que de la harpe, ce soir, dit-elle. J'ignorais qu'elle était harpiste.

—Bah ! elle n'est pas très douée, marmonna Marcus. Mais chaque fois que je le lui dis, elle me rétorque que je ne connais rien à la musique.

—Mlle North est une interprète aussi délicieuse qu'un ange, coupa Foxmoor.

—Oui, répliqua Marcus. Elle est parfaitement angélique, je vous l'accorde. Aussi céleste que je suis sophistiqué.

—Simon n'est pas expert, précisa lady Régina. Il n'a pas d'oreille et ne fait pas la différence entre une chouette et un rossignol.

—Vous-même, savez-vous reconnaître de la bonne musique ? interrogea Marcus.

—Oui, on me l'a souvent dit. Et même si votre sœur n'est pas une grande harpiste — tant que je ne l'ai pas entendue, je réserverai toutefois mon opinion —, elle chante à merveille et se débrouille très bien au piano.

—Elle y a intérêt, vu ce que me coûtent ses professeurs.

—Je croyais que vous ne dépensiez pas votre argent de manière frivole, railla Régina.

— Protéger mon ouïe délicate est loin d'être futile.

—Est-ce la raison pour laquelle Louisa peint d'aussi belles aquarelles ? Car vous aviez pris des mesures afin de protéger vos yeux ?

—Les meilleurs professeurs d'art, et les plus chers.

—Tout cela a dû vous coûter une fortune. Qu'en est-il des cours de danse et d'équitation pour préserver vos pieds et vos chevaux racés ?

—Sans parler des précepteurs contre les attaques quotidiennes à mon intelligence, rétorqua-t-il. Ah ! mais peut-être n'estimez-vous pas utile d'éduquer l'esprit d'une femme... Dieu la garde de découvrir Shakespeare ou de lire Aristote pour perfectionner son raisonnement ! Tant qu'elle est jolie et maîtrise l'art de broder ou d'élever ses enfants, peu importe qu'elle soit stupide, n'est-ce pas ?

Le sourire de lady Régina s'évanouit.

— Quelle idiotie ! riposta-t-elle en détournant les yeux vers la fenêtre de la voiture. Mais nous voilà presque arrivés... Quel dommage ! Vous allez devoir attendre que nous ayons passé le seuil pour reprendre l'énumération de mes défauts.

Marcus se raidit. Il n'avait pas réalisé la virulence de ses propos mais, cette fois-ci, il l'avait certainement blessée.

A peine descendus du landau, lady Régina et Mlle Tremaine le dépassèrent bras dessus bras dessous. Foxmoor lui emboîta le pas.

— Bravo, mon vieux ! Voilà une technique excellente pour courtiser une dame, le coup de l'insulte... Encore quelques efforts, et elle sera conquise.

Foxmoor le dépassa et rejoignit les deux femmes avec un sourire béat. Marcus faillit s'exclamer qu'il n'avait pas l'intention de la conquérir, mais il aurait ainsi donné le bâton pour se faire battre, et il en avait assez dit.

Cependant, même la vision de Louisa trépignant sur le perron ne put dissiper son trouble.

— Marcus, s'exclama-t-elle à son approche, tu es venu, finalement ! Lady Iversley m'avait prévenue de ta présence, mais je n'osais y croire.

Il la considéra avec attention, s'émerveillant devant son apparence de lady, et sentit sa gorge se serrer.

—Comment aurais-je pu louper la prestigieuse interprétation de ma sœur ? dit-il d'un ton bourru en l'embrassant sur la joue.

—Tu parles ! répondit-elle en lui assenant un coup avec son éventail. Tu as raté mon entrée dans le monde ainsi que mon bal de présentation. Je doute encore que tu sois venu pour moi.

Le regard pétillant de malice, elle jeta un coup d'œil vers lady Régina et Foxmoor qu'accueillaient les Iversley.

L'angoisse étreignit de nouveau Marcus. Mince ! Il n'avait même pas songé à la réaction de Louisa en le découvrant ici en charmante compagnie. Peut-être pensait-elle qu'il courtoisait lady Régina. L'idée lui déplut.

— Ne va pas t'imaginer des choses, mon ange, murmura-t-il. Il y a une différence entre tremper les pieds dans l'eau et y nager la brasse.

— Sans doute... mais tu risques de trouver l'eau à ton goût.

Lorsqu'ils entrèrent dans le vestibule où grouillaient les invités, le brouhaha cessa. À l'exception de la conversation entre lady Régina et ses hôtes, un lourd silence s'abattit sur la pièce tandis que tous les regards se tournaient vers lui.

Marcus fut brusquement transporté quelques années en arrière, à son premier bal. Jeune homme empoté de dix-sept ans, il s'était à l'époque efforcé de se comporter comme un gentleman afin de plaire à sa mère. Or, il n'avait réussi qu'à l'embarrasser avec son allure et ses gestes patauds.

A ce moment-là, on l'avait considéré avec pitié, aujourd' hui, il ressentait carrément de l'hostilité à son égard.

Il réagit comme à son habitude et décida de choquer ses détracteurs.

—Je suis ici pour dévorer les demoiselles encore vierges, gronda-t-il. Quelqu'un daignerait-il m'indiquer où elles sont assises ?

Une bonne partie de l'assistance présente dans le hall se dispersa vers les salons en chuchotant. Quelques-unes des remarques outrées lui parvinrent toutefois.

—Quelle arrogance !

—Comment ont-ils pu oser inviter le vicomte Dragon ?  
—Je vois que les choses n'ont guère changé, en neuf ans,  
fit-il remarquer à sa sœur. Je suis navré de gâcher ta soirée, mon ange.  
— Mais non ! A moins de vouloir absolument te comporter comme un  
ermite...  
— ... mal embouché ? poursuivit-il.  
—Exactement ! Tu t'ingénies à débiter des insanités, et cela ne te ressemble pas.  
—Si tu leur laissais une chance et faisais un tout petit effort de courtoisie...  
—Lord Draker ! s'exclama Katherine en se précipitant à leur rencontre. Comme  
je suis contente de vous voir !  
—Inutile de crier, répondit-il. J'ai déjà fait fuir la moitié de vos invités.  
—Je suis désolée, Marcus, dit-elle le visage blême. Je voulais vous accueillir à  
l'entrée, mais je croyais que vous étiez encore à l'extérieur, vous et Louisa.  
— Ce n'est pas grave, répliqua-t-il afin de ne pas offusquer Katherine pour  
qui il avait le plus grand respect. J'ai l'habitude de ce genre de réactions. Elles ne  
m'atteignent pas.  
Cela ne durerait qu'un soir, car lady Régina n'en supporterait certainement pas  
davantage. Elle ne tarderait pas à reconsidérer cette union entre son frère et  
Louisa.  
Foxmoor tendit le bras à Louisa, la conviant à danser.  
—Allons nous aussi affronter la foule, milady, proposa Marcus à lady Régina en  
s'attendant à ce qu'elle décline l'invitation.  
Elle lui répondit par un grand sourire. Bon sang ! S'il n'avait pas eu conscience  
de ce qu'ils mijotaient, elle et son frère, il serait tombé en pâmoison. Alors que le  
simple contact de sa main sur le bras de sa cavalière éveillait des pensées...  
impures, il se maîtrisa.  
—Je suppose que ce commentaire sur les demoiselles encore vierges était une de  
vos plaisanteries douteuses, murmura-t-elle alors qu'ils gagnaient la piste de  
danse.  
—Je n'ai fait qu'exprimer ce que tout le monde pensait. Ma présence vous  
embarrasse-t-elle ?

— Moi non. Mais Louisa, certainement.

Marcus marmonna dans sa barbe. Cette lady savait s'y prendre pour le désarçonner, mais la raison pour laquelle il endurait tout cela, c'était Louisa, justement.

—Je m'efforcerai de ne pas lui faire honte.

Il s'appliquerait à... séparer sa sœur de ce maudit Foxmoor. Si cela nécessitait que Louisa éprouve une petite gêne en public, eh bien tant pis. Si par la même occasion cela pouvait le débarrasser lui-même de son attirance pour lady Pimbêche, parfait ! Louisa finirait par l'en remercier.

## Chapitre 5

*Une lady peut profiter à loisir d'une soirée où les invités sont bien éduqués, vifs et aimables.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Au bout d'un quart d'heure, Régina eut envie de sermonner chaque personne de l'assistance ; au bout d'une demi-heure, elle les aurait volontiers étranglés. Tous ces gens comptaient parmi les membres les plus agréables des hautes sphères de la société ; ils auraient au moins pu faire un effort à l'égard de lord Draker. Or, ils l'évitaient soigneusement, comme s'il avait eu la varicelle et échangeaient entre eux des propos calomnieux, au nez et à la barbe de Marcus, en faisant mine d'ignorer sa présence.

Certes, il n'y mettait guère de bonne volonté. Plus ils se montraient distants, plus il se faisait narquois. La situation n'était déjà pas simple, et voilà qu'il frayait avec le fameux M. Byrne, son prétendu demi-frère ! Cela ne lui suffisait pas d'afficher ostensiblement son apparence dépenaillée, oh non ! Il lui fallait rappeler à tout le monde que l'indulgence de son vicomte de père l'avait empêché d'être un bâtard, car il l'avait officiellement reconnu. C'était trop demander à lord Draker que de ne pas troubler le sommeil des fauves.

Prêtant une oreille distraite à la marquise de Hungate occupée à relater le dernier scandale, Régina croisa le regard du lord qui lui adressa un sourire chaleureux. À l'évidence, il jubilait en

constatant les résultats de son comportement grossier. Ne comprenait-il pas qu'en agissant ainsi, il aggravait son cas ?

Elle le vit murmurer quelque chose à l'oreille de son demi-frère, puis s'avancer vers elle. Elle détourna les yeux. Magnifique ! Le voilà qui venait poursuivre son œuvre de destruction et mettre à rude épreuve les nerfs de Régina. L'acariâtre

lady Hungate affrontant l'indécrottable lord Draker : des étincelles en perspective !

— Qu'est-ce qui cloche avec les jeunes gens d'aujourd'hui ? s'exclama la marquise. N'ont-ils aucun sens des convenances ? A mon époque, une demoiselle ne pouvait se promener à cheval avec un jeune homme tant qu'elle n'avait pas fait ses débuts dans le monde. Et voilà qu'on me rapporte que Mlle Spruce a été aperçue au bras de M. Jackson, dans le parc, la semaine dernière.

Lady Hungate se munit de sa lorgnette et détailla Marcus avec une mine dégoûtée.

—En outre, continua-t-elle, on exigeait également une toilette impeccable avant d'accepter qui que ce soit en société.

—À votre époque, riposta l'intéressé, les ragots étaient passibles de coups de cravache sur la place publique. Vous devriez être ravie que nous ne soyons plus à votre époque, milady.

—Oh ! je... bredouilla-t-elle en grimaçant. Jamais je...

—Jamais on ne vous a infligé cette punition ? Voilà qui est regrettable.

Cela lui coupa la parole définitivement. Décochant à Régina un regard désapprobateur, la marquise s'éclipsa afin de trouver meilleure compagnie.

Régina hésitait entre être impressionnée par l'efficacité de la manœuvre pour faire taire cette détestable commère, ou être troublée par la rudesse de la méthode employée.

—Je crois que vous êtes un ours, et vous aimez ça.

— Dans les combats d'ours et de chiens, il faut un ours et un chien. Je ne fais que leur donner ce qu'ils veulent : une victime sur laquelle se faire les griffes. Ne me dites pas que vous aimez écouter cette vieille pie se plaindre !

—En admettant que cela ne me plaise pas, dit-elle d'un ton guindé, jamais je n'aurais l'impolitesse de...

—... lui rappeler que propager des rumeurs n'est pas forcément bienséant ? — Apparemment, je suis le seul à qui vous faites la leçon. Je ne vous ai pas vue leur faire le moindre reproche pour leur arrogance.

— Elle n'est qu'une réponse légitime à votre comportement.



— Non. Ces gens sont mal élevés et superficiels. Ils ont le cerveau farci des derniers ragots.

À n'en pas douter, il l'avait incluse dans ce jugement sans appel.

— Peut-être. Mais la meilleure façon d'appréhender ces gens est de balayer leurs oui-dire par des remarques pleines d'esprit, et non par des insultes. Si par exemple vous plaisantiez subtilement, vous pourriez retourner les ragots à votre avantage et ils cesseraient de vous tourmenter.

— Seriez-vous en train de vouloir me changer ?

— Vous plaisantez ! S'exclama-t-elle. Je ne connais pas de personne moins malléable que vous. Disons que j'essaie seulement de vous aider.

— Je n'ai pas besoin de votre aide.

Lord Draker était l'homme le plus entêté qu'elle ait jamais rencontré, se dit Régina. Comment diable pouvait-elle redorer son image aux yeux de la société, s'il s'opposait systématiquement à ses tentatives ? Il lui avait pourtant demandé de faciliter son retour, et voilà qu'il rejetait en bloc toutes ses suggestions ! Elle ne le comprenait décidément pas.

Lady Iversley annonça alors que le concert allait débiter.

Régina et son cavalier rejoignirent les autres invités déjà assis. Lorsqu'il prit place, elle faillit lui demander de ne pas regimber à tout propos. Mais à quoi bon ? Il aurait une fois de plus pris la mouche. Aussi étrange que cela puisse paraître, elle admirait cet homme. Dommage que personne d'autre ne partageât son sentiment !

Une chose était sûre : il se tiendrait tranquille pendant que Louisa chanterait. À l'évidence, il n'avait d'yeux que pour sa

sœur. Pourquoi donc ne faisait-il pas plus d'efforts pour sa soirée ?

La musique adoucit vite l'humeur de Régina. Chaque fois qu'elle avait besoin de réconfort, elle prenait sa harpe, bien qu'elle ne jouât qu'à l'oreille et ne sût pas lire une partition. Grâce à Dieu, elle était douée pour retrouver un air sur son instrument. Elle affectionnait d'entendre une mélodie, surtout quand elle était interprétée d'aussi délicieuse façon que ce soir.

Du coin de l'œil, elle observa lord Draker qui adressait à sa sœur un sourire plein de fierté et eut un pincement au cœur. Il avait soudain perdu son air sévère et paraissait étonnamment jeune.

Curieuse, elle s'efforça de calculer son âge. Il devait avoir trente et un ans, à peine sept ans de plus qu'elle. Avait-il réellement l'intention de moisir pendant le reste de sa vie à Castlemaine ? Quel gâchis !

Leurs regards se croisèrent. Régina décela dans les yeux de son cavalier une étincelle troublante, qui semblait issue d'un feu incandescent et si vif qu'elle en frissonna. Quiconque avait dit que la musique adoucissait les mœurs n'avait pas rencontré lord Draker. En fait, elle aurait plutôt réveillé les sens et leur ardeur.

Aucun homme n'avait encore osé l'observer avec une telle intensité. Elle rougit puis baissa les yeux. Plus les minutes passaient, plus la conscience qu'elle avait de sa présence à ses côtés s'exacerbait. Chaque murmure enthousiaste en réponse au jeu de sa sœur résonnait jusqu'au creux de ses reins. Chaque mouvement sur sa chaise fragile lui rappelait son incroyable robustesse, ses larges et impressionnantes épaules, ses cuisses musculeuses...

Le fait de voir ses doigts battre le rythme sur celles-ci n'arrangeait pas l'affaire. Elle se mit à imaginer ce qu'elle ressentirait si elle frôlait ses cuisses en dansant avec lui... ou s'il l'enlaçait... ou l'embrassait passionnément... sur les lèvres, dans le cou, et...

La chaleur lui monta aux joues. Non, c'était insensé ! Quel genre de femme était-elle pour se laisser envahir par de tels

fantasmes, surtout s'agissant d'un homme qu'elle connaissait à peine ? Elle ferait mieux, songea-t-elle, de se concentrer sur la prestation de Louisa.

Cette dernière s'avança vers son auditoire et sourit.

—J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur si je modifie un tout petit peu le programme, mais ce soir est un soir pas comme les autres. Voyez-vous, une personne qui m'est chère, un membre de ma famille ici présent, possède une très jolie voix. J'aimerais que vous m'aidiez à convaincre mon frère de se joindre à moi pour un duo.

Louisa se mit à frapper dans ses mains, ce qui entraîna quelques applaudissements réservés.

—Maudite soit-elle ! marmonna Marcus.

—Ne vous avisez pas de la décevoir ! lui murmura Régina.

—Allez au diable, toutes les deux !

Il se leva toutefois et se dirigea vers la scène.

Curieuse de voir si le talent du lord était réel ou plutôt le fruit de l'imagination fertile de sa sœur, Régina s'adossa à sa chaise. La chanson commença, offrant au public l'occasion de découvrir un beau timbre de baryton. Un sourire fendit les lèvres de Régina. Tiens, tiens, tiens ! Jamais on n'était à court de surprises. Le vicomte Dragon savait chanter.

Louisa avait utilisé fort à propos la présence de son frère. Quelle meilleure manière d'apprivoiser l'auditoire que de mettre en avant les dons de lord Draker ?

Elle avait choisi une vieille chanson ravissante, *L'Ultime rose de l'été*. Le timbre de sa voix grave, qui grondait de façon menaçante lorsqu'il parlait, donnait ici la profondeur idéale à la mélodie. Son physique ténébreux servait les vers mélancoliques qui évoquaient la vieillesse et la mort.

Le public semblait apprécier la performance et écoutait, captivé. Même Régina, qui se considérait comme une connaisseuse, était troublée. La voix de lord Draker descendit encore plus dans les graves et lui procura un délicieux frisson, lui remémorant l'ardeur qu'elle avait lue dans ses yeux. Soudain, il coula un regard dans sa direction. Ses joues s'empourprèrent lorsque la chanson fit allusion à une rougeur virginale. Au tout dernier vers, empreint de mélancolie, « Oh ! Qui voudrait habiter seul ce monde austère et sombre ! », elle faillit se lever de sa chaise pour aller combler la solitude qu'il chantait.

Bonté divine ! Lorsque les dernières notes retombèrent, il y eut un court silence empli d'admiration béate presque aussitôt brisé par des applaudissements nourris.

À la plus grande joie de Régina, lord Draker semblait complètement dépassé par la réaction du public. Après un bref remerciement maladroit, il alla reprendre sa place.

Un sourire radieux aux lèvres, Louisa s'empressa de le retenir.

—Pas tout de suite ! J'aimerais que tu nous chantes un autre morceau.

—Personne ne souhaite m'entendre de nouveau, mon ange, objecta-t-il. Mais peut-être une des dames ici présentes pourrait-elle se joindre à toi ?

Les yeux rivés sur Régina, il poursuivit :

— Lady Régina nous ferait-elle l'honneur de chanter ? Une salve d'applaudissements retentit qui laissa Régina en proie à une vive émotion. Voulait-il vraiment l'entendre chanter ou avait-il trouvé cette excuse pour se défilier ?

— Oh oui ! approuva Louisa.

Devant l'enthousiasme collectif et le regard ardent de lord Draker, elle ne put se résoudre à refuser.

— Mais à condition que vous fassiez un duo avec mon frère, continua Louisa. S'il vous plaît, j'aimerais tant entendre *Vous pensez m'affliger ainsi !* Cette chanson, ma préférée entre toutes, vous irait tellement bien...

Régina pâlit. Elle connaissait par cœur la plupart des standards, mais celle que réclamait Louisa devait avoir une trentaine de vers qu'elle n'avait pas réussi à mémoriser.

Elle s'avança vers la scène à pas comptés.

—Non, pas celle-ci, si cela ne vous dérange pas. Pourquoi pas *Chasteté, Chérubin radieux* ?

Mais ce n'est pas un duo ! s'exclama Louisa.

— C'est vrai. Alors, peut-être... hum...

Elle cherchait un morceau qu'elle pouvait maîtriser. En vain.

— Trouvez-vous à redire au choix de ma sœur ? demanda lord Draker sur un ton glacial tandis qu'elle fouillait frénétiquement sa mémoire. Ou bien est-ce le partenaire qui vous déplaît ?

Un silence de plomb tomba sur l'auditoire. La tension était palpable.

— Non, c'est... je... balbutia Régina prise de panique.

—Les deux alors? ajouta-t-il en s'adressant au public. *La Belle Dame* ne souhaite peut-être pas partager l'attention de ces gens, encore moins avec un homme, qui plus est...

—Lord Draker ! Un message urgent vient d'arriver pour vous, dit une voix du fond de la salle.

Tout le monde tourna la tête vers lady Iversley.

— De qui ? interrogea Marcus en plissant les yeux.

— Cela vient de votre domaine, et l'on vous demande instamment. Mais que cela ne vous empêche pas d'apprécier notre petit concert, ajouta-t-elle à l'adresse du public qui commençait déjà à murmurer. S'il vous plaît, Louisa, voulez-vous accompagner lady Régina au piano ? (Puis, revenant à Marcus :) Si vous voulez bien me suivre, je vous conduirai à votre messenger.

Lord Draker lança un coup d'œil glacial à sa cavalière, bredouilla une excuse inaudible et quitta le salon au pas de charge, laissant derrière lui une Régina mortifiée.

La colère ne tarda pas à monter en elle. Quelle mouche l'avait donc piqué ? N'avait-il aucun sens des convenances, pour se comporter de manière aussi scandaleuse ? Certes, elle avait été maladroite, et si elle ne s'était pas affolée de la sorte, peut-être ne lui aurait-il pas bondi dessus tel un fauve. Mais pourquoi avait-il fallu qu'il débite des horreurs pareilles ?

Il n'y avait qu'à observer l'assistance choquée. Lord Draker était parvenu à gâcher en peu de temps la sympathie que Louisa avait réussi à soutirer à ces gens pourtant hostiles. Même l'astucieuse intervention de lady Iversley ne pouvait réparer le dommage causé.

Régina se résolut pourtant à poursuivre l'effort de leur hôtesse et s'avança jusqu'au piano.

— Voulez-vous jouer *Chasteté, Chérubin radieux?* chuchota-t-elle à l'oreille de Louisa.

Celle-ci opina du chef, puis répondit à mi-voix :

—Je n'imaginai pas que vous refuseriez de chanter avec Marcus.

—Ce n'est pas cela. Je ne connaissais pas assez bien la chanson pour l'interpréter, voilà tout.

Bien que sceptique, Louisa ne répondit pas et enchaîna sur l'introduction du morceau au piano. Régina entonna les premières notes. La chanson avait beau être sa favorite, rien n'y fit : de multiples pensées la préoccupaient. Si Louisa ne la croyait pas, son frère en ferait tout autant. Et les gens supposeraient par là même qu'elle avait délibérément insulté le vicomte.

Mais franchement, elle n'était pas seule fautive. Il ne lui avait pas laissé une seconde pour trouver une autre chanson !

La frustration s'empara d'elle et lui noua l'estomac. Puisqu' elle refusait d'abandonner Simon et Louisa, elle allait devoir persister avec ce lord incroyablement susceptible. Il devait tout de même bien y avoir, dans ce cerveau entêté, une part infime de gentleman. Peut-être fallait-il le prendre en douceur, et par les bons sentiments ? Un homme qui chantait avec tant de cœur avait forcément une nature et une âme généreuses.

## Chapitre 6

*Laissez de temps en temps votre protégée décider par elle-même. Elle apprendra ainsi à mieux apprécier votre jugement.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Marcus marchait d'un pas décidé à la suite de Katherine et se retenait de laisser éclater sa colère. La douce voix de soprano de lady Régina résonnait encore dans sa tête. Une sirène au cœur de pierre.

« Qu'elle aille au diable ! » se tança-t-il.

— Alors, où est ce fameux messager ? S'exclama-t-il. Katherine s'arrêta net et le dévisagea.

— Vous savez pertinemment qu'il n'y en a pas. Il fallait absolument que je vous extirpe de là avant que vous n'embarrassiez davantage notre chère Louisa.

— Moi ? grommela-t-il. C'est cette harpie, la sœur de Foxmoor, qui lui fait honte !

— Pour avoir refusé de chanter avec vous ? Pouvez-vous l'en blâmer ? Vous vous êtes comporté comme un parfait malotru pendant toute la soirée. Lady, Régina a seulement voulu...

— ... comploter avec Foxmoor pour compromettre Louisa.

— Quoi ? s'exclama Katherine en écarquillant les yeux.

— Restez en dehors de tout ça ! riposta-t-il en faisant demi-tour. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

— Oh non ! Vous n'y retournerez pas, objecta-t-elle en lui barrant le passage. Une petite souris menaçant un ours, songea-t-il. Il eut envie de rire. Voir l'épouse de son frère en colère contre lui le troublait.

— Seriez-vous en train de m'envoyer au lit en me privant de dessert ? Les joues de Katherine s'empourprèrent.

— Ne soyez pas idiot. J'aimerais seulement que vous n'alliez pas au salon tant que le concert ne sera pas terminé. Ensuite, lors du dîner, vous pourrez insulter à loisir les invités. Vous n'aurez heureusement que vos voisins de droite et de gauche à embarrasser.

Il n'en revenait pas : elle prenait la défense de lady Régina !

— Parfait. En attendant, je vais aller m'asseoir dans le bureau d'Alec, en espérant qu'il y ait quelque chose à boire.

Il se dirigea vers le bureau, suivi de près par Katherine.

— Vous enivrer ne fera qu'empirer les choses. Lady Régina pense déjà que vous êtes un grossier personnage, voulez-vous qu'en plus elle vous prenne pour un alcoolique ?

— Je me fiche de ce que peut penser lady Pimbêche, rétorqua-t-il en la fusillant du regard. Je me saoulerai si cela me plaît. Alors, faites-moi le plaisir de retourner à vos invités, sinon je change d'avis et je vous accompagne pour choquer toutes ces pimbêches.

Elle faillit répondre mais se ravisa et rebroussa chemin.

A peine Marcus fut-il dans le bureau qu'il alla droit à la carafe de whisky. Il se versa une généreuse rasade qu'il but d'un trait en savourant la brûlure de l'alcool dans sa gorge.

L'écho de la voix de lady Régina qui chantait encore dans le salon flottait jusqu'à lui, pure, aérienne. Maudite soit elle ! La soirée commençait à peine et elle s'était déjà défaussée.

Il aurait dû s'en réjouir, car son plan fonctionnait à merveille : son adversaire l'avait mis sur la touche. Elle l'avait rejeté sous le nez de Louisa, ce qui n'irait pas sans perturber cette dernière. C'était exactement ce qu'il avait prévu. Alors pourquoi diable cela l'ennuyait-il à ce point ?

Parce qu'il l'avait vue se décomposer lorsque Louisa avait suggéré un duo. Une chanson d'amour ! Sa sœur était inconsciente. C'était bien une expression d'horreur qu'il avait lue dans les yeux de lady Régina, aucun doute là-dessus. Elle avait vainement tenté de dissimuler son émoi et Marcus imaginait sans mal les



pensées qui l'avaient traversée : « Une chanson romantique avec ce mufler ? Que vont dire les gens ? Que le vicomte Dragon me courtise ! »

Pourquoi cela le préoccupait-il tant ? Il ne lui faisait pas réellement la cour ! Ce n'était qu'un simple marché entre eux, et plus sa présence la mortifiait, songea-t-il, plus sa stratégie s'avérait efficace.

Il entendit quelqu'un ouvrir la porte dans son dos et maugréa un juron inaudible. Ce devait être sa belle-sœur venue vérifier qu'il n'abusait pas de la boisson.

— Vous en avez suffisamment dit, Katherine, lorsque vous m'avez banni du salon. Ne perdez pas votre temps à me sermonner.

Dans un geste de défi, il se versa du whisky.

— En effet, personne ne peut vous faire la leçon, répondit une douce voix féminine.

Surpris, il tressaillit. Sacrebleu !

— Vous moins que personne, dit-il en se tournant vers lady Régina avec un regard noir. Si vous croyez m'avoir impressionné avec votre petit numéro...

— Ce n'était pas mon intention.

Elle jeta un coup d'œil dans le couloir puis ferma la porte.

— Pensez-vous qu'il soit judicieux de rester seule dans une pièce avec moi ? Que diraient les gens ?

Marcus s'efforça de ne pas remarquer ses ravissantes joues rosies par le trouble, ni ses yeux étincelants.

— Je m'en moque ! De toute manière, personne ne m'a vue entrer.

— Évidemment, dit-il en s'esclaffant. On ne vous la fait pas quand il s'agit de préserver votre image de coqueluche du beau monde !

Elle ne prendrait pas tant de risques, songea-t-il, si elle avait conscience qu'il bouillait d'envie de saisir à la gorge cette déesse vêtue de mousseline de soie lumineuse, et de la secouer.

Ou de l'embrasser éperdument.

Lorsqu'elle s'approcha de lui, Marcus se raidit.

— Si le fait de m'avoir humilié tout à l'heure ne vous suffit pas, je vous conseillerais...

—Vous vous méprenez, répliqua-t-elle froidement. Je ne voulais tout simplement pas me ridiculiser en bredouillant une chanson que je ne connais pas.

—C'est ça, oui ! Ironisa-t-il en avalant une rasade de whisky. Dites ce que vous voudrez, peu m'importe.

—Vous m'agacez, à la fin ! J'essaie de vous expliquer.

—Il n'y a rien à expliquer. L'affaire est close.

—Non, elle ne l'est pas, répondit-elle avec un ton radouci qui aurait fait se damner n'importe quel homme. Je ne voulais pas vous blesser.

—Je ne fais pas partie de votre cour de flagorneurs, et je me fiche pas mal de votre opinion sur mon compte. Allez donc retrouver vos amis ! Je ne veux pas vous entendre me reprocher de leur avoir révélé votre véritable nature ce soir.

—Ma nature ? Écoutez-moi bien, espèce de malotru ! S'il y a une nature qui a été mise au jour, c'est bien la vôtre. Vous avez prouvé que vous n'avez aucun sens des convenances, aucune discrétion. Vos remarques à mon égard sont absolument fausses, et tout le monde le sait.

—Vraiment ? Votre surnom, « *La Belle Dame Sans Merci* », vous a donc été donné par hasard ?

Lady Régina blêmit. Marcus aurait dû se féliciter de l'avoir touchée au cœur ; au lieu de cela, il se sentit troublé.

— Dites ce que vous voudrez, répliqua-t-elle. J'aimerais néanmoins vous rappeler que votre réputation de grossier personnage affecte votre sœur. Il s'agit du seul frein à son acceptation en société.

— S'il n'y a que la société, elle peut fort bien s'en passer.

—Vraiment ? Quel sort enviable elle aurait ! Moisir à la campagne, avec pour seule compagnie son ours de frère qui préfère se plonger dans ses livres plutôt que de partager une conversation avec une personne en chair et en os.

—Et quel mal y a-t-il ? demanda-t-il en désignant avec son verre de whisky les étagères débordant d'ouvrages. Je ne suis pas le seul à trouver refuge dans la lecture. Ce n'est pas parce que vous n'aimez pas...

Je n'ai pas dit cela, répondit-elle sur la défensive. Je crois tout simplement qu'il y a une vie à l'extérieur d'une bibliothèque. Les livres ne donnent pas réponse à tout.

— Ah, vous avez tort ! Ils m'ont tout appris.

— Même la musique ? Que faites-vous de la musique ? Marcus posa son verre et se tourna vers les volumes alignés en rangs serrés sur les rayons. Il les passa en revue jusqu'à ce qu'il trouve le bon recueil, puis l'ouvrit et se mit à lire à voix haute :

*De paisibles sommeils emplissent tes yeux/Des sourires t'attendent lorsque tu t'éveilles.* Un poème de Thomas Dekker qu'on chante maintenant comme une berceuse. La mélodie vous a probablement effleuré l'esprit.

—C'est autre chose quand on l'entend fredonnée. Si par exemple je lisais le livret de mon opéra favori, je serais frustrée.

—Certes. On ne peut pas tout le temps se rendre à l'opéra, tandis qu'un livre, on l'a toujours à portée de main.

—Qu'en est-il de la danse ? Il n'existe pas d'ouvrage sur le sujet.

Il prit un nouveau recueil dont il feuilleta les pages.

—Ah ? En voici un qui explique tous les mouvements d'un quadrille, ou d'un menuet. Vous voyez, tous ces croquis ?

—Cela n'a aucun rapport avec le véritable acte physique.

—En fait, je préfère la sérénité procurée par la lecture à la cohue des salles de bal où je risque de me faire marcher sur les pieds, ou... ajouta-t-il en dardant un regard froid sur Régina, de rencontrer des dames qui affichent de grands airs et refusent un cavalier comme moi.

Une légère rougeur colora ses joues, mais elle ne baissa pas pour autant la garde.

—Alors vous ne connaissez pas la joie de toucher un être humain, murmura-t-elle en s'approchant de lui. Ni le frisson de la passion. Osez me dire que vous trouvez tout cela dans un livre.

—Ah ? J'aurais juré qu'une lady bien éduquée telle que vous n'avait pas encore ressenti ce « frisson » que vous évoquez.

—Vous vous égarez.

—C'est vrai. Il paraît d'ailleurs que vous refusez même le baisemain à vos malheureux prétendants.

—Je danse avec eux, moi ! Vous, les seules femmes que vous autorisez à approcher de votre château sont les domestiques. À moins que cette rumeur sur ces dames qui fréquentent vos sous-sols ne soit vraie...

—Qu'est-ce que vous racontez là ?

—On dit que... bredouilla-t-elle, que vous les enchaînez dans vos cachots et que... vous leur faites toutes sortes de... choses.

—Mon Dieu ! S'exclama-t-il interloqué. Et vous y croyez ?

—Pourquoi pas ? Étant donné la difficulté que vous éprouvez à faire plaisir aux dames qui ne sont pas prisonnières de vos griffes...

Indigné, Marcus fondit sur son interlocutrice, ce qui s'avéra une erreur. Il respirait à présent l'exquis parfum de chèvrefeuille qui émanait d'elle et de ses boucles dorées qui tombaient en cascade sur cette nuque au port altier, qu'il brûlait d'embrasser.

—Je sais parfaitement donner du plaisir à une femme. Quand je veux et où je veux !

—Vraiment ? Je ne vous ai pas vu à l'œuvre.

—Cela ne signifie pas pour autant que j'en sois incapable.

—Ah ? Prouvez-le. Prouvez-moi que vous savez être agréable avec une lady.

Quelque part, au tréfonds de son esprit enfiévré, Marcus avait conscience qu'ils ne faisaient pas référence au même type de plaisir. Elle songeait aux compliments et à la courtoisie prodigués par un gentleman ; lui n'en avait cure. Il en avait assez de ses mensonges et de ses railleries. Il allait lui montrer ce qu'il advenait d'une femme jouant au plus malin avec lui !

— Parfait. Puisque vous insistez...

Avant qu'elle n'ait eu le temps de protester, il se pencha et embrassa ces lèvres incarnat qui avaient nourri les fantasmes de ses dernières heures.

—Qu'est-ce que vous faites ? s'écria-t-elle en le repoussant, les yeux écarquillés.

—Vous m'avez demandé de vous prouver que je pouvais donner du plaisir à une femme.

—Je ne parlais pas de celui-là !

— Moi si.

Puisqu'elle ne l'avait pas giflé, Marcus se risqua à commenter:

— Apparemment, je n'ai pas été convaincant. Je vais devoir faire une seconde tentative.

Il lui prit délicatement le menton d'une main. Quelque chose comme un éclair de panique passa dans les yeux de lady Régina.

—C'est inadmissible ! Je vous ferai remarquer que nous ne sommes pas dans votre château.

—Quel dommage ! chuchota-t-il en passant un bras autour de la taille de la jeune femme. Nous pourrions peut-être nous procurer des chaînes...

—Vous n'oseriez pas, rétorqua-t-elle en s'efforçant de se libérer de son étreinte. Je ne vous le permettrai pas.

—Ah ? Et que feriez-vous pour m'en empêcher ? Navré de vous décevoir, mais vos sarcasmes seront sans effet dans mes cachots.

—Je n'ai pas...

Il lui coupa la parole en collant ses lèvres aux siennes pour un baiser plus ardent, plus intrépide que le précédent. Il refusait d'entendre ses mensonges, tout comme il ne voulait pas penser à ces imbéciles qui assistaient au concert. La seule chose qui importait, c'était ce baiser.

Régina opposa d'abord un semblant de résistance en appuyant ses faibles poings contre la poitrine de Marcus, puis elle lâcha prise et se laissa enivrer par leur étreinte. Déterminé à lui prouver qu'elle avait tort et qu'il n'était pas le mufle qu'elle pensait, il en profita pour s'attarder sur cette bouche délicieuse.

Cependant, il souhaitait davantage. Il désirait la dévorer tout entière, entrer en elle et découvrir la raison pour laquelle un simple regard de cette femme le rendait fou.

Bon sang ! Il s'était attendu à embrasser une statue de marbre, une froide Vénus insensible, et voilà qu'il tenait dans ses bras un corps souple et sensuel, goûtait ses lèvres chaudes et frémissantes...

Lorsqu'elle s'accrocha fermement aux revers de sa veste, Marcus sut qu'il avait triomphé. Il se dégagea de son étreinte et la dévisagea d'un air suffisant.

— Alors ? Redites-moi que je ne sais pas donner du plaisir à une femme.

Elle ouvrit lascivement les yeux, révélant à son interlocuteur son regard gris perle voilé par le désir et le besoin de poursuivre.

—Vous savez être impertinent, je vous l'accorde.

—Ce n'est qu'un début, dit-il avec un petit sourire.

Glissant la main sur la nuque de la jeune femme, il approcha son visage du sien et plongea dans un baiser langoureux et gourmand.

Quelle séductrice ! Marcus était à présent subjugué par ces lèvres pulpeuses. Il ne se risqua pas à lui demander pourquoi elle le laissait l'embrasser avec autant de fougue, mais en profita au contraire pour continuer l'exploration de sa bouche, encouragé par un petit gémissement de plaisir.

Combien d'hommes avaient eu la chance de respirer l'haleine délicatement parfumée de l'insaisissable *Belle Dame*? De

savourer la chaleur torride de sa langue, de promener leurs mains avides sur les contours de sa silhouette, sa taille, ses hanches...

Lorsqu'il sentit ce corps souple fondre littéralement sous ses caresses, il marqua une pause.

—Voilà qui devient osé, murmura-t-il.

—Sans aucun doute, dit-elle haletante.

—Et ceci ?

Il déposa un baiser chaste sur la joue cramoisie de la jeune femme.

— Et cela ? continua-t-il en explorant avec ses lèvres d'autres parties de son corps, ses frêles paupières, sa tempe où le sang battait, le petit creux derrière l'oreille...

Alors qu'il poursuivait la caresse avec sa langue, Régina soupira :

—Lord Draker !

—Marcus, corrigea-t-il. Appelez-moi par mon prénom.

—Marcus... murmura-t-elle de cette voix enjôleuse qui le rendait fou.

Il n'eut plus qu'une idée en tête: l'embrasser de nouveau. L'adossant aux étagères, il écrasa sa bouche contre la sienne avec fougue. Puis, ivre de désir, il entreprit de retrousser ses jupons.

—Non, Marcus, nous ne devons pas... gémit-elle en le repoussant fermement. Si quelqu'un entrait...

—Cela déplairait à milady, n'est-ce pas ? grommela-t-il.

—Si mon frère nous surprenait, cela vous plairait ?

—Qui sait ? Foxmoor exigerait un duel pour réparer l'affront, je pourrais ainsi...

—N'y pensez même pas ! S'exclama-t-elle indignée.

Un silence pesant s'installa entre eux. Soudain, avec une douceur à laquelle il n'était pas habitué, Régina dessina du bout des doigts le contour des lèvres de Marcus. Il émit un soupir rauque.

Lorsqu'elle descendit le long de sa balafre, il protesta. La curiosité brilla dans les yeux de la jeune femme, mais elle modifia la courbe en lui caressant la mâchoire.

— Votre barbe est si douce... je m'attendais à ce qu'elle pique.

Sa tendresse le désarçonna. Pour toute réponse, il marmonna :

—Ni plus ni moins que mes cheveux. Elle pique lorsque je la rase. Mais je m'étonne qu'une femme aussi distinguée ait l'audace de caresser la barbe d'un homme.

—Vous me croirez ou vous ne me croirez pas, dit-elle d'un air timide, il arrive qu'une lady fasse des choses peu recommandables.

Voilà donc la raison de son comportement audacieux. Apparemment, même *La Belle Dame* était à l'affût de sensations interdites que ses imbéciles de soupirants ne pouvaient lui offrir. Il se pencha pour lui mordiller le lobe de l'oreille.

— Tout ce que vous voudrez... murmura-t-il en esquissant un sourire provocateur, je n'en dirai mot à personne.

Elle baissa les yeux.

— Ce n'est pas ce que je...

Au son du bouton de la porte qu'on tournait, elle s'interrompit et se dégagea précipitamment de l'étreinte de Marcus.

Iversley entra et s'immobilisa. Son regard passa de Marcus à Régina.

—Je suis navré de vous déranger, dit-il manifestement embarrassé.  
Régina arborait l'expression réservée que Marcus lui connaissait ; le regard chargé de tendresse avait disparu.

— Ce n'est rien, répondit-elle avec autant de détachement que si elle venait de prendre le thé. Le vicomte et moi-même étions en train de discuter.  
Marcus savait pertinemment qu'elle se devait de préserver sa réputation, mais il ne put s'empêcher de ressentir le calme de Régina comme un outrage.

— Oui, rétorqua-t-il d'une voix sarcastique. Lady Régina m'expliquait pourquoi elle préférerait les duos privés.  
Elle darda sur lui un regard si plein de douleur qu'il comprit que sa réserve n'avait été qu'une pâle façade. Puis la fureur embrasa ses yeux et elle lui assena une gifle retentissante.

—Allez au diable ! S'exclama-t-elle en s'éloignant d'un pas vif.

—Vous ne l'avez pas volé, constata Iversley après avoir fermé la porte.

—Peut-être, mais je n'ai fait que dire ce qui semblait évident.  
Marcus frotta sa joue en feu. Cette lady avait décidément un caractère bien trempé, doublé d'un sacré swing !

— N'importe quelle femme supporterait à la rigueur vos mauvaises manières, mais pas lady Régina, la crème de la haute société.

—Je peux vous assurer qu'elle ne m'intéresse pas.

—Permettez-moi d'en douter ! Je vous ai vu la regarder.

—Je la regarde comme je regarde toutes les jolies femmes,  
répondit Marcus en tendant une main un peu tremblante vers la carafe de whisky. Y compris votre ravissante épouse, par exemple.

—Si vous vous y avisiez, nous nous battrions en duel dès demain matin,  
rétorqua sèchement Iversley. Vous couvez lady Régina du regard comme si vous la vouliez dans votre lit.

—Et quel mal y aurait-il ?

—Je vous préviens, c'est tout. Elle n'est pas... hum...

— Mon genre de femme ? Nous nous débrouillons très bien jusqu'à ce que vous nous interrompiez.



« Et jusqu'à ce que je l'insulte », songea Marcus.

Non, il n'allait pas se fustiger ! Elle avait tenté l'expérience du baiser avec le vicomte Dragon puis, la seconde d'après, attendait de lui qu'il se comporte comme si de rien n'était, simplement parce qu'elle avait honte.

—Au fait, pourquoi êtes vous ici ? demanda-t-il à son frère.

—Katherine m'a dit que vous étiez en train de vous saouler. Bien sûr, si j'avais su que vous vous adonniez au plaisir d'un autre vice...

—Vous êtes sourd ? Lady Régina a dit que rien ne s'était passé. Alors, retournez à vos invités et envoyez quelqu'un m'avertir lorsque le dîner sera servi.

—Très bien ! Mais je vais tout de même vous donner un conseil. La prochaine fois que « rien » ne se passera avec elle, verrouillez au moins la porte.

Il quitta la pièce sur un éclat de rire, laissant Marcus irrité et nerveux. Au diable tous ceux qui se mêlaient de ses affaires ! Louisa qui jouait aux entremetteuses avec son idée absurde de duo, Katherine et ses leçons de morale, Iversley et ses insinuations énervantes... Personne ne voyait la réalité en face. Foxmoor et sa sœur n'avaient rien à voir avec cette société bien comme il faut que Marcus avait soigneusement évitée jusque-là. Foxmoor ? Un intrigant ! Quant à Régina...

Il n'avait pas encore réussi à la démasquer. Personne ne l'avait obligée à venir se justifier, il devait en convenir. Était-elle sincèrement navrée de l'avoir éconduit, ou avait-elle d'autres motivations ?

Peu importait, en fin de compte. Après cette gifle retentissante, elle romprait sans doute leur marché et il pourrait exiger que Foxmoor renonce à courtiser Louisa. Ainsi, il triompherait.

C'en était fini des baisers, des caresses tendres...

Marcus posa brutalement son verre sur la table en marmonnant des imprécations. Cette petite aventure avait certainement appris à lady Régina ce que lui savait déjà : qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

Malgré cela, il brûlait de l'embrasser à nouveau.

## Chapitre 7

*Si vos regards désapprobateurs et vos sévères réprimandes sont inefficaces, la méthode imparable est de lui montrer le vrai visage de ses prétendants.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Le goujat! Le mufle! Fulminait Régina. Elle lui ferait regretter ses insultes. S'il persistait à croire qu'elle l'avait délibérément humilié, s'il refusait de l'écouter, eh bien elle s'en lavait les mains. Qu'il passe donc sa soirée à pester contre tous ceux qui croisaient son chemin.

Une mèche de cheveux lui tomba sur le visage. Mince ! Avec ses manières de rustre, il avait dû mettre à mal sa coiffure. Sans doute l'avait-il fait exprès, dans le but d'offrir à toute l'assistance la preuve flagrante de leur scandaleuse étreinte.

Elle se réfugia discrètement dans une alcôve où était accroché un miroir. Par chance, son allure était impeccable, hormis la mèche rebelle qu'elle rattacha avec une épingle, et ses joues aussi roses que sa robe.

Personne n'oserait imaginer qu'elle ait pu embrasser éperdument ce... cette espèce de malotru.

Et il se vantait de pouvoir satisfaire une lady ? Ah ! ce prétentieux ne connaissait rien à la gent féminine !

Elle contempla dans le miroir la couleur rouge vif de ses lèvres. Certes, songea-t-elle, il savait embrasser. Très bien,

même. Entre ses bras, une femme pouvait fort vite oublier son nom et sa réputation.

Pourquoi fallait-il qu'il la mette dans un tel état ? Peut-être aurait-elle dû le gifler tout de suite, dès ce premier, vorace et sauvage baiser.

Ou lorsqu'il avait osé mêler sa langue à la sienne, cet élan si délicieusement audacieux qu'elle aurait voulu savourer encore....

Régina se mit à trembler de tous ses membres puis se ressaisit, consciente de s'être laissé emporter dans cette étreinte sans avoir émis la moindre protestation. Il l'avait enlacée si savamment qu'elle n'avait su lui opposer aucune résistance. Jusqu'à ce qu'il redevienne cet odieux personnage... Voilà le problème, avec le vicomte Dragon. Il l'embrassait tendrement, l'incitait à l'appeler par son prénom et, l'instant d'après, proférait des insultes.

Elle était désemparée, ne savait comment réagir. Les hommes ne se comportaient pas de la sorte. Pourquoi celui-là échappait-il à la règle ? Et pourquoi se laissait-elle émuvoir ainsi ?

Avec un soupir irrité, elle chassa ces pensées troublantes, jeta un dernier regard à sa toilette, puis sortit de l'alcôve d'un pas alerte.

Le concert venait de s'achever et les invités, ainsi que Simon, se pressaient autour de Louisa pour la féliciter.

—Je vois que tu nous as rejoints, murmura celui-ci en s'approchant d'elle un sourire aux lèvres. Où étais-tu passée ? Tu faisais la leçon à Draker, après l'avoir rejeté.

—Je ne l'ai pas rejeté ! S'exclama-t-elle.

Réalisant qu'on la regardait, elle baissa le ton pour ajouter :

Mais je vais te dire une chose : si tu épouses sa sœur, tu sauras qui remercier, après tout ce que j'ai subi pour vous apporter mon soutien !

—Bien sûr ma grande, tu auras toute ma gratitude.

—Et cesse de m'appeler « ma grande » ! grommela-t-elle. Cela fait quelques années maintenant que je suis adulte.

On annonça enfin le dîner et Régina émit un soupir audible : elle avait oublié que la soirée était loin d'être terminée. Quelles désagréables surprises leur réservait encore lord Draker ?

Par chance, elle n'eut pas à s'asseoir à ses côtés. Comme il était le deuxième gentleman plus âgé, on le plaça à la gauche de son hôtesse, tandis que Régina s'installait à la droite de lord Iversley, à l'autre bout de la table.

Elle craignit un moment que son hôte ne fasse allusion à sa visite dans le bureau mais, en véritable gentleman, il resta discret.

Ils discutèrent de sa propriété dans le Suffolk, de la passion de son père pour les chevaux, puis de l'intérêt que son épouse portait à la poésie. Ce dernier sujet affligea Régina : les poèmes qu'elle connaissait se comptaient sur les doigts d'une main.

De temps à autre, elle jetait un coup d'œil furtif vers lord Draker qui devisait avec son voisin qui n'était autre que Simon. Allait-il de nouveau imposer ses rugueuses manières à l'assistance ? Se tiendrait-il correctement à table ?

Elle fut rassurée de constater qu'il ne mangeait pas directement avec son couteau, comme les gens de la campagne. Il n'accaparait pas non plus les plats les plus alléchants, et n'abusait pas de la boisson. Quelques verres de vin, et avec modération.

La seule chose qui la dérangeait, c'était sa désinvolture envers lady Iversley qu'il appelait par son prénom.

Avait-il déjà fait visiter les fameux sous-sols de son château à Katherine ? Probablement pas. Bizarrement, Régina ne parvenait pas à imaginer l'amateur de poésie qu'était lady Iversley se laissant emporter par les flots tumultueux de la passion dans le donjon de Castlemaine. D'autant qu'elle connaissait le bonheur d'avoir un époux des plus séduisants et, de surcroît, fou amoureux d'elle...

— Votre femme et lord Draker s'entendent bien, apparemment, se risqua-t-elle à commenter.

— C'est un véritable ami. Il fait un peu partie de la famille.

—Est-ce la raison pour laquelle vous avez décidé d'organiser l'entrée de Louisa dans le monde ?

—En effet, mais elle est tellement charmante que c'est un réel plaisir.

—Je dois avouer que je ne croyais pas que son frère avait des amis. Il sort si peu, et quand il daigne le faire, il est si... si...

— Malpoli et mal habillé.

—Je ne l'aurais pas formulé ainsi, mais c'est juste. Il a de la chance que vous fermiez les yeux sur ses manières.

—Vous parlez de tout à l'heure ? Mon ami a-t-il... s'est-il mal comporté ? Dois-je le réprimander ?

—Non, non ! S'empressa-t-elle de répondre avec un sourire contraint. Je suis parfaitement capable de contrôler la situation avec un homme.

—C'est ce qu'il m'a semblé... Je crains toutefois qu'une seule gifle ne suffise pas à le dompter ; il a comme une fâcheuse tendance à s'entêter.

— Vraiment ? Je n'avais pas remarqué.

—Il a vécu des moments difficiles, ces derniers temps. J'aimerais seulement que vous soyez patiente avec lui. Si je suis trop indiscret, dites-le-moi.

—Non, balbutia-t-elle en rougissant. C'est-à-dire que c'est plutôt compliqué...

—Mon épouse et moi-même avons longtemps espéré que quelque chose, ou quelqu'un, le ferait sortir du trou qu'il s'est creusé à Castlemaine. Maintenant qu'il en est sorti, je détesterais le voir repartir sans qu'il ait pu avoir le temps de s'acclimater à notre société.

— Moi aussi.

Lord Draker avait beau être ce vicomte arrogant et déterminé à se faire haïr de tous, il ne méritait pas de vivre reclus dans son château, quoi qu'il en dise.

Régina avait déjà appréhendé le Marcus tendre et vulnérable, qui vivait par procuration à travers ses ouvrages car personne ne supportait son caractère d'écorché vif assez longtemps.

Combien de temps le supporterait-elle ?

En proie à un sursaut de fierté, elle redressa les épaules. Bien sûr qu'elle le pourrait ! Ils avaient conclu un marché : elle se devait de l'honorer et de le gagner. Qui sait, peut-être parviendrait-elle à améliorer le quotidien du vicomte Dragon... Elle se montrerait digne de son surnom, serait implacable et adoucirait l'irascible lord Draker, même si cela devait lui valoir d'autres insultes.

Par bonheur, il ne fit rien qui pût entamer la résolution de Régina et la soirée arriva à son terme sans qu'elle s'en rende compte. A son grand soulagement, les invités prirent congé de leurs hôtes peu après le dessert. Le vicomte n'aurait ainsi plus l'opportunité de faire des siennes et d'attirer l'attention sur lui. Non que cela eût une importance véritable; on le traitait déjà comme s'il avait la peste. Difficile de faire pire.

Il demeura toutefois chez les Iversley jusqu'à la dernière minute, sans doute pour profiter pleinement de sa sœur. Régina eut la gorge serrée lorsqu'elle les vit se dire au revoir. L'amour inconditionnel qu'il témoignait à Louisa redorait le blason du redouté dragon.

Cependant, lorsqu'ils regagnèrent leur voiture, les manières belliqueuses du vicomte reprirent le dessus. Il regardait Régina de son air maussade, pendant que Cicely s'agitait sur son siège et que Simon commentait la soirée.

Lorsque ce dernier marqua une pause, Marcus en profita pour prendre la parole :

—Je réfléchissais à notre prochain rendez-vous, lady Régina, dit-il d'un ton emphatique. Que diriez-vous d'aller à l'Opéra, puisque vous aimez tant la musique ?

Régina se tendit, non à cause de l'allusion à peine voilée à leur duo avorté, mais surtout parce qu'elle voyait là un défi auquel elle ne s'attendait pas. Qu'espérait-il d'elle ?

—Vous pensez à un opéra en particulier ? demanda-t-elle, soucieuse.

—Nous pourrions sans doute nous rendre à l'Italian Opéra House, à Haymarket, demain soir. M. Naldi y donne une représentation des *Noces de Figaro*. On m'a dit que c'est extraordinaire. Votre frère ainsi que Mlle Tremaine sont évidemment les bienvenus. Louisa m'a dit qu'elle souhaitait y aller.

—Vous avez une loge à l'Opéra ? demanda Cicely sur un ton provocateur.

—Non, répondit-il le regard étincelant. Mais Iversley m'a gentiment offert la sienne. A moins que Foxmoor n'en ait une à nous proposer...

—Elle est à votre disposition si vous le désirez, rétorqua Simon, mais je vais devoir décliner votre invitation. J'ai promis... à un ami... de dîner avec lui demain.

Régina retint sa respiration. Elle se souvint que Prinny les avait conviés tous deux à Carlton House, et comme ils en avaient discuté chez les Iversley un peu plus tôt, Marcus ne pouvait ignorer de qui il était question.

Un petit sourire narquois se dessina sur les lèvres du vicomte.

— Ah ! bien entendu. Et lady Régina vous y accompagne, je suppose.  
Elle comprit soudain la cause de son irritabilité. Il pensait probablement qu'elle allait mettre un terme à leur marché.

— Pour ma part, je préfère me rendre à l'Opéra, lança-t-elle, piquée au vif.  
Elle n'abandonnerait pas aussi facilement la partie.

—Demain soir ? Avec moi ? demanda-t-il, sceptique.

—Pourquoi pas ? Cicely et moi, adorons l'opéra.

—Mais, milady, le prince... intervint Cicely.

I—I comprendra.

C'est en tout cas ce qu'elle espérait.

Leurs regards se croisèrent et se rivèrent l'un à l'autre. Les traits de Marcus accusaient un imperceptible changement. Il la couvait de ses yeux pleins de promesses indécentes, lui remémorant l'instant délicieux passé dans ses bras dans le bureau de lord Iversley.

Mon Dieu ! Pourquoi avait-elle accepté son invitation ? Une loge pouvait s'avérer un lieu intime, même en la présence

d'autres personnes, surtout lorsque les lumières de la salle étaient éteintes. Elle fut sur le point de changer d'avis puis se ravisa. Jamais on ne la traiterait de lâche.

— Puisque nous parlons de musique, dit Simon, qu'as-tu pensé, Régina, de l'interprétation à la harpe de Louisa ?

— Oh ! Je ne l'ai pas entendue... je... je... Elle avait parlé trop vite.

—Je faisais visiter à votre sœur le bureau d'Iversley, intervint Marcus.

Saisie de panique, Régina le fusilla du regard. Cet imbécile avait-il l'intention de mettre en miettes sa réputation ? S'il s'avisait de faire la moindre remarque sur cette visite particulière...

— Régina tenait absolument à voir l'impressionnante collection d'ouvrages d'Iversley, poursuivit Marcus en adressant à celle-ci un demi-sourire complice. Alors je lui ai tout montré.

Dieu merci, se dit-elle, le vicomte avait encore un peu de bon sens.

—Régina ? Intéressée par la littérature? J'ai du mal à y croire ! Jamais je ne l'ai vue ouvrir un livre, s'étonna Simon.

—Est-ce vrai ? demanda Marcus. Il est impossible qu'une lady aussi intelligente n'en ait pas lu un seul.

Le cœur de Régina flancha. Le pensait-il vraiment ? Non, bien sûr. Jamais il ne s'amuserait à complimenter une dame. Par « intelligent », il insinuait « calculatrice ».

— Oh ! De temps à autre on lui lit une histoire ! convint son frère. Mais en dehors de balades dans le parc ou de journées d'emplettes, Régina ne s'intéresse pas à grand-chose.

Humiliée, Régina rougit comme une pivoine. Cicely lui tapota le bras en signe de soutien, mais elle la repoussa, prête à lancer une pique à son frère. Marcus fut cependant plus rapide.

— Votre sœur n'est peut-être pas du genre contemplatif, mais elle nous a prouvé ce soir qu'elle avait une passion pour la musique.

Redoutant qu'il ne mentionne l'incident déplorable du salon, elle le foudroya du regard.

— Elle chante à merveille, poursuivit-il, et a prêté une oreille très attentive au concert de Louisa. On m'a dit par ailleurs que lady Régina joue très bien de la harpe. Dommage qu'on ne l'ait pas entendue ce soir !

Régina en resta bouche bée. S'il faisait un tout petit effort, le vicomte pouvait s'avérer un véritable gentleman. Elle n'en revenait pas.

À présent qu'elle y songeait, pourquoi voulait-il aller à L'Opéra? Cela ne semblait pas être sa tasse de thé. Elle se souvint alors avoir fait allusion à son propre goût pour l'art lyrique... Avait-il en tête de lui faire plaisir ?

Ou s'agissait-il d'un piège ? Seigneur ! Elle ne savait plus que penser. La personnalité particulière du vicomte tournerait la tête de n'importe quelle femme, aussi censée fût-elle. En outre, il possédait d'autres atouts : une fortune, un titre et un esprit vif. Pour peu qu'il se conduisît de manière civilisée, il n'aurait aucun mal à trouver une position prestigieuse dans la société. Pourquoi donc



persistait-il à enfreindre les convenances les plus élémentaires, même en présence de sa sœur ?

La voiture ralentit. Régina jeta un coup d'œil par la vitre et s'aperçut qu'ils arrivaient à destination. Lorsque les gentlemen descendirent, Régina resta en retrait afin que Simon soit obligé d'accompagner Cicely jusqu'en haut des marches du perron, la laissant avec Marcus.

Tandis qu'il l'aidait à descendre du véhicule, les lumières provenant de la demeure de Foxmoor lui offrirent la vision du vicomte en contre-jour. Bien qu'elle ne distinguât pas ses traits, elle sentit le regard de Marcus la transpercer et son cœur se mit à battre la chamade. Même après leur querelle, il la troublait encore. Une sorte de vertige s'empara d'elle, comme s'ils se promenaient au bord d'une falaise et qu'il décidait de la pousser... ou de l'enlacer fermement.

— Nous pouvons aller à l'Opéra un autre soir, si vous préférez, murmura-t-il.

— Non, demain c'est parfait. Et puis, vous risqueriez de me reprocher de ne pas honorer notre marché.

— Si votre frère ne nous accompagne pas, et selon les termes de notre accord, nous n'y sommes pas obligés.

— Alors, vous ne voulez pas... bredouilla-t-elle soudain déçue.

— Je n'ai pas dit cela.

Soulagée, elle dissimula son sourire.

— Par conséquent, vous le voulez...

— Je n'ai pas dit cela non plus, répliqua-t-il. Restez chez vous, si cela vous chante. Je me moque éperdument de ce que vous déciderez.

— Pourquoi m'avez-vous proposé un autre soir, dans ce cas ? demanda-t-elle pour le taquiner.

Un silence se fit tandis qu'ils gravissaient les marches du perron. Sous la lumière des lampadaires, Régina décela une lueur d'agacement dans les yeux de son cavalier.

— Vous devez empoisonner l'existence des hommes, non ?

— Pourquoi ? Parce que j'ose exiger du vicomte Dragon des réponses concrètes au lieu de tourner autour du pot ?

—Parce que vous avez une poigne de fer et que vous savez vous en servir, répondit-il, réticent à reconnaître son admiration.

—Je n'hésiterai pas à l'utiliser de nouveau, si vous vous avisez de me faire un nouvel affront, lança-t-elle les joues empourprées, en détournant les yeux vers Cicely et Simon qui entraient dans la maison.

Marcus la prit par surprise dans ses bras robustes, et l'appuya à une colonne du péristyle. Avant qu'elle n'ait pu esquisser un mouvement, il avait déjà écrasé ses lèvres contre les siennes, dans un baiser ardent, impétueux et gourmand. Il s'éternisa tant et tant à explorer scandaleusement sa bouche pulpeuse que Régina en eut des frissons des pieds à la tête.

Lorsqu'il s'arracha à leur étreinte, elle pouvait à peine respirer.

— Considérez-vous cela comme un affront ? interrogea-il de sa voix grave.

—Seulement si vous accompagnez votre action d'une remarque désobligeante comme celle sur ma préférence pour les duos en privé.

—Pour le moment, aucune ne me vient en tête, dit-il avec un rictus sardonique.

—Quel dommage ! répondit-elle avec légèreté en s'efforçant de masquer sa réaction au baiser. Elles sont tellement divertissantes...

Cicely apparut dans l'encadrement de la porte et coula un regard peu amène dans leur direction.

— Régina ! Il faut rentrer, maintenant.

Un sourire aux lèvres, Marcus saisit la main gantée de la jeune femme et y déposa un chaste baiser. Elle eut l'impression d'être la harpe entre les mains du musicien qui faisait vibrer une corde.

— Bonsoir, milady. Il vaut mieux que je prenne congé de vous, avant que votre matrone ne me chasse avec brusquerie de ces marches pour me châtier de mon inconvenance.

Puis il se pencha vers elle pour murmurer à son oreille :

— Demain soir, je tâcherai d'être plus discret. Là-dessus, il rejoignit sa voiture, laissant Régina tout

émoustillée par cette dernière promesse pour le moins indécente. Elle s'aperçut que le cocher et le valet de pied du vicomte l'observaient avec un sourire de connivence. Ils devaient se douter de ce qu'il s'était passé derrière la colonne.

Rouge de confusion, elle se précipita dans la maison. Pourquoi fallait-il que ce gremlin lui fasse ainsi baisser sa garde ? Il semblait déterminé à donner d'elle en public l'image d'une dévergondée. A l'avenir, elle devrait être bien plus vigilante.

Quel dommage qu'il embrassât avec autant de talent !

À la seconde où elle trouva refuge dans le hall, Cicely, choquée, murmura :

— Pardonne-moi. Si j'avais su ce que manigançait ce... je...

— Tout va bien, Cicely. Il n'a rien fait de mal.

Pour les beaux yeux de Marcus, elle avait dit plus de mensonges à sa cousine ces deux derniers jours que pendant sa vie entière.

—Je ne comprends pas, reprit son chaperon, pourquoi tu l'entêtes à poursuivre cette relation insensée.

— Pour aider Louisa et Simon, voyons ! répondit-elle en détournant les yeux pour dissimuler son émotion et tendre sa pelisse au domestique. Tu ne crois tout de même pas que je suis attirée par lord Draker ?

—J'espère bien que non ! Ce n'est pas quelqu'un pour toi.

—Tu fais référence à ses manières ?

— Je faisais allusion à sa prédilection pour les livres, commenta sa cousine.

Apercevant le domestique à proximité, elle baissa la voix pour ajouter :

— Une passion que tu ne peux pas partager.

Oui, évidemment, elle ne savait pas lire, fallait-il le lui rappeler ? Régina sentit une boule amère dans la gorge. Cicely avait raison, bien sûr.

— Il n'y a rien de mal à sortir en ville avec lui, dans le but de soutenir le dessein de mon frère, n'est-ce pas ? Se justifia-t-elle. (Puis, sans attendre de réponse, elle sauta du coq à l'âne ) lit en parlant du loup, où est Simon ? J'étais convaincue qu'il serait là à m'attendre pour me taquiner.

—Je vous demande pardon, milady, intervint leur majordome. Sa Seigneurie reçoit en ce moment un invité spécial, dans son salon privé.

— Merci, John.

« Un invité spécial », tel était le code désignant Son Altesse. Quel vent amenait le prince chez eux à une heure aussi tardive, alors qu'ils avaient prévu de se voir le lendemain ? se demanda Régina. Se pouvait-il que les soupçons de Marcus sur Prinny et son frère soient fondés ?

Non. Bien sûr que non. C'était impensable. D'un autre côté...

Elle scruta le couloir qui menait à l'aile est. Rien ne l'empêchait d'aller voir ce qu'ils mijotaient. Après tout, elle devait

présenter ses excuses au prince pour s'être décommandée du dîner.

Après avoir souhaité bonne nuit à sa cousine, elle se rendit aux appartements de son frère. Lord Draker se trompait. Simon était ambitieux, certes, mais il n'était pas du genre à se servir d'une femme de manière aussi sournoise.

Marcus pensait du mal de tout le monde, voilà pourquoi il n'avait pu s'empêcher de débiter ses insanités. Il n'y avait qu'à voir l'opinion qu'il avait d'elle...

Pour être tout à fait honnête, Régina n'avait plus aucune certitude concernant cette opinion. D'abord, elle avait cru qu'il la courtisait dans le seul but de les provoquer, elle et son frère. Après ce baiser fougueux dans le bureau de lord Iversley, les horreurs qu'il avait proférées avaient confirmé qu'il n'était pas véritablement intéressé. Ensuite, dans la voiture, il avait pris sa défense et l'avait même flattée. Personne jusqu'alors n'avait fait référence à son intelligence. On l'avait complimentée sur ses attraits, certes, on la trouvait des plus sophistiquées, mais jamais on n'avait loué son esprit.

Malheureusement, Marcus ne la considérerait plus comme une femme brillante s'il découvrait la vérité.

Les paroles de Cicely lui revinrent en tête et l'accablèrent. S'il apprenait qu'elle était incapable de lire, il la jugerait stupide, bien plus superficielle encore qu'il ne l'avait cru. Et il ne voudrait plus d'elle...

Aucun homme doué de raison ne souhaiterait une épouse susceptible de lui donner un héritier atteint de dégénérescence, qu'elle soit riche ou cultivée. Certaines obligations incombaient à une femme. Qu'advenait-il si elle en était incapable ?

Une telle idée la démoralisa complètement.

Elle arriva enfin au salon privé de son frère, ce qui lui permit de chasser momentanément le maudit vicomte de ses pensées. Elle s'apprêta à frapper mais suspendit son geste et colla une oreille indiscreète à la porte. Ne lui parvinrent que les murmures d'une conversation entre deux hommes, manifestement attachés à conserver la confidentialité de leur échange.

Décue, elle soupira puis frappa enfin, ce qui interrompit leur discussion. Simon grommela une vague invitation.

Tous deux se levèrent instantanément en la voyant. Son Altesse fut le premier à la saluer et Régina répondit par une révérence.

— Nul besoin de cérémonie avec moi, ma chère, lança Prinny.

Il réinstalla son imposante corpulence sur le solide canapé que Simon avait acheté spécialement pour les visites du prince.

— Venez vous asseoir à côté de moi, ajouta-t-il en tapotant le brocart du canapé, et dites-moi un peu ce que vous devenez.

Simon décocha à sa sœur un regard la décourageant de s'attarder dans la pièce, qu'elle décida d'ignorer.

—Je suis tellement contente de savoir Votre Altesse parmi nous ! déclara-t-elle en prenant place près de leur visiteur. Je crains malheureusement de ne pouvoir honorer de ma présence votre dîner, demain soir. J'espère que vous me le pardonnerez.

—Tout dépend de la raison, répliqua-t-il en lui prenant le menton. Vous ne me semblez pas indisposée.

—Lord Draker l'a invitée à l'Opéra, intervint Simon sans laisser à sa sœur le temps de formuler une excuse valable.

Elle lut dans les yeux de Prinny une indiscutable lueur d'intérêt.

— Ah ! Voilà qui ne souffre pas de discussion. Je ne voudrais pas l'empêcher de vous courtiser.

Régina lança à son frère un regard interrogateur.

—J'ai parlé à Son Altesse de ton nouveau prétendant. J'ai pensé qu'il trouverait amusant d'apprendre son grand retour dans le monde.

—Depuis quand t'amuses-tu aux commérages ? riposta-t-elle, trop contrariée à l'idée du tableau peu avantageux qu'avait dû brosser Simon pour les questionner sur la raison qui les avait amenés à aborder ce sujet.

—Votre frère sait que j'aime ce genre de bavardages, dit le prince en prenant les mains de Régina entre les siennes pour la rassurer. Mais ne vous inquiétez pas. Foxmoor ne m'a dit que du bien de vous.

Elle se moquait de ce qu'il avait pu lui raconter à son propos. Que lui avait-il dit sur Marcus ? D'ailleurs, pourquoi devait-elle s'en préoccuper ? Le prince était peut-être son géniteur, mais le vicomte ne faisait rien pour rentrer dans ses bonnes grâces. Pourquoi tenait-elle tant à plaider en sa faveur ?

Elle n'aurait su le dire.

— Simon a-t-il mentionné les talents de chanteur de lord Draker ? questionna-t-elle.

— Non, mais cela ne me surprend pas.

Sans doute l'avait-il entendu lorsque Marcus était plus jeune. Elle brûlait de l'interroger sur son enfance mais n'osa pas.

— Mais à part cela, quelle est votre opinion sur le vicomte ? demanda le prince. Vous devez indubitablement le trouver séduisant, pour échanger mon dîner contre une soirée à l'Opéra avec lui.

Régina rougit et s'en voulut d'autant plus que Son Altesse serra plus fermement ses mains sur les siennes.

—Il est relativement charmant, répondit-elle en s'efforçant de paraître détachée.

—Régina a l'intention de le transformer en parfait gentleman, ajouta Simon d'une voix traînante.

—S'il existe une personne capable de le changer, c'est bien Régina.

Dieu merci, Simon n'avait pas mentionné le marché entre elle et Marcus !

—Je n'ai pas cette prétention; néanmoins, je ne serais pas mécontente de faciliter son retour dans le monde. Je déteste voir un homme avec autant de qualités passant sa vie reclus dans son domaine.

— Des qualités ? Railla Simon. J'ai dû les louper.

—Je vous croyais pourtant habile observateur, fit le prince, rabrouant son hôte.

—Je le suis suffisamment pour avoir remarqué que leur estime n'est pas réciproque.

Il avait réussi à arracher le prince de sa contrariété, car Son Altesse lança un regard oblique vers Régina.

—Est-ce vrai ?

—Simon se méprend sur l'intérêt que me porte lord Draker, se déroba-t-elle. Cet homme veut simplement me démontrer que le beau monde est aussi corrompu qu'il le prétend. Disons que, nous sommes engagés dans une sorte de concours.

—Et puis, ce n'est pas le type d'homme que ma sœur trouve séduisant.

—C'est faux ! Mais nos opinions sont trop divergentes. Lord Draker n'est pas armé pour se conformer aux usages des hautes sphères. Je ne crois pas qu'il éprouve pour moi de la sympathie, mais plutôt du mépris.

—Sottises ! répondit le prince avec bienveillance. Qui pourrait manifester du mépris envers une créature aussi délicieuse que vous, ma chère ?

Marcus justement, se dit-elle.

—De toute façon, je doute qu'il ait le projet de m'épouser.

—Tu raconteras tes histoires à Son Altesse une autre fois, enchaîna son frère, visiblement lassé de les entendre converser à ce sujet. Nous devons à présent aborder des questions importantes, en privé. Et puis, il se fait tard.

Depuis quand parlaient-ils affaires dans le salon particulier de son frère et non à Carlton House, la résidence du prince ?

—Très bien, je vais donc vous laisser, dit-elle en se levant du canapé.

—Profitez de votre soirée à l'Opéra, ma chère.

Elle quitta la pièce en brûlant de connaître la teneur de leur entretien. Se pouvait-il que Marcus ait flairé des intentions peu louables ? Quelle coïncidence de rencontrer ici Son Altesse le soir même où son frère commençait à courtiser Louisa !

Toutefois, si le prince souhaitait réellement influencer l'avenir de la demoiselle, il semblait normal qu'il s'intéressât à Simon, le prétendant. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il y ait un complot.

Il se pouvait même qu'ils discutent bel et bien affaires. L'obstination de Marcus à croire à une intrigue finissait par la pousser à y croire elle aussi. Son imagination s'emballait. Voilà le résultat quand on se laissait embrasser par un homme ; on finissait par penser comme lui.

Oui, elle trouvait Marcus séduisant. De son côté, il n'avait pas essayé de dissimuler son attirance physique flagrante, mais cela ne suffisait pas à justifier qu'il la courtise.

Lorsqu'il l'embrassait avec fougue, elle sentait s'évanouir toutes ses réticences, ce qui était une bonne raison pour désormais le tenir à distance. Elle s'interdit de succomber à ses baisers, à l'avenir, aussi merveilleux fussent-ils.

Elle s'ingénierait à apprendre au dragon les règles de bienséance et à faire en sorte de faciliter le contact entre Louisa et Simon. Elle s'efforcerait de n'être que cordiale. Laisser Marcus. .. Lord Draker s'approcher d'elle ne déboucherait sur rien de bon.

Lorsque Régina eut quitté le salon, le prince se tourna vers Simon :

— Etes-vous certain qu'elle ne soupçonne rien ? Votre sœur est bien plus maligne qu'elle n'y paraît.

—Je sais.

Il espérait seulement que la nouvelle vocation de sa sœur à vouloir transformer le vicomte l'occuperait suffisamment pour qu'elle ne vienne pas fouiner dans leurs affaires.

—Draker lui a sans doute fait part de ses soupçons. Cela ne veut pas dire qu'elle y accorde du crédit.

—Pourquoi donc a-t-elle accepté ce défi insensé ?

—Afin de le persuader de l'inanité de ses allégations, voilà ce qu'elle m'a dit. Tant qu'elle penche de mon côté, nous n'avons aucune crainte à avoir.

Inutile de lui révéler la véritable teneur de leur marché. Il doutait que Son Altesse approuve qu'une telle plaisanterie implique l'un de ses rejetons, même illégitime.

Le prince se leva péniblement du canapé.



— Si j'étais vous, je me méfierais davantage. Car s'il passe le plus clair de son temps avec vous et Louisa, comment puis-je espérer voir ma fille en privé et envisager avec elle son avenir ?

— Peut-être devrais-je lui faire part de votre lien.

— Certainement pas ! L'obstination qu'a toujours témoignée Draker à préserver le secret joue pour l'instant en notre faveur. S'il le lui avait appris, il aurait dû rentrer dans des détails sordides sur ma liaison avec sa mère. Si vous lui dites quoi que ce soit, elle se précipitera auprès de lui pour le harceler de questions. Draker la montera contre moi avant même que j'aie eu une chance de lui raconter ma version.

Des détails sordides ? Simon tempéra sa curiosité. Pour être le confident de Son Altesse, il fallait ne pas poser trop de questions.

— Le moment venu, continua le prince, je lui révélerai qu'elle est ma fille. Mais je dois d'abord lui soutirer un tête-à-tête, et vous êtes supposé vous en charger.

—Je fais de mon mieux, soyez-en certain. Pourquoi n'exigeriez-vous pas une visite des Iversley à Carlton House ?

— Parce que si j'insiste auprès d'Iversley, Draker risque de lui divulguer des choses que moi-même je préfère ignorer, surtout en cette époque tumultueuse.

— Pourquoi Draker n'a-t-il jamais rien révélé ?

—Ce malotru doit jubiler à laisser planer cette épée de Damoclès au-dessus de ma tête, répliqua le prince en levant une main couverte de bagues. Et voilà qu'il me nargue en s'affichant partout avec lady Régina et en m'empêchant de voir ma fille. Qu'il aille au diable !

—Patience, sire, patience ! Ils se sont entendus pour une relation d'un mois. — Régina ne fera qu'une bouchée de lord Draker en moins d'une semaine.

C'était en tout cas ce qu'il souhaitait. Simon se sentait incapable de survivre à un mois de politesses avec Louisa. Trente jours à la voir revêtue de satin bleu et de perles ! Plutôt imaginer la belle en déshabillé de dentelle, moulant ses formes gracieuses, ses seins, son ventre»...

Il marmonna un juron inaudible en sentant son pouls s'accélérer. Bon sang, comme elle était belle ! Un jour, elle rendrait un mari follement heureux. Ce ne serait pas lui, malheureusement... En tant que Premier ministre, il devrait épouser une femme préparée au rôle de maîtresse de maison, hôtesse de moult réceptions et soirées, et non une demoiselle qui avait été élevée à la dure dans un trou paumé du Hertfordshire. Il lui faudrait une lady sophistiquée, sachant tenir sa place et honorer son rang. Louisa était trop naïve, trop têtue. Pourtant, il la désirait. Il trouvait son innocence extrêmement excitante et sa langue acérée rafraîchissante. Elle différait tant des demoiselles cupides qu'il avait l'habitude de fréquenter ! Si elle n'avait été aussi intimement liée à Prinny, il aurait fait d'elle sa maîtresse en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Ces boucles brunes déployées sur un oreiller, ces lèvres de séductrice chuchotant d'indécentes promesses, ces bras élancés prêts à l'étreindre...

Il maugréa contre l'excitation qui l'avait gagné. À quoi bon fantasmer ? Jamais il ne pourrait avoir de liaison avec elle. S'il tentait quoi que ce soit, Draker n'hésiterait pas à lui arracher les tripes, vite rejoint par le prince.

—Faisons confiance à Régina pour nous faciliter la tâche, reprit Simon. Je vous assure qu'en moins d'une semaine, lord Draker lui mangera dans la main. Il fera tout ce qu'elle lui demandera, y compris me laisser courtiser Louisa en paix. Vous aurez ainsi tout le loisir de lui parler.

—J'y compte bien. Charlotte et William vont bientôt se marier, et j'ai besoin d'une personne pour chaperonner la princesse dans tous ses déplacements au royaume de Hollande.

Après la quasi-absence d'attentions portées à la princesse Charlotte, unique fille légitime de Prinny par son ancienne épouse, Son Altesse ne souhaitait désormais prendre aucun risque. Il n'était pas question que quoi que ce soit vienne saboter cette union politiquement favorable entre elle et le prince d'Orange. La mère de Charlotte l'avait honteusement négligée. A présent, Prinny refusait que le moindre scandale entache la réputation de celle qui accèderait bientôt au trône.

— Selon vous, Louisa est généreuse et intelligente. Sans doute se montrera-t-elle enthousiaste à l'idée de servir de demoiselle d'honneur à sa demi-sœur. J'aurai ainsi une personne digne de confiance susceptible de me rapporter les faits et gestes de la maisonnée. Quelqu'un que je pourrai façonner.

Il y avait anguille sous roche, songea Simon. Le rôle de Louisa ne se cantonnerait pas à servir la princesse. Son Altesse ne lui avait manifestement pas tout dit, ce qui le rendit nerveux.

—Vous croyez qu'elle vous soutiendra plutôt que Draker, qu'elle adore ? Il est peu probable qu'elle se réjouisse d'apprendre que vous êtes son père.

—Balivernes ! Elle s'est toujours crue orpheline. Pourquoi refuserait-elle aujourd'hui qu'un père s'occupe de son avenir ?

Simon décida d'aborder un sujet délicat.

—Elle pourrait être mécontente de réaliser que je... n'ai pas l'intention de l'épouser.

—Vous n'auriez pas commis de bourde ? Questionna le prince en le dévisageant, ou fait des promesses en l'air ? Ou séduit la demoiselle au point qu'elle tombe amoureuse de vous ? Ou... pire ?

—Bien sûr que non.

Il n'avait pas particulièrement envie de se faire remonter les bretelles. Cependant, il doutait de pouvoir refouler encore longtemps son désir irrésistible d'embrasser Louisa. Juste une fois... pour goûter à cette bouche innocente.

—Nous en avons discuté dès le début, prévint Son Altesse. Il serait préférable qu'elle épouse un homme étranger à la sphère politique.

—Mais vous encouragez Charlotte à se marier pour des raisons politiques, justement !

— Oui, et il en a été ainsi pour sa mère et moi... voyez où cela nous a menés. En ce qui concerne Charlotte, c'est une autre histoire. Elle a des obligations et doit se marier en conséquence. Quant à Louisa, elle a la chance d'être libre et de pouvoir obéir à son cœur. Si elle tombe amoureuse, j'aimerais que ce soit d'un homme qui partage ses sentiments, une personne qui ne la verra pas comme

l'instrument d'une manœuvre. Et nous savons tous deux que vous n'êtes pas le bon.

Simon ne l'aurait pas vue comme le ressort d'une ruse... mais dans une chambre, plutôt. Mais jamais il n'aurait pu admettre cela devant Son Altesse, le géniteur de l'intéressée.

—Bon, nous n'avons plus qu'à espérer que Régina parviendra à distraire suffisamment mon fils pour nous donner le champ libre.

—Ne vous inquiétez pas. Vous pouvez compter sur ma sœur. On ne l'appelle pas «*La Belle Dame Sans Merci*» pour rien.

## Chapitre 8

*Le bon chaperon s'évertuera toujours à combler les attentes de sa protégée avant les siennes propres, même s'il s'adonne à son occupation favorite.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

« *La Belle Dame Sans Merci* » est en grande forme, ce soir, nota Marcus tandis qu'ils arrivaient à l'Italian Opéra House. En digne hôtesse de la bonne société, elle se comportait poliment, prêtait une oreille intéressée... mais se montrait distante. Comme si la veille, derrière cette colonne, elle n'avait pas fondu dans ses bras.

Qu'elle aille au diable ! Il ne cessait de penser à ses lèvres pulpeuses et accueillantes.

Il jura en silence. Avait-il perdu la tête ? L'avait-elle ensorcelé, comme tous ces imbéciles qui attendaient désespérément un regard, un baiser, et qu'elle traitait avec le plus froid dédain ?

Qu'à cela ne tienne. Il la laisserait jouer à son petit jeu. Pour sa part, il possédait lui aussi quelques tours dans son sac. Il savait pertinemment que la petite hypocrite avait apprécié ses baisers et ses caresses. Il lui rafraîchirait la mémoire, insisterait, lui rappellerait ce qu'impliquait véritablement une relation, ce qu'un prétendant officiel était en droit d'attendre. Si avec cela elle ne prenait pas ses jambes à son cou, rien n'y ferait.

Ils gagnèrent la loge des Iversley et découvrirent qu'elle était située au premier balcon. Régina serait bien obligée de s'afficher à son bras, au vu et au su de tous. Mieux encore, elle s'avérait être le cocon idéal pour leur premier rendez-vous galant. Régina sembla pourtant ne pas la trouver à son goût.

—Peut-être devrions-nous utiliser la loge de Simon, qui est plus spacieuse.

—Celle-ci me convient, répliqua Marcus en coulant un regard ardent vers elle. Elle a un côté très intime.

—On a une merveilleuse vue de la scène ! S'enthousiasma Louisa.

—D'après ce que j'ai compris, tout ce qui importe pour une lady qui se rend à l'Opéra, c'est la vue qu'elle a sur le loges ! dit Marcus.

— Comment le saurais-tu ? Tu n'y es jamais allé !

—Cela n'empêche pas votre frère d'assener ses préjugés, intervint malicieusement Régina. Pourquoi se tracasserait-il à confronter à la réalité ses opinions sur le monde ?

—En fait, je suis déjà allé à l'Opéra, rétorqua Marcus. Dans ma jeunesse, comme tout bon gamin qui se respecte, j'étais ravi de reluquer les danseuses. A moins que les choses n'aient changé depuis, je doute que quiconque soit ici pour écouter de la musique. Nous nous installons dans la loge d'Iversley ou pas ?

—Oui, répondit Louisa en lançant un clin d'œil à son frère. (Puis, prenant le bras de la cousine de Régina, elle ajouta :) Venez, mademoiselle Tremaine, asseyons-nous devant.

Marcus réprima un sourire. Il n'en revenait pas de la rapidité avec laquelle Louisa avait réussi à le positionner aux côtés de la belle, derrière son chaperon. Il attendit que Régina soit confortablement assise pour rapprocher son fauteuil du sien et prendre place.

Il s'aperçut à sa posture crispée que Régina était mécontente. Parfait. Afin de lui donner un prétexte pour manifester sa mauvaise humeur, il posa nonchalamment le bras sur le dossier du fauteuil de la belle.

Elle haussa un sourcil désapprouvateur et fit tomber son sac à terre.

— Mon Dieu, s'exclama-t-elle suffisamment fort pour qu'on l'entende. Mon réticule ! Lord Draker, auriez-vous l'amabilité de me le ramasser ?

Marcus n'eut d'autre choix que de s'exécuter et dut enlever son bras. Lorsqu'il se redressa, avec en main le petit sac brodé de perles, Régina en avait profité pour reculer son fauteuil.

Sale peste ! Un badinage en privé ne lui déplaisait pas, mais elle semblait déterminée à dissimuler à son entourage leur lien particulier.

— Pardonnez-moi, dit-il en se penchant vers elle. Je vous avais promis d'être plus discret.  
Il lui prit une main qu'elle retira promptement.

— Par discrétion, j'entendais que vous cessiez vos impertinences, rétorqua-t-elle les joues en feu.

—Je pensais que ce qui vous gênait ce n'était pas mes avances, mais le fait qu'on nous aperçoive.

Puis il posa la main sur la cuisse de Régina. Lorsqu'elle tenta de la repousser, il emprisonna sa main dans la sienne.

— Avez-vous mon livret ? demanda-t-elle pour masquer son embarras et changer de sujet.

—Vous le savez pertinemment, puisque vous me l'avez confié dans la voiture. On vendait les mêmes brochures sur place, avant la représentation, mais elle s'était débrouillée pour se la procurer afin, avait-elle dit, de la lire à l'avance et profiter ainsi pleinement du spectacle. Il la soupçonnait plutôt de narguer ainsi ceux qui devaient faire la queue pour l'acheter.

—Alors, puis-je l'avoir, s'il vous plaît ?

—Où est le mien ? S'enquit-il.

—Louisa et Cicely l'ont pris. Si vous voulez bien me le rendre...

Marcus lui adressa un regard acéré et, bien malgré lui, la libéra. À peine lui avait-il tendu le livret qu'elle lui arracha l'opuscule des mains et, d'un mouvement fluide, se leva pour aller feuilleter son recueil à la lumière de la lampe, à l'extrémité de leur loge.

Les musiciens accordèrent leurs instruments. Le spectacle n'allait plus tarder à commencer.

—Avez-vous l'intention de rester plantée là toute la soirée, à nous faire la lecture ?

—Bien sûr que non. Je souhaitais seulement vérifier un détail à l'acte trois.

Comme elle n'avait tourné qu'une seule page, il était peu probable qu'elle consultât la bonne partie.

—C'est bien après, apportez-le-moi et je, vais vous le trouver.

Un éclair de panique brilla dans les yeux de Régina.

—Je suis parfaitement capable de le trouver moi-même, merci bien !

Elle avait parlé suffisamment fort pour couvrir le brouhaha et se faire entendre de leurs partenaires. Mlle Tremaine risqua un regard prudent auquel répondit Marcus, impassible. Elle émit un tousotement et se tourna de nouveau vers la scène.

— Venez-vous asseoir, à la fin ! S'exclama-t-il, visiblement agacé par l'obstination de Régina. Le spectacle va commencer.

La porte de leur loge s'entrouvrit.

—J'étais certain de vous avoir aperçue dans cette loge, Régina, dit une voix masculine. Vous voyez que j'avais raison, Henry.

— En effet, Richard.

Les deux hommes devaient avoir le même âge que Régina. Invités à entrer, ils se tassèrent dans la petite loge, suivis par un troisième gentleman prénommé Tom. Régina fit les présentations avec sa grâce habituelle. Henry se trouvait être lord Whitmore, héritier du comte de Paxton. Il était accompagné de ses deux frères. Apparemment, tous trois semblaient être des cousins de la jeune femme. Des cousins en adoration, à en juger par leurs regards.

Insolents freluquets ! Fulmina Marcus en les voyant se mettre à tourner autour de leur hôtesse, à se plaindre de la promiscuité, et à l'inviter à se joindre à eux, dans « leur » loge. Marcus eut l'impression d'être transparent.

Face au refus de Régina, ils insistèrent. Excédé, Marcus se leva et dressa devant eux son impressionnante stature.

—Milady vient de vous dire « non ». Tenez-vous-en à sa réponse ou je vous brise le cou.

—Marcus, voyons ! dit Louisa d'une voix calme en se levant de son fauteuil. Ces messieurs n'ont rien fait de mal.

—Draker, nous nous inquiétons du confort de milady, c'est tout. Comment peut-elle apprécier l'opéra dans un espace aussi réduit ? rétorqua Richard.

—Elle ne l'appréciera que mieux si on lui épargne la compagnie d'imbéciles qui jacassent, répliqua Marcus.



—Regardez-moi cet insolent personnage ! Gronda Whitmore.

—Henry, coupa Régina en lui prenant le bras. J'aimerais un rafraîchissement avant le début de la représentation. Auriez-vous la gentillesse de m'accompagner?

Un air triomphant illumina le visage de Henry.

—J'en serais honoré, chère cousine, répondit-il en adressant un petit sourire narquois à Marcus.

Ils quittèrent la loge sous le regard furieux de Marcus.

Ce dernier pivota promptement vers Mlle Tremaine, tranquillement assise dans son fauteuil, comme si de rien n'était.

—Eh bien ? Vous êtes son chaperon, non ? Il vous arrive souvent de la laisser partir avec le premier venu ?

—Ces messieurs sont de la famille, répondit-elle en haussant les épaules. Elle n'a absolument rien à craindre. Il s'agit de gentlemen.

—Des gentlemen ? De pauvres crétins, oui !

— Puisque c'est ainsi, j'y vais.

Il prit congé de Louisa et Cicely qui protestèrent en vain.

Certes, il se comportait lui aussi comme un crétin, mais il détestait l'idée que Régina soit seule avec eux. Qu'elle préfère leur compagnie à une seule minute avec lui l'irritait pardessus tout.

Ils avaient conclu un marché, bon sang ! Et voilà qu'elle modifiait les règles en fuyant avec ces imbéciles. Si elle souhaitait tant mettre un terme à leur contrat, qu'elle vienne donc le lui dire en face, à lui et à Louisa ! A quoi bon vouloir absolument dissimuler leur relation ?

Marcus erra quelques instants dans les couloirs du théâtre à la recherche de sa cavalière. Puis, tandis qu'il se frayait un chemin à travers une foule compacte, il entendit une voix s'ex clamer :

—Enfin, Régina, je ne comprends pas pourquoi vous supportez ce malotru !

Reconnaissant instantanément l'accent d'Eton d'un des satanés cousins, il s'immobilisa.

—Nous avons été choqués de vous voir avec lui. Qu'en dit Foxmoor ?

—Que je l'autorise à m'accompagner au théâtre ne regarde ni mon frère ni vous trois.

—Nous sommes vos cousins et nous nous inquiétons, tout simplement.

—Lord Whitmore a raison, lady Régina, poursuivit une voix féminine. Cet homme est épouvantable. Je serais terrifiée, à votre place. Vous savez ce qu'on dit de lui ?

—Fadaïses ! Croyez-moi, il sait être parfaitement aimable quand il le souhaite. Marcus en resta abasourdi. Régina prenait sa défense ? Devant ses amis ?

—Draker n'a pas dû faire beaucoup d'efforts, tout à l'heure, ajouta l'un des cousins. Je n'ai jamais rencontré de rustre pareil !

—Et avez-vous remarqué sa coiffure ? dit une autre femme. Bonté divine ! Il ne doit pas connaître l'usage des ciseaux.

—Ni d'un rasoir, d'un tailleur, ou d'un bottier convenable.

Ils éclatèrent tous de rire. Marcus se renfrogna. Quelle bande de bouffons ! De pauvres idiots frivoles ! Régina ne disait plus rien. Sans doute s'était-elle mêlée à l'hilarité générale.

Il s'écarta du pilier contre lequel il s'était appuyé mais ne vit pas Régina. Elle avait pris congé du groupe. Il manquait également l'un des fameux cousins.

Marcus bouillait de rage. Ignorant le petit cri strident émis par une dame surprise de le voir, il embrassa le hall du regard. Il aperçut la coiffe de dentelle de Régina et le chapeau impeccable de Whitmore disparaissant dans l'escalier.

Elle n'allait pas s'en tirer à si bon compte ! Elle s'affichait avec un autre, alors qu'elle aurait dû paraître à son bras. Sa colère augmentant à mesure qu'il avançait, il fendit la foule. Il était plus que temps de rappeler à lady Régina les termes de leur marché.

## Chapitre 9

*Lorsque vous laissez votre protégée sans surveillance, vous ouvrez grand la porte au Démon.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

De mal en pis ! Songea Régina tandis qu'elle montait les marches aux côtés de Henry. Elle aurait dû exiger que ses autres cousins les accompagnent, mais elle s'était empressée de quitter ses prétendus amis et leur éreintement du pauvre Marcus. Si seulement Henry n'était pas intervenu lorsqu'elle avait demandé à Richard de l'escorter jusqu'à sa loge ! Henry était la dernière personne dont elle souhaitait la compagnie.

—J'aimerais vous parler, seul à seule. Nous n'avons jamais pu terminer notre discussion. La loge de votre frère est inoccupée.

Régina soupira. En ce qui la concernait, ils avaient terminé. Il refusait simplement de l'accepter, raison pour laquelle elle l'avait soigneusement évité. Il fallait à présent mettre un terme à ses conjectures, une bonne fois pour toutes.

Elle le laissa la conduire jusqu'à la loge spacieuse de Simon, mais lui retint le bras alors qu'il s'apprêtait à refermer la porte derrière eux. La lumière s'estomperait bientôt dans la salle et elle craignait de se retrouver avec lui dans l'obscurité.

—Non, ce n'est pas nécessaire.

—Vous deviez réfléchir à ma proposition, Régina.

—C'est impossible, Henry. Je ne peux pas épouser un homme que je considère comme un frère.

—C'est ridicule ! Nos gambades dans le parc de votre famille remontent à une éternité. Pour ma part, je ne vous considère pas comme une sœur.

—Il serait temps, je pense.

—Pourquoi ? J'ai tout ce qu'une lady cherche chez un mari, y compris une fortune. Vous n'avez aucune raison valable de me refuser votre main.

Mis à part le fait qu'elle le trouvait prétentieux et assommant, songea Régina. Pour lui, une soirée réussie consistait à s'amuser des derniers ragots de la haute société. À n'en pas douter, il évoquait ceux la concernant lorsqu'elle avait le dos tourné.

—Je suis navrée, Henry. Je ne partage pas les mêmes sentiments.

— Vous ne m'avez pas accordé une chance !

La prenant de court, il ferma la porte de la loge et l'attira dans ses bras.

— Mais si vous me laissez l'occasion de vous prouver... Régina n'eut pas le temps de répondre qu'il était déjà en train de l'embrasser. D'abord stupéfaite, elle ne résista pas, curieuse de vérifier l'effet que produirait ce baiser sur elle. Serait-il aussi troublant que ceux volés par Marcus ? À l'instar des quelques hommes qui avaient osé poser leurs lèvres sur les siennes, Henry avait déjà maintes fois exercé ses talents sur d'autres proies. Cependant, la maîtrise avec laquelle il embrassait la laissa de marbre.

— Ça suffit, Henry ! dit-elle en s'arrachant à son étreinte. Vous ne m'intéressez pas.

— Balivernes ! Laissez-moi une chance.

Il la serra si fort qu'elle ne put lui échapper et fut prise de panique.

— Lâchez-moi, espèce de malotru !

— Ils ont raison, vous savez, maugréa-t-il le visage grimaçant tandis que Régina se débattait pour se libérer. Vous êtes un vrai glaçon, une garce qui asticote les hommes, flirte avec eux. Mais dès qu'un seul vous manifeste sa véritable affection...

— Lâchez-la ou vous le regretterez ! s'exclama une voix masculine derrière eux.

Marcus se tenait dans l'encadrement de la porte. Henry relâcha Régina si prestement qu'elle se serait sentie insultée si elle ne l'avait pas déjà considéré comme le dernier des poltrons.

—Cela ne vous regarde pas, laissez-nous...

—Est-ce ce que vous voulez, Régina ? demanda Marcus sans quitter Henry des yeux.

Avec ses poings serrés, son gabarit de géant et son expression féroce, il incarnait le dragon dans toute sa splendeur, prêt à bondir au signal de Régina et à tout détruire sur son passage.

D'autres hommes avaient juré qu'ils se battraient pour elle, mais c'était la première fois qu'elle en croyait un capable de le faire. Elle en frissonna.

—Restez donc, lord Draker. Henry allait justement nous quitter.

—Régina! Objecta l'incriminé. Vous ne pouvez pas déceimment préférer ce...

—Vous êtes sourd ? grommela Marcus. Je crois d'ailleurs que vos amis vous attendent en bas.

Henry hésita un instant. Fort heureusement, le cerveau de cet idiot semblait fonctionner de temps en temps. Il finit par esquisser une rapide courbette et prit congé.

À présent qu'ils étaient seuls, Régina se demandait si elle devait se réjouir ou s'offusquer de l'intrusion de Marcus.

— Comment m'avez-vous trouvée ?

—Je vous ai suivie. Vos cousins ne m'inspiraient pas confiance.

— Dites plutôt que c'est moi qui ne vous inspirais pas confiance. J'aurais très bien pu m'en sortir toute seule.

Marcus embrassa la salle du regard, ferma la porte de la loge, puis se rapprocha de Régina.

—J'ai vu comment vous vous débrouilliez, justement.

—Vous ne m'avez pas laissé le temps. Je l'aurais repoussé sans mal.

— Vous ne m'avez pas empêché de vous embrasser, hier soir, sur votre perron, murmura-t-il dans l'obscurité en se rapprochant plus encore.

Un frémissement parcourut Régina mais elle ne bougea pas. Deux possibilités s'offraient à elle. D'un côté, la voix de la sagesse lui dictait de le rabrouer promptement ; de l'autre, la déraison lui suggérait de voir où tout cela la mènerait.

Plus tôt dans la soirée, elle aurait opté pour le bon sens. Cependant, le goût amer du baiser de Henry lui ouvrit les yeux. Elle réalisa que jamais elle n'avait éprouvé autant d'attirance que pour l'homme qui se tenait devant elle. Et ce

malgré son caractère bougon, sa barbe broussailleuse, son impolitesse caractérisée, et la façon qu'il avait de toujours la perturber...

Ou bien aimait-elle justement être perturbée ?

—J'aurais fort bien pu vous repousser, hier soir, admit-elle.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

—Je ne le voulais pas.

—Ce soir, vous m'éconduisez sans cesse. Vous ne m'avez même pas laissé prendre votre main.

—Parce que je... je voulais vous apprendre les bonnes manières, mentit-elle.

—Je peux être obstiné.

Tout en parlant, il mit ses mains sur les hanches de Régina et l'entraîna derrière les rideaux au fond de la loge, lui laissant toutefois la possibilité de résister.

— Reprenons la leçon, s'il vous plaît, murmura-t-il.

Un frisson d'exaltation coula dans les veines de la jeune femme. Le souffle court, elle promena ses doigts sur les bras robustes qui l'étreignaient.

— Reprenons, bredouilla-t-elle.

Il n'en fallait pas davantage pour inviter Marcus à déposer un baiser sur ses lèvres pulpeuses. Ce fut en tout point merveilleux, aussi délicieux que le souvenir qu'elle en gardait : ardent et doux à la fois. L'extraordinaire audace dont il avait jusqu' à présent fait preuve continuait à tout chavirer sur son

passage. Il l'embrassa à pleine bouche. Alors que la hardiesse témoignée par Henry avait effrayé Régina, celle de Marcus la rendait avide.

Elle se cramponna à ses bras musculeux. Quel plaisir de s'abandonner, pour une fois, de lâcher prise ! Ils étaient seuls dans l'obscurité. Personne ne pouvait les voir, derrière ces rideaux, encore moins les entendre avec le brouhaha des conversations qui se poursuivaient dans la salle. Et si l'on avait surpris un bruit, un halètement, on aurait tout simplement cru qu'une femme légère et son compagnon profitaient d'une loge vide.

Dans un moment pareil, elle aurait souhaité être une telle femme aux prises avec un maraudeur qui lui ravissait les sens, explorant avec voracité sa bouche, à tel point qu'elle sentit une fusion de leurs corps prêts à s'enflammer.

Marcus s'arracha soudain à leur baiser fougueux, laissant derrière lui une trace brûlante.

— Vous avez pris ma défense, tout à l'heure. Pourquoi ?

— Vous nous avez entendus ? murmura-t-elle en maudissant intérieurement ses amis et leurs langues acérées.

— Ils proféraient des âneries, et vous m'avez défendu.

— Ils ne vous connaissent même pas ! bredouilla-t-elle. Elle peinait à parler tandis qu'il promenait sa langue brûlante sur son oreille et lui mordillait le lobe.

— Je ne vous connais pas non plus moi-même... chuchota-t-il. Je croyais vous avoir, cernée, je pensais que cela vous ennuyait de vous afficher à mon bras en public et que c'était la raison pour laquelle vous manifestiez votre antipathie. Et puis, vous avez pris mon parti.

— Je ne vous ai jamais trouvé antipathique.

Il respirait son parfum, promenant son souffle le long de son cou, et la chatouillant avec sa barbe.

— Pourquoi avez-vous été si distante avec moi ?

— Parce que... tout cela est... déraisonnable.

— Et alors ? Quelle différence cela fait-il ?

Il dessina une courbe de baisers sur l'épaule dénudée de Régina. Elle en frissonna de ravissement.

— Cela importe à mes yeux. Je m'efforce de toujours agir avec mesure.

— En ce qui me concerne, jamais.

— Je sais, dit-elle avec un petit sourire. Vous préférez gesticuler et insulter les gens.

— Dites plutôt que je n'agis pas comme *vous* le souhaiteriez. Simplement, je vous désire.

— Non, vous ne me désirez pas réellement.

Marcus eut un mouvement de recul et la dévisagea avec ses yeux si intensément noirs qu'elle se sentit littéralement aspirée.

— Je suppose que c'est ainsi que vous obtenez des hommes qu'ils vous supplient... En feignant l'indifférence ? demanda-t-il en posant son regard

scrutateur sur ses épaules, ses seins. Parce que vous vous assurez qu'ils vous désirent.

La colère monta en elle. Décidément, il ne valait pas mieux que les autres hommes !

— Qu'ils veulent mon corps ? Ça, je le sais pertinemment. Un de plus qui me « supplie », quelle différence cela fait-il ?

L'écartant de son chemin, elle alla droit à la porte. Il la rattrapa promptement et la ramena à lui avec brutalité. Le dos de Régina heurta le torse puissant de Marcus et un frisson la traversa de part en part, alors qu'elle sentait contre son corps frêle les cuisses musculeuses de Marcus.

— Pourquoi voudriez-vous que je ne désire pas votre corps ? Lui susurra-t-il à l'oreille. Vous me demandez l'impossible. Et si cela vous met en colère...

— Je suis en colère parce que vous n'en voulez qu'à mon corps ! Vous m'avez suffisamment répété que je suis frivole et superficielle, je ne vois pas pourquoi vous vous intéresseriez soudain aux qualités de mon caractère ou à mon intelligence.

— Si tel était le cas, maugréa-t-il, je ne serais pas là à supporter vos paroles incisives. Je peux m'offrir les services de la plus belle fille dans n'importe quel lupanar de luxe londonien.

Choquée par l'insolence de Marcus, Régina se figea.

— Si vous croyez que débiter de telles horreurs vous excusera...

— Je n'ai pas l'intention de m'excuser de simplement vous désirer. J'ai conscience d'être parfois brutal ou peu sociable, et peu enclin au baisemain. Mais je m'en contrefiche.

Il posa une main sur le ventre de Régina, retroussa le satin de son corsage et l'enlaça plus fort encore, la plaquant contre sa poitrine virile, sa taille, ses cuisses épaisses.

Elle aurait dû se débattre, planter ses ongles dans la chair de ses bras, le frapper... tout faire pour qu'il lâche son emprise. Elle n'aurait même pas dû écouter une seule de ses paroles, car elles la troublaient. Malgré toutes les aspérités qu'elle lui reprochait. .. Elle se rendit compte qu'elle ne lui en voulait pas.



— Croyez-vous, murmura-t-il, que cela me plaise de désirer la sœur du seul homme que j'abhorre ? Vous tolérez mes baisers pour donner du piment à votre vie. C'est tout.

— C'est faux !

— Vraiment ? Je n'ai eu de cesse d'y réfléchir, et c'est la seule explication rationnelle qui me soit venue en tête pour justifier notre aventure. Et... ceci, dit-il en amorçant une pluie de baisers. Et ceci... en embrassant le cou, puis ceci... en lui caressant les seins.

D'abord grisée, Régina fut soudain prise de court, scandalisée par l'impudence de ce dernier geste. Aucun homme n'avait jamais osé, ou même tenté de... Pensait-il qu'elle le laisserait agir en toute impunité ?

Elle tenta de retenir sa main tandis qu'il poursuivait sa course sensuelle sous le tissu de son corsage, comme s'il l'avait considérée comme une...

... une putain.

Mon Dieu ! Peut-être avait-il raison. Avait-elle besoin d'aventure ? Ou alors cela faisait-il trop longtemps qu'elle n'avait goûté aux bras d'un homme pour se réfugier dans ceux de Marcus ?

Il était le seul qu'elle souhaitait enlacer. Pourquoi ? Parce qu'il vivait en dehors de la haute société, ou parce qu'elle avait tout simplement perdu la tête ?

—Car si une liaison vous intéresse, je suis à votre service, ma chère.

—Non... je ne sais pas... pourquoi je vous... laisse faire.

—Je ne me plains pas. Je prie seulement pour me réveiller de ce rêve le plus tard possible, murmura-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille, ce qui lui donna la chair de poule et déclencha en elle un frisson érotique.

—Vous n'êtes pas endormi.

—Ce ne serait pas la première fois que je songe à vous en dormant...

La tenant toujours fermement enlacée, les fesses de Régina appuyées contre son ventre, il l'attira plus encore derrière le rideau, dans la pénombre de la loge.

Intriguée par la teneur des fantasmes la concernant, elle n'opposa aucune résistance.

—Quel genre de rêves faites-vous ? Balbutia-t-elle tandis qu'il continuait à promener ses doigts experts sur ses seins.

—La nuit dernière, je vous ai imaginée en train de chanter. J'errais dans Castlemaine à la recherche de cette voix de sirène, puis je vous ai trouvée dans mon donjon. Votre allusion aux commérages sur mes activités obscènes ont dû nourrir ce rêve. Quoi qu'en disent les rumeurs, je ne me rends dans cette partie du château que lorsque je suis d'humeur exécrationnelle ; ainsi, je peux décharger ma colère.

—M'aviez-vous enchaînée ?

—Non. C'est moi qui l'étais.

—Oh ! Que faisais-je là, alors ?

—Il est préférable que vous ne le sachiez pas.

—Dites-moi.

—Vous étiez assise, en tenue d'Eve, une harpe entre les jambes.

Régina eut le souffle coupé par la surprise que lui causa cette image scandaleusement provocante.

— A la seconde où j'ai franchi le seuil, des chaînes se sont enroulées autour de mes poignets, me retenant en arrière et m'empêchant de vous approcher, continua-t-il d'une voix caverneuse. Je me tenais là, impuissant, à envier cette fichue harpe de frôler la partie de votre anatomie que je brûlais de caresser. .. Vos seins... dit-il en ajoutant le geste à la parole.

Il titilla un mamelon comme s'il pinçait une corde de l'instrument, ce qui fit résonner le plaisir à la surface de la chair délicate de Régina. Il jouait adroitement avec elle, tour à tour provoquant ou se maîtrisant. Devant l'audace grandissante de ces caresses, elle poussait de petits gémissements aigus. Elle était incapable de s'en empêcher... Seigneur ! Voilà donc ce qu'éprouvait une femme lorsqu'un homme la caressait. C'était à cela qu'elle renoncerait si elle ne se mariait pas...

—J'avais une envie folle de vous caresser le ventre, dit-il en glissant sa main libre plus bas encore. Et ceci... J'avais incroyablement envie de ceci...

Le souffle coupé par la surprise, Régina haleta. Mon Dieu ! Elle eut l'impression qu'elle allait s'évanouir. Il réveillait en elle des désirs dont elle n'avait pas conscience. Appuyant sa joue contre l'épaule de Marcus, elle se laissa complètement aller, bien que ce fût l'acte le plus scandaleux qui soit.

Et le plus exquis...

—Vous aimez ? S'enquit-il.

—Je... ne sais pas.

—Je sens que vous aimez, mais seulement parce que vous n'avez pas à me regarder. Vous pouvez imaginer quelqu'un d'autre.

—Non ! S'exclama-t-elle en se retournant pour lui faire face. Jamais je n'ai accordé de telles libertés à quiconque, jamais !

—C'est vrai ?

Elle retint son souffle lorsque les caresses du vicomte devinrent plus insistantes et poursuivirent l'exploration de son corps.

—Non, Marcus, nous ne devrions pas...

—Chut, ma chère, susurra-t-il en mettant un genou à terre et en la prenant par la taille. Laissez-moi vous déguster, dit-il en déposant un baiser à la naissance de ses seins. Un avant-goût pour pimenter votre aventure.

Marcus promena sa langue avec empressement et avidité. Il allait trop loin, songea Régina. Elle tenta de l'arrêter en saisissant sa chevelure, mais elle ne put résister à l'envie de caresser ces épaisses boucles brunes, d'y enfoncer les doigts.

Il releva son corsage afin de libérer un sein et de l'exposer à son regard lascif. Une onde d'excitation vibra dans tout son corps et elle resserra son emprise sur la masse soyeuse entre ses mains.

— Marcus, que faites... balbutia-t-elle tandis qu'il portait la bouche au mamelon offert, y attardant sa langue experte.

Dieu du ciel ! Quel délice !

— Même ici je trouve cette saveur délectable de miel... Puis il retourna à sa dégustation, pendant que sa main

droite caressait son autre sein, transportant Régina dans la volupté, le plaisir des sens.

Elle appuya alors la tête de Marcus contre sa poitrine, ce qui éveilla en elle de nouveaux frissons érotiques qui ondulèrent le long de son ventre jusqu'au creux de la fiévreuse intimité qu'il avait effleurée auparavant.

La bouche de son compagnon se mit en quête de son autre sein. La voix de la conscience de Régina était à présent littéralement submergée par les battements frénétiques de son cœur.

Dans la fosse, l'orchestre continuait à jouer. Un mélodieux aria s'élevait, contrepoint tout trouvé aux traces de feu laissées par les baisers de Marcus.

— Oh ! Ma chère, vous aimez cela ? Chuchota-t-il. Cela ne fera que rendre encore plus piquante votre aventure.

—J'aimerais que vous cessiez de prononcer ce mot...

Pourtant, s'arcbouter contre cet homme, s'enivrer de ses embrassements audacieux, goûter pour la première fois à la volupté du plaisir, quelle délicieuse aventure ! Plus leurs corps ondulaient ensemble, plus ce désir ardent se concentrait en un seul point.

Un soudain tonnerre d'applaudissements éclata autour d'eux, ramenant Régina à la réalité. Doux Jésus !

— Marcus ! Nous devons arrêter.

—Oui, marmonna-t-il tout en continuant à mordiller la pointe de son sein. Oui, ma chère, bientôt, bientôt.

—Maintenant ! Ce doit être la fin du premier acte.

—Il n'a pas assez duré, croyez-moi, dit-il en levant la tête.

Absorbée par les sensations que lui procurait Marcus, elle avait totalement perdu la notion du temps.

— Les lumières vont se rallumer, et on ne doit pas nous voir sortir ensemble de cette loge, dit-elle, inquiète, alors qu'il continuait à la dévorer du regard. S'il vous plaît, ne ruinez pas ma réputation !

S'il tardait encore à prendre congé, on risquait de les surprendre. .

— Je vous en prie ! s'écria-t-elle en lui secouant le bras pour le tirer de sa position agenouillée.

A contrecœur, Marcus se releva. Cependant, les applaudissements s'estompèrent et la musique reprit.

— Ce n'était que la fin de l'aria. Nous avons encore du temps, Dieu merci! Chuchota-t-il.

Régina glissa un œil à travers le rideau. Si seulement elle pouvait se souvenir de ce que Cicely lui avait lu du livret la veille !

—Peut-être, mais le premier acte ne va pas tarder à se terminer. Nous devons quitter cette loge tant qu'il n'y a personne dans la galerie, insista-t-elle en rajustant sa toilette et en se maudissant d'être allée aussi loin.

—Allez-y seule, cela vaut mieux. La meilleure façon de ruiner votre réputation serait bien de vous montrer à mes côtés maintenant.

Elle le dévisagea sans comprendre.

— Ma chère, dit-il en lui adressant un sourire penaud, une femme peut dissimuler son émoi. Un homme, par contre...

Se remémorant les détails choquants qu'elle avait glanés au cours de ses conversations avec ses amies mariées à propos des hommes et l'acte de copulation Régina s'empourpra. Elle résista néanmoins à l'impulsion de baisser les yeux.

— Ne pouvez-vous pas... faire quelque chose ? Balbutia-t-elle en ébauchant un geste vague vers l'endroit incriminé.

Le feu monta aux joues de Marcus.

—Je pourrais vous faire l'amour, là, sur le sol, mais je ne pense pas que ce soit ce que vous suggérez.

— Certainement pas !

—Bon, nous devons donc patienter un instant, ironisa-t-il. Parlez-moi de votre cousin Whitmore. A n'en pas douter, cela calmera mes ardeurs.

—Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle, surprise par l'incongruité de la question.

— Pourquoi vous importunait-il ?

— Oh ! Il souhaite m'épouser ! répliqua-t-elle en haussant les épaules. Et je l'ai repoussé. Une fois de plus.

— Pardon ?

—Oui, il m'a de nouveau demandé ma main. Il a fait mine d'ignorer mon refus.

—Combien de prétendants avez-vous éconduits ? Quatre ? Cinq ?

— Quelle importance ?

—Répondez-moi, Régina. Dites-moi la vérité, ou bien dois-je en parler à Mlle Tremaine, qui se fera une joie de me renseigner, ne serait-ce que pour le plaisir de me rabrouer ?

Qu'il aille au diable avec ses questions ! Elle avait toutes les difficultés du monde à bavarder avec un homme qui, quelques minutes plus tôt, lui avait fait goûter les affres du péché.

— Onze, si l'on compte Henry.

— Et qu'a donc Whitmore pour que vous l'ayez repoussé à deux reprises ?

Elle profita des applaudissements pour éluder la question.

—Allons ! Il ne faut pas attendre plus longtemps, quel que soit l'état de vos ardeurs.

—Croyez-moi, répliqua-t-il tandis qu'elle ouvrait la porte, mes ardeurs pourraient difficilement être plus assagies.

Régina découvrit avec soulagement que le couloir était désert.

—Vite, vite ! murmura-t-elle en le tirant par le bras. Nous dirons à Cicely et à votre sœur que nous sommes allés saluer la vieille lady Montgomery. La comtesse est tellement oublieuse que si quelqu'un l'interroge, elle n'émettra aucun doute sur notre présence dans sa loge. Elle m'aime beaucoup.

—Tout le monde semble vous apprécier.

—Même vous ?

Marcus n'eut pas le temps de lui répondre car ils tombèrent nez à nez avec Henry et ses frères qui leur barraient le passage.

—Effacez-vous, Whitmore, ordonna Marcus.

—Vous êtes restés dans la loge de Foxmoor tout ce temps ? demanda Henry d'un air soupçonneux.

—Ne soyez pas ridicule ! rétorqua Régina sur un ton glacial. Nous avons rendu visite à lady Montgomery.

—Menteuse ! Vous étiez avec ce sacripant. Vous refusez de m'accorder une minute, et vous laissez le vicomte Dragon...

—Je tiendrais ma langue, à votre place, coupa Marcus. Vous insultez une lady à la réputation irréprochable.

—Elle ne sera plus aussi irréprochable quand on saura ce que vous mijotiez, rétorqua Henry.

—Mesure tes paroles, Henry, intervint Richard.

Avant que quiconque ne puisse s'interposer, Marcus saisit Whitmore par le col et le souleva violemment contre le mur, les pieds décollés du sol.

— Vous ne direz rien à personne, aboya-t-il au visage de Henry, qui se débattait et peinait à respirer.

Ah ! les hommes et leur tempérament ! Priant silencieusement pour que personne ne déboule dans la galerie, Régina agrippa d'une main le bras de Marcus.

— Lord Draker ! Lâchez-le.

Elle aurait tout aussi bien pu s'échiner après un lampadaire, car Marcus ne bougea pas d'un pouce. Il secoua Henry comme s'il tenait entre les mains le cou d'une volaille.

— Vous ne direz pas un mot, Whitmore. Et si j'entends la moindre rumeur, je vous coupe la langue et vous la fourre au fond de votre satanée gorge. C'est bien compris ?

Les deux autres hommes écarquillaient les yeux, tant devant les paroles blasphématoires en présence d'une lady que devant la menace terrifiante du vicomte Dragon.

—Marcus ! Pour l'amour du Ciel, posez-le !

—Vous m'avez bien saisi, espèce de morveux ?

Henry parvint à opiner du chef. Marcus le relâcha d'un coup. Whitmore s'effondra sur le sol tel un ballon de baudruche dégonflé. Tandis que ses frères se précipitaient pour l'aider, Whitmore se releva aussi bien qu'il le put.

—Vous ne vous battez pas comme un gentleman, Draker ! dit-il d'une voix rauque.

—Effectivement, grommela Marcus. Tâchez de vous en souvenir la prochaine fois que vous essaieriez de mettre à mal la réputation d'une lady.

Il avait dû perdre la tête ! Songea Régina. Pensait-il réellement qu'un tel comportement arrangerait les choses ? Encore heureux qu'il ait eu affaire à un poltron. Mais même si Henry tenait sa langue en ce qui concernait l'épisode de la

loge, il ne garderait certainement pas le silence à propos de ses manières de brute et son langage grossier.

— Allons-y, dit Marcus à l'adresse de Régina en lui tendant le bras.

Les loges ouvrirent brusquement leurs portes, déversant la foule des spectateurs dans les couloirs. Régina n'eut d'autre choix que de se laisser entraîner loin de ses cousins incrédules.

Tandis qu'ils se frayaient un passage à travers les badauds, la colère bouillait en elle. Marcus avait définitivement tout gâché. N'avait-il aucune notion de la façon de se comporter en public ? Aucune compréhension des règles en usage ?

Était-il inconscient ou le faisait-il exprès ? La mère de cet homme avait tout de même dû lui inculquer quelques leçons de savoir-vivre ! Pourquoi s'ingéniait-il à les ignorer ?

Il prêtait ainsi le flanc au mépris des gens, aux insultes, ce qui à l'évidence le touchait, puisque la veille il s'était défendu narquoisement. Il incarnait la fierté, et pourtant il se conduisait de manière à susciter le dédain, voire le rejet.

Et il y avait son attitude vis-à-vis d'elle. Une fois, c'était les sarcasmes, l'instant d'après les baisers et les caresses tendres et passionnées dont la seule pensée la bouleversait. Ces revirements n'avaient pas de sens !

Ils entrèrent dans la loge des Iversley pour y trouver une Louisa frénétique et une Cicely faisant les cent pas.

— Où diable étiez-vous passés ? demanda Louisa en se ruant vers Régina. Un de vos cousins est venu. Selon lui, vous aviez disparu avec lord Whitmore. Ensuite, il a marmonné quelque chose à propos de Marcus, et nous nous sommes inquiétées.

Votre frère était occupé à terrifier son monde.

— J'ai pris votre défense ! S'exclama-t-il incrédule.

— En étranglant à moitié un de mes cousins ?

— Il l'a cherché. Il allait...

— Balivernes ! Coupa-t-elle. Si vous m'aviez laissé le temps, j'aurais rappelé à Henry que les ragots sont une arme que je peux manier aussi bien que lui. Il ne



s'amuserait pas à cela avec moi, sachant que je ne me gênerais pas pour raconter ses propositions infructueuses. Il en serait mortifié.

— Vous avez refusé lord Whitmore ? S'étonna Louisa.

—Il n'a pas dû répondre aux exigences de milady, grommela Marcus.

—Ou Régina pensait simplement qu'il n'était pas fait pour elle, ajouta Louisa pour l'aider.

—Je me demande bien pourquoi ! riposta-t-il. Ce cousin possède tout ce dont lady Régina rêve chez un mari : titre, fortune et arrogance.

— Tu te trompes, dit Louisa.

— Oh ! Ne prêtez pas l'oreille aux sarcasmes de votre frère. Il ne les profère que pour m'ennuyer.

Et, par la même occasion, troubler sa sœur. En l'espace de deux jours, Louisa s'était montrée beaucoup plus sceptique à son égard que durant toute leur amitié. Tout cela à cause des saillies que son frère s'ingéniait à lui servir continuellement.

Soudain, Régina comprit. Voilà pourquoi il se comportait ainsi, s'évertuant à gagner son mépris. Ah ! Elle saisissait à présent la raison de son attitude contradictoire, de ses insultes, de ses manières de malotru.

Il la considérait comme une femme superficielle, sans cœur, volage, et voulait sans doute que Louisa partage son opinion. Car si elle commençait à douter d'elle, elle ne tarderait pas à douter aussi de Simon.

Quel plan pervers ! Il n'avait donc aucune intention de la courtiser, sans quoi il lui aurait déjà adressé des compliments, ou fait des efforts pour s'habiller. Dire qu'elle avait pensé qu'il la désirait !

Ses yeux s'emplirent de larmes qu'elle refoula avec hargne. Quelle idiote ! Il avait dû entreprendre de la séduire pour démontrer qu'elle était une femme aux mœurs légères, une dévergondée. Elle s'était laissé griser par cette stupide attirance physique et pouvait s'estimer heureuse qu'il n'ait pas dévoilé leurs scandaleux agissements.

Or, elle ne se sentait pas heureuse, mais misérable, manipulée par un homme bien plus expert en la matière que tous ces gens de la haute société qu'il abhorrait.

Mais c'en était terminé. Si, avant de cesser de terroriser toute la contrée, le dragon avait l'intention de dévorer une vierge, il s'apercevrait vite que celle-ci risquait d'être bien amère en bouche.

## Chapitre 10

*U n gentleman discourtois ne saurait être toléré.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Marcus se savait dans de beaux draps. Jamais il n'aurait dû approcher Régina, la caresser, goûter chaque centimètre de sa peau veloutée, et la laisser le charmer. Comment expliquer sinon que la seule pensée de ce Whitmore ruinant sa réputation ait pu le transformer en bête sauvage ? Même une brute comme lui réalisait qu'il n'avait pas su se maîtriser, et un homme ne doit jamais perdre le contrôle de soi face à ses ennemis.

Il considéra avec attention Régina, assise raide comme la justice à l'autre bout de la voiture, les yeux dans le vide. Son chaperon, quant à elle, le dévisageait avec un air hautain et victorieux. Elle devait jubiler à l'idée qu'il se soit disputé avec sa cousine.

Qu'elles aillent au diable !

Régina l'avait souverainement ignoré durant le reste de la représentation, devisant uniquement avec Louisa et Mlle Tremaine, et ne risquant pas un seul regard dans sa direction. Manifestement, elle le considérait comme la seule note discordante de cette symphonie sociale.

Elle ne s'en tirerait pas à si bon compte. Il admettait avoir exagéré avec ce Whitmore, mais elle aurait dû lui être reconnaissante de ne pas avoir réduit cet énergumène en chair à pâté.

Il riva ses yeux à la vitre de la voiture. S'il avait su maîtriser ses pulsions et utiliser son cerveau, il aurait pu tourner à son avantage les accusations du satané cousin. Régina aurait mis un terme à leur marché s'il avait confirmé ne fût-ce qu'une infime partie des allégations de cet imbécile.

Au lieu de cela, il l'avait intimidé et réduit au silence. Et pourquoi ? A cause d'un ridicule élan chevaleresque ! Car après avoir goûté la douceur de sa peau, il ne supportait pas l'idée que l'on puisse réduire en miettes sa réputation.

En guise de remerciement, elle le gratifiait de son implacable mépris. Il s'était laissé aller à lui témoigner son désir, et elle le lui faisait payer chèrement.

Demain soir, nous accompagnerons Louisa et Foxmoor au théâtre, dit-il d'un ton ferme. Il y a cet acteur, Edmund Kean, à Drury Lane.

—Oh ! C'est une idée formidable ! S'enthousiasma Louisa. Vous ne trouvez pas, Régina ?

—Je suis navrée, répondit celle-ci, j'assiste au bal des Hungate, demain. Mais Simon et moi-même vous y attendrons.

—Je n'ai pas été invité, rétorqua Marcus avec une pointe de rancœur. Donc Louisa ne s'y rendra pas non plus.

—Mais, Marcus... objecta sa sœur.

—Nous pouvons aller faire une promenade à cheval le lendemain, continua-t-il à l'intention de Régina. Si Foxmoor est libre.

—Sans doute, mais moi je ne le suis pas, dit-elle sur un ton cassant qui le perturba. Je dois retrouver des amis pour une fête, ce jour-là. Mais je suis certaine que Louisa et Simon seront ravis de se joindre à vous.

—Que diriez-vous du jour d'après ? marmonna-t-il tandis que la colère montait en lui.

—C'est dimanche, répliqua-t-elle en dardant sur lui un regard perçant. Je vais à l'église.

—Quelle action pieuse ! riposta-t-il.

—Je prie pour les âmes en perdition.

—Vous évoquez vos cousins, je suppose.

—Ou d'autres gentlemen de ma connaissance.

Louisa posa sur le bras de son frère une main qu'il balaya avec exaspération.

—Lundi soir, alors, proposa-t-il. Kean joue toujours à Drury Lane.

Nom de nom ! Il ne voulait pas la prier, encore moins la supplier; il s'était déjà mis à genoux une fois, cela suffisait amplement.

—Lundi? J'ai déjà un engagement ailleurs, ainsi que mardi. Quant à mercredi... je retrouve mes amis à Almack. Je suppose que vous n'avez pas reçu de carton d'invitation.

—Plutôt me trancher la main droite que de solliciter une invitation auprès de votre groupe de vautours.

—Quel dommage ! C'est vrai que vous avez besoin de votre main pour étrangler les gentlemen !

—Allez au diable, Régina ! S'exclama-t-il à bout de patience.

—À vrai dire, mon emploi du temps est tellement chargé en cette période de l'année que j'ignore quand nous pourrons nous revoir tous les quatre. Dès que je serai chez moi, je vérifierai s'il m'est possible de vous accorder une soirée dans deux semaines.

Elle esquissa un sourire réfrigérant qui donna à Marcus une folle envie de la secouer violemment.

Entendait-elle ainsi le punir pour son comportement peu amène ? Essayait-elle du même coup de se défausser ? Qu'elle s'y amuse donc ! Régina avait accepté de le laisser la courtiser. Elle avait intérêt à tenir parole, ou à reconduire en présence de sa sœur, ce qui ferait parfaitement son affaire.

La voiture s'arrêta dans un soubresaut. Le cocher se précipita pour ouvrir la portière.

— Attends-moi ici, Louisa, pendant que je raccompagne ces dames. Je ne serai pas long, dit Marcus.

Puis il descendit d'un bond du landau avant que Régina n'ait pu protester.

Il escorta ces ladies jusqu'aux marches du perron puis à l'intérieur de leur demeure.

—J'aimerais avoir un court entretien avec lady Régina, dit-il à Mlle Tremaine.

—Oh ! Je ne sais pas... heu... bredouilla cette dernière en proie à la perplexité.

—Ça ira, Cicely, intervint Régina. Je voulais moi-même échanger quelques paroles avec lord Draker. Ce ne sera pas long.

Elle traversa le hall au pas de charge, avec la grâce hautaine d'une authentique aristocrate. Dououreusement conscient de sa taille démesurée et de sa démarche mal assurée, Marcus la suivit.

Pourquoi diable n'avait-il pas hérité des manières princières de Prinny, plutôt que de son imposante carrure ?

Il songea à quel point la silhouette élancée de Régina seyait aux bras sveltes de Whitmore, deux êtres élégants enlacés en une gracieuse étreinte pour un baiser raffiné.

Les embrassements de Marcus ressemblaient davantage à l'attaque d'une meute de loups affamés. Quant à son encombrant gabarit, il l'avait obligé à mettre un genou à terre pour se délecter des seins de la belle.

Elle ne s'en était pas plainte, au contraire. Sa réaction particulièrement avide avait stimulé l'ardeur de Marcus. Quel homme aurait pu résister à ses boucles blondes tentatrices, à ses formes rebondies ?

Il entendait encore ses petits gémissements aigus, se remémorait ses mamelons aussi durs que des perles sous la langue. Comment osait-elle manquer à sa parole quand elle avait accueilli ses avances avec tant d'enthousiasme ?

— Eh bien ? dit-elle en se tournant vers lui. De quoi vouliez-vous me parler ? Surpris, Marcus regarda autour de lui : il n'avait même pas réalisé qu'ils étaient arrivés dans le salon. Il l'avait suivie aveuglément, comme un petit chien.

« Fais attention ! » se dit-il.

Elle l'avait sans doute délibérément conduit dans cette pièce décorée de fanfreluches vaporeuses et de fauteuils aux pieds

filiformes qui s'effondreraient à la seconde où il s'y assierait pour lui rappeler qu'il ne méritait pas de tels raffinements. Qu'il n'était pas fait pour elle.

— Vous croyez me punir en m'infligeant votre indifférence n'est-ce pas ? grommela-t-il.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

— C'est cela ! Depuis cet instant, dans la galerie de l'Opéra lorsque j'ai...

— ...étranglé mon cousin ? Utilisé un langage particulièrement obscène ? Tenté de ruiner à jamais ma réputation ?

—Celui qui a essayé de causer votre perte, c'est Whitmore et vous le savez parfaitement. Bon sang ! Vous devriez m'être reconnaissant de vous avoir défendue.

—Comment ? À cause de votre comportement barbare, vous vous êtes fait des ennemis. Si seulement vous pouviez vous contrôler un peu... Ce qui m'amène à ce dont je voulais discuter avec vous.

Ah ! Voilà ! Elle allait annuler leur marché. C'était exactement ce qu'il espérait d'elle, et pourtant il eut du mal à respirer.

—Il me semble que j'ai mal compris les raisons de votre intérêt, reprit-elle.

—Que voulez-vous dire ?

—Vous souhaitiez l'aide d'une personne pour faciliter votre retour dans le monde, et j'étais convaincue que vous désiriez soutenir Louisa. Néanmoins, chaque fois que vous vous trouvez en présence de gens respectables, vous vous montrez odieux.

—Pourquoi ferais-je des courbettes à ces imbéciles ? Ils me mépriseront de toute manière, quoi que j'entreprenne.

—Ne soyez pas ridicule ! S'ils vous dédaignent, c'est justement parce que vous vous comportez comme un malotru. Et je ne vais pas les en blâmer. Vous ne faites aucun effort pour vous conformer aux usages les plus élémentaires. Vous venez habillé comme si vous alliez moissonner vos champs, au lieu d'adopter une tenue impeccable.

—Je suis moi-même, tel que vous m'avez rencontré.

—J'ai supposé que vous étiez impoli à mon égard à cause de mon frère. Jamais je n'aurais imaginé que vous n'aviez pas la moindre notion des convenances !

—Peut-être, grommela-t-il. J'admets avoir réagi de manière excessive, mais cela ne vous donne pas le droit de renoncer à notre pacte.

—Qui a dit que j'y renonçais ?

—Vous refusez que je vous accompagne où que ce soit.

—Vous vous méprenez, rétorqua-t-elle avec un sourire condescendant. Je remets à plus tard nos entrevues, en attendant d'éclaircir la situation.

—Ah ? dit-il en lui décochant un regard méfiant.

—Si nous commençons les leçons dès à présent, vous devriez être bientôt prêt.

—Prêt pour quoi ? lança-t-il en écarquillant les yeux.

—Pour retourner parmi le monde. Si vous et moi devons poursuivre nos entrevues, vous ne pouvez continuer à insulter systématiquement les gens. J'ai une réputation à entretenir. Et puisque vous semblez apprécier les livres, je vous ferai envoyer quelques ouvrages récents sur les bonnes manières. Nous consulterons lord Iversley pour vous trouver un tailleur, et je ne doute pas que Simon pourra vous donner des conseils avisés sur le comportement approprié d'un gentleman en société.

—Jamais je ne tolérerai d'avoir votre frère pour précepteur ! s'écria Marcus. Rien ne cloche dans mes vêtements, et je me tiens comme bon me semble. Et cela ne signifie pas que j'ignore les règles.

Régina haussa un sourcil interrogateur.

—Vous voulez dire que vous faites exprès de ne pas vous y conformer ?

—Parfaitement ! marmonna-t-il.

—Mais je ne comprends pas... Vous aviez insisté pour me courtoiser convenablement, et officiellement. J'ai donc supposé que vous souhaitiez me traiter en parfait gentleman, comme il se doit, avec courtoisie et respect. Mais apparemment, nous

n'avons pas la même définition du terme convenable. Je... j'essaye seulement de comprendre.

— C'est que... je... bredouilla-t-il.

La conversation glissait sur une pente qu'il ne souhaitait pas aborder.

— Vous n'êtes pas sans savoir que vos manières brusques me portent autant de tort qu'à votre sœur. Alors, pourquoi ? Peut-être parce qu'il ne s'agit pas véritablement d'une relation ? Et que vous avez ainsi trouvé le moyen de me forcer à renoncer à unir Louisa et Simon...

Le sang de Marcus ne fit qu'un tour. Avait-elle deviné ses motivations ?

— Non, c'est absurde !

— Tout votre discours sur la belle lady à votre bras... Etait-ce également un mensonge ? Vos baisers, et vos allusions à votre désir impétueux ?



Elle peinait à dissimuler son émotion, ses mains et sa voix tremblaient. Il marmonna un juron inaudible.

— Vous savez très bien que je vous... désire. Je...

Mon Dieu ! Elle l'acculait peu à peu avec ses questions pressantes!

— Très bien. Et malgré cela, vous ne voulez pas me faire plaisir.

—Je n'ai rien dit de tel.

— Mais vous n'avez rien dit ni fait non plus pour que je pense autrement ! Vous ne pouvez pas me reprocher de croire que vous abusez de mes sentiments pour parvenir à vos fins. De la même manière que vous prétendez que mon frère joue avec ceux de Louisa.

La comparaison frappa Marcus de plein fouet. La conversation avait mal tourné il s'était laissé entraîner malgré lui.

«Rappelle-toi que *la Belle Dame Sans Merci* a l'habitude de déstabiliser les hommes», se tança-t-il.

—Je ne crois pas être en mesure de tromper la vigilance d'une lady qui a refusé onze demandes en mariage ! riposta-t-il bien résolu à sortir de la situation embarrassante dans laquelle il se trouvait.

Régina lui jeta un regard étincelant de colère.

—Vous estimez acceptable de vous jouer de moi pour la simple raison que j'ai su repousser quelques prétendants ?

—Bon sang ! Je vous répète que je ne feignais pas. Vous m'embrouillez l'esprit. Vous connaissez parfaitement mon opinion sur la société. Pourquoi devrais-je suivre leurs règles ridicules ?

—Parce que vous me courtisez, par exemple. Bon, peu importe, je crois comprendre.

—Comprendre quoi ?

—Si vous n'aviez pas l'intention d'abuser de mes sentiments. .. dit-elle en marquant une pause et en dardant sur lui un regard perçant, c'est bien ce que vous prétendez, n'est-ce pas ?

—Bien sûr ! répliqua-t-il, de plus en plus mal à l'aise.

—Alors j'en reviens à ce que je vous disais: vous ne savez pas vous tenir en public. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, observa-t-elle en soupirant. Vous

êtes simplement trop fier pour l'admettre. Tous vos sarcasmes et vos protestations, ce sont précisément les armes utilisées par un homme qu'on a sorti de son élément et qui veut à tout prix le dissimuler.

—Son élément ? répéta-t-il.

—Je n'aurais pas dû aggraver la situation en évoquant ces leçons de maintien.

—Vous allez arrêter, à la fin ? Je n'ai besoin de recevoir de leçons de personne ! S'exclama-t-il.

—Inutile de crier. Tout va bien. Il n'y a pas de raison d'avoir honte avec moi.

Voilà qu'il lui inspirait de la pitié, par-dessus le marché !

Sa rage menaçait d'exploser. Jamais personne n'éprouverait de la pitié pour lui, ni Régina ni sa sœur, personne ! Certes, il pouvait être pataud en société, et encore, mais c'était à cause de ces idiots de la haute qui le traitaient comme un malpropre. S'attendait-elle à ce qu'il leur témoigne de la sympathie ? Leur souris et leur fasse des courbettes ?

— Personne ne me donnera de cours de quoi que ce soit, c'est compris ? J'ai décidé de ne pas me plier aux règles et encore moins aux lubies insensées de votre société.

— Pardonnez-moi, mais c'est en général l'argument avancé par les incompetents lorsqu'ils ignorent les pas du quadrille ou les usages du monde. Mais cela ne me dérange pas de vous apprendre.

—Je n'ai pas besoin de votre aide, merci bien.

Réalisant soudain qu'au lieu de s'extirper de l'embarras il ne faisait que s'y enfoncer davantage, il décida que la meilleure tactique était le repli.

—Je suis fatigué de toutes ces fadaïses. Bonsoir, milady.

Tandis qu'il traversait le salon pour gagner la sortie, elle l'appela :

—Lord Draker !

—Quoi ? s'exclama-t-il sans s'arrêter.

—Puisque vous ne savez pas vous comporter comme un gentleman et ne daignez même pas m'écouter, je crains fort de devoir me priver du plaisir de vos visites.

—Vous renoncez à notre marché, alors ?

—Nous nous étions entendus sur une relation dans les règles de l'art, que vous semblez ignorer magistralement.

—Très bien. Alors dites à votre frère qu'il peut toujours courir. Car si je perds votre compagnie, il perd celle de Louisa.

Il sortit tel un ouragan, manquant bousculer au passage Mlle Tremaine qui avait apparemment écouté à la porte. Il braqua sur elle un regard torve.

— Félicitations ! Vous avez réussi à vous débarrasser de moi !

# Chapitre 11

*Les jeunes demoiselles peuvent s'avérer extrêmement rusées.  
Le bon chaperon anticipera toutes les éventualités.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Marcus rejoignit sa voiture et ordonna au cocher de le ramener chez lui. Il pestait contre Régina, contre tous ceux qui le méprisaient, contre cette abomination de marché. Des leçons ! Cette pimbêche voulait lui donner des leçons de maintien et de savoir-vivre !

— Marcus, tout va bien ? demanda Louisa en le voyant s'affaler sur la banquette en face d'elle.

— Je vais bien.

A merveille même, depuis qu'il avait banni lady Pimbêche de sa vie !

Terminé les nuits passées dans la demeure londonienne de son frère pour éviter les longs voyages jusqu'à Castlemaine. Fini les dépenses supplémentaires pour la voiture et son attelage. Et plus besoin de perdre de temps à s'habiller pour essuyer des critiques acerbes sur la coupe de son manteau !

Il ne se disputerait plus avec cette ensorceleuse à la langue bien pendue, n'aurait plus l'occasion d'échanger des baisers audacieux dans la pénombre, de savourer cette chair délicieusement mielleuse...

Qu'elle aille au diable !

Qu'avait-elle fait de lui ? Peu important, puisque c'en était fini. Bah ! Il se moquait bien qu'elle le croie incapable de se tenir en société. C'était ce qu'il souhaitait, non ?

Il voulait seulement prouver que les amis de Régina n'étaient qu'une meute de loups prêts à bondir sur le premier gentleman pour le déchiqueter, et que sa sœur ne serait jamais la bienvenue à cause de leurs attentes imbéciles.

Non qu'il ne puisse s'accommoder de leurs règles : il était parfaitement capable de se comporter comme il le fallait., s'il le voulait.

« C'est en général l'argument avancé par les incompetents lorsqu'ils ignorent les pas du quadrille, ou les usages du monde. » Bon sang ! Elle le rendrait fou !

—Marcus ? dit Louisa dont la voix était presque couverte par le grondement du véhicule sur la chaussée. Tu étais sérieux quand tu disais que je pouvais faire du cheval avec Simon ?

—La situation a changé.

—Comment cela ?

—Foxmoor ne t'accompagnera plus nulle part.

—Pourquoi ? demanda-t-elle en pâlisant.

—C'est comme ça, un point c'est tout.

—Je suppose que tu as vexé lady Régina, ce qui explique son indifférence à ton égard tout à l'heure. Oh ! Marcus, qu'as-tu encore fait ?

Il n'avait pas mis Louisa au courant de ce marché absurde, mais elle était loin d'être idiote.

—Moi ? Je te rappelle que c'est elle qui se gargarise de formules et de règles idiotes, avec cet air condescendant et...

—Elle est absolument adorable, et tu le sais, observa Louisa en s'adossant à son siège avec un soupir exaspéré. Mais il fallait que tu gâches tout...

—Je refuse de courtiser une femme qui s'évertue à vouloir me transformer en ce que je ne suis pas.

—Tu veux dire un gentleman ?

—Oh non ! Elle n'allait pas s'y mettre aussi. N'échapperait-il donc jamais à cette hypocrisie féminine ?

—Je *suis* un gentleman !

— Tu ne te conduis pas comme tel. D'ailleurs, j'en parlais à Simon.

— Simon ?

Leur relation avait-elle évolué au point qu'ils en soient déjà aux prénoms ?

—Oui, nous nous connaissons depuis plus d'un mois, maintenant.

—T'es-tu déjà demandé pourquoi un duc aussi riche et si bien introduit dans le monde s'intéressait à la fille d'une femme salie par la rumeur ?

—Il se trouve que j'y ai réfléchi. Aussi, je lui ai posé la question. Il a rencontré notre mère lorsqu'il était enfant. Elle était, selon lui, une femme tout à fait honorable.

— En comparaison de... Jézabel, par exemple ?

—Je sais que maman t'a parfois traité sans ménagement, mais elle savait se montrer généreuse.

— Comment peux-tu dire cela ? Elle n'était jamais là ! Si elle avait éprouvé pour nous un minimum d'affection, elle serait restée à la maison.

Louisa tressaillit et détourna le regard vers la vitre. Bon sang ! Il n'avait pas voulu ramener ça sur le tapis et la blesser. Elle revint toutefois vers son frère, dardant sur lui ses yeux perçants.

— De toute manière, maman n'a rien à voir là-dedans. Je suis amoureuse de Simon, c'est tout ce qui compte.

— Mais lui, est-il amoureux de toi ?

—Je crois, oui, répondit-elle en haussant les épaules.

— Te l'a-t-il dit ?

—Pas encore. Mais il commence à peine à me courtoiser, et voilà que tu t'interposes pour y mettre fin avant que je puisse m'assurer de ses sentiments !

—Ce n'est pas quelqu'un pour toi, et en tant que ton tuteur, je me dois d'agir selon ma conscience.

—Ce n'est pas ce que tu pensais lorsque tu courtoisais Régina !

—Si, répliqua-t-il, en optant pour l'honnêteté. Je pense cela depuis le début. J'étais convaincu que tu ouvrirais les yeux si je vous donnais ma bénédiction.

—A présent, tu exiges que nous cessions de nous fréquenter pour la simple raison que tu as offensé Régina.

—Tu perds la tête ? Tu as bien vu comment elle m'a ignoré ce soir !

—C'est normal ! Tu as agi comme un parfait malotru, tu ne peux pas l'en blâmer. Lorsque tu y mets du tien, tu peux être charmant, comme avec lady Iversley par exemple. Je ne comprends vraiment pas... maintenant qu'une femme s'intéresse toi...

Marcus rejeta la main que sa sœur avait posée sur la sienne. Il ne supportait pas qu'elle prenne la défense de cette mijaurée plutôt que celle de son propre frère.

—Lady Régina ne s'intéresse pas à moi : elle me considère comme un pestiféré. Si tu ne vois pas cela, c'est que tu es aveugle.

—C'est toi qui es aveugle ! Tu n'as pas remarqué ses regards ?

—Que veux-tu dire ?

—Seule une femme intriguée peut lancer les regards furtifs qu'elle t'a lancés tout au long de la soirée.

Il fit mine d'ignorer une soudaine poussée d'exaltation et se reprit. Si Régina le désirait, ce n'était que pour satisfaire sa curiosité de vierge à l'égard d'un dangereux mâle.

—Elle m'observe afin de mieux noter ce qui lui déplaît dans mon attitude.

—Ah ? Pourquoi me pose-t-elle toutes ces questions sur toi, alors ?

—Quelles questions ?

—Quelle était ton école, pourquoi tu refuses obstinément de dépenser un centime pour une tenue correcte, si tu as toujours été ce râleur impénitent...

Qu'une femme honorable - que n'importe quelle femme ! -s'interroge à son sujet le stupéfiait. Certes, Régina avait réagi

de façon très favorable à ses avances, mais pas un instant il n'avait songé qu'elle puisse réellement s'intéresser à lui. Cette éventualité le troubla, ce qui en soi lui parut dangereux.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Tu n'auras qu'à le lui demander. Jamais je ne rapporte une conversation privée.

— Tu viens de le faire !

Il refoula un juron et réprima une furieuse envie de la secouer, pulsion qu'il éprouvait à l'égard de sa sœur pour la première fois de sa vie.

Peu importe, reprit-il. Je me fiche de ce que vos langues de vipères ont pu débiter dans mon dos.

—Oh ! Marcus, je sais qu'elle ne te laisse pas indifférent. Pourquoi ne lui présentes-tu pas tes excuses, tout simplement ?

—Je ne m'excuserai pas auprès de cette harpie ! Et puis, hormis cette histoire qui ne concerne que Régina et moi, je persiste à refuser que tu fréquentes Foxmoor.

— Ah ? fit-elle, un air de défi dans les yeux.

—Non, et c'est mon dernier mot.

—Je vois.

—Tu m'obéiras, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, tout ce que tu voudras.

— Pas de protestations ? Questionna-t-il, mal à l'aise. Aucune objection ?

— Aucune.

Elle lui adressa un sourire qui lui rappela ceux dont l'avait gratifié Régina. Il songea alors à son avertissement lors de sa première visite à Castlemaine.

«Elle vous en voudra et cela lui donnera l'excuse pour tromper votre vigilance. »

Peut-être avait-elle raison. Son entrée dans le monde avait certainement enhardi Louisa. S'il cessait de l'accompagner à Londres, il devrait s'en remettre aux Iversley, qui étaient absorbés par toutes sortes d'obligations et ne semblaient pas totalement convaincus par ses explications sur Foxmoor.

Bon sang de bon sang !

Il pouvait se joindre à eux pour veiller sur sa sœur. Mais cela impliquait sa présence à tous ces bals grouillants de poseurs tels que ce satané Whitmore dégoulinant de compliments à l'égard de Régina, que fatalement il croiserait. Plutôt se faire arracher les ongles avec des pinces que d'assister à ce spectacle pathétique !

Cela à supposer qu'on daigne le convier aux soirées où se rendrait sa sœur...

Bien que sa fréquentation de lady Régina lui ait permis de récolter deux ou trois invitations, celles-ci cesseraient dès l'instant où elle demanderait à ses amis de le rayer de leurs listes.



Ce qui le ramenait à l'idée d'accorder sa confiance aux Iversley pour assurer la protection de Louisa.

Domage qu'il ne puisse pas l'enfermer dans son donjon ! Régina était bien capable d'organiser son évasion et de lui donner refuge... dans la gueule du loup, chez Foxmoor. Mieux valait garder ses ennemis à portée de main afin de les surveiller.

Sans doute fallait-il changer de tactique. Son plan initial ne s'était pas déroulé comme prévu: Louisa soutenait toujours Régina. Et si cette dernière rapportait à sa sœur ce qui s'était passé, Louisa lui ferait vivre un enfer. Ou alors toutes deux se ligueraient contre lui.

Courtiser Régina en bonne et due forme semblait finalement la moins mauvaise solution. Il pourrait ainsi tranquillement tenir à l'œil les prétendus tourtereaux.

Si Louisa remarquait que Régina s'évertuait à le repousser cruellement malgré tous les efforts qu'il déploierait, elle finirait bien par prendre sa défense. Ensuite, elle se résoudrait à rompre avec Simon, car comment pourrait-elle le fréquenter si Régina maltraitait Marcus ?

—Entendu, tu as gagné ! Je réglerai mon différend avec lady Régina.

—Et je pourrai continuer à voir Simon ?

—Pour l'instant, oui, grommela-t-il.

Avec un peu de chance, songea Marcus, grâce à son nouveau plan, Louisa se positionnerait définitivement de son côté. Dans le cas contraire, il pourrait toujours se résoudre à l'idée du donjon. Après tout, pourquoi pas ?

Peut-être devrait-il y cloîtrer Régina plutôt que sa sœur... Une variation du rêve de la nuit précédente lui traversa l'esprit. Elle, enfermée à double tour, prête à tout pour le satisfaire, à ses genoux, sa voix de sirène l'implorant de l'emmener dans son lit. Nue, et sans la harpe pour lui gâcher la vision enchanteresse...

— Comment comptes-tu t'y prendre ? S'enquit Louisa. Son fantasme s'évapora, le laissant en proie à une étrange

frustration. Il s'efforça de se concentrer sur la question.

—Je l'ignore.

—Puis-je te suggérer quelque chose ?

—Pourquoi pas, dit-il avec un soupir.

—Si tu veux impressionner Régina...

Quelques heures plus tard, sous une pluie diluvienne, Marcus se tenait sur le seuil du Cygne Bleu, demandant à voir son demi-frère. Après avoir raccompagné Louisa chez les Iversley, il s'était rendu au domicile de Byrne et avait appris par le domestique que son maître ne rentrait jamais à la maison avant quatre heures du matin. Telle était la vie d'un propriétaire de maison de jeu.

Comme il s'agissait de la première fois que Marcus accédait au club par l'entrée principale, le portier lui fit quelques difficultés.

Mais, monsieur, vous n'êtes pas membre, observa l'homme qui désapprouvait visiblement la tenue démodée et la barbe broussailleuse du visiteur. Personne ne peut entrer s'il n'a pas de carte de membre ou n'est pas invité par un membre.

—Si vous ne me ramenez pas le directeur sur-le-champ, je vous jure que je...

—Draker ! s'exclama son frère qui apparut à ce moment dans le hall. Que diable faites-vous ici ?

— Je voulais vous voir.

—En vous présentant à l'entrée principale de mon club s'étonna Byrne en faisant signe au portier de s'écarter. Quelle idée farfelue !

—Très drôle ! Ironisa Marcus en entrant et en battant ses semelles pour les nettoyer de la boue accumulée à traverser la ville. Je ne suis pas d'humeur ce soir à supporter vos sarcasmes.

Tandis que le portier prenait dédaigneusement le manteau détrempé et le couvre-chef de Marcus, Byrne gloussa, pas troublé pour deux sous. Il conduisit son frère jusqu'à ses bureaux.

—Qu'est-ce qui cloche pour vous faire venir par ce sale temps ?

—Rien que l'éradication totale de la gent féminine ne saurait résoudre !

— Ah ! Une histoire de femme...

Ils franchirent le seuil du bureau et fermèrent la porte derrière eux.

— Les femmes sont une plaie sur la face de cette planète, maugréa Marcus en s'approchant du feu de cheminée pour réchauffer ses mains glacées.

— Ce n'est que maintenant que vous découvrez cela ?

—En ce qui vous concerne, elles ne semblent pas vous perturber outre mesure.

—Parce que je les laisse à leur place. À la seconde où l'une d'entre elles se mêle de mes affaires et me pourrit l'existence, je passe à la suivante.

—Je n'ai malheureusement pas ce choix. La trouble-fête en question se trouve être Louisa.

—Je crains de ne pas pouvoir vous être utile. Dieu merci, je n'ai aucune sœur. Et si vous êtes venu ici en quête de conseils...

— Je suis là pour vous demander une faveur.

Le regard de Byrne luisait de curiosité. Bien que Marcus, Iversley et Byrne aient tous trois juré de s'apporter mutuellement leur aide, Marcus venait requérir celle de Byrne pour la première fois.

— Quel genre de faveur ?

—J'ai besoin d'un carton d'invitation pour la soirée à Almack.

—J'ai déjà dit à Iversley que ces dames patronnesses ne se réunissent pas avant lundi. Même si je suis certain que la candidature de Louisa sera approuvée, je ne peux cependant pas le garantir.

— Il ne s'agit pas de Louisa, mais... de moi.

Un long silence emplit la pièce. D'abord bouche bée, Byrne se mit à glousser et fut pris d'un accès de fou rire incontrôlable.

— Ça n'a rien de drôle, protesta Marcus avec un regard noir.

— Oh que si ! Parvint à articuler Byrne entre deux hoquets. L'idée que vous soyez au milieu de toutes ces péronnelles...

—Pouvez-vous m'obtenir ce carton, oui ou non ?

—Mon Dieu, vous êtes sérieux !

—Je ne plaisante pas. Croyez-vous que je serais venu ici en plein milieu de la nuit pour vous ennuyer avec une chose pareille ? J'ai bien mieux à faire.

— Comme de vous rendre à Almack, rétorqua Byrne en gloussant de plus belle.

— Si vous ne pouvez pas me dégoter cette invitation...

—... personne d'autre ne le pourra, compléta Byrne, dont l'hilarité fut coupée net par le regard meurtrier de son interlocuteur. Il me faudra déployer toute mon influence.

—Vous n'avez pas parmi vos anciennes conquêtes une de ces dames patronnesses ?

— Si. Mais elle ne peut décider pour elles toutes.

—Je croyais qu'elles approuvaient les hommes titrés parce que ce sont de bons partis.

—Je doute que le terme « bon parti » s'applique aux vicomtes affublés du sobriquet Dragon. Ou à ceux qui ont une barbe épaisse, ou sont accoutrés de vêtements dont les serviteurs de bas étage ne voudraient même pas. Ou...

— Ça suffit ! J'ai compris où vous voulez en venir. Je ne peux pas faire grand-chose pour ce qui est du surnom. Par

contre, j'ai pensé que vous pourriez me suggérer... enfin, me recommander un tailleur...

— Mais certainement. Je vous conseille le mien. Il vous rhabillera en un tour de main, ou bien se tuera à la tâche.

—J'ai besoin du carton d'invitation et des vêtements pou mercredi.

— Ce sera tout ? D'ici là, il me sera impossible de vous fournir cette entrée, mais je peux vous dégoter un laissez-passer. En supposant que Louisa reçoive son carton, vous pourrez ; assister en tant qu'invité de votre sœur... si ces dames vous trouvent présentable à l'entrée.

Participer à une sélection ? Se présenter comme un collégien ? Marcus faillit dire à Byrne d'oublier toute cette affaire, mais il devait regagner les faveurs de Régina, et c'était la seule solution.

— Bien, très bien.

— Vous devez me promettre de vous comporter comme il se doit.

—Évidemment.

—Êtes-vous certain de savoir comment ?

« Pas tout à fait. »

À présent que sa colère à l'égard de Régina était retombée, il réalisait qu'il y avait une part de vérité dans ses reproches. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas déployé le moindre effort pour satisfaire aux convenances du monde. Que se passerait-il s'il avait oublié le b.a.-ba du parfait gentleman ? S'il se ridiculisait ?

Il refoula ses craintes en marmonnant un juron inaudible. Les gens n'avaient que faire de ses efforts. Quoi qu'il fasse, ils le mépriseraient, mais il fallait absolument qu'il tente l'expérience. Pour le bien et l'avenir de Louisa.

—Marcus ?

—Il faudra me rafraîchir la mémoire sur la notion de « comme il se doit ».

—Avec plaisir. Je vous dirai tout ce que j'en sais, dit Byrne avec un petit sourire.

—De plus, il sera nécessaire de recourir aux talents d'un coiffeur.

—Je sais.

— Et vous débarrasser de cette barbe.

Bon sang ! Il avait décidé de la laisser pousser le jour où une servante s'était évanouie à la vue de sa balafre. Voilà bon an mal an neuf ans qu'il masquait ainsi cette terrible marque.

—Mais on va voir ma cicatrice ! fit-il remarquer, tendu, lundis qu'il se saisissait du tisonnier et remuait les braises dans l'âtre.

—Ces dames patronnesses prêtent plus d'attention à la mode qu'aux cicatrices.

—Et puis, avec la fin de la guerre et nos braves soldats qui en reviennent, les blessures sont du dernier cri.

Marcus doutait que la sienne fût du meilleur effet, mais il n'avait pas le choix.

—Bon, je ferai raser ma barbe. Un nouveau silence s'installa.

—Vous l'avez dans la peau, n'est-ce pas ?

—Qui ça ? demanda Marcus, perdu dans ses pensées.

—*La Belle Dame Sans Merci*.

Il remit le tisonnier à sa place.

—Ne soyez pas absurde !

—Elle est ravissante et doit en avoir conscience, je suppose.

—Oui. Mais elle n'est pas vaniteuse, si c'est ce que vous insinuez.

—Ah ? Est-elle aussi cruelle qu'on le prétend ?

—Elle a refusé onze propositions de mariage, dit Marcus de façon évasive. Qu'en pensez-vous ?

—Je crois que vous devriez faire très attention, répondit Byrne en baissant la voix. Cette dame a été éduquée pour de véritables gentlemen.

—Mais qu'est-ce que vous avez, à la fin, Iversley et vous ? Vous me prenez tous pour une chiffre molle ou quoi ? Je vous ai dit qu'il ne s'agissait que d'un marché conclu entre elle et moi. Je ne la courtise qu'à la seule fin de garder un œil sur Foxmoor.

—C'est ce que vous dites. Mais beaucoup d'hommes ont baissé les armes devant elle...

—Je sais me préserver de ce genre de femmes, Dieu merci, J'ai quitté cette société frivole à l'âge de vingt-deux ans. Avant cela, j'ai enduré suffisamment de plaisanteries sur ma taille et mon faible intérêt pour l'art de nouer une cravate, de jouer aux cartes, ou celui des vaines flatteries. En outre, la majeure partie de la gent féminine était trop comme il faut pour daigner lever le nez sur un jeune homme dont la mère était une Jézabel. Et même si, au regard de la loi, je suis le fils légitime d'un comte, cela n'a pas empêché certains ragots de se répandre.

— Pour ma part, j'ai eu également mon lot de commérages, ajouta Byrne, mais avec le temps, j'ai appris à retourner cette malheureuse filiation à mon avantage. J'ai fini par comprendre ce que désiraient ces dames dont vous parlez, et elles se sont bousculées au portillon.

— Dans le dos de leur époux.

—Parfois au nez et à la barbe de ces maris ! Se vanta Byrne, les yeux étincelants tels des saphirs. Et je peux vous certifier que personne n'ose plus me traiter de bâtard en face. Ils ne s'amuseraient pas à me mettre en colère. Mais vous, mon cher frère, vous avez passé le plus clair de votre vie reclus. Voilà qu'une lady éblouissante daigne accepter vos assiduités, ce qui ne va pas sans flatter votre ego.

—Vous et Iversley me faites passer pour un imbécile amoureux que je ne suis pas, culpa Marcus. Je maîtrise parfaitement la situation. Bon, j'ai mon carton d'invitation pour Almack ou pas?

—Je ferai de mon mieux, répliqua Byrne avec un sourire narquois. Que Dieu protège Almack si je réussis !

## Chapitre 12

*Almack est le lieu tout trouvé où conduire votre protégée.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Les doigts fins de Régina effleuraient les cordes d'une harpe, à la recherche d'une composition qui témoignerait de son déplaisir. Mais ce n'était guère l'instrument approprié. Un violon aurait mieux convenu. Ou des cymbales, qu'elle aurait pu abattre sur la tête d'un certain gentleman.

— Es-tu certaine de ne pas vouloir une tasse de thé ? S'enquit une voix plaintive à l'autre bout de la pièce.

Cicely griffonnait sur un carnet qu'elle appelait son journal intime et dont elle ne se séparait jamais. Régina se demanda sans aménité ce qu'elle pouvait bien gribouiller, son existence étant dénuée d'épisodes piquants.

« Un peu comme la mienne », songea-t-elle. Elle se hâta de chasser ces pensées et entama son morceau de musique favori en espérant que cela sonnerait moins... mélodieux.

—Je ne suis pas d'humeur à prendre le thé.

—Veux-tu que je te fasse un peu la lecture ?

—Non ! riposta-t-elle.

En voyant la mine déconfite de sa cousine, elle se radoucit toutefois et ajouta :

—Je ne suis pas non plus d'humeur à t'écouter me lire un roman.

Ce qui lui rappela que Marcus lui préférait la compagnie de ses livres.

— Tu ferais mieux d'oublier ce gentleman, observa Cicely. Les joues de Régina s'empourprèrent. Elle leva les yeux et

les posa sur sa cousine, avec le sentiment que celle-ci lisait dans ses pensées comme dans un livre ouvert.



— Est-ce la raison pour laquelle tu es irritable, ces derniers temps ? Parce que vous vous êtes disputés et qu'il a mis fin à votre relation ?

— Ne dis pas de sottises ! C'est moi qui y ai mis un terme.

Parce qu'il refusait de faire ce que tu attendais de lui ? Elle avait tenté de heurter l'orgueil de Marcus, de lui faire admettre qu'il la courtisait dans l'unique but de séparer Louisa et Simon. Au lieu de cela, c'est à sa propre fierté qu'elle avait porté atteinte.

Voilà quatre jours qu'il était parti de chez elle comme un ouragan. Depuis, pas un mot. Comment osait-il renoncer à leur marché de manière aussi désinvolte ?

— J'ignore pourquoi cela te perturbe tant, reprit Cicely, ce n'est pas quelqu'un pour toi. Tu as éconduit de meilleurs partis.

Certes, mais ils se languissaient encore. Tout comme aurait dû le faire Marcus, à s'agenouiller pour la supplier de lui pardonner.

Elle bougonna. Impossible qu'un dragon demande pardon. Il s'amusait plutôt à tout briser sur son passage, propageant le feu pour le simple plaisir de détruire.

« Je me tenais là, impuissant, à envier cette fichue harpe de frôler la partie de votre anatomie que je brûlais de caresser. »

Tandis qu'une onde de chaleur commençait à l'envahir, Régina repoussa brusquement la harpe et manqua la renverser. Elle pesta. Cela ne suffisait-il pas qu'il hante son sommeil, provoquant des rêves scandaleusement érotiques ? Fallait-il qu'il s'immisce aussi au beau milieu de son passe-temps favori ?

Chaque fois qu'elle logeait la harpe entre ses jambes, le souvenir de ses caresses brûlantes lui revenait à l'esprit. Dès qu'elle approchait la caisse de résonance de ses seins, elle revoyait Marcus qui lui mordillait les tétons.

C'était ridicule !

— Je bannirais lord Draker de mes pensées si cela ne mettait pas en péril la relation entre Louisa et Simon.

— Cela ne semble pas les déranger. Certes, elle a prétendu être indisposée ces trois derniers jours lorsque ton frère est allé lui rendre visite. Mais apparemment, elle l'a reçu aujourd'hui.

— Comment le sais-tu ? S'enquit Régina surprise.

— Simon m'a demandé conseil pour un cadeau qu'il souhaitait lui apporter.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

Cicely fit mine de s'occuper en feuilletant une partition.

—Il ne voulait certainement pas te déranger alors que tu étais de mauvaise humeur.

—Oui, bon, il lui a peut-être rendu visite, mais cela ne signifie pas qu'il y ait été autorisé.

—Je pense que si. Il m'a annoncé que le cadeau avait été très apprécié.

Perdue dans ses pensées, Régina se laissa tomber dans son fauteuil. Lorsque Marcus avait pris congé avec fracas, il avait affirmé qu'il mettrait un terme à la relation entre Louisa et Simon. Qu'en était-il, à présent ?

— Qu'est-ce que vous fabriquez là, toutes les deux, à cette heure tardive ? Interrogea une voix masculine depuis l'entrée. Il est presque cinq heures.

Régina jeta un coup d'œil vers son frère, puis feignit de l'ignorer en retournant à son instrument.

—Bonsoir, Simon, lança Cicely pour l'accueillir.

—Tu ne vas pas à Almack, ce soir ? demanda-t-il à sa sœur.

—Non, je ne suis pas d'humeur.

— Elle n'est pas d'humeur, répéta prudemment sa cousine.

— C'est bon, Cicely, je ne suis pas sourd. Régina, tu t'y rends toujours lorsqu'il y a une soirée !

Les doigts délicats de Régina musardèrent sur les cordes de la harpe.

— Ce soir, je passe mon tour. Et puis, qu'est-ce que cela peut bien te faire ?

— Ne me parle pas sur ce ton. Quel méfait ai-je commis ? « Grâce à toi, j'ai pénétré dans la tanière du dragon, et je m'y suis brûlé les ailes. »

— Excuse-moi. Je ne me sens pas en forme pour sortir, voilà tout.

L'idée de devoir échanger des politesses pour la énième fois avec des gens uniquement préoccupés de leur apparence et des derniers ragots ne la séduisait plus comme avant.

Simon s'empara de la harpe, laissant sa sœur surprise.

— Simon ! protesta-t-elle en tentant de récupérer l'instrument.

—Tu dois y aller. J'y emmène Louisa.

—Mais tu détestes les fêtes données à Almack !

— Oui, mais elle vient de recevoir son carton d'invitation et brûle d'envie d'y assister. Par conséquent, toi et Cicely devez nous chaperonner. Lady Iversley est indisposée et souffre sans doute du même rhume qui a cloué Louisa au lit cette semaine. Draker a consenti à ce que nous nous fréquentions, à la seule condition que vous deux nous accompagniez.

Le cœur de Régina se mit à battre la chamade.

— Lord Draker était chez les Iversley ? Tu lui as parlé ?

— Bien entendu. Il s'est comporté comme un malappris, selon son habitude, et a insisté sur le fait que Louisa ne pourrait s'y rendre qu'en ta présence. J'imagine que tu n'en es pas surprise... Cela fait partie de votre marché, n'est-ce pas ?

« Plus maintenant. »

Pourquoi Marcus ne lui avait-il rien dit ? Avait-il changé d'avis en ce qui concernait Louisa et Simon ? Et si tel était le cas, qu'est-ce que cela signifiait ? Aurait-il baissé les armes ?

Impossible ! Cet homme était bien trop borné pour faire une chose pareille. S'il avait mis au point une nouvelle tactique, Régina n'en soupçonnait ni la teneur ni les motivations.

Lord Draker a-t-il lui aussi l'intention d'honorer de sa présence la soirée donnée à Almack ? demanda-t-elle en s'efforçant de paraître détachée. Il m'a dit de ne pas avoir d'invitation.

—Peut-être est-ce vrai. Il n'a pas fait allusion à sa visite, je pense donc qu'il ne viendra pas.

Régina se trouva plongée dans un abîme de perplexité. Si Marcus devait effectivement être absent, cela signifierait qu'il leur faisait confiance, à elle et à Cicely, pour veiller sur Louisa. Voilà qui était inconcevable.

— Mais il m'a demandé de tes nouvelles, continua Simon. Il semblerait qu'il ait été beaucoup trop occupé à Castlemaine pour venir en ville ces jours-ci.

—Je vois, répondit-elle placidement.

Oh oui ! Elle comprenait mieux. Il avait tout bonnement décidé de l'ignorer pendant un moment. Le scélérat refusait ses recommandations et espérait sans doute qu'elle ferait marche arrière. Probablement pensait-il que quelques jours d'éloignement suffiraient à l'adoucir...

Cette brute arrogante en serait pour ses frais !

—Il n'y a absolument aucune raison pour que tu ne nous accompagnes pas, observa Simon. Tu pourras profiter de la soirée sans Draker pour t'importuner.

Certes. L'idée est séduisante, mais je ne suis pas d'humeur à répondre aux questions qu'on ne manquera pas de me poser à son propos. Et puis vous n'avez pas réellement besoin de moi. Cicely est tout à fait capable de vous chaperonner seule.

—Il a insisté pour que tu y sois.

—Il sait pertinemment ce qu'il a à faire pour gagner mon indulgence.

Réalisant qu'elle en avait trop dit, elle se leva pour reprendre sa harpe. Simon l'observait attentivement.

—J'en conclus que quelque chose de grave s'est passé entre vous, à l'Opéra.

—Je ne vois pas de quoi tu parles, répondit-elle en saisissant l'instrument.

Cicely, allez vous préparer pour Almack. Régina ne va pas tarder à vous rejoindre.

—C'est hors de question ! protesta celle-ci tandis que sa cousine quittait la pièce.

—J'ai vu Whitmore, aujourd'hui, reprit Simon lorsqu'ils furent seuls.

Le cœur de Régina manqua un battement. Elle s'efforça de garder un ton aussi neutre que possible.

— Vraiment ?

— Il m'a vivement reproché de laisser un homme tel que Draker te côtoyer.

Je lui ai donc expliqué votre marché...

— Tu quoi ? S'exclama-t-elle. De quel droit as-tu fait cela ?

—Je t'ai rendu service ! Il souhaite t'épouser, et je ne voulais pas qu'il puisse penser qu'il y ait quoi que ce soit de sérieux entre Draker et toi.

— Pour ta gouverne, sache que Henry a déjà demandé ma main à deux reprises, et que j'ai décliné son offre.

—Je vois, marmonna Simon avec un petit sourire. Je ne peux pas dire que je suis déçu de l'apprendre, car cet homme est un fieffé imbécile. Mais comme en général tu semblés préférer les imbéciles. . .

— Certainement pas !

Les joues de Régina s'empourprèrent. Comment son frère pouvait-il à ce point la mésestimer ?

Ils avaient peu eu l'occasion de vivre ensemble, sous le même toit. Avant qu'elle n'ait pu grandir et véritablement connaître son frère, celui-ci était déjà parti faire ses études à Eton. À son retour, il avait passé le plus clair de son temps en compagnie du prince et de ses amis. Ensuite, après la mort de leur père survenue quelques années plus tôt, Simon, devenu chef de famille, avait pris pour argent comptant que Régina pouvait se débrouiller seule et régler ses propres affaires. Jusqu'à aujourd'hui.

— D'ailleurs, reprit-il, Whitmore a fait de vagues allusions au comportement de ce malotru avec toi. Et il a refusé de m'en dire davantage.

« Dieu merci ! » songea Régina avec soulagement.

— Il est jaloux, voilà tout.

—J'en ai parlé à Cicely qui prétend ignorer ce qui s'est passé. Soit elle ment, soit elle ne sait rien. Et comme ce n'est vraiment pas son genre de mentir... J'aimerais que tu m'expliques.

Régina baissa les yeux et promena ses doigts sur le bois doré de sa harpe.

—Henry a insulté lord Draker, et le vicomte n'a pas failli à sa réputation de goujat. C'est tout.

—Permetts-moi d'en douter. Comme Whitmore sera des nôtres ce soir, je devrais peut-être lui en toucher deux mots. Il risque de s'avérer plus bavard si je lui propose, par exemple, de... d'apporter mon soutien à sa demande en mariage...

Le regard de Régina croisa celui de Simon. La dureté qu'elle vit dans ses yeux bleus acier la fit frissonner.

—Jamais tu ne ferais une chose pareille ! Tu as dit toi-même que c'était un fieffé imbécile.

— Sans toi, Cicely et Louisa pour me distraire, je n'aurai pas d'autre occupation que de discuter avec Henry. Ma langue pourrait bien fourcher. Elle le fusilla du regard. Son frère recourait au chantage ! A un chantage d'autant plus efficace que Régina doutait de l'efficacité des menaces de Marcus sur son jaloux de cousin.

—Bon, d'accord. Je vous accompagnerai à Almack. Mais je ne te promets pas d'être d'excellente compagnie.

—Ce n'est pas de ta compagnie que j'ai besoin, mais de ta présence.

Là-dessus, Simon sortit de la pièce d'un pas nonchalant, avec son arrogante assurance.

Qu'il aille au diable ! Et que Marcus l'y précède ! Elle ne pouvait tout de même pas dévoiler à son frère tous les détails de la confrontation entre le vicomte et son cousin. Il en ferait tout un pataquès.

Quelques heures plus tard, cependant, alors qu'elle approchait du somptueux escalier et fendait la foule massée au foyer, elle regrettait que Simon l'ait contrainte à assister à cette soirée. Qu'est-ce qui clochait ? Elle affectionnait pourtant ce genre d'assemblées... Elle aimait danser, discuter, et se réjouissait d'observer qui portait quoi, et avec quelle classe, quelle élégance, ou quel manque de raffinement.

Si, au fil des ans, elle s'était un peu lassée de tout cela, c'était parce qu'elle s'inquiétait de la future épouse que son frère introduirait un jour dans leur demeure. Cela n'avait rien à voir avec de l'ennui. Non, elle ne s'ennuyait pas. Pas du tout.

Pourquoi son énergie flanchait-elle à la seule vue de la très vaste salle de bal avec ses six fenêtres grandioses qui s'élevaient telles des sentinelles veillant sur la multitude ? Pourquoi avait-elle l'étrange impression que l'orchestre jouait si faiblement ?

Absurde ! Elle refusait que Simon, Marcus, Henry ou n'importe quel homme lui sape le moral et mine son enthousiasme devant toutes les réjouissances qui s'offraient à elle. Elle danserait, encore et encore, jusqu'à n'en plus pouvoir.

Elle dansa avec M. Markham, un homme d'esprit, et s'efforça de prêter l'oreille à chacun de ses bons mots. Elle dansa avec lord Brackley mais, malgré tous ses efforts, eut pour une fois du mal à suivre son pas de danseur confirmé. Une longue et interminable heure s'était déjà écoulée lorsque lord Peter Wilkins la guida jusqu'à la piste. Dieu merci, le quadrille se prêtait peu à la conversation. Elle ne supportait plus les flagorneries de tous ces gentlemen. Encore une seule flatterie, et elle allait se mettre à hurler.

Qu'en était-il des véritables échanges, des vraies discussions, voire de l'honnêteté ? Et pourquoi brûlait-elle à l'instant de commettre un acte aussi grotesque ?

—Devinez qui vient d'entrer! Vous n'allez pas en croire vos oreilles, chuchota lord Peter tandis qu'ils prenaient place pour le quadrille et attendaient que l'orchestre démarre.

—Qui ça ? demanda-t-elle sans grand intérêt.

—Votre dernière conquête, Draker !

Elle se figea sur place. Comment était-ce possible ? Louisa n'en avait dit mot, et jamais, au grand jamais les dames patronnesses ne lui auraient accordé d'invitation, en imaginant qu'il ait pu leur en demander une.

Avait-il perdu la raison au point de forcer l'entrée d'Almack ? Anxieuse, le cœur battant à tout rompre, elle se tourna afin de satisfaire sa curiosité. Le souffle lui manqua soudain. L'homme qui faisait une entrée on ne peut plus discrète ne ressemblait en rien au lord Draker qu'elle connaissait.

Le gentleman qui se faufilait parmi la foule avait l'allure et la démarche d'un prince. Il portait une toilette du dernier cri, et sa chevelure, d'ordinaire rebelle, avait été coupée et coiffée de sorte que ses boucles brunes encadraient élégamment un visage rasé de près.

Le pouls de Régina s'accéléra à un rythme effréné. Il s'était débarrassé de sa barbe broussailleuse, avait acheté de nouveaux vêtements et, Dieu sait comment,

s'était miraculeusement introduit parmi les invités triés sur le volet rassemblés à Almack.

Était-ce pour elle ? À cause des critiques qu'elle lui avait assénées ? Ou pour une tout autre raison qui lui échappait ? La possibilité d'avoir pu être à l'origine d'un changement aussi radical l'effrayait presque.

Tout cela devait avoir un sens, une explication rationnelle. Elle constata qu'effectivement sa balafre était aussi voyante qu'il l'avait dit, mais suivait une ligne parfaite et pas en dents de scie, comme elle se l'était imaginé. Elle s'étirait du haut de la pommette à la mâchoire. Que Marcus ait finalement décidé d'afficher une cicatrice qu'il estimait trop hideuse pour le regard délicat d'une lady la troublait.

Son cœur ne s'emballait pas seulement à la vue de cette balafre, mais également au spectacle d'un homme incroyablement beau. À l'évidence, sa cravate d'un blanc immaculé avait été nouée par un expert et son costume de soie noir ébène lui seyait si bien que seul le tailleur de Beau Brummell pouvait le lui avoir confectionné.

Dieu ! Et cette culotte qui moulait merveilleusement ses cuisses ! Elle avait certes deviné ses formes musculeuses, mais il était difficile d'en discerner les lignes sous les vêtements mal taillés dont il était habituellement affublé. Elle avait aujourd'hui la confirmation de ses fantasmes car cette culotte et ces bas blancs épousaient à merveille les muscles de ses cuisses et de ses mollets.

Soudain, elle se remémora la délectation éprouvée au contact de ces cuisses fermes.

Chassant brusquement ses pensées indécentes, elle leva les yeux pour rencontrer le regard inquisiteur de Marcus. Tout comme le reste de l'assistance, elle était bouche bée.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux. Avant qu'elle n'ait pu esquisser plus qu'un vague sourire, l'orchestre reprit et elle dut suivre son cavalier.

Régina eut toutes les peines du monde à se concentrer sur les pas du quadrille alors que mille questions sans réponses fourmillaient dans sa tête. Comment diable s'était-il débrouillé pour se faire inviter à Almack ? Était-il venu pour elle ?



Elle ne pouvait s'empêcher de couler des regards dans sa direction. Il discutait à présent avec Louisa et Simon. Lorsque les figures s'achevèrent, elle le vit guider Louisa vers la piste tandis qu'elle-même dut prendre le bras d'un nouveau partenaire, un fat séducteur dont elle avait accepté l'invitation puis complètement oublié l'existence. Se succédèrent deux danses assommantes avec deux hommes tout aussi assommants tandis que Marcus invitait Cicely, puis une lady, veuve et séductrice notoire. Régina, qui avait tout d'abord considéré cette dame comme intéressante, la trouvait à présent bien trop apprêtée et jolie.

Alors que la veuve flirtait avec le vicomte en souriant et en battant des cils, l'irritation croissait en Régina. L'arrivée peu après des Iversley acheva de la déprimer. Marcus n'avait vraiment pas besoin de sa présence pour chaperonner sa tendre sœur ! Il avait utilisé ce prétexte afin de la faire venir et qu'elle soit témoin de sa majestueuse apparition.

C'était bien de cela qu'il s'agissait, songea-t-elle. Il avait entrepris de lui donner tort en se montrant sous son meilleur jour, dans le plus bel appareil, et de profiter en même temps des regards émerveillés de ces dames.

Très bien. Qu'il profite donc pleinement des réjouissances ! Elle ne lui donnerait pas la satisfaction de la voir lui manifester le moindre intérêt.

Régina était si occupée à paraître indifférente que lorsque vint le moment des valse elle n'eut pas le temps d'adopter une contenance quand Marcus s'avança vers elle. En le voyant la regarder du haut de son mètre quatre-vingt-six, impeccable, extrêmement soigné et si élégant, elle ne put s'empêcher de frissonner d'excitation !

Son agitation fut à son comble lorsqu'il s'inclina dans une révérence cordiale et demanda aimablement :

— Si votre carnet de bal vous le permet, me ferez-vous l'honneur de cette danse ?

Une requête on ne peut plus courtoise, cela tenait presque du miracle. Incapable de prononcer un mot, elle opina du chef.

Tandis qu'ils gagnaient un espace libre sur la piste, Régina pouvait presque entendre son cœur battre dans sa poitrine tant elle était émue. Bien qu'elle lui ait permis certaines libertés choquantes, elle n'avait jamais dansé avec lui.

Un frisson délicieux la parcourut lorsqu'il prit sa main gantée dans la sienne. De son autre main, il lui saisit la taille, tout en maintenant la distance requise par la bienséance. Au moment où elle osa enfin lever les yeux, elle croisa un regard que la moralité aurait interdit.

Le peu de raideur qu'il restait à Régina s'évanouit complètement et toutes les questions qui l'avaient taraudée furent bredouillées en une seule :

—Que... comment vous êtes-vous... quand avez-vous... ?

—Ne me dites pas que j'ai réussi à rendre muette *La Belle Dame* ironisa-t-il en esquissant un sourire qu'elle découvrait pour la première fois, bien plus sensuel dans ce visage glabre. J'aurais parié qu'il était impossible de vous laisser sans voix.

Le rouge monta aux joues de Régina.

—Je croyais que vous vous étiez transformé en gentleman, mais si déjà vous recourez aux offenses...

—Je ne faisais que vous taquiner! Vous souhaitez que je me comporte comme un homme bien élevé, vous ne m'avez pas dit que je devais être ennuyeux.

Lorsque la musique débuta, Marcus entraîna Régina dans le tourbillon d'une valse avec une aisance et une grâce dont seul un danseur confirmé pouvait se targuer. Une surprise supplémentaire de taille. À la rigueur, elle aurait compris qu'il soit doué pour les danses folkloriques, puisqu'il vivait à la campagne, mais la valse venait à peine d'être introduite en Angleterre. Peu de gens, même ici à Almack, en maîtrisaient la technique.

—Où diable avez-vous appris à danser la valse ? A Castlemaine ? demanda-t-elle tandis qu'il la faisait tourner de manière experte.

—À votre avis, qui a servi de cavalier à Louisa lors de ses leçons ?

Régina s'aperçut alors que les couples se rapprochaient imperceptiblement d'eux et tendaient l'oreille afin de savoir ce qui se passait entre *La Belle Dame* et le vicomte Dragon, maintenant qu'il se présentait dans ses plus beaux atours.

—Vous semblez attiser la curiosité des convives, observa-t-elle. Pour ma part, je brûle de savoir ce que vous manigancez ici.

—Vous n'imaginiez pas qu'un énergumène aussi incompetent puisse s'introduire à Almack, n'est-ce pas ?

—Je ne pensais pas que vous tenteriez l'expérience. Ne me dites pas que vous avez courbé l'échiné afin de solliciter une invitation auprès de ces «vautours », comme vous les appelez?

— Non. Quelqu'un d'autre l'a fait pour moi, un homme qui ne serait jamais autorisé à traîner ses guêtres dans ce sanctuaire de la bienséance. Par chance, mon titre et mon nom ont suffi pour obtenir un laissez-passer. On me tolère car j'escorte Louisa.

Ce qui sous-entendait qu'il lui avait fallu obtenir l'aval du comité des dames patronnesses, et la démarche n'avait pas dû lui être agréable. Régina allait de surprise en surprise.

—Tout cela explique le comment, mais pas le pourquoi.

—Vous le savez pertinemment. Vous m'avez mis au défi et je ne pouvais l'ignorer.

—Quel défi ? demanda-t-elle d'un air innocent.

—Celui de prouver que je ne suis pas l'idiot incapable de se tenir en société pour lequel vous me faisiez passer.

Il désigna du regard un couple voisin qui les espionnait sans grande discrétion.

—Non que cela m'importe, reprit-il. Comme je vous l'ai dit, on me considérerait avec autant de mépris si j'étais couvert d'or des pieds à la tête.

—Regardez-y de plus près, ce n'est pas du mépris qu'ils expriment.

Marcus s'exécuta, sous l'œil attentif de Régina, soucieuse de vérifier son assertion : voyait-il ce qu'elle voyait ? Il y avait effectivement de la curiosité dans l'expression des convives, mais rien de plus. Seuls ceux qui le connaissaient et avaient subi ses affronts le dévisageaient avec méfiance. Il s'agissait au pire de méfiance, mais certainement pas de dédain.

Après avoir scruté la salle entière, il revint à elle, le visage tendu.

— Ils détaillent tous ma balafre.

Régina hésita un instant. Si elle émettait une objection et minimisait sa cicatrice, il ne la croirait pas. L'honnêteté était de rigueur.

— Bien sûr qu'ils la regardent. Elle est horriblement splendide.

—Jamais je ne l'aurais décrite ainsi.

— Vous y êtes habitué. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'y raver nos yeux. C'est comme une marque distinguant un pur-sang d'un cheval de labour. Elle vous caractérise.

— Une marque? Vous employez des mots intéressants.

— Non, pas vraiment, se corrigea-t-elle en continuant d'examiner la cicatrice. On dirait plutôt une brûlure grave. J'ai appris que vous la teniez d'un accident de cheval, mais il me semble qu'une blessure due à une chute de cheval ne ressemblerait pas à la vôtre.

À la posture rigide qu'adopta Marcus, elle sut qu'elle avait vu juste.

— Comment sauriez-vous différencier une blessure d'une autre ?

—Je suis bénévole à l'hôpital de Chelsea de temps en temps. J'y ai vu suffisamment de lésions cicatrisées pour faire la différence entre une brûlure et une entaille provoquée par une chute.

— Vous ? Bénévole à l'hôpital ? dit-il sur un ton sceptique.

— Attention ! Vous vous approchez dangereusement du territoire discourtois. Vous vous étiez si bien débrouillé jusqu'à présent...

Marcus se hérissa à cette remarque manifestement provocatrice et Régina attendit l'inévitable réponse brutale, mais il ne se passa rien. Il prit une profonde inspiration puis proposa :

— Nous devrions changer de sujet.

— Effectivement, dit-elle en esquissant un sourire étonné. Elle abandonnait le sujet à contrecœur, car il n'avait pas précisé d'où lui venait sa balafre. De toute évidence, il s'agissait d'une brûlure, mais comment une personne pouvait-elle se brûler ainsi, et seulement au visage ?

—Cela signifie-t-il que vous consentez finalement à ce que mon frère courtise Louisa ?

—Dans la mesure où vous consentez à ce que je vous courtise. Je crois avoir prouvé que je pouvais me comporter en gentleman et satisfaire à vos exigences.

—Pas encore. Pas vraiment. Vous habiller élégamment et danser une valse sans m'offenser ne prouve pas grand-chose.

—Peut mieux faire ? C'est cela ? Ironisa-t-il en lui caressant la taille, ce qui la fit tressaillir. Et peut-être ensuite récompenserez-vous mes efforts...

— La vertu est une récompense en soi.

Il éclata de rire, le son de sa voix grave réveillant le souvenir du désir dans le ventre de Régina.

— Il ne s'agit pas de vertu, ma chère. La gent féminine pose des conditions saugrenues avant de daigner accepter la compagnie d'un homme. Si je m'y astreins, je compte bien obtenir quelque chose en retour. Si... chuchota-t-il, vous voyez ce que je veux dire.

Le sang de Régina ne fit qu'un tour.

—Vous devenez impertinent !

—Si je me souviens bien, un peu d'impertinence de temps en temps ne vous dérange pas. Dans un lieu approprié, évidemment !

Elle ravala sa salive et baissa promptement les yeux sur la cravate immaculée de son cavalier. Elle ne devait pas l'encourager dans sa présomption ; mais cinq nuits passées à se remémorer chaque caresse prodiguée par ses mains et sa bouche audacieuse avaient aiguisé son appétit. Elle avait désiré davantage de baisers, d'effleurements, d'avances scandaleuses.

À présent, Marcus la serrait si près qu'elle respirait la lotion capillaire et le savon sur sa peau. Sa taille imposante la ravissait, lui procurait le sentiment d'être protégée, en sécurité... désirée. Dangereusement désirée.

—Vous ne devriez pas me serrer si fort.

—Probablement pas, murmura-t-il.

—Les gens vont jaser.

—Laissez-les jaser.

Dieu merci la valse s'acheva avant qu'elle ne fonde littéralement dans ses bras vigoureux. Il la conduisit hors de la piste en resserrant son étreinte sur sa main gantée. Les mots qu'il lui avait chuchotés résonnaient dans sa tête.

« Peut-être ensuite récompenserez-vous mes efforts. »

Seigneur ! Y penser lui donnait presque le vertige.

À peine avait-elle eu le temps de se remettre que lady Hungate les aborda. La marquise, assommante au possible, jeta un coup d'œil scrutateur à Marcus à travers son lorgnon.

— À quoi ont bien pu penser ces dames pour vous laisser entrer à Almack, monsieur ?

Régina se raidit.

— Je pourrais en dire autant vous concernant, milady, grommela-t-il.

Lady Hungate arqua un sourcil choqué et méprisant.

— Il se trouve, ajouta-t-il, que vous et moi sommes au-dessus de la mêlée, ici à Almack. Ces dames ont dû être trop aveuglées par nos autres charmes pour s'en rendre véritablement compte.

Régina retint sa respiration, bouche bée devant le festival d'émotions qui s'affichaient sur le visage de la marquise qui passa de la méfiance à l'incrédulité. Cependant, comme lady Hungate se targuait souvent d'être plus intelligente que la moyenne, elle finit par esquisser un sourire mitigé.

— Donc, vous ne souhaitez plus me voir mise au pilori, lord Draker ?

Régina fut de nouveau plongée dans un abîme de perplexité. Marcus baissa encore la voix.

— Vous n'avez pas entendu les rumeurs qui courent à mon sujet, lady Hungate ? J'aime voir les belles dames se faire flageller. Mais seulement dans mon château, et pour un plaisir partagé, il va sans dire.

Seigneur ! Était-il inconscient ? À la stupeur de Régina, la marquise ouvrit son éventail, l'agita frénétiquement et s'adressa à elle sur un ton détaché.

— Prenez soin de vous, ma chère. Je ne suis pas certaine que vous soyez prête pour les goûts sophistiqués de Sa Seigneurie.

Elle eut un petit sourire gêné en direction de Marcus puis s'éloigna d'un bon pas.

Régina ne put s'empêcher d'émettre un soupir bruyant.

—Je n'arrive pas à croire que vous lui ayez dit ça, et encore moins qu'elle ne vous ait pas étripé dans la seconde !

— Moi-même j'ai du mal à y croire, admit-il, mais si je me souviens bien, c'est vous qui m'aviez conseillé de mettre les mauvaises langues de mon côté. Je ne pouvais pas nier avoir fait mention de sa mise au pilori.

—Vous avez eu de la chance qu'elle réagisse aussi bien à vos... insinuations ridicules.

—La chance n'a rien à voir là-dedans! dit-il en riant. Lady Hungate était une amie intime de ma mère, il y a bien longtemps. Toutes deux se régalaient de ce genre de discussions croustillantes. On raconte que dans sa jeunesse, elle a eu un amant friand de... ces activités « ridicules », comme vous les appelez.

— Non ! Une lady ne... ne peut pas...

— Y prendre du plaisir ? Certaines femmes en éprouvent des sensations voluptueuses, bien que je ne saisisse pas bien leurs motivations.

— Mais, lady Hungate, voyons !

— Pourquoi croyez-vous qu'elle m'ait immédiatement inspiré cette histoire de flagellation ? ajouta-t-il avec un clin d'œil. J'avais une existence avant de vivre reclus à Castlemaine, vous savez. Et ma mère était une commère invétérée.

— La mienne également, mais...

— Vous croyez qu'elle aurait rapporté ces histoires croustillantes à sa fille, son innocente enfant ? Cela ne signifie pas pour autant que ces choses n'existent pas.

Elle darda sur lui un regard interrogateur. Marcus n'était pas si détaché de la haute société qu'elle l'avait supposé. En outre, elle trouvait sa compagnie agréable, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine.

—J'avais raison, n'est-ce pas ?

— A quel propos ?

— Vous vous conduisiez de façon inconvenante dans le but d'éloigner Simon de Louisa. Me courtiser n'était, qu'une stratégie destinée à mettre un terme à leur relation.

— Disons plutôt que je n'estimais pas utile de m'appliquer. Bien qu'elle fût soulagée de l'entendre enfin s'exprimer avec honnêteté, Régina éprouva une certaine rancœur.

— Et maintenant ?

— Vous devriez connaître la réponse. Quel homme est resté insensible à vos charmes ?

Bizarrement, ses flatteries faisaient écho à celle proposée plus tôt à lady Hungate. Elle n'était pas certaine de préférer le Marcus poli par la bienséance qui se tenait devant elle.

—Ne faites pas offense à mon intelligence. Vous n'avez jamais eu l'intention de véritablement me courtiser.

—Qu'en est-il de votre côté ? S'enquit-il, le regard perçant. Si vous tenez à ce que je sois franc, milady, il faut vous y mettre aussi. Votre unique raison d'accepter mes avances était d'aider votre frère. Jusqu'à preuve du contraire, vous faites partie de son plan destiné à conduire Louisa sous l'influence de Prinny.

—Louisa est mon amie. Jamais je ne trahirais cette amitié. Et si tel était mon but, je ne vous aurais pas laissé m'embrasser.

—Vous désiriez goûter à l'aventure.

—Ce n'était pas ma seule motivation... murmura-t-elle.

—Ah ?

Les doigts de Marcus affirmèrent leur emprise sur ceux de Régina dont les joues s'empourprèrent. Elle fit un effort surhumain pour ne pas le quitter des yeux.

Il semblait sur le point de poursuivre leur conversation lorsque Cicely les rejoignit, manifestement bien décidée à jouer son rôle de chaperon.

Régina resta ébahie devant sa propre audace. Quelle folie d'avoir admis qu'elle n'était pas insensible à son charme ! Il ne fallait pas qu'elle l'encourage à penser que ses avances seraient accueillies avec bienveillance. Entre la conviction d'être l'instrument d'une stratégie ayant pour but d'éloigner Simon et cette miraculeuse transformation apparemment destinée à lui plaire, il y avait un fossé qu'elle avait du mal à franchir.



Elle s'imagina dans diverses situations. Comme la femme accompagnant son époux au théâtre ou à l'Opéra, échangeant des baisers dans leur loge, partageant des caresses dans la voiture. Comme la maîtresse du manoir, dans sa propriété à la campagne, dînant avec lui, organisant les affaires courantes de la maisonnée, consultant leur comptable pour les dépenses...

Balivernes ! Comme si elle avait pu déchiffrer les cahiers de comptes ! Ce soudain rappel de la réalité la plongea dans la détresse. Quel fantasme stupide ! Jamais elle ne pourrait devenir une épouse accomplie. Et les enfants ? Même si la nature leur épargnait son invalidité, comment pourrait-elle endurer l'humiliation d'une mère incapable de leur lire des histoires, et leur donner à penser qu'elle était idiote ? Que son époux la croie stupide ?

Jamais elle ne pourrait se marier, ni avec Marcus ni avec aucun autre homme. Pourtant, pour la première fois de sa vie, c'était son souhait le plus cher.

## Chapitre 13

*Rien ne vaut l'autorité d'un frère pour inciter une demoiselle à se conduire de manière irréprochable.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

« Ce n'était pas ma seule motivation... »

Cette phrase retentit dans l'esprit de Marcus pendant un long moment. Il s'était rendu à Almack pour apporter la preuve à Louisa, une bonne fois pour toutes, de la cruauté des amis de Régina... en vain. Au cours de ses précédentes sorties, il avait été victime de regards condescendants, d'apartés sournois et de sarcasmes, chaque fois qu'il frayait avec la haute société. A présent, on ne lui témoignait que curiosité, déférence ou vague réticence.

Parmi la foule chamarrée, Régina, vêtue de dentelle blanche et de soie bleue; paraissait majestueuse. Ses boucles dorées étaient ornées de fleurs; il émanait d'elle la douce chaleur du printemps finissant. Elle affichait vis-à-vis de Marcus une attitude bienveillante. Depuis la piste de danse ou la table des rafraîchissements, elle le couvait de regards appuyés.

Autour d'elle, son habituelle cour d'admirateurs transis, tant masculins que féminins, et pourtant, c'était lui qu'elle gratifiait de ses sourires, lui avec qui elle discutait le plus.

Il ne savait que penser. Était-il possible qu'il se soit mépris non seulement sur le compte de Régina, mais sur le reste également? Ses hypothèses sur Louisa et Simon pouvaient-elles être erronées ?

Non, impossible. Régina n'avait probablement rien à voir dans tout cela, mais Foxmoor avait à coup sûr un plan.

— Quelle est votre opinion sur la guerre, lord Draker ? Demanda Régina. Boney est-il enfin vaincu ?

Marcus prêta de nouveau attention à la conversation entre elle et son groupe d'amis qui semblaient fort aises de le côtoyer.

Sa première impulsion fut de dire qu'il se fichait bien de la guerre, mais sachant qu'une telle réponse serait «indigne d'un gentleman », il s'efforça de répondre.

—Boney pourrait difficilement s'échapper de l'île d'Elbe, gardé comme il l'est par les soldats anglais.

—Surtout si ces militaires anglais ont votre carrure, milord, remarqua une jeune dame avec un fort accent espagnol. Et s'ils sont aussi robustes que vous.

—Les joues rosies par la timidité, elle baissa les yeux.

Marcus cilla. Rêvait-il ou était-elle en train de flirter avec lui ? Il ne se rappelait même plus la dernière fois où cela lui était arrivé.

—Je crois que des fusils Purdey seraient bien plus utiles pour tenir Boney en respect qu'un bataillon de gros bras, marmonna-t-il avec embarras, peu habitué qu'il était aux flatteries.

—Vous maniez les armes, Draker ? S'enquit une voix masculine.

—De temps en temps, répondit Marcus avec une certaine réticence. Je dois maintenir la population de cailles dans des proportions raisonnables à Castlemaine sans quoi elles dévasteraient le domaine.

—Quel type d'arme utilisez-vous ? S'enquit un autre lord qui devait avoir le même âge que Marcus. James Purdey fabrique des fusils à silex de qualité, je vous l'accorde, mais je préfère les Manton.

Avez-vous vu le dernier modèle de Purdey ? interrogea Marcus, à l'aise sur le sujet. On m'a dit qu'il est supérieur à celui utilisé par l'armée en ce moment.

Ils devisèrent encore un moment sur les armes à feu, jus qu'à ce qu'une lady les interrompe :

— Est-ce la cause de votre cicatrice, lord Draker ? Un fusil à silex ?

Marcus se raidit, mais avant qu'il n'ait pu dire quoi que ce soit, Régina prit la parole :

— Non, non, une chute de cheval, pas étonnant pour un gentilhomme aussi actif que lord Draker.

En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, elle venait de transformer ce qu'il avait toujours considéré comme une marque infamante en insigne remarquable. Puis, de main de maître, elle changea de sujet en évoquant leur soirée à l'Opéra, sans que personne n'émette d'objection.

Il la scruta d'un air perplexe : elle n'avait même pas donné sa version des faits concernant sa balafre, une hypothèse proche de la vérité. Pourquoi ? Afin de le protéger d'autres questions ?

La conversation se prolongea paisiblement, et à un moment

le regard de Régina rencontra celui de Marcus. Il en eut le souffle coupé tant il était empli de tendresse. La vie ressemblerait à cela s'il l'épousait, songea-t-il. Elle prendrait sa défense, même s'il n'en avait pas besoin, l'accompagnerait aux soirées, danserait sans cesse avec lui, dînerait tard, à la lueur des bougies, partagerait sa couche, partagerait tout.

Un étrange et ardent désir le submergea. Et si, après tout, il pouvait appartenir à ce monde ? Pourquoi n'aurait-il pas lui aussi un avenir, une femme, des enfants, des amis ? Si, finalement, il prenait la place qui lui revenait au sein de la société... Bon sang ! Pourquoi penser à cela ? Pourtant, il ne pouvait plus s'empêcher d'imaginer une vie en dehors de Castlemaine, une vie comme celle de tout le monde.

« Attention ! » lui souffla une voix intérieure. De telles pensées étaient dangereuses et prématurées. Onze soupirants avaient déjà été éconduits par *La Belle Dame*. Pourquoi accepterait-elle le douzième ?

Et pourquoi ne l'accepterait-elle pas ? À bien y réfléchir, Marcus se considérait comme un bon parti : son titre, sa fortune, et ses origines suffisaient à lui attirer les faveurs de n'importe quelle lady. Restait son statut de paria. Toutefois, maintenant que sa réputation s'améliorait, les choses pourraient bien évoluer.

Peut-être pourrait-il rendre les choses possibles. Régina aimait ses baisers, il n'avait aucun doute là-dessus. Il subviendrait à ses besoins, si vivre loin de la ville une partie de l'année ne la dérangeait pas outre mesure. Il s'arrangerait pour

qu'elle ne souhaite plus le quitter, lui ferait un enfant ou deux, la liant irrémédiablement à lui et Castlemaine.

« Ce genre de vie n'a jamais suffi à ta mère. »

Certes, mais sa mère avait été poussée au péché charnel par le diable en personne. Si Régina devenait sienne, il la préserverait de telles tentations.

Il fit un effort surhumain pour revenir à la conversation, à l'évocation des tribulations d'un gentleman confronté à la rénovation de son domaine. Les commentaires de Régina s'avérèrent étonnamment précis. Jamais il n'aurait soupçonné qu'elle savait ce qu'était une fenêtre en oriel ou avait un avis sur les toits en saillie. Ses centres d'intérêt semblaient plus vastes qu'il ne l'avait imaginé. On m'a dit que votre père avait entrepris, voici de cela un bon moment, une restauration de grande envergure, à Castlemaine, lui dit un gentleman, le forçant ainsi à se joindre à la discussion. A-t-il réussi à faire exécuter les travaux dans des délais raisonnables ?

Cela a pris plusieurs années en réalité, répliqua Marcus. Quand j'étais enfant, je trouvais tout à fait normal d'avoir des échafaudages dans la salle à manger.

La demoiselle espagnole qui s'était rapprochée timidement le considérait avec attention.

— Castlemaine est votre demeure, lord Draker ? Il opina du chef.

— « Castel » veut bien dire château, n'est-ce pas ? C'est un château ?

— Non, Silvia, lui répondit lady Amanda, sa cousine, sur un ton supérieur. Je ne crois pas que ce soit véritablement un château. Vous n'êtes pas en Angleterre depuis suffisamment longtemps pour comprendre certaines choses. Beaucoup de domaines ont le mot « château » dans leur nom, mais n'en sont pas pour autant.

La demoiselle rougissant comme une pivoine, une réponse narquoise vint à l'esprit de Marcus. Alors qu'il s'apprêtait à rembarquer lady Amanda, Régina adressa un sourire complice à la jeune étrangère mortifiée.

— Si, si, il s'agit bien d'un château. Il date du... Elle se tourna vers Marcus.

— ... début du XV<sup>e</sup> siècle, n'est-ce pas ?

— Environ, oui, répliqua-t-il, rasséréiné par la gentillesse que Régina témoignait à la jeune femme et par la façon dont elle défendait Castlemaine.

«Voilà qui est bon signe, très bon signe. »

—Il y a même un donjon, et des cachots, renchérit Régina, le regard pétillant.

—C'est vrai ? S'enquit la demoiselle visiblement impressionnée. De vrais cachots ?

Son enthousiasme était contagieux. Marcus lui adressa un sourire chaleureux.

— On m'a raconté qu'ils étaient utilisés pendant le règne de Henri VIII mais depuis, ils n'ont servi qu'à entreposer de la viande, du vin et d'autres denrées.

— Et vous ? Qu'y conservez-vous, sir ? interrogea lady Amanda en battant des cils.

Encore une dame qui flirtait avec lui. Il n'en revenait pas.

— Rien qui puisse vous intéresser, Amanda, rétorqua Régina. Marcus darda vers elle un regard scrutateur. Se pouvait-il qu'elle soit jalouse ? Incroyable.

— Vraiment ? répliqua lady Amanda tout à trac. Comment pourriez-vous le savoir ? À moins d'y avoir mis les pieds... Vous avez dû vous rendre à Castlemaine, pour si bien connaître le « château ».

—Eh bien... Je... C'est-à-dire... balbutia Régina les joues en feu.

—Son frère s'est épris de ma sœur, voyez-vous, intervint promptement Marcus. Ils ont bien sûr visité Castlemaine.

Comme lady Amanda et ses interlocuteurs échangeaient des regards entendus, Marcus songea qu'il était grand temps de mettre un terme à cette périlleuse conversation.

—Je vous prie de nous excuser. Lady Régina m'a promis la prochaine danse, dit-il en lui offrant le bras.

Régina lui sourit avec gratitude et l'accompagna jusqu'à la piste de danse.

—Merci, chuchota-t-elle lorsqu'elle fut assurée de ne pas être entendue.

—Je suppose que cela ne déplairait pas à lady Amanda de voir votre réputation ternie.

—Elle n'est heureuse que quand les gens de son entourage sont frappés par l'adversité.

—Est-ce le genre de personne que vous considérez comme une amie ?

—Admettons que je la considère comme un mal nécessaire. .. Mais dites-moi, avez-vous apprécié votre conversation à propos des armes avec ces gentlemen ?

—Plus ou moins.

—L'un d'eux est le frère d'Amanda. C'est un homme absolument adorable, quelqu'un avec qui j'aime parler. Néanmoins, pour pouvoir profiter de sa compagnie, je suis parfois contrainte de supporter sa sœur.

—Si j'étais vous, je me moquerais tant de l'un que de l'autre.

—Mais il existe certainement des personnes que vous souffrez de fréquenter, des gens dont vous appréciez la compagnie, les Iversley peut-être.

—Je n'ai pas à supporter leurs amis. D'ailleurs, leurs relations n'ont rien d'assommant.

—Vous endurez bien les amis de votre frère, par exemple.

—Mon frère ? S'étonna-t-il.

—Oh ! Je vous en prie, ne jouez pas les innocents avec moi ! J'ai bien vu que vous vous entendiez bien avec M. Byrne. Tout le monde sait qu'il s'agit de votre demi-frère.

—Ce n'est pas ce que prétend Prinny.

—Certes. Mais ce n'est pas parce qu'il ne l'a pas reconnu officiellement qu'il n'est pas son père, tout comme le vôtre. Et je vous parie que si l'un de vous deux daignait ranger son orgueil dans sa poche pour approcher Son Altesse, il vous traiterait avec la générosité qu'il a témoignée à ses autres enfants naturels.

—Admettons, mais j'en doute. Et quelle que soit l'aide que Prinny nous consentirait, elle ne serait pas sans conditions. Jamais de la vie je ne m'abaisserai à accepter ses satanées conditions.

Ils s'arrêtèrent près de la table des rafraîchissements où il n'y avait personne pour le moment. Comme Marcus la servait, Régina darda sur lui un regard intense.

— Est-ce la raison pour laquelle vous avez chassé le prince de votre domaine, il y a quelques années ?

—Je l'ai renvoyé de chez moi parce qu'il a fait passer ma mère pour une dévergondée.

— Vraiment ?

Il pouvait lire sur son visage les pensées de Régina. « Il faut être deux pour faire une dévergondée. » Il avait passé la moitié de sa vie à ignorer cette pénible vérité et refusait toujours d'y réfléchir. Il se versa un verre de citronnade.

—Nous ne parlions pas de ma mère, grommela-t-il, mais de Byrne. Et je ne vois pas le rapport avec le reste. Ni pourquoi vous estimez que nous nous entendons comme larrons en foire.

—Il n'y a que lui qui ait pu vous décrocher ce laissez-passer. Il est de notoriété publique qu'il a... fréquenté de manière intime une des dames patronnesses.

—Vous savez beaucoup trop de choses qu'une lady telle que vous devrait ignorer.

—J'essaye de me tenir au courant des commérages.

—Pour quelle raison ?

—Afin de mieux distinguer mes amis de mes ennemis.

—Dans quel monde vivez-vous pour devoir faire une chose pareille ? observa-t-il en levant son verre dans une parodie de toast.

—Votre univers est-il différent ? Vous n'écoutez pas les rumeurs locales concernant vos métayers ? Vous devez être au courant de la situation des familles voisines, qui est fiable et qui ne l'est pas... Vous ne vous basez pas sur une quelconque connaissance du terrain ?

— Ça n'a rien à voir !

— Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas de votre rang ? Admettez-le, Marcus, votre monde n'est pas différent du mien. Il abrite le bien et le mal, le frivole et le grave. Et si une personne doit survivre dans l'un ou l'autre de ces mondes, il, ou elle, doit faire la part des choses.

Jamais il n'y avait songé sous cet angle.

—Je suppose, concéda-t-il.

— Votre domaine, vous l'avez construit et préservé, c'est pourquoi vous vous y sentez chez vous. Mais vous pourriez tenter de comprendre mon univers, si



vous vouliez bien vous en donner la peine. C'est ici qu'est votre place. Je ne comprends pas pourquoi vous vous échinez à le refuser.

—Jamais je n'ai été à ma place dans la société à laquelle vous faites référence.

—Nuance : vous n'avez jamais cherché à vous y intégrer.

—Je n'en voyais pas l'intérêt, et je ne le vois toujours pas.

—Le mariage de Louisa sera plus facile si vous y veillez personnellement, c'est ça ?

—Vous a-t-on déjà dit que vous étiez bien trop intelligente pour votre propre bien ?

—Non. À part vous, répondit-elle.

Son sourire désarmant transperça Marcus de part en part, traversa la carapace qui le protégeait depuis si longtemps, et diffusa en lui une douce chaleur. Il désirait cette femme. Cela lui paraissait insensé, complètement déraisonnable, mais il la voulait. Et pas seulement dans son lit.

Il souhaitait Régina à ses côtés à Castlemaine et, s'il le fallait, dans l'hôtel particulier londonien qu'il acquerrait.

Elle lui rappelait *La Femme vêtue de Soleil*, le tableau de Blake qu'il possédait. Si seulement elle pouvait ne briller que pour le vicomte Dragon...

— Eh bien, ils semblent faire la paire ! Observa soudain une voix masculine.

Le sourire de Régina se figea en un masque de politesse; qu'elle adressa à ce nouvel interlocuteur.

— Bonsoir, Henry. Quel plaisir de vous voir parmi nous, ce soir!

Marcus s'efforça d'accueillir le gentleman avec courtoisie

— Whitmore. Nous nous apprêtons à aller danser.

— Avec vos verres pleins, j'en doute, ironisa-t-il en se servant à la source de citronnade presque tarie. Inutile de jouer à ce jeu avec moi. Tous ces gens peuvent bien croire à votre petit manège, mais en ce qui me concerne, je sais bien ce qui se passe entre vous deux.

Marcus vit une lueur d'inquiétude danser dans les yeux de Régina.

—J'ignore de quoi vous voulez parler, dit-elle sèchement en posant son verre pour prendre le bras de son cavalier. Nous allons effectivement danser. Donc, si vous voulez bien nous excuser...

Ne souhaitant pour rien au monde la voir endurer de nouveau les accusations de cet imbécile, Marcus n'opposa aucune résistance à l'empressement de Régina.

— Qu'avez-vous gagné à votre pari, Draker? S'enquit Whitmore à la cantonade.

Marcus s'arrêta net, d'autant qu'il remarqua la panique dans le regard de Régina. S'extirpant de la ferme emprise de la jeune femme, il se retourna.

—Quel pari ?

—Celui entre elle et son frère. Vous savez bien, Foxmoor a parié que Régina serait incapable de vous transformer en gentleman.

Comme celle-ci, circonspecte, ne niait pas, Marcus se trouva plongé dans un abîme de perplexité.

— Ah ! Ce pari là ?

Marcus vit que Whitmore n'était pas dupe. Il s'était aperçu que le vicomte ignorait totalement l'existence d'un tel pari.

—Dites-moi, reprit Henry en s'adressant à sa cousine. Quelle récompense votre frère vous a-t-il promise contre cette « bonne œuvre » ?

—Ne soyez pas ridicule ! S'empessa de répondre Régina. Lord Draker n'a rien d'une bonne œuvre.

—Oui, bon, peu importe comment vous appelez cela. Toujours est-il que vous avez réussi à rendre Draker présentable. Félicitations !

« Bonne œuvre. » Ces mots résonnaient douloureusement dans la tête de Marcus, tandis que Whitmore jubilait manifestement en sirotant sa boisson.

— Alors, qu'avez-vous gagné, Régina ?

— Rien... bredouilla-t-elle. Je veux dire qu'il ne s'agissait pas d'argent.

Marcus bouillonnait intérieurement. Jusqu'à cette dernière réplique, il avait espéré que Whitmore se fourvoyait. Mais non. De toute évidence, Régina avait fait un pari avec son fichu frère. Tout cela semblait à présent clair comme de l'eau de roche. Pourquoi, sinon, aurait-elle accepté son propre marché ? Et dire

que, quelques instants plus tôt, il brodait des histoires sur le joli couple qu'elle et lui formeraient à Castlemaine.

« Quel idiot ! » se tança-t-il. Il aurait mieux fait d'écouter ce que son intuition lui dictait au lieu de se laisser envoûter par les charmes de cette séductrice, et plonger tête baissée dans cet océan tumultueux. Il savait bien qu'elle ne pouvait pas réellement s'intéresser à lui. Pourquoi s'était-il persuadé du contraire ? Parce qu'elle avait répondu à quelques-uns de ses baisers ? À ses caresses brûlantes ? Sans doute une ruse de plus pour arriver à ses fins et gagner son pari.

Elle l'avait gagné, oui, et haut la main ! A présent, il serait considéré comme un pathétique imbécile qui avait enduré ses sarcasmes et était devenu un petit chien servile, à l'image des autres soupirants de la belle. Foxmoor devait être en train de se plier de rire.

« C'est ici qu'est votre place. Je ne comprends pas pourquoi vous vous échinez à le refuser. »

Mon Dieu, comment avait-il pu être aussi stupide !

Oh, mais c'était terminé ! Il se damnerait plutôt que de montrer à Régina ou Whitmore l'ampleur de sa désillusion.

—Je vais vous dire ce qu'elle a gagné, reprit-il en posant son verre et en offrant son bras à Régina, bien qu'il eût envie de lui tordre le cou. Apparemment, Foxmoor ne vous a pas tout expliqué. Il était réticent à ce que je courtise sa sœur, arguant de mes manières peu civilisées. Ils ont donc fait le pari de me transformer ; je gagnais ainsi la bénédiction de Foxmoor. Comment aurais-je pu résister à une telle récompense ?

—Courtiser ? grommela Whitmore en blêmissant.

—,Parfaitement, répliqua Marcus en s'efforçant de sourire, Voyez-vous, Régina ne refuse pas *ma* demande en mariage.

Le visage du cousin avait perdu toutes ses couleurs, et Régina émit un vague grommèlement de protestation.

— Maintenant, continua Marcus, si vous voulez bien nous excuser, nous allons danser.

Régina à son bras, il se retourna et marcha d'un pas martial vers la piste. Fort heureusement, elle le suivit de bon gré. Si elle avait résisté, il l'aurait tirée de force.

Sans doute se félicitait-elle de ses efforts couronnés de succès. Il ne lui donnerait pas la satisfaction de voir sur son visage l'effet dévastateur qu'avaient eu sur lui les révélations de son cousin.

— Vous vous en êtes tiré à merveille, murmura-t-elle. De l'acide n'aurait pas eu moins d'effet sur lui que ce compliment. Il parvint toutefois à répondre nonchalamment:

—Heureux de savoir que vous approuvez.

—Marcus, ce n'est pas du tout ce que vous croyez... Elle s'interrompit lorsqu'un gentleman les aborda.

— Lady Régina, vous m'aviez promis cette danse, n'est-ce pas ?

Pour une fois, Marcus fut soulagé de la voir si populaire.

—Je suis navrée, monsieur Jerrold, j'avais oublié votre invitation et j'ai accepté celle de lord Draker.

— Ne vous en faites pas, répondit Marcus, honorez donc votre engagement. Je patienterai jusqu'à la prochaine danse.

— Mais...

Régina n'eut pas le temps de répliquer qu'il avait déjà lâché son bras, s'était incliné en une révérence gracieuse, et avait pris congé.

Adressant un bonjour ici, un sourire là, se comportant comme si rien ne s'était passé, Marcus se dirigea vers la porte. Il détestait feindre, mais il était hors de question de gâcher ses progrès substantiels. Il lui fallait penser à Louisa. Et puisqu'il venait de se jurer de ne plus approcher lady Régina, il devait commencer aujourd'hui, et se maîtriser. Au prix d'un effort surhumain, il réprima donc son envie d'exploser de rage à la figure de chaque personne qu'il croisait.

Il se serait damné plutôt que d'assister à l'étalage des sentiments victorieux de lady Régina. Il était venu seul et pourrait partir aisément, sans susciter le moindre sourcillement.

Comme il descendait le grand escalier, une voix l'appela. Serrant les mâchoires, il fit mine de n'avoir pas entendu et accéléra le pas vers le foyer.

Derrière lui, le bruissement de la toilette de bal de Régina s'intensifia. Malheureusement, une fois le grand hall atteint, il dut attendre qu'un domestique fasse venir son tilbury.

Parvenue à ses côtés, elle demanda :

— Que faites-vous ?

Il s'empara de son couvre-chef et de son manteau qu'on lui rendait mais ne les mit pas.

— Je rentre chez moi. J'ai ma dose d'Almack pour la soirée.

— Vous ne pouvez pas partir sans me laisser une chance de vous parler ! protesta-t-elle.

— Avez-vous, oui ou non, parié avec Simon que vous feriez de moi un gentleman ?

— Oui, mais...

— Dans ce cas, je n'ai rien à vous dire. Vous avez gagné votre pari.

Marcus descendit les marches pour rejoindre la voiture qu'on lui avançait. Régina le suivit.

— Marcus, je vous en supplie, écoutez-moi !

Pour toute réponse, il bondit dans sa voiture, et envoya valser son chapeau et son manteau sur le siège voisin. Le valet n'avait pas refermé la portière, que Régina s'était elle aussi hissée dans le tilbury.

— Je vous conseille de descendre, madame. Je m'en vais. À moins que vous ne vouliez partir avec moi...

— Vous ne feriez pas cela ! Vous savez pertinemment que cela ruinerait ma réputation.

— John, s'écria-t-il, en route !

Comme l'attelage se mettait en branle, il lui jeta un regard meurtrier.

— C'est votre dernière chance. Je demande à mon valet de s'arrêter, mais seulement pour que vous descendiez.

Paniquée, Régina regarda les lumières d'Almack qui s'éloignaient rapidement. Puis, avec détermination, elle releva fièrement le menton, croisa les bras sur sa poitrine et se tourna vers Marcus.

— Il faudra que vous me jetiez de votre voiture, parce que je n'en bougerai pas tant que nous n'aurons pas discuté.

Bon sang ! Le seul fait qu'elle ait couru à sa suite apaisait déjà la colère de Marcus. Mais si elle avait en plus l'intention de lui présenter ses excuses...

Non. Peu lui importaient ses arguments fallacieux. Tout ce qu'elle voulait, c'était qu'il soit à sa botte, comme les autres hommes. Quoi qu'elle ait pu gagner à ce pari, elle ne remporterait plus rien à ses dépens. Il y veillerait bien.

## Chapitre 14

*Méfiez-vous des hommes qui risquent de ruiner la réputation de votre protégée dès l'instant où vous tournerez le dos.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

— Comme vous voudrez, répliqua Marcus. Restez dans ma voiture, je m'en fiche pas mal.

Son ton implacable fit tressaillir Régina. Elle regretterait probablement sa décision impulsive ; pourtant, si elle le laissait partir maintenant, elle ne le reverrait peut-être plus jamais. Cette seule idée lui était insupportable.

Elle avait vu dans son regard cette lueur de panique mêlée d'un sentiment de trahison, lorsque Henry avait mentionné ce pari stupide. À présent, elle refusait de le laisser penser qu'elle l'avait utilisé de manière aussi abjecte.

Elle ne pouvait le blâmer de sa réaction, mais elle ne le laisserait pas la bannir définitivement de sa vie.

—Bon, pouvons-nous parler, à présent ? demanda-t-elle.

—Il n'y a rien à dire, maugréa-t-il en détournant les yeux vers la vitre.

—Mince ! Le dragon était de retour, se protégeant avec son épaisse carapace et son air dédaigneux, et prêt à se réfugier dans son antre.

Elle n'avait pas de temps à perdre. La fille d'un duc ne montait pas dans la voiture d'un gentleman sans chaperon. Si qui-

conque l'apprenait, cela nuirait gravement à sa réputation. Il fallait donc qu'elle se sorte promptement de cette périlleuse situation.

— Vous vous trompez, il y a beaucoup à dire, dit-elle, bien résolue à le provoquer si c'était la seule façon de le faire parler. Vous vous êtes vanté devant mon cousin d'avoir demandé ma main, ce qui est un mensonge éhonté !

Il se raidit mais conserva son calme et répondit sèchement

— Faites comme vous voulez, rassurez-le en rétablissant la vérité. Je me fiche de ce que vous lui direz.

— Quel entêté !

— Et si je lui disais qu'il s'agit d'un malentendu, que jamais il n'a été question de « bonne œuvre » ?

— Dites-lui ce qui vous chante.

— Marcus ! Vous savez pertinemment que je ne vous considère pas comme cela.

— Je sais ce que je représente à vos yeux, et je n'en ai cure, madame.

Oh que si ! Régina n'était pas dupe. Sa nouvelle attitude de gentleman modèle était encore trop récente pour dissimuler son irritation.

— Vous êtes suffisamment intelligent pour réaliser que j'ai mieux à faire de mon temps que de modeler un homme aussi obstiné et fruste que vous en un parfait gentleman.

— Ah ? Mais il y a ce pari qui a dû être palpitant, n'est-ce pas ?

— Pour votre gouverne, c'est Simon qui a suggéré cette aberration après que je lui ai fait part de notre relation. Il a supposé que ma motivation était de vous perfectionner, alors il *M'a* posé des conditions. J'ai failli refuser, jusqu'à ce qu'il en précise les termes. J'ai alors songé qu'il s'agissait d'une occasion pour tester ses véritables intentions à l'égard de Louisa.

— Ce n'est vraiment pas la peine de vous justifier, grommela-t-il. Je me fiche de ce pari.

— Il ne s'agit pas seulement d'un pari. Vous ne souhaitez pas en connaître les modalités ?

— Pas vraiment, lady Régina. Peu m'importe de savoir si vous en avez retiré une nouvelle harpe, une robe ou un bijou. Voilà qui suffit à présent. Dois-je vous escorter jusqu'à Almack ?

— Pas encore.

Cet arrogant ne croyait pas un mot de ce qu'elle lui expliquait !

— Si Simon gagnait, je cessais de me mêler de ses affaires concernant Louisa.

— Si je gagnais, il devait vous demander officiellement la main de votre sœur, et



respecter votre décision. Il ne s'agissait pas d'une harpe, espèce de mufler, mais de m'assurer que Simon ne se servait pas de Louisa ! J'ai songé que s'il acceptait ces conditions, cela signifiait qu'il était sincère. Voilà l'unique raison pour laquelle j'ai fait ce pari stupide.

Pendant un court instant, elle crut l'avoir atteint. Les muscles de sa mâchoire parurent se détendre, mais il prit une longue respiration, secoua les épaules d'un air désabusé et lui adressa un regard réfrigérant.

—Ce n'est pas la peine d'inventer tout cela afin de ménager ma fierté. Peu importe le pari. Après tout, nous avons usé chacun de nos stratagèmes. Nous voilà donc quittes.

—Qu'entendez-vous par là ?

—Whitmore avait raison, j'avais besoin de réintégrer la haute société, et vous m'y avez aidé. Maintenant, je peux me débrouiller seul... Je vous remercie, mais je n'ai plus besoin de vos services.

Régina eut le souffle coupé par ces paroles cruelles. Marcus s'était-il intéressé à elle uniquement parce qu'elle pouvait lui être utile ? Non. Impossible. Son orgueil était blessé et il ripostait comme il pouvait.

—Ainsi nos baisers, nos caresses n'étaient qu'un moyen pour arriver à vos fins ?

—Vous vous ennuyiez, répliqua-t-il en haussant les épaules. Vous vouliez une aventure, je vous l'ai donc offerte. C'était la seule façon de m'assurer que vous ne me laisseriez pas tomber.

—Je vois.

Elle n'était pas dupe. S'il avait prétendu ne plus s'intéresser à elle, pourquoi pas. Mais de là à affirmer qu'il ne l'avait jamais désirée... Le vicomte Dragon n'était guère doué pour dissimuler ce genre de choses.

Elle déboutonna ses gants lentement, l'un après l'autre, et décela chez Marcus une légère tension.

— A présent que vous avez eu de moi ce que vous vouliez, vous pouvez cesser de feindre de me désirer, c'est cela ?

Il hésita une fraction de seconde, les yeux rivés sur les mains dénudées de Régina.

— Parfaitement. Elle déposa ses gants sur la banquette puis se pencha afin de réajuster son soulier et offrir à Marcus une vue plongeante sur son décolleté. Elle s'efforça de ne pas rouler des yeux choqués devant le regard luisant de son vis-à-vis. Les hommes étaient tellement prévisibles !

— Vous voulez dire que je ne vous attire plus du tout.

— Exactement, marmonna-t-il.

Le prenant de court, elle changea de place pour venir s'asseoir à côté de lui. Elle profita de sa perplexité pour poser sa main dénudée sur sa cuisse musculeuse.

— Donc, cela ne vous fait absolument rien quand je fais cela.

Il déglutit.

— Rien du tout.

Avec son autre main, elle caressa son visage rasé de près.

—Et ceci ne vous affecte pas ?

—Je... non...

—Je ne vous crois pas, lui murmura-t-elle à l'oreille.

Elle déposa un baiser sur le lobe de son oreille, à la racine de ses cheveux coupés court, puis sur sa joue, humant le parfum de son huile de rasage.

—Parce que... bredouilla-t-il, haletant, vous n'avez pas l'habitude qu'un homme vous résiste...

—Ce n'est pas vrai.

Elle promena ses lèvres jusqu'à celles de Marcus et accompagna ses baisers d'une caresse sur son autre joue. Lorsqu'elle lui effleura sa lèvre inférieure, il se ressaisit et la repoussa.

—Arrêtez ! dit-il d'une voix grave.

—Que se passe-t-il ? Je croyais que vous ne me désiriez pas.

—En effet. Je... Vous ne faites que vous rendre ridicule.

—Je ne crois pas, objecta-t-elle en lui prenant le visage dans ses mains pour le tourner vers elle. Puisque de toute façon ma réputation risque fort d'être déjà entachée par cette escapade dans votre tilbury, je détesterais que cela n'en ait pas valu la peine.

Elle colla soudain ses lèvres aux siennes. Bien qu'un frisson imperceptible le parcourût, Marcus demeura impassible, chaque muscle tendu et résistant à ses avances. Ce ne fut que lorsqu'elle effleura de sa langue le contour de sa bouche qu'il laissa enfin échapper un murmure rauque.

Il recula de nouveau. Sur son visage s'imprimait à présent le masque du désir éclairé par un regard étincelant.

— La peste ! jura-t-il en la prenant dans ses bras. La peste soit de vous !

Puis il lui arracha un baiser passionné.

Jamais Régina n'avait été embrassée avec autant de fougue, d'empressement. Elle aurait carrément flanché si elle avait été forgée du même fer que toutes ces frêles donzelles qu'elle côtoyait. Elle enroula ses bras autour de son cou et s'abandonna au plaisir de cette étreinte enivrante.

Enfin ! Elle avait gagné ! Elle ignorait quoi, mais elle se sentait vivante, vibrante entre ses bras vigoureux et réconfortants. Rien n'avait plus d'importance que cet instant magique.

Après de longues minutes où il lui dévora la bouche, lui caressa avidement la taille, les hanches, il s'arracha à leur baiser.

— Êtes-vous heureuse, à présent ? S'enquit-il en déposant une pluie de baisers sur ses joues, son cou, sa gorge.

— Parce que je viens de vous prouver que vous me désirez encore ? répondit-elle en arquant le cou afin de lui faciliter la progression. Oui, je suis ivre de bonheur.

— Ma belle ensorceleuse, mon impudente sirène... murmura-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille. Vous ne pouviez pas vivre sans être certaine de me voir ramper à vos pieds, tel un petit chien, comme tous ces soupirants qui m'ont précédé.

— Si j'ai dans mes bras un petit chien, je frissonne à l'idée que vous pourriez devenir un chien de garde, plaisanta-t-elle. Non, vous vous méprenez : jamais je ne suis montée seule dans la voiture d'un de ces prétendants.

— Si vous restez ici avec moi une minute de plus, vous risquez de ruiner votre réputation, ajouta-t-il en dardant sur elle un regard solennel.

—Je sais.  
—Et cela ne vous dérange pas ?  
Aussi étrange que celui puisse paraître, elle s'en moquait.  
—Non.  
—Vous avez gagné votre pari, il n'est pas nécessaire que vous restiez avec votre « bonne œuvre ».  
—Cessez d'utiliser ce terme ! S'exclama-t-elle, blessée. Si, telle est votre opinion, encore maintenant, je n'ai plus rien à faire avec vous !  
Elle tenta de se dégager de leur étreinte, mais n'y parvint pas.  
— Trop tard, chuchota-t-il avec un petit sourire. A présent que nous voilà loin de tout, j'espère bien profiter de la situation.  
Bien qu'effarouchée par ces paroles, Régina n'opposa cependant plus aucune résistance. Qu'avait-il en tête ? Ses joues s'empourprèrent lorsqu'il entreprit de délayer son corsage.  
—Vous... vous n'avez pas véritablement l'intention de me compromettre ?  
—Non. Mais si vous vous en souvenez, je souhaitais une récompense pour mes efforts, dit-il en dénudant une épaule nue, puis un sein. Et j'aimerais la recevoir maintenant.  
Avant qu'elle ne puisse émettre la moindre protestation, il porta ses lèvres au sein découvert.  
Seigneur ! C'était aussi délicieusement envoûtant que la fois précédente !  
Régina ferma les yeux. Marcus taquinait de sa langue fiévreuse son mamelon qui durcissait, lui procurant une imperceptible douleur que seule sa bouche pouvait apaiser.  
Il porta son attention sur son autre sein, le caressant, le pressant avec tant d'expertise qu'elle se cambra plus encore, assoiffée de plaisir.  
Elle se rendit à peine compte qu'il retroussait sa robe, sa main à mi-cuisse fouillant parmi ses jupons.  
—Marcus! Soupira-t-elle enfin, haletante. Nous ne devrions peut-être pas...  
—Si. Je vais devenir fou si vous ne me laissez pas vous caresser.

—Si vous me touchez là, c'est moi qui vais devenir folle, répliqua-t-elle en se débattant mollement.

—Je l'espère bien, dit-il. J'aimerais vous mettre dans l'état dans lequel vous m'avez mis pendant toute une semaine.

Il continua son exploration audacieuse jusqu'à ce qu'il puisse enfin glisser sa main sous ses jupons.

Elle aurait dû protester. Au lieu de cela, elle attendit de voir ce qu'il lui préparait comme prochaine caresse. Ecartant délicatement les étoffes froufrouantes, il dessina une arabesque sur sa toison soyeuse et atteignit le point sensible qui frémissait entre ses cuisses. A la seconde où de ses doigts il y imprima une légère pression, elle dut réprimer un violent sursaut.

Lorsqu'il réitéra sa caresse, elle gémit :

—Oh ciel ! Juste ciel !

—Pas encore, dit-il, le regard brillant de malice, mais je vous promets le septième ciel, pour bientôt.

Il tint parole. Comme il frottait et excitait cette infime partie de son intimité, Régina s'arc-bouta afin d'accueillir le doigt de Marcus.

Stupéfaite devant cet assaut délicieusement érotique, elle écarquilla les yeux. Tandis qu'elle s'agrippait au manteau de

son compagnon, il retira son doigt. Pour l'introduire de nouveau, et entamer un va-et-vient, sur un rythme voluptueusement enivrant qui coupa le souffle de Régina.

Elle avait entendu parler de pratiques érotiques mais n'avait jamais fait l'expérience d'une caresse aussi intime et dévastatrice. Elle aurait voulu que jamais ces doigts ne cessent leur danse frénétique en elle.

—Comment trouvez-vous ce petit intermède ? demanda-t-il d'une voix rauque.

—Merveilleux ! murmura-t-elle, puis se ravisant : *Je...* ne voulais pas dire cela.

—Pourquoi pas, si c'est la pute vérité ? dit-il sur un ton qui la fit fondre littéralement. N'ayez jamais honte de profiter de ces plaisirs-là. Dieu sait combien j'aime vous voir les apprécier.

La respiration haletante de Régina ne faisait que confirmer ses dires. Une lady digne de ce nom aurait dû s'inquiéter de ce qui allait suivre. Mais, emportée par ce tourbillon de sensations, Régina avait perdu toute raison.

— Dites-moi la vérité, Régina, reprit-il tandis que ses caresses s'accéléraient, devenaient plus impérieuses.

Il la pénétra d'un autre doigt et elle s'arqua de nouveau, telle la vierge prisonnière des flammes du dragon.

—Lorsque Foxmoor vous a interrogée sur les motivations de ce marché entre nous, avez-vous parlé de moi comme d'une « bonne œuvre » ?

—Non... je vous ai dit... que non.

—Mais vous ne l'avez pas nié quand il vous l'a suggéré.

—Non, bredouilla-t-elle, partagée entre les questions pressantes de Marcus et le feu qui la dévorait.

—Pourquoi ?

—Je ne voulais pas., qu'il devine... la véritable raison...

—Quelle était-elle ?

—Malgré votre barbe... malgré vos manières... peu délicates. . .Votre obstination... hésita-t-elle embrouillée par la multitude de sensations qui la traversaient de part en part.

Les caresses de Marcus devinrent moins audacieuses, se firent plus douces, plus tendres, puis cessèrent.

—Je vous en prie! supplia-t-elle.

— Répondez à ma question, ordonna-t-il. Quelle était votre principale motivation ?

—Je vous trouvais... fascinant, répliqua-t-elle, pantelante. Je vous désirais. S'il vous plaît, continuez !

— Oui, ma belle, murmura-t-il en reprenant le va-et-vient de ses doigts et en approchant ses lèvres de celles de Régina.

Il ne posa plus aucune question. Il y eut cette langue fiévreuse qui plongea dans sa bouche tandis que ses doigts poursuivaient leur progression et la guidaient peu à peu vers ce nirvana qu'elle soupçonnait mais n'avait jamais vécu, une

explosion de lumière, de couleurs, de flammes immaculées qui la consumèrent corps et âme. Il étouffa le cri de jouissance de Régina en l'embrassant passionnément.

Elle fut prise de convulsions, s'accrocha éperdument aux bras de son amant. Il arracha soudain sa bouche de la sienne et fit jaillir une pluie de baisers sur la chair en feu de ses joues, son menton, son cou.

—Oh, Marcus ! Gémit-elle, c'était... c'était...

—Le paradis ? Le septième ciel ?

—Oui, souffla-t-elle tandis que les flammes s'apaisaient en une douce chaleur de ravissement. Est-ce... Est-ce toujours ainsi ?

—Parfois oui, lorsque l'homme sait comment s'y prendre, et que la femme...

— ... se comporte en coquette dévergondée ?

Les doux cahots de l'attelage sur la route, le froissement de leurs vêtements la ramenèrent à la réalité. Un sentiment de culpabilité mêlé de honte s'empara de Régina.

—... désire réellement cet homme, corrigea-t-il.

Hésitante, anticipant le regard de Marcus, elle ouvrit les yeux. S'il avait prévu de prendre ainsi sa revanche pour ce satané pari, il avait trouvé la manière... en la réduisant à réclamer la jouissance.

Elle fut soulagée de ne voir dans ses yeux aucune lueur perverse, mais seulement cette inlassable ardeur.

Elle se redressa pour s'asseoir sur ses genoux. Une sensation de culpabilité l'envahit lorsqu'elle sentit sous elle la prééminence de son entrejambe.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire... pour vous... hum...

Comment parlait-on de ces choses ?

— ... soulager... vous savez... là...

Marcus émit un petit rire puis déposa un baiser sur la tempe de Régina.

— Seulement si vous souhaitez ruiner définitivement votre réputation.

—Un homme, demanda-t-elle avec un regard interrogateur, ne peut-il pas trouver la... satisfaction... en se faisant caresser par une femme ?

—Oh si ! Opina-t-il, un éclair de désir se rallumant dans les yeux. Mais ce ne serait pas raisonnable, ici et maintenant. Si vous commenciez à me caresser, je doute de pouvoir être en mesure de vous raccompagner à Almack. Et nous savons pertinemment qu'il faut que je vous y ramène.

Il la souleva dans les airs comme une plume et la déposa sur le siège vis-à-vis de lui.

—J'espère que nous n'avons pas été absents trop longtemps, poursuivit-il, inquiet.

—Et quand bien même...

Le regard de Marcus rencontra le sien, ardent et intense.

—Nous devrions nous marier, alors.

—Vous m'épouseriez ? bredouilla-t-elle le souffle coupé par l'émotion. Vous demanderiez la main de la sœur de votre pire ennemi ?

—Une femme n'est pas responsable des péchés commis par un membre de sa famille. Mais vous savez comme moi que nous devrions convoler en justes noces, si l'on nous surprenait.

—Si l'on nous surprenait, répéta-t-elle en écho.

Comme elle ne disait plus rien, Marcus fronça les sourcils puis ordonna au cocher de les reconduire à Almack. Sur le chemin du retour, Régina s'occupait l'esprit à rajuster sa toilette afin de ne pas se perdre en conjectures sur l'hypothèse audacieuse qui venait d'être émise.

Marcus comme époux... Pendant un très bref instant, l'idée d'être la femme du vicomte Dragon la séduisit. Puis la réalité la frappa de nouveau de plein fouet. Ses problèmes ne s'évanouiraient pas par le simple fait d'avoir trouvé en lui un mari. Au contraire, cela lui en créerait d'autres.

Il l'observa attentivement puis s'éclaircit la gorge :

—Si notre tête-à-tête provoque votre ruine, alors nous devons nous marier. Réalisez-vous cela ?

—Bien sûr, c'est que... eh bien... Jamais je n'avais pensé me marier.

—Jamais ? S'étonna-t-il, sceptique. Vous parlez sérieusement ?

— Parfaitement.



— Est-ce la raison pour laquelle vous éconduisez vos soupirants ?

— Oui.

—Je ne comprends pas pourquoi une femme de votre rang, qui pourrait avoir l'homme qu'elle veut, ferait un choix aussi absurde.

« Parce que je suis infirme. Que mes enfants risquent de l'être aussi. Parce que je ne supporterais pas de voir le dégoût dans votre regard si vous l'appreniez. »

—J'ai l'habitude de faire comme bon me semble, quand je le souhaite. Une femme perd cette liberté-là lorsqu'elle se marie. Seul le mari le plus indulgent peut autoriser son épouse à se rendre où elle veut, quand elle le veut, à séjourner en ville autant qu'il lui plaît avec les amis de son choix.

—Je doute de pouvoir être un tel modèle de complaisance, dit-il en se raidissant.

— Vous seriez un tyran de mari ! Plaisanta-t-elle. Je vous taquine seulement, Marcus. Honnêtement, vous tenteriez de m'enchaîner à vos côtés, dans votre domaine à la campagne, non ?

En le voyant détourner les yeux vers la fenêtre du tilbury, elle sut qu'elle avait vu juste.

—Vous choisiriez aussi mes amis. Ne dites pas le contraire. Vous m'interdiriez sans doute de voir Son Altesse ou de me rendre aux soirées auxquelles il risquerait d'assister.

—Oh oui, je vous en empêcherais ! lança-t-il en se retournant vers elle et en lui coulant un regard protecteur. Jamais je ne tolérerai que ce démon approche quiconque m'est cher.

—Et je vous... Est-ce que je vous suis chère ? demanda-t-elle, le cœur battant à tout rompre.

—Vous en doutez ?

—Je ne sais pas, répliqua-t-elle en remettant ses gants. Admettons que je réussisse à regagner Almack sans qu'on se soit aperçu de mon absence, que se passerait-il ?

—Je vais vous dire ce qui ne se passerait plus. Si vous refusez de m'épouser, jamais plus nous ne vivrons ces moments d'intimité, ces baisers volés. Je ne le supporterais pas. Je vous ai trop dans la peau pour être capable de trépigner

comme vos autres soupirants, alors que vous ne cherchez qu'un peu de divertissement.

—Ce n'est pas vrai !

—Vraiment ? Vous refusez ma proposition et pourtant vous acceptez mes avances. Admettez qu'il y a de quoi perdre son latin, observa-t-il d'un air mélancolique. A moins que ce ne soit votre méthode pour congédier vos prétendants, en prétextant le refus du mariage au lieu de leur avouer simplement qu'ils ne vous plaisent pas.

—Jamais je n'aurais cette malhonnêteté !

—Alors, priez pour que personne ne nous surprenne. Car dans le cas contraire, nous nous marierons, quelles que soient vos objections.

Ils firent le reste du voyage dans un silence pesant, cette étrange promesse flottant autour d'eux. Régina considéra l'éventualité de tout lui avouer, mais elle ne put s'y résoudre,

d'autant qu'il restait peut-être encore une porte de sortie. Et s'il n'y en avait pas, elle affronterait ce dilemme le moment venu.

Comme ils approchaient d'Almack, elle reprit espoir en constatant qu'il n'y avait pas foule à l'extérieur. Seul un attelage attendait ses passagers. Mais son soulagement tourna court lorsqu'elle aperçut la couronne ducale ornant ladite voiture.

Le tilbury de Marcus n'avait pas encore marqué l'arrêt complet que la porte s'ouvrit brusquement et que Simon apparut, le visage rouge de colère.

— Sortez de là, crapule ! s'écria Foxmoor.

— Avec plaisir, répondit calmement Marcus en mettant pied à terre.

Ignorant Foxmoor qui fulminait derrière lui, Marcus aida Régina à descendre comme si de rien n'était. Il n'en fallut pas plus pour persuader son frère qu'elle était là de son plein gré.

— Es-tu devenue folle, Régina ? grommela celui-ci. Comment as-tu pu...

—J'ai fait ce qu'il me semblait juste de faire, répliqua-t-elle, presque prise de vertige alors que le pire était derrière elle.

Marcus esquissa un demi-sourire tandis que Simon blémait.

— Ce n'est pas un sujet à plaisanterie !

— Laissez-la tranquille ! Intima Marcus. Elle n'y est pour rien.

— Je m'en doute bien ! C'est vous le fautif ! Et vous allez réparer cet affront ou je vous jure que nous nous verrons à Leicester Fields, à l'aube !

— Ne sois pas ridicule, Simon, intervint Régina.

— Marcus ! s'écria une voix non loin.

Louisa descendit de l'autre voiture et courut à leur rencontre. Ce fut au tour de Marcus de devenir livide.

— Sacrebleu, Louisa, que fabriques-tu toute seule avec ce chenapan ? s'exclama Marcus.

— Cicely est avec nous, coupa Simon.

Celle-ci passa la tête à travers la vitre de la portière.

— J'ai eu le bon sens de nous faire escorter par un chaperon, moi ! Renchérit-il.

— Nous allions vous chercher, commenta Louisa, à bout de souffle. Mlle Tremaine commençait à s'inquiéter, et puis...

— Où sont les Iversley ? demanda Marcus. Ce sont eux qui sont supposés te chaperonner.

— Nous ne les avons pas trouvés. De toute manière, Mlle Tremaine joue très bien son rôle...

— ... pour le compte de Foxmoor ! dit-il en lançant un regard meurtrier à Simon. Vous saviez pertinemment qu'elle aurait fermé les yeux si vous aviez fait une petite halte à... Carlton House, par exemple.

— Carlton House ? répéta Louisa. De quoi paries-tu ?

— Rien, s'empessa de couper Simon. Régina darda sur son frère un regard soupçonneux.

— Cessez de détourner la conversation, Draker, poursuivit-il. J'aimerais connaître vos intentions concernant cette insulte infligée à ma sœur.

— Régina et moi allons nous marier, répondit Marcus en prenant la main de celle-ci. Nous en avons déjà discuté.

— C'est merveilleux ! s'écria Louisa.

— Parfait, je m'occupe des préparatifs, rétorqua Simon, sûr de lui, tandis que la panique gagnait Cicely.

— Je m'en occupe ! Riposta Marcus. Donnez-moi le nom de votre notaire, et...

— Attendez ! s'écria Régina.

La situation évoluait à un rythme qui l'affolait. La conversation qu'ils avaient eue dans le tilbury la troublait bien au-delà de ses attentes.

Les deux hommes fronçaient les sourcils.

— Qu'y a-t-il ? S'enquit son frère.

Elle retira sa main de celle de Marcus. Ses pensées entreprirent une course folle. À l'évidence, elle devait l'épouser. Une masse de curieux se formait déjà à l'écart, et il ne leur faudrait

pas longtemps avant de connaître les tenants et les aboutissants de la scène dont ils étaient témoins. Quelques questions au cocher suffiraient à satisfaire leur curiosité. Tout le monde serait alors au courant.

Non. Elle ne survivrait pas à un tel scandale. Elle ne connaissait que la vie dans la haute société, et si on l'en excluait, elle perdrait la raison. Mais elle ne pourrait pas davantage supporter de vivre recluse à la campagne pendant de longs mois, en compagnie de Marcus. Surtout lorsqu'il apprendrait la vérité la concernant, ce qui arriverait inévitablement.

Il fallait qu'elle le lui dise maintenant. Et s'il se rétractait ? Elle deviendrait une intouchable et serait rejetée par tous... Impossible ! Elle préférait le sort d'une vierge sacrifiée à celui d'une femme déshonorée. En outre, le mariage avec Marcus ne serait pas nécessairement un sacrifice, pour peu qu'elle prît quelques précautions.

— Tu vas épouser lord Draker ! déclara Simon. Tu n'as pas le choix !

— Je comprends, mais... bredouilla-t-elle, il doit accepter certaines conditions avant que j'y consente.

Vu les circonstances, coupa son frère, il paraît impensable d'imposer tes conditions.

Laissez-la parler, dit Marcus en couvant Régina d'un regard inquiet. Dites-moi ce que vous voulez.

Elle jeta un coup d'œil vers sa cousine qui paraissait pétrifiée, sous le choc.

— Pour commencer, je souhaiterais que Cicely me suive à Castlemaine. Elle ne peut décentement pas vivre dans ce qui deviendra la garçonnière de Simon. Une expression de soulagement détendit les traits jusque-là crispés de Cicely. Foxmoor, quant à lui, fronça les sourcils.

— Ne t'inquiète donc pas pour Cicely! Je veillerai à ce qu'elle ait une place de choix dans l'une de mes propriétés.

— Non. Je veux qu'elle vienne avec moi.

Un projet se dessinait dans son esprit. Si sa cousine était là pour l'aider dans la lecture et la tenue des comptes, peut-être pourrait-elle ne jamais révéler son problème à Marcus.

— C'est d'accord, répondit ce dernier. Castlemaine est assez vaste pour accueillir votre cousine. Autre chose ?

Régina déglutit. Elle allait avoir du mal à faire passer sa nouvelle exigence.

— J'aimerais une résidence en ville, et la liberté de m'y rendre quand bon me semble, et plus particulièrement pendant la Saison, dit-elle.

Devant le regard de Marcus, elle s'empressa d'ajouter :

— Vous aurez le loisir de m'y accompagner, bien évidemment. Mais si vous refusez de me laisser passer du temps dans la capitale, je ne pourrai pas vous épouser.

— As-tu perdu la tête ? s'exclama son frère. A la rigueur, père aurait pu supporter tes extravagances, mais...

— C'est bon, l'interrompit Marcus, j'accepte également cette condition. À mon tour, je voudrais formuler deux exigences.

— Je suis curieux de les entendre, grommela Foxmoor en levant les yeux au ciel.

— La première est que votre sœur accepte de m'être fidèle.

— Bien sûr que je serai fidèle ! rétorqua Régina offusquée.

— Je veux dire, fidèle à vie. Même après m'avoir donné un héritier, puis un second enfant. Je ne tolérerai pas la moindre trahison de votre part. Je connais l'opinion de vos futiles amis sur le mariage, et j'ai là-dessus un avis diamétralement opposé. Quel qu'en soit le prix et au mépris du scandale, je n'hésiterai pas une seconde à demander le divorce si j'apprends une seule infidélité. M'avez-vous bien compris ?

— Parfaitement, répondit-elle avec hauteur. Je vous le répète : bien sûr que je serai fidèle !  
Marcus darda sur elle un regard scrutateur et parut satisfait. Il se tourna ensuite vers Simon.  
—Ma deuxième exigence vous concerne, Foxmoor.  
—Nous ferons nos comptes plus tard en ce qui concerne la dot de Régina...  
— Il ne s'agit pas d'argent. J'accepte d'épouser votre sœur, à la seule condition que vous donniez votre parole de ne plus fréquenter la mienne.

## Chapitre 15

*Prenez garde aux jeunes gentlemen impétueux.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Marcus resta impassible devant le regard meurtrier de Foxmoor et les protestations outrées des dames présentes. Voilà un incroyable pari ! Par un étonnant coup du sort, il avait obtenu la main de Régina. Bon sang ! Il la désirait comme jamais il n'avait désiré personne, et il la garderait, même au prix de ses conditions extravagantes.

Cependant, la vue de Foxmoor se préparant à quitter les lieux avec Louisa avait rallumé sa fureur. Il était clair à présent que ce gremlin avait compté profiter de l'absence de Régina pour entraîner Louisa à un rendez-vous clandestin avec Prinny.

Eh bien, c'en était fini de toutes ces manigances ! Il allait faire en sorte que Louisa soit à jamais libérée de cet homme.

Telle est ma condition, Foxmoor, reprit Marcus. Vous laissez ma sœur en paix, ou il n'y aura aucun mariage entre Régina et moi.

—Allez au diable !

—Ce n'est pas négociable.

—Dans ce cas, je vous donne rendez-vous à Leicester Fields, à l'aube.

—A votre guise. Je me moque de savoir comment me débarrasser de vous, du moment que vous sortez de la vie de ma sœur.

—Ça suffit ! intervint Régina, aussi pâle qu'un linge. Tout cela est absurde. Personne ne va se battre.

—Marcus, tu perds la raison ! s'exclama Louisa en posant une main apaisante sur le bras de son frère. Je ne te laisserai pas te battre avec Simon.

—Alors dis-lui adieu, mon ange.

—Crois-tu que je vais accepter...

—Je suis ton tuteur, coupa-t-il. Tu dois m'obéir quand je t'ordonne de ne plus fréquenter ce malotru.

—Cela ne servira à rien, soupira Régina.

—Votre frère doit accepter mes conditions, ou je jure que nous ne nous marierons pas.

Le menton de Régina tremblait lorsqu'elle se tourna vers son frère.

—Dis à lord Draker que tu acceptes !

—Certainement pas ! Je compte bien battre à plate couture ce malotru !

—Je refuse d'être la cause d'un scandale dont on entendra, parler pendant des années, tout cela parce que tu insistes pour te battre en duel. Lord Draker est déraisonnable, certes, mais cela ne signifie pas que j'aie envie de le voir mourir. Ou de te voir mourir !

— Il n'y aura aucun duel, renchérit Louisa en s'avançant vers Simon. Tout va bien, acceptez ce qu'il vous demande. Dans deux ans, je pourrai épouser qui bon me semble, et je vous aime assez pour patienter jusqu'à ma majorité. Alors, il ne pourra plus rien contre nous.

Marcus faillit répliquer mais se ravisa en voyant l'expression de Foxmoor. Jamais il n'accepterait un tel délai : Prinny voulait Louisa maintenant et certainement pas dans deux ans.

— Vous entendez ça, Foxmoor ? Elle vous aime assez pour attendre tout ce temps... dit-il avec un petit sourire. Je n'ai aucun doute sur votre capacité à suivre son exemple. Vous savez, je peux parfois faire preuve de générosité. D'ailleurs, j'apporte un amendement à ma condition. Si tous deux vivez éloignés pendant ces deux années, jusqu'à ce que Louisa atteigne l'âge de vingt et un ans, alors, je vous donnerai ma bénédiction. À ce moment-là, je n'aurai plus aucun doute sur vos sentiments.

Foxmoor lui lança un regard furibond.

— Cela me semble tout à fait raisonnable, Simon, commenta Régina, avec dans le regard une expression étrangement désabusée.



Une vague de soulagement envahit Marcus.

« Elle avait compris ; elle avait dû jusque-là ignorer les véritables intentions de son frère mais, à présent, elle savait. »

— Et souviens-toi de notre pari; continua-t-elle sur le même ton résigné. J'ai gagné, ce qui signifie que tu dois demander la main de Louisa en bonne et due forme et accepter la décision de lord Draker.

—Je n'ai jamais dit que tu avais gagné ! Une soirée à Almack n'est pas suffisante pour tester la résistance de ce prétendu gentleman.

Jusque-là, Marcus n'avait pas véritablement cru aux révélations de Régina à propos de ce pari. A présent, il ne nourrissait plus le moindre doute. Bizarrement, cela le rasséna. Si, depuis le commencement, elle n'avait eu en tête que les intérêts de Louisa, la situation s'avérait pleine d'espérance.

— Tu prétendais qu'il était incapable de se comporter convenablement en société, et il t'a prouvé le contraire, rétorqua Régina. De plus, Louisa vient à peine de faire son entrée dans le monde. Cela ne lui fera pas de mal d'en découvrir un peu plus, avant d'atteindre sa majorité. Je ne vois pas en quoi cela te dérange.

Manifestement mal à l'aise, Foxmoor regardait tour à tour Régina et Marcus. Il était indubitablement pris au piège. S'il s'entêtait, il lui faudrait expliquer les raisons de son empressement. De plus, en amendant sa dernière condition, Marcus avait gagné les faveurs de Louisa.

—Quelle est votre réponse ? demanda ce dernier.

—J'accepte.

—Vous devez jurer sur l'honneur, exigea Marcus. Le regard de Foxmoor étincela de colère.

—Je... je le jure sur l'honneur. Voilà. Êtes-vous satisfait ?

—Je suis satisfait.

— Merci, Simon, murmura Régina avec soulagement. Marcus prit alors toute la mesure de sa victoire. Il venait d'obtenir tout ce qu'il désirait : Régina comme future épouse et Foxmoor loin de Louisa. Un sourire fendit ses lèvres.

— Il nous faut célébrer cela ! S'exclama-t-il, soudain magnanime en tendant un bras à Régina et l'autre à Louisa. Mesdemoiselles, nous ferions mieux de rejoindre la grande salle et de vite démentir les commérages susceptibles de s'être déjà répandus. Nous avons un mariage à annoncer !

Quelques heures plus tard, Régina rentrait chez elle, accompagnée de Cicely et Simon. Une multitude de pensées assaillaient son esprit en un tumulte troublant. Une partie d'elle-même se réjouissait à la perspective d'épouser Marcus. L'autre ne pouvait s'empêcher de ressasser la déplaisante discussion qui avait abouti à tout cela. Lorsque Marcus avait conclu celle-ci en avançant comme condition *sine qua non* que son frère devait cesser de courtiser Louisa, Régina l'aurait étranglé sur place. Comment pouvait-il l'humilier ainsi ?

Puis elle avait remarqué l'expression inquiète sur le visage de son frère. Depuis, un horrible soupçon la taraudait. Elle n'oserait pas le formuler tant qu'elle ne serait pas seule avec lui.

Dès qu'ils furent arrivés à leur demeure londonienne, Cicely monta se coucher, laissant à ses cousins tout loisir de discuter dans le salon.

Régina choisit soigneusement les mots qu'elle allait employer, afin d'éviter de braquer son frère. Elle souhaitait l'entendre s'exprimer en toute franchise, si toutefois il en était capable.

—Je tenais à te remercier pour ton sacrifice, Simon. Je suis navrée d'être la cause du report de ton mariage. Je me sens si coupable de t'avoir mis dans cette position délicate...

— Mais non, ma chère, tu m'as au contraire rendu un fier service.

— Pardon ?

Incapable d'affronter son regard, elle s'avança jusqu'à sa table d'écriture, absolument inutile mais décorative, et fit mine de chercher un bout de papier.

— Maintenant, tu vas devoir attendre deux ans avant de la courtiser de nouveau...

—Parce que tu crois qu'une condition émise par ce triple idiot va m'empêcher de continuer à la fréquenter ?

—Tu as donc l'intention de la voir en cachette ?

— Tout va à merveille. Après votre mariage, vous serez bien obligés de nous quitter pour votre lune de miel.

— Comment cela notre lune de miel ?

— Evidemment. . . Pourquoi y échapperais-tu ?

Seigneur! Un voyage, en tête à tête avec Marcus. Sans Cicely pour l'escorter... Elle n'y avait pas songé.

Elle chassa vivement cette pensée troublante. Elle en parle rait en temps voulu à Marcus et le convaincrat d'y renoncer, d'une manière ou d'une autre. D'ailleurs, quand bien même elle ferait ce voyage, la lecture ne serait probablement pas à l'ordre du jour. Une lune de miel, c'était pour...

Régina rougit jusqu'à la racine des cheveux. Pour cela, elle devrait pouvoir se passer de la présence de sa cousine.

— Comme je viens de te le dire, pendant que vous roucoulez, je n'aurai aucune peine à rencontrer Louisa et à la persuader de contrecarrer les projets de son frère.

Ces paroles la ramenèrent brutalement à ses soupçons. Ses horribles soupçons.

—Si j'y parviens, poursuivit-il, peu importera la date de votre retour puisque tu tiendras ton cher Draker occupé à Castlemaine pendant que...

—... tu arrangeras des rencontres clandestines entre Louisa et Son Altesse.

La stupeur plongea Simon dans le silence pendant un court instant.

—C'est bien ce que tu comptes faire, n'est-ce pas ?

—Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles.

—Cesse de me mentir ! s'écria Régina, laissant exploser sa colère. A cause de toi, je suis désormais liée à lord Draker, alors j'estime avoir le droit de connaître la vérité !

—Son Altesse souhaite entrer en contact avec celle qu'il considère comme sa fille, répliqua-t-il sur la défensive.

—Comment ? Louisa est la fille du prince ?

—Bien sûr. Pourquoi crois-tu qu'il tienne tant à lui proposer une place à la cour ?

—Marcus ne m'a rien dit de tout cela. Je pensais que leur mère et Prinny ne se fréquentaient plus à cette époque,

—Oui, mais tu connais les penchants du prince. Il suffisait d'une seule occasion pour donner naissance à Louisa neuf mois plus tard.

—Cela ne signifie pas forcément qu'elle est sa fille.

—C'est en tout cas ce que lui a affirmé la mère de Louisa, et le prince a confiance en sa parole. Par contre, son satané frère refuse d'y croire et s'obstine à empêcher leur rencontre. Son Altesse tient absolument à lui révéler en personne leur filiation.

«Jamais je ne tolérerai que ce démon approche quiconque m'est cher. »

—Ainsi, le prince et toi avez inventé cette histoire de cour faite à Louisa pour tromper la pauvre fille *et...*

—Bon sang ! Ton Draker ne nous a pas laissé le choix !

—Non ! S'exclama-t-elle, furieuse. Il était trop intelligent pour vous. Depuis le début, il m'a mise en garde contre toi, mais je ne voulais pas le croire. Jamais je n'aurais imaginé que tu puisses te comporter de manière aussi vile.

—Alors, dit-il narquoisement en plissant les yeux, c'est que tu me connais mal. Un sentiment de trahison la traversa avec fulgurance. Tout ce qu'elle avait fait, toutes ces démarches, ces efforts, afin de lui faciliter la tâche !

— Pourquoi Simon ? Pourquoi Son Altesse la désire-t-il à ses côtés au point de se comporter en traître ?

—Cesse tes insinuations ! Je n'ai pas demandé la main de Louisa, voyons !

—C'est tout comme. Chaque compliment que tu lui as fait était une promesse.

—Dis-moi, l'as-tu embrassée ?

—Mêle-toi de ce qui te regarde.

—Donc, tu l'as embrassée. Tu lui as fait croire...

—Je n'ai fait que mon devoir envers notre prince régent.

Il évoqua alors le mariage imminent de la princesse Charlotte. À chaque phrase émise par son frère, Régina plongeait davantage dans la stupeur.

—Je suppose qu'il te prépare une petite récompense pour tes efforts, ironisa-t-elle.

—Le poste de Premier ministre ne me déplairait pas. Tel a toujours été mon but, et tu le sais.

—As-tu jamais eu l'intention d'épouser Louisa? L'aimais-tu, ne serait-ce qu'un peu ?

— Les choses ne sont pas aussi simples...

— Si ! Insista-t-elle en songeant à son amie qui avait si innocemment déclaré son amour ce soir. L'aimes-tu, oui ou non ?

Les traits du visage de Simon se figèrent.

—Je ne lui ai jamais demandé de m'aimer. Ça ne faisait pas partie de mon plan. Je n'y peux rien si...

—... si elle a cru à tes beaux discours et pensé que tes multiples tentatives pour la rencontrer étaient motivées par tes tendres sentiments ? Comment as-tu pu...

—De quel droit oses-tu me montrer du doigt ? Avais-tu le moindre sentiment pour lord Draker lorsque tu as accepté ce marché ridicule, ou bien utilisais-tu ce pauvre homme pour parvenir à tes fins ?

—Je ne désirais que ton mariage. D'ailleurs, Marcus et moi étions pleinement conscients qu'il ne s'agissait que d'un marché. Louisa n'était pas au courant de tes intentions. Quelles sont-elles, au fait ? Rassure-moi en me disant qu'il y a un mariage de prévu dans ton plan.

— Tu sais très bien que Louisa ne ferait pas une bonne épouse de Premier ministre.

— Mon Dieu !

Régina se sentait salie, déshonorée, complice d'un méfait, alors qu'elle n'avait rien à se reprocher.

— Tu m'as menti quand tu as accepté notre pari. Tu n'as jamais eu l'intention de demander sa main.

—J'ai dit que je lui ferais une proposition officielle et que je me plierais à la décision de Draker. Comme je me doutais que jamais il ne m'accepterait, il n'y avait aucun danger.

— C'est faux ! Tu as mis en péril le cœur de cette jeune fille.

—Je n'y suis pour rien si elle s'est fourvoyée.

—Quoi ? Tu as été son cavalier, son soupirant, tu lui as fait des cadeaux, et Dieu sait quoi d'autre pour finalement être incapable de lui avouer ton forfait ! Quelle sorte d'homme es-tu donc ?

—Un homme qui témoigne de son entière loyauté envers son futur roi. Comme devrait le faire chacun de ses sujets, y compris toi.

—Ne crois pas que je vais fermer les yeux et te laisser continuer tes manigances. Tu feras ce que je te dirai de faire ! ordonna-t-il en s'avançant vers elle, le regard luisant de détermination. Tu garderas le silence sur tout ceci, tu te contenteras de divertir ton fichu mari et tu me laisseras terminer mon affaire sans plus jamais y fourrer ton nez. Me suis-je bien fait comprendre ?

—Certainement pas !

—Tu m'écouteras, un point c'est tout ! A moins que tu ne tiennes à ce que j'informe ton « cher Marcus » que tu faisais partie de mon plan depuis le début ?

—Tu ne ferais pas une chose pareille ! s'écria-t-elle en pâlisant.

—Tiens-toi tranquille, alors. Si tu dis quoi que ce soit à Louisa ou à son frère, je prétendrai que tu étais au courant

de tout, dès le commencement. Que je t'ai envoyée en mission à Castlemaine afin de le distraire pour avoir le champ libre.

— Il ne te croira pas.

Simon éclata d'un rire tonitruant.

— Cet homme t'accorde une telle confiance qu'il a émis une clause de fidélité à votre mariage. Tu es pieds et poings liés.

— Il me croira. Malgré l'assurance qu'elle affichait; Régina n'y croyait pas Vraiment. Pas plus tard que ce soir, Marcus l'avait soupçonnée d'avoir pris part à la machination. Si Simon confirmait cette hypothèse, il le prendrait au mot.

Puisque tu es si sûre de lui, va donc tout lui raconter. Nous verrons bien. Songe que si je lui révèle ta prétendue trahison, il te faudra en assumer toutes les conséquences. Si tu lui en parles avant le mariage et qu'il se fie à moi, il pourrait bien annuler la cérémonie. Cela risque de ne pas améliorer ta réputation. Et si tu lui dis quoi que ce soit après le mariage... j'espère pour toi que les rumeurs concernant ses cachots sont fausses. Tu n'aurais que tes yeux pour pleurer.

—Pour ma part, j'espère que ces cachots existent réellement, riposta-t-elle. Car lorsqu'il réalisera ce que tu manigances, il t'y jettera sans hésitation et t'y laissera crever de faim.

Pendant un court instant, Simon parut sous le coup des paroles amères que venait de lui assener sa sœur. Puis il se ressaisit, redressa les épaules et adressa à Régina un sourire plein de mépris.

—Je te conseille de ne pas me parler comme ça. La voix du sang est plus forte, ma chère.

—Ne te ravise plus de m'appeler « ma chère », plus jamais ! Si tu me forces dans cette galère, je ne te considérerai plus jamais comme mon frère.

—Je ne te force pas, répondit-il d'un ton las. Tu m'obliges à t'expliquer ce qu'il adviendra si tu ne me suis pas. Mais si tu

te conformes à mon plan, je te jure que je n'en dirai jamais un mot à Draker. Tu pourras jouer la surprise lorsqu'il apprendra que Louisa a choisi de vivre à la cour, aux côtés de son père.

—Son père ! s'exclama-t-elle en chassant la main qu'il venait de poser sur son épaule. Jamais le prince ne s'est comporté comme un père envers Louisa. Jusqu'à maintenant, et parce qu'il a besoin d'elle. C'est un peu tard, non ? En outre, Marcus est loyal et droit, tout ce que tu ne seras jamais. L'idée de devoir lui mentir me brise le cœur.

—Dans ce cas, il ne fallait pas te mêler de mes affaires. Je ne t'ai pas demandé de conclure ce marché ridicule avec lui et encore moins suggéré de monter seule avec lui dans sa voiture. À présent, il te faudra en assumer les conséquences. Es-tu avec moi ou bien dois-je envisager une petite conversation avec mon futur beau-frère ?

Le sang de Régina ne fit qu'un tour à la pensée que Marcus pourrait croire Simon et changer d'avis sur elle-même.

— Tu as juré sur l'honneur de ne plus t'approcher de Louisa, dit-elle dans un dernier sursaut pour ramener son frère à la raison. Reviendrais-tu sur ta parole ?

—J'ai prêté serment au régent. Cela me semble avoir bien plus de valeur. Si Draker demande réparation, je lui accorderai ce qu'il veut. Mais si tu tiens à lui, tu veilleras à ce qu'il n'en fasse rien. Tu sais que je suis un très bon tireur.

A regret, Régina dut admettre qu'il avait raison.

— Très bien. Je garderai le silence. Mais jamais je ne te le pardonnerai. Jamais !

Un silence pesant emplit la pièce. Sans doute présentait-il qu'elle brûlait de lui arracher les yeux, à moins qu'il ne savourât sa victoire. Quoi qu'il en soit, songea Régina, il découvrirait bientôt qu'elle n'était pas du genre à s'avouer vaincue, et encore moins à lui obéir au doigt et à l'œil.

Elle se dirigea droit vers la chambre de Cicely, en priant pour qu'elle ne soit pas déjà endormie et accepte de l'aider. En temps normal, il lui fallait menacer et tempêter pour que sa cousine agisse sans le consentement de Simon. Mais compte tenu de la

situation, elle était résolue à ne pas prendre de gants et à tout lui dire.

Toutes deux parviendraient sans aucun doute à arracher Louisa des griffes de Simon.



## Chapitre 16

*Le mariage de votre protégée ne saurait compromettre votre propre avenir. Une femme intelligente aura déjà fait en sorte d'être indispensable à la famille avant d'accompagner la demoiselle jusqu'à l'autel.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Durant les neuf dernières années, Marcus avait cru que le mariage ne concernait que les autres. La fille du fermier qui épousait l'impertinent métayer; l'institutrice plus toute jeune convolant avec l'apothicaire du village ; la lady en vue se mariant avec le gentleman bien sous tous rapports, un homme dont la joue ne serait pas marquée d'une hideuse cicatrice...

Voilà que maintenant, avec sa balafre, il se tenait devant un évêque et serrait la main délicate de l'une des plus belles femmes d'Angleterre, et qui allait devenir son épouse.

Il n'en revenait toujours pas.

Certes, la cérémonie avait été organisée rapidement, avec dispense de bans. Certes, il s'agissait d'une petite fête privée, sans toutes les extravagances auxquelles Régina était sans doute habituée. Cependant, ils célébraient un véritable mariage, et elle y donnerait son consentement. Au cours de leurs rares rencontres, la semaine précédente, à l'occasion des préparatifs, Régina s'était montrée distante.

Lorsque le moment vint, elle énonça pourtant ses vœux sans une once d'hésitation dans la voix. Sans exaltation non plus,

mais qui aurait pu l'en blâmer? La fille d'un duc n'était pas supposée épouser un malotru disgracieux et reclus tel que lui, ni s'établir à la campagne en laissant derrière elle l'existence trépidante de la capitale.

Sacrebleu! Il tâcherait de la rendre heureuse, chez lui, à Castlemaine, se promit Marcus. Il lui donnerait du plaisir dans l'intimité de leur chambre, à chaque heure de son existence, si bien qu'elle en oublierait les mondanités. Il avait déjà loué la demeure qu'elle avait exigée, mais il se damnerait plutôt que de la laisser s'y rendre seule. Pas question de suivre le triste exemple de ses parents.

L'évêque les déclara enfin mari et femme. Tandis que Marcus s'approchait pour embrasser Régina, elle baissa timidement les paupières. Une imperceptible angoisse le saisit alors. Elle s'était parfois montrée distante ou impitoyable, réservée à d'autres moments, mais jamais timide. Aurait-elle déjà des regrets ?

Au lieu de déposer sur ses lèvres le chaste baiser auquel s'attendaient tous les invités, il la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément, bien résolu à lui prouver publiquement l'ardeur de ses sentiments.

Lorsque, haletante, elle mit fin à leur étreinte au milieu de petits glossements gênés de l'assistance, il fut rassuré de voir dans ses yeux l'étincelle enfin ravivée.

Pendant cette longue semaine de préparatifs, il n'avait pas pu savourer sa bouche. Il avait brûlé d'y goûter de nouveau très vite, et espérait qu'elle partageait sa hâte. Ce soir, elle deviendrait sienne. A jamais. Régina serait sa femme. Et Dieu leur en était témoin.

Ils pivotèrent pour faire face aux invités et descendirent l'allée centrale de l'église de St. James.

—Je suppose que vous êtes content de vous, grommela-t-elle à Marcus. Parfois, je...

—... vous souhaiteriez ne pas m'avoir suivi, ce soir-là, à Almack ?

—Non! Mais aviez-vous besoin de rappeler à tout le monde qu'il s'agissait d'un mariage précipité ?

—Je ferai tout pour prouver à vos soupirants pleurnichards que vous n'êtes plus disponible.

—Je crois que le mariage en lui-même y suffit.

A l'extérieur de l'église les attendait un landau somptueusement décoré afin de les emmener déjeuner au manoir de Foxmoor. Sur le chemin, ils saluèrent de la main les convives et les badauds qui s'étaient massés sur leur passage.

— Ne pourrions-nous pas nous passer du déjeuner et enchaîner directement avec notre lune de miel ? Plaisanta Marcus.

— Les hommes de votre carrure sautent-ils des repas ?

Il saisit la main de Régina et déposa un baiser mutin dans sa paume.

—Cela dépend de quoi ils ont faim. Disons que le mets délicieux que j'aimerais déguster se consommerait plutôt en privé.

—Tenez-vous tranquille, murmura-t-elle en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux.

—Je ferai mon possible. Pour l'instant, en tout cas.

Malheureusement, le repas de mariage fut un modèle de bienséance. Dès l'instant où ils arrivèrent chez Foxmoor, ils n'eurent pas un moment d'intimité. Il y avait un nombre incroyable d'invités pour le caractère modeste de ce mariage. Hormis Mlle Tremaine, les Iversley et Byrne, ainsi que quelques lords et ladies de l'entourage de Régina, Marcus ne connaissait pas la moitié des personnes présentes.

Whitmore et ses frères se trouvaient également parmi l'assemblée. Dans l'interminable file de gens alignés pour les félicitations d'usage, la vision de Whitmore fit littéralement jubiler Marcus. Il s'assura que ce satané cousin l'observait chaque fois qu'il se penchait pour murmurer à l'oreille de Régina ou lui prenait tendrement la main.

Une chose le contrariait cependant. Même si Foxmoor se comportait en parfait gentleman, Marcus supportait mal l'idée qu'il pût se trouver à proximité de Louisa.

Lorsqu'ils purent enfin quitter la rangée des personnes accueillant les invités à la réception, Marcus chercha sa sœur

des yeux et l'aperçut en grande conversation avec Mlle Tremaine.

—Depuis quand ma sœur et votre cousine sont-elles devenues si intimes ? demanda-t-il.

—Quel mal y a-t-il ? répondit Régina en s'efforçant de son rire. Maintenant que Cicely est l'hôte des Iversley, elles risquent de se voir souvent.

—Je ne saisis toujours pas pourquoi Mlle Tremaine m peut pas loger à Castlemaine, ou dans notre maison londonienne.

— Elle n'est pas au mieux de sa forme actuellement ; je ni veux pas qu'elle reste seule, où que ce soit.

— Mes domestiques prendraient soin d'elle.

— Cela ne dérange absolument pas lady Iversley de la recevoir chez elle.

Peut-être devrait-il remercier le Ciel de ne pas leur imposer la présence de la cousine pendant leur lune de miel, songea Marcus. Il avait eu toutes les peines du monde à persuader Régina de ne pas se faire accompagner d'une suivante. Pourtant...

— Elle a intérêt à ne pas aider votre frère à trahir sa promesse.

— Elle s'est toujours montrée loyale à mon égard, et elle sait très bien que je n'admettrais pas qu'elle se mêle des affaires de Simon.

Elle semblait obstinément fuir son regard, ce qui le mettait mal à l'aise.

—Votre frère ne se gênerait pas pour la compromettre, je n'ai pas la moindre confiance en lui.

—Me faites-vous confiance ? l'interrogea-t-elle en le dévisageant.

« Non, pas quand cela concerne Foxmoor. » Il n'était toutefois pas idiot au point de formuler ses pensées.

—Bien sûr que oui !

—Dans ce cas, vous devez me croire lorsque je vous dis que ma cousine est une personne fiable. Puisque vous semblez si inquiet, pourquoi ne parlez-vous pas de vos soupçons à Louisa ? Elle serait ainsi plus vigilante.

— Elle ne m'écourterait pas. Elle sait déjà tout le mal que je pense de Prinny et de sa clique d'amis. Elle m'accuserait de m'entêter dans mes préjugés. Et la convaincre impliquerait que je lui dise...

Conscient d'avoir trop parlé, il s'interrompit.

— Lui dire quoi ?

Il soupira. A présent qu'elle était son épouse, Régina était en droit de savoir.

—Je serais obligé de lui faire part des vues que Prinny a sur elle. Il prétend être son père.

—Dois-je en conclure qu'il a tort ?

—Quoi qu'il en dise, Louisa n'est pas sa fille !

—En êtes-vous certain ?

—Les circonstances font que c'est impossible, et Prinny le sait pertinemment.

—S'il en avait été convaincu, cela fait longtemps qu'il m'aurait contesté la garde de Louisa. Tout comme Mme Firzherbert et lui l'ont fait pour la fille de lady Horatia Seymour.

—Hormis quelques oncles et cousins, Minnie ne possédait plus aucune famille pouvant légitimement la réclamer, après le décès de sa mère.

—Aucun d'entre eux n'admettait que Prinny avait raison, quand bien même sa mère avait été sa maîtresse. Et pourtant il s'est battu bec et ongles pour obtenir sa garde.

— Peut-être qu'il ne se bat pas parce qu'il sait que Louisa est entre de bonnes mains.

—Il sait à quel point je le méprise. Cette insulte à sa fierté devrait suffire à le faire agir.

—Serait-ce si terrible que cela, si Louisa était effectivement la fille de Son Altesse ?

—J'ai passé le plus clair de ma vie avec le sentiment d'être un imposteur, ni le véritable héritier du prince ni celui du vicomte. J'ai toujours su que j'étais le produit illicite d'une union honnie par l'Eglise et détestée par les gens respectables.

—J'étais l'incarnation de tout ce qui va mal dans notre pays, Jamais je n'imposerai ce fardeau à qui que ce soit, surtout pas à Louisa.

—C'est une jeune femme, maintenant. Elle est en droit de savoir, et peut décider par elle-même.

—Vraiment ? Vous imaginez-vous en train de lui dire que votre frère est une ordure de la pire espèce qui ne la désire qu'à des fins politiques ?

—Ce n'est pas vrai, dit-elle en pâissant. Et si ça l'était, cela lui briserait le cœur.

—Exactement. Voilà pourquoi je refuse qu'elle sache quoi que ce soit et que je m'échine à les séparer. Je préfère encore passer pour un personnage arrogant et surprotecteur, si cela peut aider Foxmoor à se lasser et à abandonner sa machination.

— Et s'il ne renonce pas ? Je veux dire... à la courtiser..,

— S'il persiste, je finirai par avoir sa tête. Et si j'apprends que vous lui venez en aide...

—Jamais je ne ferai une chose pareille, sachant que cela blesserait votre sœur. Croyez-moi ou pas, je n'ai toujours voulu que le bien de Louisa.

— Bien.

Leur longue conversation laissa à Marcus un arrière-goût amer qu'aucun des mets dispendieux ne réussit à dissiper. Il n'aurait su dire de quoi il s'agissait, mais il sentait que Régina lui cachait quelque chose.

Cette désagréable impression traîna dans son esprit longtemps après le repas et jusqu'à ce qu'ils regagnent leur landau. Tous deux ressentaient les effets du Champagne. Régina avait échangé sa robe de mariée en tulle contre une superbe toilette de voyage. Le corsage couleur pêche était fermé jusqu'au menton par une longue série de boutons et couronné par une collerette aux bouts pointus. Tout cela proclamait : « Ne pas toucher ! »

Marcus n'en aurait pas été dérangé outre mesure, si elle n'avait choisi de s'asseoir en face de lui, et non à son côté. Cela n'augurait rien de bon pour la soirée.

S'efforçant de la mettre à l'aise, il sortit de la poche de son veston l'enveloppe que lui avait confiée Louisa.

— Tenez, dit-il en la tendant à Régina alors que l'attelage s'ébranlait. Louisa m'a demandé de vous remettre ceci lors de notre départ. J'imagine qu'il s'agit d'un petit geste de sa part pour vous souhaiter la bienvenue dans la famille.

—Elle glissa de ses mains tremblantes l'enveloppe dans son réticule.

—Merci.

—Vous ne l'ouvrez pas ?

—Je la lirai plus tard.

—Cela ne me dérange pas, si vous le faites maintenant.

—Je préfère être seule pour lire mon courrier.

—Je vois.

Marcus se trouva plongé dans un abîme de perplexité. Était-ce ainsi qu'elle envisageait leur mariage ? Guindé, cérémonieux ? Cela ne le satisfaisait pas. Vraiment pas. Comment s'y prendre ?

Un silence gêné s'installa pendant un bon moment.

—Où allons-nous ? demanda finalement Régina.

—C'est une surprise.

—Qui me plaira ?

—Je l'espère. Nous pourrons enfin être en tête à tête.

—Pendant combien de temps ?

—Autant que nous le souhaiterons.

—Nous... balbutia-t-elle, les yeux rivés sur ses mains... Nous n'allons pas trop loin, n'est-ce pas ?

—Que voulez-vous dire ?

—Y aura-t-il des domestiques pour que j'envoie un message ?

—Si vous le désirez. À qui avez-vous l'intention d'écrire ?

—J'aimerais que Cicely connaisse notre destination, au cas où elle aurait besoin de me joindre.

—Je vois...

Ses questions et cette étrange relation entre Régina et sa cousine commençaient à exaspérer Marcus.

—Envoyez-lui autant de messages que vous le voudrez, tant que vous ne lui demandez pas de venir nous rejoindre. Avez-vous peur d'être seule avec moi ?

—Non ! Bien sûr que non, répondit-elle avec un air circonspect.

—Que se passe-t-il, alors ? Vous semblez bien moins farouche avant que nous soyons mariés.

—Toutes les femmes sont nerveuses le jour de leur mariage, observa-t-elle en esquissant un demi-sourire.

—Dans ce cas, j'ai le remède idéal, dit-il. Il se pencha vers elle, la prit dans ses bras et l'attira sur ses genoux.

—Marcus ! S'exclama-t-elle en essayant d'échapper à son étreinte. Nous sommes en plein jour...

—C'est presque le crépuscule, et puis je vous rappelle que nous sommes mariés. Régina n'eut pas le temps d'émettre une autre protestation qu'il l'embrassait déjà. D'abord réticente, elle ne tarda pas à retrouver sa sensualité naturelle.

Lorsqu'elle enroula les bras autour du cou de Marcus, il grommela son approbation et se lança dans un baiser où il mit tout le manque qu'il avait éprouvé durant cette semaine chaste. Certes il ne la déflorerait pas dans ce landau comme une brute, mais il était résolu à la couvrir de baisers et de caresses. Ils n'atteindraient leur destination que dans deux heures, ce qui lui laissait largement le temps de raviver l'appétit de Régina et d'apaiser ses craintes de vierge effarouchée. S'il tenait tout ce temps...

Chaque baiser les menait à un autre plus ardent encore. Marcus eut l'impression qu'il allait mourir s'il ne goûtait pas vite à la saveur de sa chair, à sa peau satinée...

Il se pencha pour l'embrasser dans le cou et faillit s'éborgner avec la collerette de son corsage.

— Bon sang ! S'exclama-t-il en reculant vivement. Qu'est ce que c'est que tous ces trucs pointus ?

—C'est une collerette, répliqua-t-elle, vexée. Ça tient avec îles fils métalliques.

—C'est dangereux, ce machin, maugréa-t-il. Vous vouliez m'empêcher de vous approcher ?

Régina éclata d'un rire cristallin qui emplit le landau.

—Jamais je n'y ai songé lorsque l'on m'a confectionné cette tenue. *La Belle Assemblée* la décrit comme « le costume offrant le plus élégant et le plus original maintien qu'il nous ait été donné d'observer depuis des années ». Vous n'êtes pas de cet avis ?

—Je vous accorde qu'elle est originale.

—Pour ma part, je la trouve particulièrement seyante.

—Peut-être siérait-elle à une hydre.



—Ah ? s'étonna-t-elle, le regard pétillant. Dans ce cas, elle va à merveille à l'épouse du vicomte Dragon, n'est-ce pas ?

—La vicomtesse Dragon... En effet, cela vous convient parfaitement. Il n'y a que vous pour choisir des vêtements destinés à torturer un homme.

—Je n'avais pas prévu qu'à peine installés dans la voiture vous me sauteriez dessus.

—Vous connaissez mal votre époux, remarqua-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille. Je crois qu'à l'avenir je devrai vous aider à choisir vos toilettes, car je n'ai pas l'intention de souffrir le martyr chaque fois que je tenterai d'embrasser ma femme.

—Pauvre dragon ! Le taquina-t-elle. Contrarié par un costume de voyage. Comment ferez-vous au milieu d'autres dragons ?

—Il vaut mieux qu'il n'y ait pas d'autre dragon, chuchota-t-il. Je veux être le seul. Sa langue avait fourché, réalisa-t-il, car elle lui décocha un regard noir.

—Je vous ai juré fidélité, et vous m'avez dit après la cérémonie que vous aviez confiance en moi.

—C'est que... Je me méfie des autres dragons, c'est tout.

—C'est vous que j'ai épousé, Marcus !

— Parce que vous y étiez obligée, lâcha-t-il, formulant ainsi une de ses réticences.

—J'ai eu d'autres choix, et pourtant je n'en ai fait aucun.

—Aucun n'aurait été un bon choix, trancha-t-il.

—Certes. Et je suis heureuse de celui que j'ai fait.

—Vraiment ?

—Je suis assise sur vos genoux, non ?

— Vêtue de la robe la plus diabolique qui soit.

— Je ne la porterai plus, gloussa-t-elle.

—Oh que si ! Chaque fois-que je m'absenterai, cette tenu pourra tenir les autres dragons à distance. Je veillerai moi-même à ce que vous la mettiez.

—Vous êtes parfaitement adorable quand vous êtes jaloux, dit-elle les yeux pétillant en prenant Marcus par le menton.

—Je ne plaisante pas. Jamais je ne pourrai vous partager avec qui que ce soit.  
—Je ne veux pas non plus vous partager avec quiconque !  
—Vous ne pensez tout de même pas que vous aurez à le faire ?  
—N'avez-vous pas vu comme les dames vous couvaient du regard, à Almack ?  
—Une ou deux, peut-être, admit-il, troublé qu'elle l'ait également remarqué et s'en soit inquiétée. Seulement parce que j'étais l'objet de leur curiosité. Si elles avaient le choix entre un soupirant bien fait de sa personne et un homme défiguré tel que moi..  
—Vous n'êtes pas défiguré ! dit-elle d'un ton féroce en promenant ses doigts sur sa balafre. Je trouve que cela vous donne plutôt fière allure.  
Elle s'efforçait de le remettre de belle humeur, et cela semblait fonctionner.  
—Fière allure ! Ma foi..  
—À présent que nous voilà mari et femme, me direz-vous enfin d'où vous vient cette cicatrice ?  
—Grand Dieu, pourquoi tenez-vous tant à le savoir ?  
—Parce que je suis votre épouse et que je veux tout connaître de vous. Si vous vous entêtez dans votre mutisme, je vais devoir recourir aux piquants de ma collerette.  
D'accord. Je n'ai pas besoin d'autres balafres, merci bien.  
— Elle ne vient pas d'un accident de cheval, n'est-ce pas ? Il soupira puis installa Régina plus confortablement sur ses genoux.  
—Non, vous avez raison. Il s'agit effectivement d'une brûlure. Due à un tisonnier.  
—Là, sur votre joue ? S'exclama-t-elle, stupéfaite.  
—La personne qui tenait ce tisonnier n'avait pas l'intention de me frapper au visage. Si elle m'avait atteint le dos, comme prévu, elle aurait tout au plus roussi mon manteau. Au pire, le coup m'aurait étourdi. Malheureusement, je me suis retourné et j'ai reçu la barre de fer en pleine face.  
—Oh ! Mon pauvre chéri ! S'apitoya Régina en promenant ses doigts sur la balafre comme pour l'effacer d'une tendre caresse. Vous avez dû souffrir !

Chéri. Il avait bien entendu : elle l'avait appelé « chéri » ! Pourquoi avait-il tant tardé à lui révéler l'origine de sa blessure?

—Oui, ça m'a fait terriblement mal, mais cela aurait pu être bien pire si je n'avais pas bénéficié des soins de ma précieuse sœur. La pauvre petite a insisté pour me changer les pansements, et chaque jour m'y a appliqué un remède qu'elle avait découvert dans *Lady's Magazine*. J'ignore ce que c'était, mais ça a largement aidé à cicatriser la blessure.

—Louisa était présente ?

—Elle n'a pas été témoin de l'incident, et je ne le lui ai jamais rapporté dans les détails, mais elle vivait chez moi, effectivement.

—Cela s'est passé à Castlemaine ? S'enquit-elle en plissant les yeux. Quel horrible individu a osé vous faire une chose pareille, dans votre propre demeure ?

—Il est préférable que vous ne le sachiez pas.

Un sentiment de honte s'empara de lui. Il frémit à l'idée de la réaction que pourrait avoir Régina.

—Je veux que vous me le disiez, je suis votre femme. Vous pouvez tout me dire, mon chéri.

« Mon chéri. » Encore ces mots merveilleux ! Jamais il n'aurait songé entendre ces paroles sortir de la bouche d'une femme. Sa réticence à répondre disparut.

— Ma mère.

Pendant un moment qui sembla durer une éternité, Régina demeura abasourdie, incapable d'émettre un son. Maintenant, elle allait réaliser à quel point sa famille était abjecte et regretter de l'avoir épousé, songea-t-il.

Cependant, la seule expression qu'il pouvait lire sur le visage de Régina était l'indignation.

— Votre mère ? Comment a-t-elle osé ? Je jure que si elle était là, maintenant, je... je... Oh ! Je ne pourrais pas me contrôler, m'empêcher de... Frapper son propre fils avec un tisonnier ! Etait-elle dérangée ?

Sa réaction virulente le prit de court.

—Pas exactement, elle a agi dans un accès de rage. Elle ne pensait plus de manière rationnelle.

—Peu importe ! Rien ne justifie qu'une femme frappe son propre enfant avec un tisonnier brûlant !

Pour la première fois de sa vie, Marcus se trouva dans une étrange position : il prenait la défense de sa mère.

—Elle entretenait le feu de cheminée lorsque je leur ai demandé, à Prinny et à elle, de déguerpir de Castlemaine. Je disais ses quatre vérités à Prinny ; cela l'a mise dans une telle rage qu'elle s'est avancée vers moi avec le tisonnier. Prinny a tenté de me mettre en garde, je me suis alors retourné et voilà. C'est toute l'histoire de cette balafre.

—On aurait dû la punir sévèrement pour avoir blessé un si beau visage, dit-elle avec ferveur.

« Un beau visage. » Son épouse le trouvait beau... Une surprise en amenait une autre.

—Elle a eu ce qu'elle méritait. Prinny n'était guère enchanté. Je crois que ce qui le dérangeait le plus, c'était de se

retrouver avec un scandale sur les bras. Ce fut le commencement de la fin de leur liaison. Pourquoi croyez-vous qu'elle ait répandu ces horribles rumeurs sur mon compte ? Elle a prétendu que je l'avais rayée de mon testament, que je l'avais battue, et d'autres abominations encore... Jamais elle ne m'a pardonné d'avoir été la cause de sa rupture avec le prince.

—Elle en était la première responsable ! Pourquoi n'avez-vous jamais dit cela aux gens pour faire taire ces commérages ?

—Leur dire que ma propre mère me méprisait au point de me frapper avec un tisonnier brûlant ? Impossible. D'ailleurs, elle ne se serait pas gênée pour dire que je l'avais frappée et qu'elle s'était défendue.

— Mais le prince...

— Il aurait confirmé. Jamais il n'aurait supporté que l'on soupçonne sa maîtresse de tels agissements. En outre, dès qu'il s'agissait de ce qu'elle me faisait subir, il fermait les yeux.

— Comment cela ?

— Si j'avais dit la vérité, elle aurait inventé des mensonges encore plus épouvantables. Il n'était pas bien difficile de me faire passer pour un horrible

personnage, surtout depuis que j'avais chassé de chez moi le prince. J'avais vingt-deux ans et j'étais aussi ignorant, irritable et peu enclin à supporter les imbéciles qu'aujourd'hui. J'étais déjà bien parti pour être mis au ban de la haute société. Je ne compte plus le nombre de bagarres dans lesquelles je me suis fourré depuis l'enfance à cause de mon surnom. Et puis... il y avait Père.

—Le prince ?

—Non, le vicomte, précisa-t-il.

—Mais le prince est votre père naturel, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que le vicomte rentrait d'un voyage de six mois en Italie lorsqu'il a trouvé votre mère enceinte.

—Oui. Le comble de l'humiliation pour moi, c'est que tout le monde sait le bâtard que je suis. Ma mère ne pouvait pas attendre que le vicomte lui donne un héritier, puis un second enfant, non. Dès qu'il a eu le dos tourné, elle s'est précipitée dans les draps du jeune prince. Quelques compliments, un cadeau ou deux, ont suffi à Prinny pour avoir ma mère dans son lit.

— Depuis combien de temps le vicomte et elle étaient-ils mariés ?

—Deux ans.

—Pourquoi l'a-t-il abandonnée si longtemps ?

—Il ne l'a pas abandonnée ! Riposta Marcus. Il souhaitait lui faire plaisir en réhabilitant Castlemaine, en offrant à son épouse un domaine digne de son rang et de sa beauté.

La mère de Marcus était issue d'une très vieille famille qui avait sombré dans un abîme financier que le vicomte avait comblé, avec sa propre fortune.

— Il s'est donc rendu en Italie, poursuivit Marcus, afin de choisir des marbres, de voir des villas, ce genre de choses.

— Pendant six mois ? Sans son épouse ?

Comme elle le dévisageait d'un air étonné, il réalisa qu'effectivement il s'agissait d'une bien longue période d'absence et de célibat.

— Elle aurait très bien pu le suivre, répondit-il en s'efforçant de justifier l'attitude du vicomte. Seulement, elle préférerait rester en Angleterre. À Londres.

—Je ne connais pas une femme qui pourrait supporter l'absence de son mari pendant six longs mois, quelle qu'en soit la raison.

—Vous estimez donc que sa relation avec le prince était justifiée ? demanda-t-il froidement.

—Bien sûr que non ! Mais si mon époux considérait ma compagnie comme un fardeau jusqu'à préférer voyager seul en Italie, je le traquerais jusqu'à ce que j'en connaisse les véritables raisons. Jamais je ne tolérerai qu'un homme me délaisse à ce point.

—Je n'ai aucun doute là-dessus, plaisanta-t-il en déposant un baiser sur le front de Régina. Je n'oserai pas mettre ainsi votre patience à l'épreuve.

— Il ne vaut mieux pas, effectivement, répondit-elle avec un petit sourire.

Il l'embrassa. Le baiser, d'abord tendre, devint torride tandis que Marcus promenait ses mains avides sur le tissu épais de sa robe. Il commençait à envisager de déchirer cette satanée toilette lorsque la voiture marqua brusquement l'arrêt.

Quand il jeta un coup d'œil au-dehors, il constata avec stupéfaction qu'ils étaient parvenus à destination.

— Nous voici arrivés, chérie.

## Chapitre 17

*Inculquez à votre protégée l'honnêteté envers son époux.  
Cela améliorera considérablement sa vie de femme mariée.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Régina se dégagea de l'étreinte de Marcus pour jeter un regard par la vitre du landau, mais ne vit qu'un taillis de chênes et de bouleaux.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle au comble de la curiosité.

— Sur mon domaine. Il ne s'agit toutefois pas du château.

— Nous allons passer notre lune de miel dans une cabane de chasse de votre propriété ? interrogea-t-elle en lançant un regard amusé vers son époux.

Elle tapota sa robe et porta la main à ses cheveux décoiffés

— Pas exactement. Venez plutôt voir.

Un domestique se précipita pour ouvrir la portière du landau. Comme ils mettaient pied à terre, Régina balaya les lieux enchanteurs du regard et n'en crut pas ses yeux. C'était comme si Marcus avait usé de magie pour leur faire quitter la campagne anglaise et les transporter jusqu'en Inde ou en Turquie, et ce en un clin d'œil.

Un dôme dont le haut était resserré en pointe, flanqué de deux minarets sortis tout droit des contes orientaux, s'élevait vers le ciel. Le tout était embelli d'arabesques dorées, de

fenêtres arquées et de colonnes sculptées en forme de palmiers.

— Seigneur ! C'est en effet une drôle de cabane de chasse ! S'exclama-t-elle.

— Mon père avait des goûts très éclectiques en matière d'architecture. C'est à la suite d'un voyage en Inde qu'il a entrepris de faire construire un palais oriental miniature pour agrémenter son château. Nous l'appelons Illyria.

—Un nom très particulier.

—C'est inspiré de Shakespeare, commenta Marcus en coulant sur Régina un regard bienveillant, je suppose que vous ne lisez pas beaucoup de pièces de théâtre.

—Aucune, malheureusement, ironisa-t-elle.

Les domestiques s'affairaient autour d'eux, portant à l'intérieur les bagages tandis que Régina contemplait l'étonnante bâtisse.

—À quelle distance sommes-nous du château ?

—Quelques kilomètres.

Marcus semblait posséder un bien vaste domaine. Par bonheur, ils n'étaient pas trop éloignés de la demeure où viendrait s'installer Cicely en cas de besoin. Il ne serait toutefois pas aisé de lui communiquer son adresse, songea Régina. Imaginant qu'ils effectueraient un voyage de noces traditionnel, Régina avait envisagé la possibilité de soudoyer un employé de l'hôtel où ils descendraient afin qu'il lui lise et lui écrive ses lettres. A présent, considérer d'acheter le silence de l'un des serviteurs de Marcus était hors de question. Elle allait devoir recourir à une autre solution, mais laquelle ?

—Père a fait construire Illyria comme un lieu de repli, expliqua Marcus, afin que Louisa, moi et lui-même puissions loger quelque part lorsque... certains invités nous rendaient visite.

—Ah ! dit-elle, béate d'admiration devant le palais oriental de son époux. Il est extraordinaire. Le prince l'a-t-il vu ?

—Non, trancha-t-il. Ni lui ni ma mère n'ont jamais été autorisés à y mettre les pieds.

—En êtes-vous certain ? Cela ressemble étonnamment aux décorations qu'il destinait à sa demeure de Brighton. Et si j'ai bonne mémoire, les ébauches contenaient aussi un certain nombre de dragons.

—Père n'aurait jamais toléré leur présence, ne serait-ce qu'à un kilomètre d'ici, je vous le garantis.

La rancœur qu'elle décela dans la voix de Marcus l'attrista.



— De toute manière, poursuivit-il, j'ai pensé que de passer notre nuit de noces ici serait un bon compromis et vous donnerait un avant-goût agréable de Castlemaine. Nous pouvons, à notre guise, visiter le château et d'autres parties du domaine, ou bien rester ici un moment. En ce qui me concerne, ajouta-t-il en lui glissant un bras autour de la taille, j'ai une préférence pour la seconde option. Sans se soucier du personnel qui les entourait, il l'embrassa. Le cœur de Régina se mit à battre follement.

«Un moment... combien dure un moment?» eut-elle envie de lui demander, mais il se méprendrait sans doute sur la raison d'une telle question. Elle ne pouvait pas lui avouer qu'elle s'inquiétait pour Louisa.

Tout ce qu'elle pouvait faire, dans l'immédiat, était de prier le Ciel pour que Cicely gagne la confiance de Louisa et réussisse à tenir Simon à distance. Et pour que son frère ne parvienne pas à forcer leur cousine à devenir son alliée...

Étant donné la conduite de sa mère, Marcus avait toutes les raisons d'être soupçonneux et de mettre en doute les motivations de Régina concernant leur union. Ne sachant comment le rassurer, elle se perdait en conjectures. Lui révéler le plan diabolique de Simon n'aurait fait qu'empirer les choses.

Quant à l'autre problème... Non, impossible. Pas encore. Il pourrait s'aviser de faire annuler leur mariage. Quelle humiliation ce serait pour elle ! Elle devait attendre qu'ils aient partagé le même lit.

Elle patienterait jusqu'après leur nuit de noces. S'il exigeait ensuite un quelconque dédommagement parce qu'elle aurait

omis de lui avouer son invalidité avant qu'il ne soit trop tard, elle lui donnerait tout ce qu'il lui serait possible de donner.

Pour ce qui était de leur progéniture, elle laisserait Marcus décider. Qui sait ? La perspective d'avoir un héritier incapable de lire, voire faible d'esprit, ne l'inquiéterait peut-être pas.

Il était en parfaite santé, aussi ses enfants n'auraient-ils probablement pas à souffrir de troubles à la naissance. La robustesse de l'époux compenserait la faiblesse de l'épouse.

Oui. Voilà ce pour quoi elle prierait. Après tout ce qu'avait enduré Marcus, le destin ne pouvait décemment pas s'acharner sur lui. Le mauvais sort les épargnerait, lui et ses enfants.

Elle s'écarta de lui en s'efforçant d'arborer un sourire radieux.

—Vous voulez bien me montrer l'intérieur de votre palais ? Je meurs de curiosité !

—Certainement, dit-il en lui adressant un sourire de connivence et en glissant de nouveau son bras autour de sa taille. Dois-je commencer par vous faire visiter la chambre nuptiale ?

—Maintenant ? Je...

—Ne vous inquiétez pas, murmura-t-il. Je ne vais pas précipiter les choses ; nous avons la nuit devant nous.

Cette réplique traîna dans l'esprit de Régina tandis qu'ils traversaient le hall, resplendissant de verts et de couleurs dorées orientales, et se dirigeaient vers un adorable salon. Elle poussa des oh ! et des ah ! Devant les meubles en bois laqué noir ornés de nacre, mais ses pensées étaient occupées par ce que ses amies mariées lui avaient dernièrement raconté à propos de leur nuit de noces.

Elles avaient utilisé le terme « embarrassant », lui avaient rapporté que « le début était plutôt agréable, la fin, horrible », l'avaient rassurée en lui disant que « ça se terminait très vite, fort heureusement ». Chacun des récits était conclu par « mais au moins, il te couvre de bijoux ».

Comme si cela devait compenser une expérience des plus abominables... Elle ne parvenait pas à imaginer Marcus lui offrant des fleurs, encore moins des bijoux. Ce n'était pas son style.

Il savait cependant se montrer particulièrement doué quand il était question de baisers ou de caresses. Avec un peu de chance, l'acte avec lui ne serait peut-être pas si « épouvantable ». Aptes tout, il ne semblait pas être un novice en la matière. Il y avait toutes ces « beautés » dont il avait pu acheter les douceurs dans n'importe quel lupanar... Les maris de ses amies étaient sans doute de piètres amants, peu expérimentés.

Et puis... elle jeta un regard à la dérobée vers Marcus, observa ses larges épaules, sa stature. Comparé aux époux de ses amies, il avait l'allure d'un géant, paraissait bien plus robuste. Elle n'imaginait pas une seconde l'un de ces hommes attirant sa douce épouse sur ses genoux, et encore moins essayant de la séduire dans l'espace restreint d'une voiture.

—Voici la cuisine, dit-il en poussant une porte. Avez-vous faim ?

—Après tout ce que j'ai mangé au lunch de mariage, vous plaisantez !

—Bien. J'ai demandé aux serveurs de nous laisser un en-cas, mais c'est d'autre chose dont j'ai envie pour mon dîner.

Il s'inclina pour l'embrasser et, comme il n'y avait personne alentour, il en profita pour lui donner un baiser des plus ardents. Elle ne parvint pourtant pas à se détendre dans ses bras. Finalement, il avait peut-être raison lorsqu'il plaisantait sur sa robe... Qui sait si elle ne l'avait pas inconsciemment choisie pour se prémunir d'avances trop audacieuses ?

Or, à présent, rien n'empêcherait plus leur union d'être scellée. Lorsqu'elle sentit les doigts de Marcus commencer à délayer son corsage, elle s'empourpra et eut un mouvement de recul.

— Et les domestiques ? S'ils nous surprenaient dans la cuisine ?

—Je leur ai donné congé pour la soirée. Ils reviendront s'occuper de nous demain matin. Mais je me suis assuré que nous ne manquerions de rien pour notre nuit de noces. Etes-vous nerveuse ?

— Oui, un peu, répondit-elle d'une voix étranglée. Il lui prit la main et lui adressa un sourire complice.

— Allons à l'étage. J'ai exactement ce qu'il faut pour vous détendre.

Comme ils se dirigeaient vers l'escalier, le cœur de Régina se mit à battre la chamade. La chambre ! Ils allaient dans la chambre...

— Est-ce trop tard pour prendre ce repas froid ? bredouilla-t-elle.

— Voilà ce que je vous propose : si après avoir vu la surprise que je vous ai réservée vous avez toujours faim, nous redescendrons. D'accord ?

— Cela... cela n'a rien à avoir avec... vous voyez ce que je veux dire... balbutia-t-elle.

Marcus sourit.

— Non. Pas directement, en tout cas.

Cela attisa suffisamment sa curiosité pour qu'elle n'émette plus aucune protestation tandis qu'il la guidait jusqu'à une vaste chambre où flambait un feu de cheminée. Elle promena son regard à travers la pièce, momentanément éblouie par les magnifiques tentures de soie amarante et le superbe tapis oriental de couleurs or et écarlate.

Puis elle découvrit la surprise en question : la plus incroyable harpe qu'elle ait jamais vue. L'imposant instrument en noyer trônait à côté du lit à baldaquin Chippendale.

— Oh ! Marcus... chuchota-t-elle, admirative. Elle est pour moi ?

— Bien sûr. Vous m'imaginez jouant de la harpe avec mes grosses mains ?

La joie de Régina éclata en une longue cascade de rires cristallins. Elle se précipita pour observer l'instrument, telle une enfant de cinq ans émerveillée le matin de Noël. Un dragon dont la queue descendait le long de l'instrument avait été sculpté dans le bois. A l'évidence, la harpe avait été fabriquée sur commande. Comment Marcus avait-il bien pu faire pour qu'on la lui livre dans un délai aussi court ? Elle pinça quelques

cordes, et sourit au son exquis qui en résultait. Il l'avait même fait accorder...

— Elle vous plaît ? J'avoue ne pas m'y connaître en harpes mais Louisa m'a été d'une aide précieuse en donnant des instructions au facteur de harpes.

— Elle est merveilleuse, s'extasia-t-elle en plantant un baiser sonore sur les lèvres de Marcus. Elle est absolument merveilleuse, je l'adore !

Il lui ravit un autre baiser, plus enflammé, si ardent qu'une onde de chaleur la traversa de la tête aux pieds. Lorsqu'il s'arracha à leur étreinte, ses yeux brillaient de malice.

— Avez-vous lu l'inscription ? Le plaisir qui avait submergé Régina s'effaça instantanément.

— L'inscription ? bredouilla-t-elle en proie à la panique.

— Sur la harpe, Régina. Je l'ai fait graver spécialement pour vous.

— Je ne l'ai pas vue. Je regarderai plus tard.

Elle enroula ses bras autour du cou de Marcus et lui tendit les lèvres pour un nouveau baiser. Entre s'étendre sur le lit nuptial et révéler son handicap, là, tout de suite, elle choisissait le lit sans hésiter.

Mais il la repoussa.

— Non, je veux que vous la lisiez. Venez ! Elle faillit se sentir mal tandis qu'il l'entraînait vers l'instrument et lui indiquait du doigt les mots gravés sur une petite plaque dorée à l'intérieur de la caisse de résonance.

— Vous voyez ? demanda-t-il avec un grand sourire.

— Oui, opina-t-elle en feignant d'examiner l'inscription. C'est très joli.

Le sourire de Marcus s'évanouit.

— Joli ? Vous trouvez que c'est « joli » ?

Cherchant frénétiquement à deviner ce qui pouvait bien être écrit, Régina hochait la tête.

— Joli, répéta-t-il amèrement. Bien. En d'autres termes, mieux vaut ne pas s'étendre sur un message aussi scandaleux, c'est ça ?

— J'ignore de quoi vous parlez.

— Ne jouez pas à l'idiote, Régina, cela ne vous ressemble pas, s'exclama-t-il.

Il s'éloigna d'elle en marmonnant dans sa barbe.

— C'est cela, n'est-ce pas ? Votre robe, votre angoisse, votre désir d'avoir votre cousine avec nous... De toute évidence, la perspective de vous retrouver seule avec moi vous terrifie.

— Je n'ai jamais dit ça !

— Ce n'était pas nécessaire pour que je comprenne. Mon Dieu ! Elle était coincée, prise au piège !

— S'il vous plaît, dites-moi ce qu'il y a d'inscrit, s'aventura-t-elle à demander en espérant qu'il le lui révélerait. Je n'ai pas pu distinguer les mots.

— Pour toute réponse, Marcus émit un vague grommellement.

— Dites-le-moi, je vous en prie, insista-t-elle.

— Vous aimeriez m'entendre lire l'inscription, n'est-ce pas ? Vous pourriez ainsi vous gausser de moi. Comment faites-vous pour qu'à chaque fois j'oublie votre vrai visage ? D'abord vous endormez ma vigilance avec votre douceur, votre tendresse, et puis votre vraie nature reprend le dessus...

—Quelle « vraie nature » ?

—*La Belle Dame Sans Merci*, qui vit pour humilier les hommes qui la désirent. Eh bien, ne vous inquiétez pas, milady, je ne vous imposerai pas ma présence ce soir.

Il pivota pour se diriger vers la porte mais elle l'attrapa par le bras.

— Dites-moi ce qu'il y a d'écrit, espèce de malotru ! Lâcha-t-elle, les yeux embués de larmes. Allez-vous me le dire ?

La panique de Régina sembla l'atteindre car il darda sur elle un regard exaspéré.

— Arrêtez de faire semblant. Je sais pertinemment que vous l'avez lue. Je me suis assuré qu'ils n'utiliseraient pas une de ces polices de caractères chantournées qui...

—Je ne l'ai pas lue, coupa-t-elle.

—Eh bien, lisez, alors !

—C'est impossible.

Les mots avaient jailli de sa bouche sans qu'elle puisse les retenir.

—Que me racontez-vous ? S'exclama-t-il en la prenant par le bras comme pour la ramener à l'instrument. Venez, venez voir !

—Je ne peux pas lire ! riposta-t-elle en se libérant de l'emprise de Marcus. Sapristi ! Marcus, je ne peux rien lire !

Éclatant en sanglots, elle s'écroula alors sur le lit en répétant inlassablement les mêmes mots: «Je ne sais pas lire, je ne sais pas lire. »

Marcus, immobile, essayait d'assimiler ce qu'il venait d'entendre. Qu'avait-elle voulu dire ? Bien sûr qu'elle pouvait lire. Elle était la fille d'un duc, bon sang ! Pas une pauvre servante ignorante. Il l'avait vue lire...

A bien y réfléchir... elle avait refusé d'ouvrir l'enveloppe confiée par Louisa. De plus, elle avait toujours paru agacée par son obsession malade pour les ouvrages de sa bibliothèque. Qu'avait dit Foxmoor, déjà? «Je ne l'ai jamais vue avec un fichu ouvrage dans les mains. »

Pourtant, elle avait apposé sa signature aujourd'hui, lors de la cérémonie.

Il eut la gorge serrée par l'angoisse. Oui, mais elle avait griffonné son nom de manière illisible, et non de la belle calligraphie à laquelle il s'était attendu de la

part d'une lady. Et lorsqu'il l'avait taquinée à ce propos, elle avait vite changé de sujet.

— Je voulais... vous le dire plus tôt... bredouilla-t-elle entre deux sanglots à fendre le cœur. J'aurais dû... oh ! Je suis tellement navrée...

— Vous n'avez pas à être navrée, chuchota-t-il en se précipitant tardivement pour la réconforter bien qu'il fût toujours sous le choc.

Il s'assit à ses côtés et la prit dans ses bras.

— Chut, ma chérie, murmura-t-il, posant la tête de Régina sur sa poitrine robuste. Ne pleurez plus.

Ses sanglots atteignirent Marcus au plus profond. Jamais il ne l'avait vue pleurer, et songer que son stupide accès de colère l'avait mise dans un tel état accrut son tourment.

— Vous êtes un grand lecteur, dit-elle en levant vers lui son visage ruisselant de larmes. J'ai toujours vécu dans la terreur que vous puissiez découvrir mon incapacité. Cicely me fait habituellement la lecture, mais maintenant qu'elle est à Londres...

— Ô mon Dieu ! grommela-t-il.

Tout prenait sens, à présent. Pourquoi elle désirait tant sa cousine à leurs côtés. Pourquoi elle préférait les soirées mondaines aux livres. Pourquoi elle avait refusé de chanter en duo avec lui en prétextant ne pas connaître la chanson. En fait, elle était incapable de lire la partition...

La culpabilité envahit Marcus lorsqu'il réalisa à quel point il l'avait humiliée, ce soir-là, publiquement.

— J'avais l'intention de vous en parler avant, murmura-t-elle, le visage appuyé contre le torse de Marcus, mais j'étais si mortifiée... Et maintenant, je vous en supplie, n'annulez pas notre mariage ! Je ne pourrais pas supporter le scandale. Je ferai tout ce que vous voudrez, je resterai avec vous, pour toujours, à la campagne, je... je...

— Chut, ma chérie.

Il déposa un baiser sur les lèvres de Régina pour la faire taire. Toutes les remarques désobligeantes et les accusations irréfléchies qu'il lui avait infligées revinrent le tourmenter.

—Je n'annulerai pas notre mariage, ni pour cette raison, ni pour n'importe quelle autre.

—Vous ne comprenez pas... Je ne peux pas lire, parce qu'il y a quelque chose qui cloche dans mon cerveau.

—Votre cerveau n'a rien qui cloche ! affirma-t-il en la serrant plus fort contre lui.

—Si, insista-t-elle en le repoussant. Demandez à Cicely. Puis ce fut un déferlement de paroles. La conviction avec laquelle elle ouvrit son cœur bouleversa Marcus.

— Je ne distingue pas les lettres correctement, et lorsque je m'acharne à essayer de lire, me viennent d'horribles migraines. Imaginez que nous ayons des enfants et que je leur

transmette mon problème, ou pire... balbutia-t-elle les yeux pleins de larmes. J'en mourrais !

— N'y songez même pas. Tout ira bien pour nos enfants, je vous le promets. Voilà la raison pour laquelle elle ne s'était jamais mariée, avait refusé les propositions de ses soupirants, et se comportait tour à tour comme un ange puis une cruelle sirène. Elle avait survécu en repoussant tout le monde. Jusqu'à ce qu'elle le rencontre.

Et si elle avait raison ? Et si son cerveau avait effectivement un problème ? La débilité mentale et la démence étaient héréditaires. Qu'advierait-il si leurs enfants...

Non. Quoi qu'elle eût, elle n'était pas attardée.

— Nous affronterons cela ensemble, ma chérie. Nous sommes mariés, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Je ne vous abandonnerai jamais, alors, cessez de dire qu'il faut faire annuler notre mariage. Je vais finir par croire que vous souhaitez réellement mettre fin à notre union.



—Jamais! S'écria-t-elle en le dévisageant d'un air assuré. J'ai prononcé mes vœux avec sincérité.

— Moi aussi, Régina.

Il explorerait plus tard son « cerveau qui clochait » et lui demanderait comment il était possible que la fille d'un duc fût illettrée. Pour l'heure, il lui suffisait de la voir rassérénée.

Résolu à profiter de ce qu'il restait de la soirée, il esquissa un sourire et entreprit de déboutonner cette impossible robe qu'elle portait toujours.

— Que dit l'inscription, Marcus ? demanda-t-elle, les yeux étincelants.

Son cœur battit la chamade lorsqu'il découvrit sous sa robe une chemise de soie si fine qu'il distingua ses mamelons, deux bourgeons roses qu'il brûlait de goûter de nouveau.

— A ma tendre épouse, la seule femme que je désire attacher dans mon donjon.

Un sourire hésitant apparut sur le visage de Régina.

—Ce n'est pas vraiment... joli. C'est plutôt... provocant.

—Oh oui ! Et avant que le jour ne se lève, nous serons bien au-delà de la provocation.

## Chapitre 18

*C' est de la responsabilité de la mère de votre protégé de lui apprendre le déroulement de sa nuit de nocces. Il en va de la vôtre, si elle s'en est dispensée.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Régina se délectait des baisers de Marcus, si doux, si chauds, si tendres... Il ne semblait pas prêter trop d'importance à l'aveu qu'elle venait de lui faire. S'il la désirait au point de fermer les yeux sur son invalidité, elle n'allait pas s'en plaindre.

Surtout maintenant que les mains de Marcus se frayaient un passage sous sa robe, malaxaient ses seins et les couvraient de ses caresses enchanteresses. Dieu du ciel, quelle délicieuse sensation !

Il pencha pour l'embrasser dans le cou et se mit à jurer :

— Nom de nom ! Il faut absolument enlever cette satanée collerette. J'ai encore failli m'éborgner avec ! dit-il en s'empressant de lui ôter sa robe.

Éprouvant une sorte de vertige, soulagée qu'il ne l'ait pas repoussée, Régina éclata de rire.

— Peut-être devriez-vous l'accrocher aux chaînes de votre donjon, le taquina-t-elle alors qu'il envoyait valser le vêtement à l'autre bout de la pièce.

— C'est vous plutôt que je vais enchaîner, plaisanta-t-il, ses yeux luisant de désir tandis qu'il caressait le corps gracie très légèrement vêtu.

— Je vous le déconseille, murmura-t-elle en rougissant d'émotion devant les images indécentes qui se bouscuaient dans son esprit.

— Cela pourrait vous plaire.

Il l'installa confortablement, posant avec délicatesse la tête de Régina sur les oreillers. Puis il prit ses deux mains qu'il fit s'agripper à la tête de lit chantournée.

Il porta alors ses lèvres à la fine chemise de soie, et vint taquiner de sa langue un téton qui durcit instantanément.

—Cela doit vous paraître une aventure des plus excitantes que d'être enchaînée, dans mon donjon, à attendre...

—... que le dragon vienne me dévorer ?

—Oh oui ! Gronda-t-il tout en poursuivant son indécente dégustation.

Quelques minutes plus tôt, elle était en proie à l'appréhension au sujet de la nuit de noces ; à présent les paroles et les actions délicieusement scandaleuses de son compagnon lui procuraient l'effet inverse. Son corps fondait littéralement sous les assauts de sa langue fiévreuse.

A l'aide de ses dents, il défit les rubans de l'ultime vêtement qui lui battait le passage. Il prit les mains de Régina qu'il desserra de la tête de lit, juste le temps de lui ôter sa chemise.

—Ne lâchez pas, pas tout de suite, ordonna-t-il en lui remettant les mains dans leur position initiale. Vous êtes enchaînée.

—Vraiment ?

—Pour l'instant, oui, répliqua-t-il, leurs regards enflammés rivés l'un à l'autre.

—D'accord, dit-elle alors qu'un frisson indescriptible la traversait de part en part.

Il lui ôta ensuite ses jupons puis ses bas, la laissant étendue dans le plus simple appareil devant ses yeux admiratifs. Elle se tortilla tandis qu'il la contemplait. Quelle exquise sensation lascive !

Au bout de quelques instants, il quitta le lit pour gagner un fauteuil lui faisant face et s'y assit pour la dévorer du regard.

Ses yeux avides provoquèrent un délicieux frisson qui parcourut la peau dénudée et laiteuse de Régina. La lueur du feu de cheminée qui dansait sur ce visage marqué par sa balafre lui donna l'impression d'être l'objet de convoitise, la vierge victime du dragon qui se léchait les babines devant son imminent festin.

Elle déglutit, mais ne lâcha pas la tête de lit.

—L'idée de vous voir attachée me plaît infiniment, commenta-t-il de sa voix grave, gutturale, en ôtant l'un de ses souliers.

—Cela prouve donc que vous êtes diablement démoniaque.

—Comme vous êtes bonne de satisfaire le démon qui est en moi ! poursuivit-il en envoyant valser son deuxième soulier. Peu de femmes auraient cette bonté. Et rares sont celles qui en éprouveraient du plaisir, ajouta-t-il en se levant du fauteuil pour s'approcher lentement de sa proie.

Embarrassée d'avoir dévoilé la volupté que provoquait en elle la situation, Régina détacha son regard de celui de Marcus et scruta la pièce. Cela ne fit qu'augmenter sa gêne car le tableau occupant la moitié du mur opposé représentait des nymphes à moitié nues. Des sirènes, plutôt, incitant de malheureux navigateurs à se jeter contre les récifs.

—À qui est cette chambre ? marmonna-t-elle.

—C'est la mienne.

—Et votre père tolérait que vous suspendiez cette peinture au mur ?

—Je l'ai accrochée après sa mort. J'avoue avoir un faible pour les belles sirènes.

—A l'instar de celles dont vous achetiez les services ? S'enquit-elle.

—Non, c'est à vous que je faisais référence, répliqua-t-il. Jamais je n'aurais les moyens de me procurer une beauté aussi inestimable que la vôtre, ma chérie.

Le regard admiratif qu'il promena sur son corps ôta à Régina tout reste d'embarras, ne laissant plus qu'une sensation de chaleur, d'inextinguible soif.

Marcus continua à se déshabiller, prenant tout son temps, le regard inlassablement rivé au corps dénudé de Régina. Il déboutonna son veston avec des gestes délibérément nonchalants qui provoquèrent en elle une accélération de son pouls, de sa respiration.

Impossible de ne pas remarquer la protubérance déformant son pantalon. Il poursuivait toutefois son effeuillage sur un rythme lent et maîtrisé.

Au creux de ses reins, Régina commençait à sentir un frémissement qui devint durcissement, puis légère douleur. Elle songea qu'elle mourrait s'il tardait encore à y promener ses caresses expertes.

Après avoir ôté sa cravate, il s'approcha du lit et effleura du bout de tissu de soie ses seins, puis son ventre, puis plus bas encore. L'usage de l'accessoire porta le

désir, le besoin de caresses de Régina au paroxysme sans toutefois lui procurer une once de satisfaction.

Il taquina de nouveau ses mamelons à l'aide de sa cravate puis la jeta au sol. Régina émit un petit gémissement.

—Maintenant je sais pourquoi on vous donne ce surnom de dragon... chuchota-t-elle. Parce que vous vous conduisez parfois comme une bête.

—Ah ? Mais vous aimez, n'est-ce pas ? demanda-t-il en déboutonnant sa chemise. Cela nourrit votre appétit pour l'aventure.

— Mon appétit pour...

Elle s'interrompit au moment où il retira sa chemise et ne put retenir une exclamation. Sa poitrine était celle d'un lutteur grec, comme taillée dans la pierre. Il avait une taille étonnamment svelte pour un torse aussi massif.

— Ai-je l'approbation de milady ? S'enquit-il avec un petit sourire.

— Vous êtes absolument... bestial.

Après avoir ôté son pantalon, il s'allongea près de Régina. Il portait encore son caleçon qui ne laissait guère de place à l'imagination.

—Je vais donc satisfaire mes appétits de bête... Comme il se penchait pour lui sucer un mamelon, elle poussa un long gémissement.

—Cela vous plaît ? murmura-t-il en mordillant la chair tendre.

—Oh oui... répondit-elle, pantelante, les mains toujours crispées à la tête de lit.

La seule idée d'être aussi ouvertement offerte à la bouche de Marcus, à ses dents, sa langue et ses mains attisait son excitation dans des proportions incroyables.

— Dois-je continuer ? Susurra-t-il tandis que sa bouche descendait le long de son ventre.

— Oui, Marcus, oui... Encore, je vous en prie...

Elle détourna les yeux et vit le tableau et ces sirènes qui semblaient se moquer d'elle. Curieusement, elle ne ressentait pas la moindre gêne en compagnie de Marcus. Elle ferma les yeux pour ne plus les voir, mais lorsque la main de Marcus, abandonna son sein, elle s'arc-bouta.

— Marcus, s'il vous plaît...

Il posa alors sa bouche sur un recoin d'intimité que jamais elle n'aurait imaginé qu'un homme puisse explorer ainsi. Dieu du ciel !

Surprise, elle écarquilla les yeux et vit la tête lovée entre ses cuisses. Il taquina délicatement les replis inexplorés de sa chair de ses doigts puis y porta sa langue.

— Marcus ! protesta-t-elle, choquée.

Elle tenta de resserrer les jambes, mais il l'en empêcha.

— Sois tranquille, ma chérie ! Laisse le dragon à son dîner.

Il entreprit de nouveau de poser sa bouche fiévreuse. Là. Comme un baiser langoureux, mais un baiser au tréfonds de son corps. Régina manqua défaillir tant la sensation était incroyable.

Jamais elle n'avait ressenti cela. Elle pouvait à peine respirer, réfléchir, faire quoi que ce soit, sinon s'abandonner au plaisir sauvage qui l'envahissait inexorablement.

À ses lèvres, à sa langue, il joignit les dents. Mon Dieu, c'était merveilleux ! Et choquant à la fois. Ce qu'il titillait de sa bouche experte n'était sans doute pas destiné à être caressé de manière aussi indécente.

— Marcus ! Gémit-elle, c'est... oh... c'est...

Il plongea en elle plus encore qu'elle n'en rêvait. Chaque contact de sa langue avec sa chair fiévreuse la faisait se cambrer davantage et pousser des soupirs de plus en plus rauques et saccadés. Elle n'était pas loin d'atteindre le nirvana qu'elle avait connu voici quelque temps de cela, dans le tilbury de Marcus.

Elle sentait... venir... Tout son corps se tendit vers ce paroxysme.

Marcus leva vers elle son visage et se redressa.

— Oh non, ma sirène d'épouse ! Pas sans moi. Pas encore. Pas avant que je sois en toi et que nous partagions le plaisir.

— Marcus ! s'écria-t-elle en le voyant quitter le lit. Où vas-tu ?

— Enlevé ça.

Il ôta son caleçon. Régina en eut le souffle coupé et resta bouche bée devant ce mâle érigé pour elle. Il allait la pénétrer avec *ce*...

— Oh ! Dieu du ciel !

—Je présume donc qu'il s'agit d'une invitation. Mais... qu'est-il arrivé à tes chaînes ?

Régina avait lâché la tête de lit sans même s'en rendre compte.

—Je... je les ai brisées.

—Voilà bien ma femme, murmura-t-il en la rejoignant. Capable de briser l'acier. Avant qu'il n'ait eu le temps de s'allonger à nouveau près d'elle, Régina lui saisit la hanche.

—Attends !

—Fini d'attendre, grommela-t-il en enlevant sa main.

—Moi aussi, je veux te toucher, te regarder...

—Non, répliqua-t-il en rougissant.

—Tu as observé tout ton content, persista-t-elle. C'est mon tour, à présent.

—Maintenant ?

—Oui.

Il marmonna mais se tint immobile et la laissa approcher ses mains de son membre turgescent.

—Quelqu'un t'a-t-il préparée à cette nuit ? On t'a expliqué comment cela se passait ?

—Mes amies m'en ont parlé un peu. Mais je ne m'attendais pas à ce que ça soit si... démesuré.

—Tout ira bien, ne t'inquiète pas.

—D'un doigt timide, Régina parcourut la chair tendre et s'émerveilla de le voir réagir à son contact. Marcus tremblait tandis qu'elle le caressait, ce qui la rasséra un peu.

—Et... que t'a raconté Mlle Tremaine ?

Elle a dit que tu me ferais des choses embarrassantes, que je devais m'allonger, immobile, et te laisser agir, même si je n'aimais pas. Parce que tu es mon mari.

—Une vieille fille qui donne des cours à une sirène ! Plaisanta-t-il. Oublie tout ce qu'elle t'a dit.

—Je vais essayer, bredouilla-t-elle en resserrant ses doigts autour du sexe tendu, surprise par sa soudaine dureté. Marcus laissa échapper un grognement.

—Que Dieu me garde de la curiosité des vierges ! Cela suffit, dit-il en repoussant doucement la main de Régina.

—Mais, je...

Il l'interrompit en collant ses lèvres aux siennes et en s'installant entre les jambes de sa compagne. Les doigts de Marcus trouvèrent le point de chair toujours douloureux, le caressèrent avec insistance, et suffisamment longtemps pour provoquer de nouveau ce désir ardent. Soudain, ce ne fut plus sa main que Régina sentit contre elle, mais son membre vigoureux qui se frayait un passage.

—Tu vas me déchirer, gémit-elle après s'être arrachée au baiser.

—Non, n'aie pas peur, lui murmura-t-il à l'oreille.

—Si. C'est tellement... je suis si...

—Etroite ?

Il marqua une pause dans son mouvement pour lui déposer un baiser sur le front.

—C'est ainsi que c'est supposé être, expliqua-t-il. Fais-moi confiance, l'être humain fait cela depuis des générations et des générations.

—Pas en ce qui me concerne.

—Dieu merci ! Gloussa-t-il.

Il s'introduisit plus profond encore. Le fait de lui avoir parlé avait dévié l'attention de Régina qui se sentait un peu plus à l'aise.

—Voilà, ma chérie. Détends-toi, laisse-moi entrer en toi. Elle s'y efforça et finit par trouver l'acte tolérable, à défaut d'agréable. En le sentant progresser doucement en elle, un regain d'appréhension la fit se tendre à nouveau. Marcus recula un peu afin de la dévisager.

—Ecoute-moi, Régina...

—Je sais, ça va me faire mal, soupira-t-elle. Je suppose que tu ne peux pas éviter *ce*... cet endroit.

—Pas que je sache, dit-il avec un petit rire.

Jusque-là ses amies ne s'étaient pas trompées : le début était extrêmement agréable. L'étape présente lui parut étrangement humiliante et particulièrement inconfortable.



« Ressaisis-toi », se tança-t-elle.

—Vas-y alors, mais tâche de ne pas me tuer.

—Ne t'inquiète pas. Tu verras, lorsque ce mauvais moment sera passé...

Il la pénétra alors d'un coup. Une brusque douleur irradija dans son corps pour s'évanouir aussitôt et Régina ne sentit plus que son sexe profondément ancré en elle. Marcus se tenait au-dessus d'elle, ses muscles fermes effleurant sa peau veloutée.

—Eh bien ? Es-tu toujours vivante ?

—Je crois, oui...

—On ne pardonne pas au mari qui provoque la mort de son épouse lors de la nuit de noces. On me bannirait de la société.

Sa plaisanterie eut l'effet escompté. Régina esquissa un demi-sourire, malgré sa déception après l'acte de défloration, dont on lui avait tant parlé, et sur lequel elle avait bâti malgré tout des châteaux en Espagne.

—Es-tu certaine d'aller bien ?

Elle bougea imperceptiblement les hanches afin de tester cette nouvelle sensation, celle d'avoir un homme au tréfonds de sa chair, et fut surprise de constater que, finalement, elle n'éprouvait pas de réelle douleur.

—Je crois que j'ai survécu, commenta-t-elle.

—Pas pour longtemps si tu persistes à gigoter ainsi, dit-il en poussant un gémissement. Si tu continues, je ne vais pas être capable de rester calme longtemps.

—Comment cela ? Ce n'est pas fini ?

—Nous venons à peine de commencer...

—Alors, lorsque je bouge comme ça... observa-t-elle en remuant davantage des reins. Cela te fait quelque chose ?

—Ça me rend fou de désir.

Peut-être qu'après tout ses amies se méprenaient. Elle continua à onduler des hanches.

—J'aime te rendre fou.

—Espèce de dévergondée ! Lâcha-t-il en se retirant pour aussitôt revenir en elle, et débiter ainsi un mouvement de va-et-vient.

Comme c'était intrigant ! La partie inférieure de son corps se réchauffait, lui provoquant comme des fourmillements. Elle souleva le bassin pour s'accorder au rythme de son compagnon et manqua défaillir lorsque le picotement se transforma en une vague de désir fulgurant.

—Oh, Marcus ! Tu me... C'est... Oh !....

—Tu vois ? dit-il en accélérant la cadence, j'avais raison, n'est-ce pas ?

—Quoi ?

Régina fit un effort surhumain pour se concentrer sur ses paroles, mais ses poussées répétées provoquaient au creux de ses reins des sensations inédites et incroyablement délicieuses.

Son ventre tout chaud frémissait, et chaque fois que Marcus plongeait profondément en elle, un nouveau frisson érotique surgissait.

— Tu es vraiment... *La Belle Dame...* *Sans Meri*, observa-t-il le souffle court. La tentation... faite femme.

— Oui, murmura-t-elle, ravie.

Certes, elle ne pouvait pas lire et ne lui donnerait sans doute pas une progéniture sans défauts, mais peut-être qu'elle pourrait le rendre heureux dans ce domaine. Ses à-coups se firent plus pressants. Elle laissa échapper un gémissement et s'agrippa à lui, s'arc-boutant pour recueillir plus de plaisir, prolonger cette sensation merveilleuse.

— Ma séductrice, grommela-t-il d'une voix rauque, ma sirène !

Elle porta son regard vers le tableau. Cette fois-ci, les sirènes représentées semblaient l'encourager.

— Oui, soupira-t-elle en plongeant ses doigts dans sa chevelure de jais. Oui ! Marcus l'envahissait, la consumait à petit feu. Il leva les yeux pour plonger dans ceux de Régina.

—Il n'y aura pas d'autres dragons ?

—Non, susurra-t-elle en s'offrant davantage.

—Personne d'autre que moi ?

—Personne. Jamais.

Après cette promesse, il n'y eut plus entre eux aucun mot, mais seulement le corps de cet homme qui, sous le feu ardent de leur étreinte, dévorait celui de cette femme. Leurs désirs ne faisaient plus qu'un à présent.

— Oh! Mon chéri... oh! Oui... oui... Oui! cria-t-elle, alors qu'autour d'elle les couleurs orientales de la chambre nuptiale explosaient en un feu d'artifice.

Marcus !

Dans un dernier assaut, il cria son nom, et comme il répandait sa semence en elle, la rejoignant dans ce festival de sensations aiguës, elle enroula ses bras autour de ses épaules musculeuses, le serra fort, à la fois radieuse et soulagée.

Ils étaient mari et femme, désormais, sans retour en arrière possible. Dieu merci

!

## Chapitre 19

*Donnez le meilleur de vous-même dans l'éducation de votre protégée, car sinon, lorsqu'elle quittera le giron familial, elle risque de tout oublier.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Régina avait plongé dans les bras de Morphée tandis que Marcus, toujours éveillé, était absorbé dans ses pensées. Il avait enfin fait l'amour à cette femme qu'il convoitait depuis de longues semaines. Il avait pensé que le fait de partager sa couche apaiserait un peu son désir extravagant, mais non. Même maintenant, il souhaitait la prendre follement, passionnément, se perdre en elle, la réveiller de ses baisers, savourer encore sa chair si délicate.

Non. Elle avait besoin de repos, quelques heures au moins pour récupérer de leur folle nuit d'amour. Il espérait seulement ne pas l'avoir effrayée avec ce désir insensé qu'il avait d'elle. Pourvu qu'elle n'ait pas l'envie absurde de retourner se lancer dans ces soirées mondaines de la capitale !

Comme cette idée commençait à gâcher son plaisir, il plongea délibérément son nez dans la chevelure de son épouse et se délecta de son parfum capiteux.

Cela le calma. Régina semblait avoir apprécié leur nuit de noces, enfiévrée ou pas. Une fois passé le moment délicat de sa défloration, elle s'était jetée dans l'acte corps et âme, avec l'enthousiasme dont rêvait tout homme.

Elle se pelotonna contre lui. Ce ne fut que lorsqu'il l'eut enlacée qu'il put enfin sombrer dans un sommeil réparateur.

L'aube striait le ciel de douces couleurs qui envahissaient la pièce, lorsque des notes de musique réveillèrent Marcus. Le son d'une harpe.

Dieu du ciel ! Était-il trépassé, patientant aux portes du paradis ? Une seule nuit de volupté dans les bras de Régina, et c'en était déjà fini ?

Il ouvrit un œil et constata qu'il se trouvait bien à Illyria, et pourtant il entendait toujours jouer de la harpe. Puis un juron féminin lui parvint et la musique s'interrompit.

Cela acheva de l'éveiller. Il s'assit et vit son épouse à quelques mètres du lit, en tenue d'Eve sur un pouf, en train d'accorder sa harpe en marmonnant.

Elle était comme il l'avait vue en rêve. Il n'en fallut pas plus pour ranimer ses ardeurs.

—J'espère que tu me réveilleras comme cela tous les matins, dit-il en repoussant les draps et en se levant.

Surprise, Régina leva les yeux et fronça les sourcils.

—J'ai le regret de t'informer que ta chimère restera une chimère, car ce n'est vraiment pas pratique de jouer dans le plus simple appareil.

Elle paraissait si contrariée par cette constatation que Marcus réprima Un rire.

—Ah ? fit-il en s'avançant vers elle.

—Je me suis écorché les genoux à deux reprises avec ce fichu instrument, protesta-t-elle. Et ce bois sculpté frotte contre mon épaule et me fait mal.

—Oh ! Comme c'est embêtant...

Il s'empara de la harpe pour la changer de position et la placer bien droit devant elle, puis il recula de quelques pas.

—Je suis obligé d'admettre que cela ferait un tableau admirable, dit-il en se penchant pour l'embrasser dans le cou.

Il posa une main avide sur un sein et se mit à l'effleurer. Régina soupira puis s'inclina légèrement pour épouser le mouvement de la caresse.

Marcus n'eut pas besoin de beaucoup plus d'encouragements. Il la souleva dans les airs et la ramena vers le lit sur lequel il la déposa.

— Nous devons donc nous passer de la harpe pour le moment, n'est-ce pas ?

La réponse de Régina fut un baiser posé sur les lèvres de Marcus.

Un moment plus tard, une nouvelle fois rassasiés de caresses, étendus nus l'un contre l'autre, il la prit dans ses bras. Régina posa la tête sur la poitrine robuste de son époux.

—J'espère que je ne t'ai pas fait mal, ma chérie. J'aurais dû te laisser reprendre tes esprits après notre courte nuit.

—Si j'avais voulu me reposer, je n'aurais pas tenté de raviver tes sens en me mettant nue à la harpe. D'ailleurs, tu ne m'as pas fait mal. En fait... dit-elle en laissant échapper un gloussement.

—Pourquoi ris-tu ?

—Je ris de mes amies. Ce sont de telles cruches ! Tu aurais dû les entendre parler de leur nuit de noces. Elles m'avaient quasiment convaincue que la mienne serait horrible.

—Cela signifie qu'elle ne l'était pas ?

—Tu sais pertinemment que c'était divin, espèce de prétentieux ! répliqua-t-elle en esquissant un sourire de sirène.

—C'est toi qui étais divine.

—Tu veux dire que je suis une coquette sans vergogne ? S'alarma-t-elle.

—Absolument sans vergogne, et c'est heureux.

—Cela te dérange ?

—D'avoir une épouse qui éprouve du plaisir à partager le lit de son mari ? Grand Dieu, non ! Pourquoi cela me dérangerait-il ?

—Tu ne me dis pas cela pour t'épargner l'achat de bijoux ?

—Pardon ?

—Mes amies prétendaient que le seul avantage des relations conjugales, c'est que leurs époux les couvraient ensuite de bijoux.

—Tu désires des bijoux ?

—S'ils doivent remplacer ce que nous venons d'expérimenter, certainement pas.

—Ne crains rien. Néanmoins, j'ai bien peur que l'idée de t'offrir des bijoux ne m'ait pas traversé l'esprit.

—Je sais, dit-elle avec un petit rire. Tu n'es pas le genre d'homme à acheter une femme avec des breloques.

—Je t'ai acheté une harpe.

—Oui, et elle est magnifique.

—Même si tu ne peux pas lire l'inscription que j'ai fait graver pour toi.

Régina ne répondit rien. Toute sa radieuse exubérance s'était envolée et Marcus se maudit d'avoir remis le sujet sur le tapis. Mais à présent qu'ils avaient fait l'amour une seconde fois et que son appétit sexuel était momentanément apaisé, il voulait en savoir davantage, la questionner sur cet épineux problème.

—C'est vrai que tu ne peux pas lire ?

Elle secoua la tête et se réfugia à l'autre bout du lit. Marcus s'approcha d'elle, colla sa poitrine contre son dos dénudé et enroula un bras autour de sa taille.

—Peu m'importe, ma chérie. Néanmoins, cela me surprend que la fille d'un duc puisse être...

—Attardée ? Trancha-t-elle amèrement.

—Illettrée, corrigea-t-il. Tu n'es pas attardée. Mais comment as-tu pu ne pas apprendre les rudiments de la lecture ?

—Parce que tu crois que je n'ai pas essayé ? riposta-t-elle en se tournant pour poser sur lui son regard tourmenté. Des centaines, que dis-je ? Des milliers de fois ! Je me suis acharnée, souvent. Jamais je n'ai réussi, malgré tous mes efforts. Je te l'ai dit, mon cerveau ne fonctionne pas comme il le devrait.

—Comment peux-tu le savoir ?

—Lorsque Cicely a entrepris de m'apprendre....

—Cicely ? Je croyais qu'elle était ton chaperon.

—En effet, mais pas uniquement. Cela fait longtemps qu'elle est ma gouvernante.

Le duc ne pouvait pas en engager une en plus de ton chaperon ?

— Bien sûr que si ! Par bonheur, elle a réussi à l'en dissuader. Cicely, la cousine germaine de mon père, est venue habiter chez nous peu après ma naissance. Son père venait de décéder. C'était une honnête femme issue d'une famille pauvre ; elle était donc destinée à devenir vieille fille. Elle s'est attachée à moi. C'est elle,

la première, qui a remarqué mon problème. Connaissant les exigences draconiennes de ma mère pour ses enfants, elle s'est débrouillée pour devenir ma gouvernante avant que quiconque ne découvre le pot aux roses.

—Tes parents n'étaient pas au courant ?

—Ma mère en serait morte de honte. Quant à mon père, il ne s'occupait guère de nous. Il passait plus de temps à ce qu'il appelait « les occupations d'un gentleman » qu'avec ses enfants. Même Simon ignore mon problème.

—Ainsi donc, Cicely est la seule qui ait prétendu que tu *ne* pouvais pas lire.

—Je sais ce que tu penses. Mais elle n'a rien «prétendu».

Elle a fait tout son possible pour m'enseigner les rudiments de la lecture. Elle me désignait une lettre, et moi j'en distinguais une autre. Puis j'ai grandi et j'ai essayé, encore et encore. Je testais mon frère en lui demandant de me lire un mot tout simple, un de ceux dont j'avais mémorisé la forme, je me souviens très bien lui avoir demandé de me lire le mot « sac ». En fait, il s'agissait de « cas », dit-elle les yeux embués de larmes. Je n'étais même pas capable d'en apprendre un seul.

— Tu as abandonné, alors ?

— Bien sûr que non, mais cela m'a découragée. J'aurais pourtant insisté, s'il n'y avait pas eu ces affreuses migraines.

—Ah?

—Oui, chaque fois que je fais un effort pour déchiffrer quelque chose. Cicely a secrètement consulté un médecin qui l'a convaincue de me dissuader d'essayer encore. Il lui a dit que mon cerveau était à l'évidence atteint, sans doute suite à une grave fièvre que j'ai eue lorsque j'étais enfant, et que si je persistais à vouloir lire, cela risquait d'aggraver les choses. Alors nous avons arrêté les leçons.

—Tu n'as jamais fait de nouvelle tentative, depuis ?

—De temps à autre, si, mais j'ai ces migraines qui me reprennent.

—Oui, je comprends.

Ce qu'il comprenait, c'est que Cicely avait consulté un charlatan, ou ce qu'elle croyait être un médecin, et Régina, à n'en pas douter une enfant candide, avait pris pour argent comptant les sornettes de ce médocastre.



—Mais alors, poursuivit-il, comment te débrouilles-tu pour le cacher, non seulement à ton entourage, mais à la société entière ?

—Oh! j'ai mes méthodes... répondit-elle avec un petit sourire contraint. Si quelqu'un me demande de lire, je prétexte la fatigue ou l'absence de mes lunettes, ou alors je dis reporter la lecture à plus tard, en privé.

Comme elle l'avait fait avec la lettre remise par Louisa, se rappela Marcus.

—Si cette personne se montre insistante, comme toi hier soir, je mens en disant avoir lu et change immédiatement de sujet. Les gens ne sont pas si persévérants que cela, pas plus qu'ils ne me demandent de lire une inscription scandaleuse.

—Comment fais-tu pour faire semblant d'avoir lu ?

—Cicely est toujours dans les parages pour me dire de quoi il retourne, surtout lorsque les gens ne prêtent guère attention. En fait, Cicely est ma lectrice attitrée. Elle achète à l'avance les livrets traduits quand nous nous rendons à l'Opéra. Elle me lit les journaux et les magazines féminins.

—Voilà pourquoi tu t'en es sortie, pendant toutes ces années. Si tu avais eu le choix, peut-être n'aurais-tu pas eu tant besoin de ta cousine.

—Marcus ! rétorqua-t-elle en lui lançant un regard torve, il ne faut lui en vouloir. Cicely est un modèle de loyauté. Cela n'a pas dû être toujours très facile pour elle, de rester constamment à mes côtés, à ne pas avoir beaucoup de temps pour elle, à être sempiternellement obligée d'écrire et de lire à ma place, tout en veillant à ce que personne ne découvre notre secret. Il suffit que je lui demande de me déchiffrer une lettre, et dans la seconde qui suit, elle sort ses lunettes et s'exécute sans une plainte.

—Cela vaut mieux que d'être jetée à la rue.

—Jamais je n'aurais fait une chose pareille !

—Vraiment ? Ton frère n'a pas hésité longtemps avant d'offrir de l'envoyer à la campagne. Si tu n'en avais pas eu tant besoin, elle aurait été obligée d'accepter la proposition de Simon. Alors évidemment qu'elle te fait la lecture sans se plaindre... Pour une personne issue d'une famille pauvre, il y a pire comme situation.

— Si tu insinues par là qu'elle a délibérément essayé de me gruger à propos de mon défaut...

— Non, pas complètement, murmura-t-il posément, bien que ce fût exactement le fond de sa pensée. Mais peut-être a-t-elle exagéré le problème afin que tu finisses par dépendre d'elle.

— Les migraines ne sont pas de mon invention, elles existent!

— Je te crois. Mais, ma chérie, beaucoup de gens ont des maux de tête pour toutes sortes de raisons ; ils n'en abandonnent pas pour autant leurs tâches. Et ils survivent à leurs migraines sans que cela ne porte atteinte à leur cerveau.

Régina s'était détournée ; des larmes roulaient à présent sur ses joues.

— Tu ne comprends pas !

— Si, affirma-t-il en glissant de nouveau ses bras autour de la taille de Régina. Vraiment ! Je ne dis pas que tu n'es pas

victime de maux de tête. Tu sais, Louisa en souffre aussi. Dis-moi, ma belle, est-ce que tu montes à cheval ?

— Oui.

— Et la première fois que tu as chevauché, n'avais-tu pas des courbatures le lendemain ? Tes jambes ne te faisaient-elles pas l'effet d'être élastiques ? Tes fesses ne te faisaient-elles pas mal chaque fois que tu t'asseyais ?

— Si, dit-elle après un long silence dubitatif.

— T'es-tu alors dit qu'il y avait un problème avec tes cuisses, tes muscles ? Que plus jamais tu ne monterais à cheval ?

— Bien sûr que non ! Ce que tu me décris arrive à tout le monde. Je suis la seule à souffrir de terribles migraines lorsque je me force à lire.

— Comment le sais-tu ? As-tu posé la question à chaque lady que tu rencontrais ? À chaque gamine à l'école primaire ? Si cela se trouve, il se pourrait qu'elles soient une vingtaine, ou une centaine à avoir le même problème que toi. T'es-tu demandé s'il y avait aussi des hommes ?

Ses yeux rivés à ceux de Marcus, Régina avait le souffle court.

— Si tu es réticente à en parler, pourquoi crois-tu que ces gens en parleraient ? Pourquoi prendraient-ils le risque de se voir rejetés ? Qui sait, peut-être qu'ils

sont des centaines au « cerveau endommagé » à errer dans les rues de Londres, en ce moment...

—Cesse de dire des âneries !

—Là où je veux en venir, c'est que je suis convaincu que ce n'est pas en faisant des efforts que tu risques d'abîmer ton cerveau, ma chérie. Ce que je sais, c'est que tant que tu n'as pas essayé...

Maintenant il comprenait pourquoi elle préférerait l'idée des soirées mondaines à la capitale à celle de se sentir « prise au piège » à la campagne. Pour une lady telle que Régina, qui ne pouvait pas lire mais qui était bien trop intelligente pour se satisfaire du point de croix et des tâches domestiques, la campagne serait une malédiction.

Ici, à Castlemaine, elle s'ennuierait à mourir. S'il voulait avoir une chance de la garder à ses côtés...

— Plus tard dans la journée, reprit-il, j'irai à la maison chercher l'abécédaire de Louisa. Si nous prenons tout notre temps...

— Crois-tu vraiment que je pourrai apprendre ? murmura-t-elle, le regard emplí d'espoir.

—Bien sûr, ma chérie.

—Oh ! Marcus, tu ne peux savoir combien cela me ferait plaisir !

—Oh si ! Sans mon immense bibliothèque pour me tenir compagnie pendant ces neuf dernières années, je serais devenu fou.

—Mais si le médecin avait raison, que se passerait-il si je devenais une attardée ?

—Cela n'arrivera pas, dit-il en posant un doigt sur les lèvres de Régina. Je ne le permettrai pas. Tu dois bien te douter qu'un dragon ne se laisse jamais abattre. En outre, si j'ai pu braver l'hostilité des invités d'Almack, tu peux bien essayer de supporter quelques migraines pour moi, non ?

Peut-être que si elle refusait de le faire pour elle, elle le ferait pour lui, comme une sorte de devoir. Marcus ignorait comment il procéderait, mais il était bien

résolu à lui apprendre à lire. C'était le seul véritable moyen de la garder ici à Castlemaine.

—C'est d'accord, soupira-t-elle en se lovant dans ses bras. Je te promets que je vais essayer.

## Chapitre 20

*Votre protégée ne vous écoutera que plus si elle a pu constater par elle-même les conséquences  
d'une mauvaise action,*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Régina avait essayé. Encore et encore. Inlassablement. Pourtant, après quatre jours de torture, elle n'était pas plus capable de lire qu'auparavant. Pire, elle voulait étrangler la personne qui avait pondu cette horrible invention, l'abécédaire. Elle commençait même à envisager d'étrangler Marcus, car il se montrait intraitable et ne voulait pas abandonner.

Au cinquième jour de leur lune de miel, elle était une fois de plus assise au côté de son époux dans le ravissant salon d'Illyria, travaillant d'arrache-pied sur le recueil qu'il avait rapporté du château. Elle en avait assez de se sentir stupide, assez de voir les traits de Marcus se tendre lorsqu'elle se trompait, assez de la frustration qui faisait écho à la sienne.

Mais plus que tout, elle en avait assez des migraines, et Marcus ne montrait aucun signe de renoncement. S'il pouvait seulement la laisser aller s'allonger quelques minutes avec une compresse froide sur le front pour apaiser ses maux de tête !

Quelle lune de miel !

— Régina, encore une fois ! L'encouragea-t-il en tournant une page de l'ouvrage à la couverture rouge qu'elle avait fini

par prendre en grippe. Regarde la forme de la lettre. Un « m » a trois pattes, tandis qu'un « n » n'en a que deux.

—Comme «niaise», marmonna-t-elle. Ou bien me suis-je encore trompée ?

—Arrête de dire que tu es niaise !

—Je ne parlais pas de moi, dit-elle en s'adossant au fauteuil et en dévisageant Marcus. Quand finiras-tu par admettre que je ne peux pas lire ? Après toutes ces heures perdues à essayer, je n'arrive même pas à déchiffrer mon nom. En ce qui concerne ! L'écriture...

—Je sais, je sais, reconnut-il. Je pensais sincèrement que ce serait plus facile. Je te le confesse, j'ai à présent pour Mlle Tremaine un profond respect. Mais si tu voulais bien essayer...

—Essayer! Tu n'as que ce mot à la bouche! S'exclama-t-elle en claquant le livre et en bondissant de son fauteuil. Comment oses-tu ? J'ai braqué mes yeux sur ce satané livre jusqu'à en loucher, et assez longtemps pour avoir mal aux fesses à force d'être assise, et tu as le culot d'insinuer que je ne fais pas suffisamment d'efforts !

—Tu ne m'as pas laissé terminer ma phrase, ma chérie, dit-il en se levant à son tour. Tu as montré beaucoup de volonté, e le sais. Ce que j'étais en train de dire, c'est que si tu commençais par ne plus prétendre que c'est mission impossible, ce serait un déjà meilleur départ. Tu pars systématiquement perdante.

—Si je persiste à dire que c'est impossible, c'est parce que ça l'est. Pourquoi t'acharnes-tu alors que j'ai tenté l'expérience pendant toutes ces années ?

—Parce que je crois en toi, murmura-t-il en lui caressant tendrement la joue. Sans doute ne t'a-t-on jamais donné de véritable chance.

—Aujourd'hui, il est peut-être temps d'avouer ma défaite.

—Non ! Je ne te laisserai pas capituler.

—Pourquoi cela revêt-il tant d'importance à tes yeux ? T'ne supportes pas l'idée que ton épouse soit incapable de lire, n'est-ce pas ?

—Non. Si je te pensais satisfaite de ton sort, je le serais aussi. Mais ce n'est pas le cas, avoue-le.

—J'aimerais savoir lire, évidemment ! Mais ça n'est pas absolument nécessaire, encore moins vital. Lorsque nous aurons fini notre lune de miel et que Cicely sera parmi nous...

—Nous n'avons pas besoin d'elle. S'il le faut, je te ferai la lecture.

—Ne dis pas de bêtises ! Tu ne pourras pas être constamment à mes côtés.

—Et comment ! J'en ai bien l'intention.

—Louisa m'a raconté que tu étais bien plus impliquée dans les affaires de ton domaine que n'importe quel autre gentleman. Tu ne pourras pas tout abandonner pour être avec moi et me lire le menu ou une liste d'instructions qu'on me confiera.

—Je suis le propriétaire et le maître à bord ; je ferai ce que bon me semble. Je n'aime pas l'idée que tu sois dépendante de ta cousine. Soit tu apprends, soit je te fais la lecture. C'est à prendre ou à laisser.

Inquiète du sort de Cicely, Régina fronça les sourcils.

—Que va-t-elle devenir ?

—Pourquoi ne resterait-elle pas dans notre résidence londonienne ? Elle préférerait certainement la vie citadine à une existence à la campagne.

—Elle n'a jamais vécu seule, et puis je refuse que tu me fasses la lecture. Il y a certaines choses qu'une femme aime garder secrètes.

—Lesquelles ?

—Sa correspondance avec ses amies, par exemple, répondit-elle en rougissant.

—Ou certains renseignements plutôt... réservés aux ladies, et intimes.

Il lui semblait impensable qu'il s'informe de l'utilité du corset pour la femme.

—D'ailleurs, lorsque nous retournerons en ville, dans quelques jours... poursuivit-elle.

—Que veux-tu dire ? Il n'est pas question de rentrer à Londres avant un certain temps.

Son cœur battit soudain la chamade.

—Mais... la Saison n'est même pas encore terminée ! Et je croyais que tu souhaitais t'y trouver pour chaperonner un peu Louisa.

—Pourquoi donc ? Les Iversley y veillent. A moins que tu ne connaisses une raison plus grave qui exige ma présence aux côtés de ma sœur...

Malgré l'accès de panique qui l'envahit, Régina s'efforça d'esquisser un sourire.

—Non, bien sûr que non. Mais je croyais que tu voudrais peut-être donner ton assentiment ou pas à quelques-unes de ses fréquentations masculines qui

pourraient vouloir la courtiser, voire lui demander sa main. Il lui reste encore un mois ou deux pour profiter des réjouissances.

—J'ai prévu que nous passerions ce temps à nous installer afin que tu t'habitues à tes nouvelles responsabilités de maîtresse de Castlemaine.

—Nous pouvons attendre la fin de la Saison pour cela, suggéra-t-elle en dissimulant ses mains tremblantes entre ses genoux. À cette période de l'année, je préfère être en ville.

—Pour ma part, j'aime mieux t'avoir à mes côtés à Castlemaine.

—Je peux m'y rendre seule, tu sais.

—Pas sans que je t'y autorise.

Régina sentit son cœur se glacer. La crainte qui l'avait taradée sur l'éventuelle tyrannie de son époux se voyait confirmée.

—Tu m'avais promis que je pourrais aller et venir à ma guise.

—Je n'avais pas réalisé que tu souhaitais contourner ainsi tes devoirs d'épouse.

—Si tu comptes me séquestrer ici contre mon gré, j'appellerai Cicely afin qu'elle vienne me chercher ! riposta-t-elle avec colère.

—Comment comptes-tu t'y prendre ? Pas en lui envoyant une lettre en tout cas.

—Je demanderai à l'un des domestiques de le faire pour moi, lança-t-elle tandis que son visage virait à l'écarlate.

—Vraiment ? Oserai-je te rappeler qu'aucun serviteur de ta propre maisonnée n'était au courant de ton handicap ? Cela m'étonnerait que tu le dévoiles à un parfait inconnu.

Il avait raison et cela accru la colère de Régina.

—Dans ce cas, je paierai quelqu'un de ton village.

—Ma chère, je ne le tolérerai pas.

—As-tu l'intention de me l'interdire ?

—Absolument.

Le ton implacable de Marcus fit presque sursauter Régina. Il lui saisit le poignet, prêt lui aussi à laisser exploser sa colère.

—J'ai passé la moitié de ma vie à subir les ragots les plus cruels. Maintenant que les gens du comté me considèrent comme un propriétaire juste et loyal, qui se



préoccupe du sort de ses terres et de ses métayers, tu voudrais leur donner matière à tourner ma femme en ridicule ? Leur laisser croire qu'à peine une semaine après son mariage elle brûle déjà de quitter son époux ?

—Mais non !

—Tu n'as aucune idée de ce que peut être la vie à la campagne. J'ai confiance en mon personnel, mais les gens du village parlent vite. Je ne le tolérerai tout simplement pas.

Toute la colère de Régina se dissipa. S'il y avait une personne capable de comprendre l'orgueil de Marcus, c'était bien elle. Mais le fait est qu'il essayait de la retenir prisonnière de son château.

—Dans ce cas, je marcherai jusqu'à Londres. À moins que tu ne me gardes captive dans ton donjon.

—Bien sûr que non, soupira-t-il. Bon, très bien, nous assisterons à la fin de la Saison, si c'est ce que tu veux.

—Oui.

—Mais à la seule condition que tu m'accordes encore quelques jours pour te donner ces leçons, D'accord ?

—D'accord.

Régina aurait dû être soulagée qu'il ait consenti à retourner à Londres ; or, elle avait le désagréable pressentiment que le désastre, au lieu d'être évité, n'était que reporté.

— En outre, notre voyage de noces vient à peine de commencer. Tu ne peux pas me blâmer de souhaiter te garder un peu avec moi, reprit Marcus d'un ton radouci.

—Non, répondit-elle calmement.

Cet élan de tendresse dissipa quelque peu le malaise de Régina.

—Mais je n'ai pas l'intention de passer toute notre lune de miel à me torturer avec tes livres et mes migraines. Ne pourrions-nous pas prévoir quelque chose d'agréable, pour changer ?

—Tout ce que tu voudras, ma chérie, chuchota-t-il en approchant ses lèvres des siennes.

—Pas cela, commenta-t-elle en gloussant et en posant un doigt sur les lèvres de Marcus. Espèce de démon ! Nous avons suffisamment goûté aux plaisirs charnels pour l'instant.

—Ah ? grommela-t-il. Et à quoi pensais-tu, alors ?

—En fait, je ne refuserais pas une promenade à cheval. Tu pourrais me faire visiter ton domaine, et me montrer le château. Tu pourrais même, ajouta-t-elle en esquissant un sourire mutin, m'emmener dans ton donjon.

Au lieu de l'amuser, l'allusion parut contrarier Marcus.

—Nous oublierons le donjon pour aujourd'hui. Ce fichu lieu n'est qu'humidité et froideur. Il n'y a rien là-dedans que de vieilles bouteilles de vin et des chaînes abîmées par la rouille. Ce n'est pas un endroit pour une lady.

—Mais tout ce que tu m'en as dit et les rumeurs n'ont fait qu'attiser ma curiosité.

—Parce que tu t'en es fait une idée non conforme à la réalité. Je t'assure qu'il n'a rien à voir avec ce que tu imagines. Mais si tu y tiens vraiment, je t'y emmènerai, bien que je n'aie pas réellement envie d'aller déranger les rats qui s'y terrent.

Des rats ! Quelle horreur !

—Ce n'est pas grave. Je te crois sur parole.

—En revanche, je ne dis pas non à une promenade à cheval. D'ailleurs, le temps s'y prête à merveille.

Marcus se mit à mordiller l'oreille de Régina tandis que ses mains se glissaient sous son corsage, en quête de ses seins.

—Mais d'abord, ma chérie, j'aimerais que nous ayons un petit entretien en privé. Après toutes ces concessions, j'ai bien droit à une récompense.

—Oh ? Tu crois ? dit-elle en feignant d'être offusquée tandis que son cœur commençait à battre plus fort, son pouls à s'accélérer. Et si je n'étais pas d'accord ?

—Alors j'essaierais de te convaincre, affirma-t-il en taquinant du doigt un mamelon puis, s'enhardissant au gémissement de Régina, en prenant ses seins à pleines mains. Cela ne devrait pas s'avérer trop difficile...

— Tu es...

Il l'embrassa dans le cou.

- ... un parfait...
- Puis à la naissance de la poitrine.
- ... dragon.
- Avec toi, toujours ! Susurra-t-il en promenant ses lèvres fiévreuses sur celles de Régina.

Le soleil disparaissait à l'horizon alors qu'ils chevauchaient en direction du château. Marcus observait attentivement le visage de son épouse. Désapprouverait-elle les extravagants travaux de rénovation entrepris par son père ? Elle ne semblait en tout cas pas éprouver le même plaisir que durant toute leur promenade à travers Castlemaine.

Cela lui rendit espoir. Peut-être, après tout, ne serait-elle plus aussi pressée de retourner à Londres. Régina paraissait apprécier la découverte de son domaine. Elle s'était extasiée devant les bassins à truites, avait admiré les vastes champs d'orge, et l'avait assailli de questions sur le fonctionnement de sa laiterie. Bien que ses commentaires et ses interrogations

aient témoigné de son ignorance en matière de gestion d'une propriété, son enthousiasme était indéniable.

Cette ferveur ne risquait-elle pas de s'éteindre comme un simple feu de paille ? Sans aide, elle serait incapable de superviser les menus, de s'occuper des courriers concernant l'engagement du petit personnel, de veiller aux commandes de l'intendant, ou de bien d'autres tâches.

Déjà, elle souhaitait échapper à des devoirs qui ne feraient que rendre son incapacité à lire plus flagrante et d'autant plus pénible. Marcus ne put s'empêcher d'établir un parallèle avec la propension de sa propre mère à préférer les réjouissances de la ville aux dures réalités de la campagne.

Il chassa aussitôt cette pensée. Malgré ces similitudes somme toute superficielles, Régina était très différente de sa mère. Il suffisait de la regarder : même après leur longue promenade, les joues de son épouse témoignaient de sa vigueur et une énergie inépuisable brillait dans ses yeux.

Régina avait une intelligence naturelle qui s'exprimait dans tout ce qui ressemblait à un défi, comme apprendre à devenir la maîtresse du domaine, par exemple. D'ailleurs, si elle avait été tellement heureuse en ville, pourquoi l'aurait-elle laissé la courtiser, sachant qu'il vivait ici, à Castlemaine ?

Marcus savait qu'il retrouverait le plaisir de se rendre au théâtre ou à l'Opéra, ou encore de dîner chez les Iversley en compagnie de son épouse. Mais jamais il ne se sentirait tout à fait à l'aise en société, sachant qu'il risquait d'y rencontrer le prince. Le seul inconvénient d'une vie retirée à la campagne était la solitude, parfois pesante. Maintenant qu'il avait trouvé l'âme sœur, néanmoins...

Combien de temps durerait cet état de grâce ? Marcus n'avait aucune envie de faire de longs séjours en ville. S'il forçait Régina à rester ici, elle finirait par le détester. Par contre, s'il l'autorisait à se rendre à Londres, elle ne tarderait pas à trouver un amant...

Bon sang ! Cette jalousie rongait son âme comme un ulcère. Jour après jour, il était de plus, en plus envoûté par Régina.

Il détestait la voir souffrir de ses migraines et aurait tout donné pour qu'elle sourie de nouveau. S'il n'y prenait garde, elle le mènerait par le bout du nez, exactement comme l'avait fait la mère de Marcus avec le vicomte.

—Tu veux bien me montrer tes jardins ? demanda-t-elle gaiement.

Grands dieux ! Le somptueux jardin en fleurs, c'était elle. Sa chevelure brillait comme de l'or sous son chapeau bleu qui transformait le gris de ses yeux en un clair azur. Sur son spencer était brodé un ravissant bouquet de fleurettes multicolores. Pas étonnant que la moitié des hommes de Londres aient voulu épouser sa belle lady.

—Marcus, y a-t-il un parc à Castlemaine ?

—Bien sûr ! Cependant, notre vieux jardinier n'étant plus très actif, Louisa a pris le relais. Depuis qu'elle est à Londres, les plantations ont été quelque peu négligées. Tu aimes jardiner ?

—J'aime voir les autres le faire. Je n'ai pas vraiment la main verte, et si tu devais dépendre de moi pour entretenir ces massifs de fleurs, ils dépériraient sans

doute. Tu.as choisi une épouse décorative, Marcus. J'espère que tu ne finiras pas par le regretter.

—Jamais de la vie ! Je peux très bien engager un nouveau jardinier, si nécessaire. Un domestique sortit des écuries toutes proches pour les accueillir. Marcus mit pied à terre.

—Viens, chérie. Marchons un peu, proposa-t-il en donnant les rênes au palefrenier.

Il l'aida à descendre de sa monture. Régina garda le silence pendant qu'ils flânaient dans les allées parfaitement entretenues, le long desquelles poussaient fleurs et plantes qui réclamaient les soins d'une main experte.

Pas celle de Régina, en tout cas ; elle avait été parfaitement claire à ce propos.

Ils contournaient le labyrinthe de buis et s'apprêtaient à descendre la colline à pic qui menait à la roseraie, lorsqu'ils entendirent derrière eux un cri à glacer le sang. Tous deux sursautèrent et virent un garçonnet d'environ sept ans qui dévalait la pente sur les fesses, agrippé à sa jambe qui saignait abondamment.

Marcus fut comme pétrifié en reconnaissant le fils de la cuisinière. Régina, de son côté, ne perdit pas une seconde et se précipita aussitôt vers l'enfant en sanglots. Elle s'agenouilla pour examiner sa blessure. Lorsque Marcus les rejoignit, elle avait déjà dénoué son écharpe pour en faire un garrot de fortune.

—Pardon, milord ! s'écria le gamin, les yeux pleins de larmes. Je... voulais juste voir... milady. Mais la clôture s'est cassée et je me suis coupé.

Il leva son regard paniqué vers Régina.

—Je vais mourir, milady ?

—Ne dis pas de bêtises ! répliqua sévèrement Régina que la vue de tout ce sang ne semblait pas émouvoir. J'ai vu bien pire, tu sais, sur des garçons mal en point, et ils sont encore vivants. Un solide gaillard comme toi s'en sortira haut la main.

—Ah oui ! Se souvint Marcus. Elle avait mentionné son travail d'infirmière bénévole à l'hôpital.

—Que puis-je faire ?

—Portons-le jusqu'à la maison. Il faut le soigner immédiatement.

Comme ils approchaient de l'arrière de la bâtisse, où se trouvait l'office, ils furent accueillis par les cris de la cuisinière. Plusieurs servantes accoururent également.

—Timmy ! Mon Dieu, Timmy !

—Tout va bien, les rassura Régina.

La mère inspecta rapidement son fils et se rangea à l'opinion de Régina en poussant un soupir de soulagement.

—Allongez-le là, ordonna Régina en désignant la table. Il me faut une aiguille solide et du fil résistant, un linge propre humide, quelques serviettes et de la pommade désinfectante.

—J'ai tout cela, répliqua la cuisinière en ouvrant un placard ; j'ai l'aiguille et la ficelle que j'utilise pour brider la volaille. Ça ira?

Puis, dévisageant l'une des servantes :

—Ne restez pas plantée là, allez me chercher la boîte à pharmacie ! Il finira bien par se tuer, ajouta-t-elle à l'attention de Régina. C'est la troisième fois ce mois-ci qu'il se blesse.

—Les garçons sont comme cela, toujours prêts à s'attirer des ennuis, répondit Régina avec un petit sourire.

Lorsqu'elle entreprit de recoudre la plaie, Timmy se mit à crier comme un porcelet qu'on égorge.

—Là, là, mon grand, intervint Marcus en prenant la main de l'enfant. Hurler n'arrangera rien. Ne bouge pas et ce sera terminé en deux temps trois mouvements. Tiens, tu n'as qu'à serrer très fort ma main lorsque ça te fera mal, d'accord ?

Timmy cessa de geindre et darda son regard effrayé sur lui. Les enfants du domaine semblaient tous terriblement le craindre, ce qui avait toujours passablement ennuyé Marcus. Lorsque Régina introduisit l'aiguille sous la peau du garçonnet et que celui-ci empoigna vigoureusement sa main, il ressentit une douce satisfaction.

— C'est bien, mon garçon, chuchota-t-il. Serre très fort. Timmy déglutit mais ne lâcha pas Marcus des yeux.

—C'est comme ça que vous avez eu votre balafre, milord ? En tombant d'une barrière, comme moi ?

Chut, Timmy, intervint la cuisinière en lançant un regard d'excuse à Marcus.

—C'est en se battant avec une vieille sorcière, déclara Régina. Elle a essayé de lui jeter un sort en le marquant au fer rouge pour lui voler Castlemaine. Elle l'a gravement blessé, mais il a tenu bon. Comme toi en ce moment, mon grand.

Marcus réprima un sourire. Si sa mère entendait son épouse la qualifier de «vieille sorcière», elle lui arracherait les yeux.

—Voilà, c'est fini ! annonça Régina en cassant le fil avec ses dents. Tu vois ? Ce n'était pas si terrible. Allez, on enlève le garrot, à présent.

La cuisinière examina le foulard d'un air affligé.

—Votre beau foulard... il a l'air d'un vieux chiffon, maintenant. Je suis navrée, milady.

Ce n'est pas grave, dit-elle en regardant Marcus. Lord Draker m'en offrira un autre, n'est-ce pas ?

—Une dizaine, si vous le souhaitez, grommela-t-il, en usant du vouvoiement de rigueur en présence du personnel. Tout ce que vous voudrez. Puisque ces dames semblent maîtriser la situation, ajouta-t-il sèchement, je vais jeter un coup d'œil à cette barrière. Il ne faudrait pas qu'elle provoque un autre accident malheureux.

Comme Marcus s'apprêtait à quitter l'office, la servante qu'on avait envoyée chercher la pommade franchit le seuil, un cageot rempli de fioles entre les mains.

—Je vous demande pardon, milady, mais je ne sais pas lire, alors je vous ai apporté tout ce que j'ai trouvé.

Marcus rejoignit rapidement le groupe.

—Jetez-y un œil, milady, proposa la cuisinière. Je n'ai pas mes lunettes.

Tandis que Régina fouillait maladroitement dans le cageot, son visage blêmit. Avant que Marcus n'ait eu le temps de chercher à sa place, elle effleura des doigts une étiquette et brandit un flacon.

—Non, ça c'est du laudanum, dit-elle.

Il le lui prit des mains. Bon sang ! Elle ne s'était pas trompée. Il considéra Régina avec attention; elle semblait dévorée par l'angoisse.

—C'est bien du laudanum, en effet.

—Je l'ai senti, Marcus, exulta-t-elle. J'ai suivi les lettres avec mes doigts. J'ai reconnu la forme des lettres !  
Les domestiques avaient les yeux rivés sur eux, mais il n'en avait cure.  
—Essayez un autre.  
—E... a... u... Eau oxygénée, c'est ça ! C'est celui-là !  
—Oui! Jubila-t-il.  
—Est-ce que ça va me brûler ? S'enquit Timmy, les ramenant tous deux à la réalité.  
—Juste un tout petit peu, déclara Régina. Tu auras une belle cicatrice.  
—Je ne sais vraiment pas comment vous remercier, marmonna la cuisinière.  
—Je vous en prie. Je suis ravie d'avoir pu être utile. Marcus et Régina laissèrent enfin la cuisinière, son fils et les servantes à leurs affaires. Après avoir pris congé du personnel, ils se dirigèrent vers le salon.  
—Je constate que tu ne m'as pas menti, à propos de ton bénévolat à l'hôpital.  
—Parce que tu doutais de ma parole ? demanda-t-elle en arquant les sourcils.  
—J'espérais que tu me disais la vérité, bien sûr. Si j'avais su que tu étais un tel parangon de vertu, jamais je n'aurais osé demander ta main.  
Il fut rasséréiné de la voir rougir.  
—Mais je te rappelle que je ne sais pas jardiner.  
—Je préfère que tu couves de soins ton époux plutôt que les roses du parc. Tu n'es pas si décorative que cela, tout compte fait.  
—Attends de voir mes talents de brodeuse ! Plaisanta-t-elle.  
—Ce que j'ai observé de tes talents d'épouse me suffit amplement, confia-t-il.  
—Euh... que dirais-tu de... reprendre ces leçons de lecture ? S'enquit-elle avec un sourire radieux.  
—Après toutes ces péripéties, je crois que je suis fin prêt pour dompter *La Belle Dame*.  
Là-dessus, il éclata de rire, ce qui fit se retourner les domestiques présents dans le vestibule. Une silhouette frêle se détacha alors du groupe et s'avança vers le couple.  
Marcus reconnut immédiatement l'un des valets des Iversley.



—Pour vous, milord, dit l'homme en lui tendant une lettre. L'angoisse lui étreignait la gorge tandis qu'il décachetait l'enveloppe et parcourait rapidement le message. Une soudaine vague de colère le submergea.

—Que se passe-t-il ? interrogea Régina, inquiète.

—Nous devons retourner à Londres.

—Maintenant ?

—Oui, maintenant ! Ton satané frère a tenté d'enlever Louisa.

## Chapitre 21

*Attention aux pièges tendus par un prétendant sournois.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Une bonne demi-heure s'était écoulée depuis le moment où ils étaient montés à bord du landau, laissant derrière eux Castlemaine. La panique qu'avait contenue Régina jusque-là explosa.

— Marcus ! Vas-tu enfin me lire cette lettre ? Tu sais pertinemment que je ne peux pas le faire !

Elle avait gardé le silence depuis cette inquiétante allusion à son frère. Ignorant les supplications de Régina afin qu'il lui révèle la teneur du message, Marcus avait ordonné qu'on leur avance au plus vite une voiture, et demandé aux domestiques de lui préparer une valise au cas où il serait forcé de rester à Londres. Lorsqu'à son tour elle avait entrepris de faire remplir son bagage, il lui avait décoché un regard sombre mais, fort heureusement, ne l'avait pas empêchée de l'accompagner.

A présent qu'ils étaient seuls, l'attelage filant à vive allure en direction de Londres, Marcus semblait plongé dans ses pensées, les yeux rivés à la vitre.

— Marcus, je t'en prie...

— Je suis sûr que tu te doutes de quoi il retourne.

— Que veux-tu dire ?

Tu étais au coûtant du plan de Foxmoor, n'est-ce pas ?

— Non ! s'exclama-t-elle.

— Avec toutes ces histoires sur ton envie d'être aux côtés de Louisa, tu devais soupçonner quelque chose, non ?

— J'admets avoir craint qu'il tente de la voir en cachette, mais jamais je n'aurais imaginé qu'il irait jusqu'à essayer de l'enlever. Simon n'est pas du genre...

— Manipulateur ? Assoiffé de pouvoir ?

— Insouciant, répliqua-t-elle. Je ne vois pas ce qu'il pourrait bien manigancer. La perte de Louisa, grommela-t-il. Il s'est arrangé pour la rejoindre en plein jour, pour l'emmener dans sa voiture. Fichu Foxmoor !

— Oh non ! Quelqu'un les a vus ?

— Non, Dieu merci ! Mais sans la perspicacité de ta cousine, qui l'a surprise sortant de la maison au petit matin, il n'aurait eu aucun mal à l'enlever.

— Tout cela est ma faute.

— Comment cela ? demanda-t-il en croisant les bras. Régina darda sur lui un regard désespéré. Elle devait tout lui avouer. Il valait mieux qu'elle lui dise la vérité avant que Simon ne déverse sa rage en un tissu de mensonges.

— Il faut que tu me comprennes, Marcus. Si j'avais imaginé un seul instant que Simon...

— Pourquoi te sens-tu responsable ? l'interrogea-t-il sur un ton glacial.

— Parce que Simon m'a dit, après la soirée à Almack, qu'il n'honorerait pas sa promesse de ne plus voir Louisa, qu'il organiserait un rendez-vous clandestin entre elle et le prince, quoi qu'il lui encoûte. Mais jamais je n'aurais songé qu'il irait aussi loin.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Je pensais que Cicely surveillerait Louisa. Elle a réussi, n'est-ce pas ?

— Louisa courait à sa perte et tu ne m'as rien dit ?

— C'était impossible, bredouilla-t-elle en tordant ses mains moites. Il a affirmé que si je révélais ses intentions, à toi ou à Louisa, il prétendrait que je connaissais son plan depuis le commencement. Il a menacé de te dire que je t'avais rendu ma première visite à Castlemaine sur son ordre.

— Ce n'était pas le cas ? rétorqua-t-il sur un ton acide.

— Tu ne peux décemment pas croire que je fais partie d'un plan destiné à nuire à Louisa !

— Je ne sais plus quoi penser.

—Si tel avait été le cas, pourquoi aurais-je demandé à Cicely de surveiller ta sœur ? Alors que j'avais désespérément besoin d'elle avec moi...

À son soulagement, elle vit les traits de Marcus se radoucir.

—Tu aurais dû me prévenir qu'il t'avait menacée.

—Qui aurais-tu cru ? Lui ou moi ? interrogea-t-elle en se redressant. Et comme il te l'a fait remarquer, tu n'avais pas entièrement confiance puisque tu as exigé une clause de fidélité. Dans ce cas, je pouvais facilement imaginer que tu mettrais ma parole en doute sur un mensonge avancé par mon frère.

—Ton frère est un pauvre imbécile !

—Admettons que je te l'aie dit, qu'aurais-tu fait ? Emmener Louisa avec nous en voyage de noces ? L'enfermer à Castlemaine ?

—Elle ne se serait pas retrouvée dans cette situation.

—Parce que tu crois que ça l'aurait aidée à trouver un mari ? J'ai agi en mon âme et conscience. J'ai demandé à Cicely de protéger Louisa, et, à moins que tu ne me prouves le contraire, c'est exactement ce qu'elle a fait.

—Et si elle avait échoué, Dieu sait ce qu'il serait advenu de Louisa !

—Je sais, je sais, soupira-t-elle. Jamais je ne me le serais pardonné. Néanmoins, il semble que personne ne les ait surpris. De plus, je ne pense pas qu'il cherchait à la compromettre. Il souhaitait seulement l'emmener chez le prince.

—Et tu approuves ?

—Je désapprouve ses méthodes surnoises. Mais si tu ne te montrais pas si entêté, il n'aurait pas eu recours à de tels procédés. Tu aurais très bien pu accompagner Louisa chez Son Altesse. Et après l'avoir entendu, elle aurait pris sa propre décision.

—Cette petite risque de ruiner sa réputation pour les beaux yeux de ton idiot de frère et tu la crois assez sage pour faire un choix en présence de notre manipulateur de Régent ?

—Le prince n'est pas le monstre que tu prétends qu'il est.

—Tu ne sais rien de lui, bon sang ! Ce que tu vois de lui, ce sont ses courbettes, ces sourires dont il abreuve ces dames, son prétendu esprit vif et son goût

notoire pour l'art et la musique. Mais il y a cette autre facette que je ne connais que trop.

—Quelle est cette facette ?

—Son indécrottable vanité, sa façon de traiter ses maîtresses, de respectables épouses comme ma mère, comme la mère d'Iversley, comme...

—Iversley ? S'exclama-t-elle. Alec est le fds de Prinny ?

—Sacrebleu ! Je n'avais aucun droit de le révéler. Régina le considéra avec attention, tandis que ses pensées

couraient à vive allure. Voilà, se dit-elle, la raison pour laquelle Marcus et Iversley étaient si bons amis, et pourquoi l'épouse de celui-ci jouait le rôle de marraine pour Louisa.

—En es-tu certain ?

—Le père d'Alec était impuissant. Sa mère a eu une liaison avec le prince. Alec en est sûr, alors oui j'en suis certain.

—Mais elle aurait pu avoir d'autres amants.

—Non. Selon Iversley, elle n'était pas la séductrice qu'était ma mère. Mais tout cela n'avait guère d'importance aux yeux de Prinny, tout ce qui portait, jupons...

Certes. Je comprends parfaitement ta rancœur, dit-elle en prenant soin de bien choisir ses mots. Mais avoue que beaucoup d'hommes se comportent de la même manière. Prends M. Byrne, par exemple. Tu l'autorises à tourner autour de Louisa, alors pourquoi refuses-tu à Son Altesse de s'approcher d'elle ?

—Parce qu'une fois que le prince l'aura sous sa coupe, il fera d'elle tout ce qu'il voudra, même si ça l'oblige à l'intimider ou... à l'enfermer dans un cachot.

—Ne raconte pas d'absurdités ! Jamais il ne... Troublée par l'expression féroce de Marcus, elle s'interrompit un instant.

—Non... reprit-elle. Ne me dis pas qu'on t'a enfermé dans un cachot à Castlemaine !

Un lourd silence emplit le landau et l'on n'entendit plus que le claquement des sabots sur l'asphalte. Marcus avait de nouveau le regard perdu au loin, les muscles des mâchoires contractés.

—Si. Une fois.

Stupéfaite, Régina le considérait avec attention.

—A cause de Prinny ?

—Il a ordonné qu'on m'enferme. Son abomination d'Altesse a mal supporté qu'un insolent garçon de treize ans lui révèle le fond de sa pensée.

—Tu as fait la leçon au prince de Galles ? Balbutia-t-elle, incrédule.

—Je l'ai traité d'infâme fils de... qui ne méritait pas d'accéder au trône.

—Seigneur ! s'exclama Régina, médusée devant la hardiesse d'un enfant de treize ans.

—J'étais en colère, c'est tout. Qu'attends-tu d'un gamin qui à l'école entend des insultes courir sur sa mère, qu'on appelle « putain du Pays de Galles » ou d'autres noms d'oiseau ? Cela ne me suffisait pas d'apprendre de la bouche de camarades que j'étais un bâtard, il fallait en plus que je rentre à la maison, et feigne l'amabilité en présence de cet « ami de la famille ».

—Cela n'a pas dû être facile tous les jours.

Elle essayait d'imaginer comment un garçon aussi attaché à son « père », le vicomte, avait pu supporter d'apprendre par ouï-dire sa véritable origine.

—N'importe quel autre gamin aurait été excité de savoir qu'il avait du sang royal dans les veines, poursuivit-elle.

—Pas s'il avait dû subir du prince les pichenettes sur les joues, ou répondre aux sempiternelles questions sur l'école,

les devoirs... Quand j'étais petit, je détestais les visites de Prinny. Père s'enfermait dans sa bibliothèque, mère badinait avec le prince et, pour ma part, j'étais entre les mains de mes précepteurs, interdit de séjour dans la chambre de mère.

—Le temps que je comprenne ce que tout cela impliquait, Prinny avait déjà épousé Caroline. Pendant un temps, ses visites à Castlemaine se sont faites plus rares, mes parents semblaient s'entendre de nouveau et m'ont donné une petite sœur. J'étais convaincu d'être débarrassé de ce vieux bouc. Un jour, j'avais alors treize ans et je rentrais de l'école pour les vacances, j'ai retrouvé mère dans les bras de ce... J'ai perdu mon sang-froid, me suis mis en colère et l'ai insulté. Voilà.

—Je suppose que tout cela est compréhensible.

—Pas aux yeux du prince qui a exigé des excuses. J'ai refusé. En guise de représailles, il m'a fait enfermer dans un cachot pendant trois jours.

—Trois jours! s'exclama Régina, choquée.

—Le sol était humide et froid, les nuits horriblement sombres. Et il y avait des rats. A treize ans, j'étais aussi têtue que le diable en personne, mais endurer une telle punition était au-dessus de mes forces. Lorsque mère est venue le troisième soir, pour la troisième fois, me sommer de m'excuser, je ne pouvais plus supporter l'idée de passer là une quatrième nuit.

Marcus s'exprimait avec peine, comme si le temps n'avait pas cicatrisé la plaie.

—J'ai ravalé ma fierté et lui ai fait de jolies excuses. Mais jamais je ne lui ai pardonné. Jamais. Neuf ans plus tard, j'ai pu lui dire ses quatre vérités. Je lui ai jeté ma haine au visage et lui ai donné l'ordre de déguerpir, en compagnie de mère, et de ne plus remettre les pieds à Castlemaine. J'y ai gagné un coup de tisonnier en pleine face.

—Seigneur !

—Je ne te raconte pas cela pour provoquer ta pitié ; je veux seulement que tu comprennes qu'il n'est pas l'homme que tu crois. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour tenir Louisa hors de sa portée. N'importe quoi, tu m'entends?

Abasourdie devant le portrait de Prinny que venait de dresser Marcus, Régina opina du chef. Un prince aux antipodes du personnage jovial et bon vivant qu'elle connaissait. De là à séquestrer son fils pendant trois jours dans un cachot...

Marcus ne lui mentirait pas. Elle se remémora d'ailleurs sa réticence à lui montrer ce fameux cachot, plus tôt dans la matinée, de même que sa colère lorsqu'elle lui avait rapporté ces rumeurs selon lesquelles il y emprisonnait ses maîtresses.

—Es-tu absolument certain que l'ordre venait du prince et non de ta mère ?

—Elle buvait les paroles de Prinny comme du petit lait et n'aurait rien fait sans qu'il le lui ait suggéré, je peux te l'assurer.

—Où se trouvait le vicomte ?

En ville. C'est la raison pour laquelle Prinny était libre de rendre visite à mère et de jouer les tyrans.

Elle s'aventura à poser une question qu'elle savait épineuse.

— L'as-tu entendu donner cet ordre ?

—Je n'ai aucun doute là-dessus. Il ne pouvait pas ne pas avoir remarqué que j'avais disparu pendant trois jours, et que je ressemblais à un diable livide et révolté lorsque je suis monté lui présenter mes excuses.

Penser que le jeune Marcus avait été enfermé dans un souterrain, quel qu'en soit le responsable, accablait Régina.

—T'ont-ils privé de nourriture ?

—Ce n'était pas nécessaire. Être dans cet horrible endroit était une punition largement suffisante. On m'avait laissé une couchette, de quoi manger et un pot de chambre. J'étais interdit de sortie, c'est tout, commenta-t-il en haussant les épaules. Et puis c'était il y a tellement longtemps... Tout ça pour dire que Prinny n'est pas un homme digne de confiance. Pas plus que ton frère.

—Que vas-tu faire ? demanda-t-elle.

—Je veux entendre ce que Louisa a à dire avant de prendre une décision.

—Promets-moi que tu ne provoqueras pas Simon en duel.

—Tu t'inquiètes pour lui ? interrogea-t-il en arquant un sourcil dédaigneux.

—Je m'inquiète pour toi ! s'écria-t-elle, troublée qu'il puisse penser un seul instant qu'elle se souciait plus de son frère que de lui.

—Je suis parfaitement capable de vaincre ton frère, tu sais.

—S'il y avait un duel, je vous perdrais tous les deux ! L'un serait tué et l'autre forcé de quitter le pays. Ni Louisa ni moi ne le supporterions. Promets-moi que tu ne chercheras pas à le défier.

—Il marmonna un juron inintelligible.

—Promets-le-moi, Marcus !

—Bon, entendu. Mais seulement parce que je ne pourrais plus veiller sur Louisa si je devais fuir.

Qu'en était-il de sa femme ? Songea Régina. S'en moquait-il à ce point ?



Il se mura dans le silence tandis qu'elle ressassait ses dernières révélations. Elle voulait désespérément qu'il se préoccupe d'elle. Chaque fois qu'elle regardait ce visage aux traits marqués par l'obstination, son pouls s'accélérait. Après avoir partagé son lit ces dernières nuits, durant lesquelles elle avait littéralement fondu sous ses baisers enfiévrés, elle ne pouvait supporter l'idée qu'il soit indifférent à son sort.

Parce qu'elle l'aimait.

Les sanglots lui nouèrent la gorge, mais elle se retint de fondre en larmes. Peu assurée des sentiments de Marcus à son égard, elle s'était gardée de lui ouvrir son cœur. Cependant, malgré ses précautions, il l'avait prise au piège de son charme, aussi insidieusement que s'enroulait la queue du dragon autour du bois de la harpe qu'il lui avait offerte.

Comment ne pas aimer l'homme qui avait sacrifié les promesses et les plaisirs de son voyage de noces pour lui apprendre à lire ? Qui avait surmonté les pires humiliations pour se montrer en public avec elle ? Qui portait à sa sœur un amour inconditionnel, au point d'être capable de tout pour la protéger ?

Les larmes retenues difficilement lui piquaient les yeux. Elle aimait Marcus et n'avait aucun doute là-dessus.

Elle porta son regard embué au-dehors et se plongea dans la contemplation du soleil couchant, en nourrissant l'espoir que Marcus partage ses sentiments et lui pardonne enfin sa complicité malheureuse dans ce qui avait failli provoquer la ruine de sa sœur.

## Chapitre 22

*Restez loyale envers votre protégée, elle saura vous en récompenser lorsqu'elle sera mariée.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Alors qu'ils entraient dans le salon des Iversley, un frisson parcourut Régina. L'atmosphère était aussi lugubre que lors d'une veillée funèbre. Louisa était assise sur le canapé, entre Cicely et lady Iversley. Lord Iversley se tenait, raide comme la justice, près du foyer, la main posée sur le manteau en marbre de la cheminée. Le visage des gardiens de Louisa arborait une expression d'inquiétude mêlée de désarroi. Louisa, pour sa part, figurait la méfiance incarnée.

Ignorant ostensiblement sa sœur, Marcus s'avança vers Alec, son demi-frère. Maintenant qu'elle y songeait, Régina remarquait effectivement une ressemblance entre leur taille, leur couleur de cheveux, leur menton. Marcus avait une stature bien plus imposante, mais ils avaient exactement le même menton, celui du prince.

Lady Iversley et Régina s'entre-regardèrent. Katherine avait-elle connaissance de la parenté de son époux ? Sans doute. Sinon, pourquoi aurait-elle accepté de parrainer Louisa et de superviser son entrée dans le monde ? Régina se remémora soudain les paroles sibyllines prononcées par le comte, lors de ce dîner, à propos de Marcus : « Il fait un peu partie de la famille. »

Elle aurait dû s'en apercevoir plus tôt.

Alec paraissait désolé quand il s'adressa à Marcus.

—Draker, je suis tellement navré ! Jamais je n'aurais imaginé que...

—Ce n'est pas votre faute, voyons, vous vous êtes comporté comme un véritable frère. Mais vous savez comment sont les demoiselles ! Quand elles ont une idée en tête...

—Comment oses-tu? s'exclama Louisa en bondissant du canapé. Tu ne peux pas comprendre...

—Chute ! Louisa, s'empessa de dire Régina. Ton frère est hors de lui. Si j'étais toi, je me ferais oublier.

Marcus se tourna vers Cicely qui s'efforçait elle aussi d'amadouer Louisa.

—Mademoiselle Tremaine, j'aimerais vous parler un instant.

La cousine de Régina se leva en tordant nerveusement son mouchoir entre ses mains.

—Oui, milord ?

—Avant tout, je tiens à vous remercier pour vos bons et loyaux services envers mon épouse et moi-même. Vous en serez largement récompensée. À présent, voulez-vous me relater ce qu'il s'est exactement passé entre Foxmoor et ma sœur?

—Pardonnez-moi, milord, mais j'ignore absolument comment lord Foxmoor a pu communiquer son plan à Louisa. Jamais je n'aurais permis que les choses aillent aussi loin. J'ai toutefois pu intercepter quelques lettres destinées à votre sœur.

—Traître ! grommela celle-ci.

Pour la première fois depuis qu'il avait fait son entrée, Marcus regarda sa sœur.

—Excuse-moi, jeune fille, mais oserais-tu insulter une lady respectable, d'une éducation irréprochable et de surcroît une parente de mon épouse ?

—Non, marmonna-t-elle en baissant la tête.

—Parfait. Que je ne t'y reprenne pas ! lança-t-il avant de revenir à Cicely. Continuez, je vous prie.

—Fort heureusement, j'ai le sommeil très léger. Je souffre d'une toux persistante qui me tient éveillée et j'ai entendu

Louisa sortir discrètement de sa chambre. Inquiète de son sort, je l'ai suivie jusque dehors. Le duc l'attendait. Sa voiture se trouvait à l'arrêt devant le jardin. Louisa était sur le point de le rejoindre lorsque j'ai protesté pour l'en empêcher. J'ai menacé de crier plus fort et de réveiller le quartier et ses habitants si elle ne

revenait pas sur-le-champ à la maison. Simon s'échinait à la convaincre de monter avec lui, mais... elle savait qu'elle commettrait un impair.

—Je ne l'aurais pas suivi s'il ne m'avait pas promis de m'épouser.

—Espèce d'idiote ! Crois-tu vraiment qu'il avait l'intention de t'épouser ? rétorqua Marcus.

—Il me l'a promis, balbutia-t-elle, le visage blême.

—Quel imbécile ! s'exclama Régina.

Elle avait peine à croire que son frère ait pu recourir à un tel mensonge pour parvenir à ses fins.

—Un imbécile mort et enterré ! Trancha Marcus.

—Non. Ne lui fais pas de mal ! Nous voulions nous marier, mais tu t'y opposais.

—Tu m'as juré que tu ne le verrais plus.

—Oui, murmura-t-elle, en proie à la culpabilité. Mais... je... je savais que tu n'accepterais jamais notre union, même après deux années d'attente. Et j'ai pensé que si nous te mettions devant le fait accompli, tu n'y pourrais plus rien.

—Eh bien, je le peux encore. Va faire tes valises, Louisa, je te ramène à Castlemaine.

—Mais, Marcus, la Saison n'est pas terminée ! protesta-t-elle.

—En ce qui te concerne, jeune demoiselle, elle est bel et bien terminée. À l'avenir, j'y réfléchirai à deux fois avant de t'autoriser à revenir à Londres.

Régina et lady Iversley échangèrent des regards contrariés. Elles avaient conscience que la méthode adoptée par Marcus avait toutes les chances de la faire se braquer définitivement.

— Tu ne peux pas m'emmener comme cela ! s'écria Louisa.

—Je suis ton tuteur et j'agis comme bon me semble. C'est exactement ce que j'aurais dû faire dès la seconde où cet abruti a commencé à prétendre te conter fleurette. J'avais toutefois l'espoir que tu aurais l'intelligence de ne pas croire à ses mensonges.

—Il m'aime ! Je me moque de ce que tu prétends. Simon m'a dit qu'il m'aimait !

—Bonté divine ! Songea Régina. La situation empirait.

—Marcus ! Intervint-elle, il faut lui révéler la vérité et ne pas te montrer injuste.

—Il n'y a rien à ajouter, trancha-t-il. Et s'il te plaît Régina, reste en dehors de cette histoire.

—Il s'agit de ma sœur, à présent, aussi je crois avoir mon mot à dire.

—C'est trop tard. Il fallait y songer avant, au lieu de nous dissimuler les véritables intentions de ton frère.

Les regards scrutateurs des Iversley lui firent monter le rouge aux joues.

—Marcus, je t'en prie. Pourrions-nous discuter de cela en privé ?

—Il n'y a rien à discuter, dit-il sur un ton péremptoire. Louisa! Va faire tes bagages. Mademoiselle Tremaine, si vous souhaitez nous suivre, faites-en autant de votre côté. Maintenant, Louisa! Aboya-t-il en voyant que sa sœur ne bougeait pas.

Elle sursauta et quitta le salon en compagnie de Cicely.

—Je suis navré qu'elle vous ait causé du souci, à vous et à Katherine, dit posément Marcus à son frère. Vous n'êtes absolument pas responsable de ce malheureux incident.

—Votre épouse a raison, dit doucement Alec. Vous devriez tenir votre sœur au courant de ce qu'il se passe, car Prinny n'abandonnera pas aussi facilement.

—Tout comme Simon, renchérit Régina.

—Ne t'inquiète pas, je me charge de ton frère. Et je ne tolérerai aucune interférence de ta part.

Régina frémir. Comment osait-il utiliser ce ton paternaliste avec elle ?

—Marcus, tu n'agis pas de manière très rationnelle, car tu ne te permettrais pas de me donner des ordres comme à une enfant, n'est-ce pas ?

—Je suis ton mari ; j'ai parfaitement le droit de te donner des ordres. Et j'attends que tu m'obéisses, sinon...

Lady Iversley se leva promptement, les yeux écarquillés.

—Marcus, vous allez vraiment trop loin !

—Iversley ! Contrôlez votre épouse ! Maugréa-t-il.

—Excusez-moi, mais je ne «contrôle» pas ma femme, merci. Je n'ai pas vocation de chien de garde, grommela-t-il en offrant le bras à son épouse. Viens, ma chérie, il est préférable de nous retirer et ne pas rester dans sa ligne de tir.

Un douloureux désespoir s'empara de Régina. L'ancien Marcus était ressorti de sa caverne, le rustre qui se moquait de l'opinion des autres, le dragon acculé qui répondait en crachant des flammes. Elle ne resterait pas longtemps à l'observer se mettre à dos ceux-là même qui l'aimaient.

—Marcus...

Dans un brusque élan belliqueux, il lui fit face.

—Si tu crois pouvoir m'amadouer, tu te trompes.

—Je sais pertinemment que rien ne peut t'amadouer. Mais si tu parviens à te calmer un peu, tu comprendras que de renvoyer Louisa à Castlemaine sans la moindre explication est une grave erreur. Elle mérite de trouver un mari et une situation respectables. Si tu lui dénies ce droit en la séquestrant à la campagne, elle te le fera payer.

—Qu'elle essaye !

—Bien sûr qu'elle essaiera ! En outre, il est très maladroit de l'exclure de la Saison de façon aussi abrupte et irraisonnée. Nous sommes suffisamment adultes et responsables pour faire taire les commérages concernant Louisa et Simon, mais ce sera infiniment plus compliqué si on apprend que tu as réagi de manière excessive.

—Et ta solution serait qu'elle teste ici ?

Régina soupira d'aise. Pour une fois, il ne rejetait pas systématiquement une proposition de son cru.

—Avec nous, Marcus. Si tu lui dis les choses telles qu'elles sont, je suis certaine qu'elle fera preuve de bon sens. Surtout si en plus j'ai une discussion sérieuse avec mon frère.

—Il est hors de question que tu voies ce vaurien, tu m'entends ?

—Il est temps de mettre les choses au clair avec lui.

—Je m'en chargerai moi-même. Je ne peux manifestement pas vous faire confiance, ni à toi ni à Louisa. Il vous emberlificotera sans mal. Je vous interdis à toutes les deux de vous approcher de lui.

—Est-ce que j'ai bien entendu ? Tu m'interdis de parler à mon propre frère ?

La sécheresse du ton de Régina lui fit marquer une courte pause, mais il n'en démordit pas.

—Oui.

—Pour toujours ?

—Tu n'auras pas l'occasion de le croiser, puisque nous rentrons dès ce soir à Castlemaine avec Louisa.

—Même si cela donne matière aux ragots, ou implique le rejet de Louisa lors d'une prochaine tentative d'entrée dans le monde ?

—Ma décision est prise. Nous ne resterons pas à Londres une journée de plus, même si tu préfères la haute société à la compagnie de ton mari à la campagne.

—Ça, ce n'est pas vrai !

—Ah bon ? Combien de fois m'as-tu répété ton envie de revenir en ville depuis notre départ ? Je ne supporterai pas tes caprices, ni ceux de Louisa, comme mon père semblait tolérer ceux de ma mère. Je refuse de voir mon épouse et ma sœur suivre son piètre exemple.

—Ta mère ? Tu n'as pas pu l'empêcher de choisir Prinny, au détriment de ses responsabilités d'épouse et de parent, alors tu te venges sur moi et Louisa en nous cloîtrant avant que nous ne nous rebellions, n'est-ce pas ? Louisa n'est pas ta mère, et moi encore moins !

—Encore heureux ! Tu es dix fois plus belle, plus intelligente et plus irrésistible.

—Alors pourquoi refuses-tu obstinément de m'accorder ta confiance ?

—Il ne s'agit pas de toi, mais de tous tes soupirants. Ils n'attendent qu'une chose : que tu te trouves seule, à présent que te voilà mariée et sans chaperon. À la lumière de ce que Marcus lui avait révélé sur sa mère, Régina comprenait ses craintes et sa fureur. Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle en supporterait davantage.

—Je te rappelle qu'il faut être deux pour commettre l'adultère. Et tant que je m'y refuserai, peu importe qu'ils soient un millier à mes pieds.

—Tu n'as pas idée jusqu'où peuvent aller certains hommes.

—À l'évidence, à force de m'enseigner ces rudiments de la lecture destinés aux enfants, tu semblés avoir oublié que je n'en suis plus une. Je sais rabrouer un homme. J'ai passé ces dernières années à repousser les avances d'un certain nombre d'entre eux.

—Pas les miennes en tout cas, répondit-il avec un regard brûlant. Grâce à moi, tu as pu satisfaire ton goût pour l'aventure, ce qui nous a précisément menés au mariage.

—Et tu as l'intention de me punir pour cela ?

Les larmes commençaient à poindre tandis qu'elle approchait sa main de la joue froide et tendue de Marcus.

—Nous nous sommes mariés parce que je suis tombée amoureuse de toi. Jamais je n'aurais accepté de t'épouser si je ne t'avais pas aimé, quand bien même tu m'aurais joué le grand jeu.

Pendant un court instant, il se tint immobile, comme frappé par la foudre. Puis il couvrit de la sienne la main posée sur sa joue.

—Si tu m'aimes, tu dois me suivre à Castlemaine et oublier Londres.

Il aurait tout aussi bien pu la gifler : il n'avait pas dit un seul mot de ses propres sentiments, mais profité de sa déclaration d'amour pour affirmer sa mainmise sur elle !

—Comment oses-tu ? riposta-t-elle en dégageant sa main avec un effort surhumain pour réprimer ses larmes. Jamais je ne serai ta prisonnière. Ton épouse, ton amante, certainement, mais jamais ta captive.

Il lui lança un regard meurtrier.

—Tu es ma femme. Tu m'appartiens. J'ai décidé que nous rentrions à Castlemaine, alors autant t'y résoudre.

Régina eu un mouvement de recul et secoua la tête.

—Jamais tu ne m'enfermeras chez toi, aussi douillette soit la prison ! Si tu as souffert de tes trois jours de confinement, comment veux-tu que j'accepte d'être enchaînée pendant toute une vie ?

Il s'avança vers elle d'un pas décidé.

—Tu feras ce que je te dis.

—Tu m'as promis que je pourrais me rendre à Londres à mon gré, tu l'as juré !

—Tout comme ton frère a juré sur l'honneur de ne plus fréquenter Louisa. Il a manqué à sa parole ; je peux donc très bien revenir sur la mienne.



—C'est à moi que tu as fait cette promesse, pas à lui ! Je ne peux pas contrôler les faits et gestes de cet idiot. Mais j'entends que tu respectes ton serment.

—Tout comme j'entends que tu respectes tes vœux de mariage : l'amour, l'honneur et *l'obéissance*. Tu viens avec moi et Louisa à Castlemaine, ou bien je te jure qu'à ton retour tu trouveras la porte verrouillée.

—Quoi ?

—Tu ne seras plus la bienvenue à Castlemaine, répliqua-t-il, raide comme la justice, conscient d'être allé trop loin.

Cela n'aurait pas dû la surprendre. Il n'avait pas agi autrement lorsqu'il avait puni sa mère en la chassant purement et simplement de sa vie. Pourquoi devrait-elle s'attendre à ce qu'il se comporte différemment avec sa femme ?

Parce que, justement, elle ne l'avait jamais séquestré dans un cachot ou marqué au fer rouge avec un tisonnier. Parce que son épouse avait seulement osé mettre en doute son autorité. Parce qu'elle l'aimait.

Encore sous le choc de la menace, Régina pivota et vit Louisa et Cicely sur le seuil de la porte ainsi qu'un domestique les bras chargés de bagages. Louisa dardait sur son frère un regard terne.

—Marcus, cesse de te comporter comme un imbécile, balbutia celle-ci.

—Va à la voiture, Louisa ! ordonna-t-il. Nous te rejoindrons dans un instant.

—Mais...

—Maintenant, j'ai dit !

Elle tourna les talons et s'empressa de s'exécuter, sous le regard incrédule de Cicely.

—Mademoiselle Tremaine, veuillez, je vous prie, rappeler à votre cousine quels sont ses devoirs.

—Régina, dit-elle d'une voix tremblante, tu devrais écouter ton époux.

—Je te remercie du conseil, répliqua sèchement Régina. Peut-être apprécieras-tu de vivre emprisonnée, moi pas.

—A l'évidence, mademoiselle Tremaine, trancha Marcus, il semble que vous deviez faire un choix. Soit vous restez en ville avec mon épouse, auquel cas vous

ne seriez plus les bienvenues à Castlemaine, soit vous nous accompagnez et acceptez d'être le chaperon de ma sœur. Réfléchissez-y bien.

—Comment oses-tu mettre ma cousine dans cette position délicate, après tout ce qu'elle a fait pour nous ? Qu'espères-tu prouver en agissant ainsi ?

—J'espère te ramener à la raison. Tu ne peux guère te passer d'elle en société. — Comment feras-tu pour lire les cartes de visite, répondre aux invitations, aux lettres de remerciements, et tout le reste ?

Il la dégoûtait, soudain. À présent, il se servait de son handicap pour la forcer à abdiquer.

—Il... il sait que tu ne peux pas lire ? bredouilla Cicely.

—Oui. Il prétendait que cela n'importait pas. Apparemment c'était un mensonge.

—Balivernes ! s'exclama Marcus. Je parie que cela a infiniment plus d'importance aux yeux de ton cercle d'amis, puisque tu semblés choisir leur compagnie plutôt que celle de ton mari.

—C'est faux, Marcus. Je préfère la liberté à la prison que tu me proposes, c'est tout.

Elle le dévisageait, abasourdie de lire sur le visage de l'homme qu'elle aimait tant de dureté, de colère et de peur. Si elle cédait maintenant, il s'entêterait dans sa folie ; si elle s'obstinait à refuser de le suivre, peut-être ne le lui pardonnerait-il jamais.

Il fallait qu'elle saisisse cette opportunité. C'était un combat pour sauver l'âme de son époux, et elle comptait bien le gagner, quelles qu'en soient les conséquences.

—Tu as passé la moitié de ta vie terré dans ton repaire pour éviter d'affronter le masque hideux de la société. Ce faisant, tu es passé à côté de toutes ses merveilles. Je n'ai pas l'intention de suivre ton triste exemple. Lorsque tu auras changé d'avis et que tu te décideras à rejoindre le monde, je serai là à t'attendre. Mais je t'aime trop pour te laisser m'entraîner dans ta caverne et y mourir à petit feu avec toi.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers l'escalier sans vraiment savoir où la menaient ses pas, mais certaine que si elle restait une minute de plus, elle finirait par en avoir le cœur brisé.

Elle entendit Marcus se précipiter à sa suite.

—Je t'ordonne de me suivre à Castlemaine, Régina!

Lentement, elle monta les marches.

—Tu es ma femme, bon sang !

Oui, et il lui offrait là une belle récompense. Les larmes commençaient à lui noyer les yeux, mais elle les refoula farouchement.

Un silence pesant emplit le hall. Comme Régina gravissait les dernières marches, en quête d'une pièce où elle pourrait être seule et éclater en sanglots, elle l'entendit maugréer:

—Parfait ! Si c'est ce que tu veux, très bien. Tu peux moisir à Londres, si cela te chante. Mais tu y moisiras seule.

Elle se figea sur place, des larmes amères roulant lui ses joues. Des bruits de pas lourds résonnèrent puis la pote d'entrée claqua. Un bruit de sabots ébranla le sol lorsque la voiture prit le départ puis se perdit dans les ruelles du quartier.

Soudain, elle s'écroula, s'effondra au sol dans un flot incontrôlé de sanglots. Et si elle l'avait perdu pour toujours ? Pourrait-elle jamais le retrouver ?

On s'agitait, des voix murmuraient près d'elle, mais Régina continuait à pleurer, incapable de s'arrêter ou de se lever pour se hisser sur un siège.

Un bras s'enroula autour de ses épaules. Elle entendit le chuchotement d'une voix douce et familière.

—Là, là, ma chérie, calme-toi.

—Cicely ? Tu... ne l'as pas suivi ?

—Ma place sera toujours à tes côtés, ma chérie.

—Il tiendra ses promesses, tu sais, il nous coupera les vivres, et je n'ignore comment je pourrai te...

—Chut ! Chut ! Il y a encore ton frère.

—Non ! S'obstina-t-elle. Tout cela est la faute de Simon. Je ne veux plus le revoir. Et Marcus va certainement le provoquer en duel.

—Pas si je m'y oppose, coupa une voix masculine derrière elles.  
Régina leva les yeux et découvrit lord Iversley et sa femme, immobiles, l'air inquiet.

—Je vais immédiatement envoyer un message à votre frère, proposa le comte, et le prévenir qu'il est préférable pour lui de se retirer à la campagne jusqu'à ce que la colère de Draker s'apaise.

—Marcus n'appréciera pas votre intervention. Et je ne tiens pas à devenir la pomme de discorde entre vous et votre... s'interrompit-elle. Votre ami.

Le visage de lord Iversley s'adoucit.

—Notre amitié a survécu à beaucoup de revers. Entre supporter son tempérament colérique et le risque de le voir tué dans un duel avec Foxmoor, je préfère endurer sa furie.

—Il reviendra à la raison. Ils reviennent toujours à la raison, affirma lady Iversley en souriant à son époux.

—Si seulement...

—Je peux vous assurer qu'il vous aime, ajouta Alec. Seulement, certains hommes ont bien du mal à gouverner leurs sentiments. Katherine n'a pas tort : il faut lui laisser quelques jours. Si vous le souhaitez, je lui parlerai.

—Non. Il décidera en son âme et conscience s'il désire une épouse ou une prisonnière. Il sait que je n'accepterai pas la seconde option.

—En attendant, proposa lady Iversley, vous resterez chez nous, n'est-ce pas ?

—Je détesterais m'imposer à vous. Il y a toujours notre résidence en ville.

—Mais non ! Coupa Alec. Vous et Cicely resterez ici. Inutile de discuter. D'ailleurs, vous n'avez pas les clés de cette maison dont vous parlez, n'est-ce pas ? Et je doute que Draker autorise ses serviteurs à vous y accueillir.

Cette seule idée raviva la colère de Régina et balaya définitivement ses pleurs.

—Oui, convint-elle amèrement, cela ne m'étonnerait pas qu'il m'en interdise l'accès.

Un homme capable de lui ôter la compagnie de sa cousine afin de la rendre dépendante n'hésiterait pas une seconde à lui refuser le moindre domestique.

Or, Cicely était restée à ses côtés, et cela la réconfortait.

Cela lui donna également à réfléchir. Elle observa attentivement Cicely puis lady Iversley - Katherine, sa belle-sœur. Elle lui paraissait digne de confiance.  
—Puisque je vais rester ici quelques jours, consentiriez-vous, Cicely et vous, à m'apprendre à lire ?

## Chapitre 23

*Veillez à ne pas trop contrarier l'esprit d'indépendance de votre protégée. Un peu d'obstination lui donnera une longueur d'avance dans l'existence.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Marcus n'avait pas imaginé que vivre sans Régina s'avérerait si difficile. A vrai dire, il n'avait pas réfléchi du tout lorsque, en proie à une rage folle, il avait quitté la demeure des Iversley.

Depuis, il avait eu largement le temps d'y penser. Il soupira et fixa longuement l'horloge de la salle à manger où il était attablé devant une tasse de thé, quelques toasts et la gazette du matin. Neuf heures sonnèrent. Son régisseur ne tarderait pas à arriver pour leur rendez-vous quotidien, accordant ainsi un répit à ses pensées tourmentées.

Puis l'après-midi s'écoulerait, à ne rien faire parce qu'il était incapable de se concentrer sur les affaires du domaine, ses investissements ou même les trésors dont regorgeait sa bibliothèque. Après cela, il dînerait seul, sans Louisa. Pas une fois elle n'avait partagé de repas avec son frère depuis leur retour de chez les Iversley, trois jours plus tôt.

Trois jours seulement ? Il avait l'impression que cela faisait des semaines. Des mois... des années... Une insupportable éternité. Son lit était vide, son cœur sonnait creux. Le fauteuil à l'autre bout de la table aurait dû être occupé par son épouse.

Bon sang de bon sang de bon sang !

D'un geste rageur, il repoussa le toast auquel il n'avait pas touché. Il avait vécu ainsi en paix, auparavant, content de son sort, protégé par les murs de Castlemaine, profitant de la compagnie de Louisa. Il lui était même arrivé d'endurer des périodes de solitude lorsque sa sœur, dans un accès de colère,

refusait obstinément de lui adresser la parole pendant des jours. Alors pourquoi brûlait-il de jeter sa tasse contre la pendule qui le narguait inlassablement avec son lent et mécanique tic-tac ?

À cause de Régina. Avant qu'elle ne fasse irruption dans son existence, il n'avait pas goûté au bonheur, n'avait pas conscience de mener une vie terne. Elle avait tout chamboulé sur son passage.

Dieu sait à quel point il s'était délecté de sa présence ! Il s'était vite habitué à se réveiller aux côtés d'une femme douce et consentante, à la contempler, assise sur ses genoux tandis qu'il lisait le journal en l'aidait à déchiffrer un mot, une phrase.

À se sentir au chaud, profondément en elle...

Il marmonna dans sa barbe. Voilà comment une femme parvenait à ravir le cœur d'un homme : en le couvrant de douces caresses, en le séduisant jour après jour, lui offrant son intimité, accueillant son sexe avide. À peine l'avait-il pénétrée qu'elle le tenait prisonnier. Impossible alors de lui échapper.

Tout le problème était là. Marcus doutait fort de vouloir lui échapper. N'importe quelle vie, même parmi le cercle des amis mondains de Régina, lui semblait préférable à celle qu'il menait en ce moment.

Père avait-il fini par accepter les infidélités son épouse pour les mêmes raisons ? se demanda-t-il. Parce qu'elle avait réussi à le dompter et qu'il s'était fait à l'idée qu'une partie valait tout de même mieux que rien du tout ? Il se jura qu'on ne l'y prendrait pas.

—Marcus ?

—Oui, mon ange.

—J'aimerais te parler, dit Louisa.

Elle s'avança dans la pièce avec l'allure d'une reine. Dieu du ciel ! Elle avait presque la même démarche que Régina. Quelques années encore, et la haute société la surnommerait elle aussi « La Belle Dame Sans Merci ».

—Si j'en crois l'expression de ton visage, tu es toujours en colère contre moi, constata Marcus.

—Je viens de recevoir un message de lady Iversley.

—Ah ? s'étonna-t-il en plissant les yeux.

—Elle demande à ce que tu leur envoies des vêtements pour ton épouse. Il semble que Régina et Cicely aient pris leurs quartiers chez les Iversley. Elles n'avaient nulle part où aller.

—N'importe quoi ! Je leur ai loué une maison en ville.

—Régina n'en a pas les clés. D'ailleurs, tu n'as donné aucune instruction aux domestiques.

Marcus se tortilla dans son fauteuil. L'idée ne lui avait pas effleuré l'esprit.

—Et son frère, il pourrait l'héberger, non ? Pourtant cette pensée lui déplaisait.

—Apparemment, elle en veut trop à Simon pour daigner lui rendre visite. De toute manière, il semble avoir disparu.

—Quoi ?

Louisa s'approcha de la table et lui glissa une coupure de presse sous le nez.

—Lis ceci.

À la seconde où le nom de Régina attira son attention, ou plutôt son nom d'épouse, Marcus eut le souffle coupé. Il arracha l'article des mains de sa sœur.

*Lady Draker fut accueillie à bras ouverts par ses amis, lors du dîner organisé chez les Merrington. Tous brûlaient de l'entendre relater son voyage de noces en compagnie du très en vogue et élégant lord Draker. Ce dernier avait été rappelé à Castlemaine pour traiter les affaires de son domaine. En compagnie de ses charmants amis, le comte et la comtesse d'Iversley, lady Draker resplendissait de beauté dans une délicate toilette de mousseline jaune primevère et blanc, ornée de...*

Rappelé à Castlemaine ? Il maugréa un juron inintelligible. Régina n'avait pas mis longtemps à dissimuler la vérité. Jamais elle ne dirait : « J'ai abandonné mon époux. »

Il lut en diagonale le passage concernant ces idioties sur la mode, puis son attention fut soudain happée par les mots « lord Whitmore ». Son sang ne fit qu'un tour.



*Il paraissait évident que la présence de lord Whitmore n'était pas du goût de la vicomtesse, sa cousine. Qu'avait-il donc fait pour provoquer l'hostilité de lady Draker?*

Marcus regarda fixement la feuille de papier. Il avait menacé Régina de lui refuser l'asile et elle avait riposté en battant froid à l'homme qui l'avait insulté à la fameuse soirée donnée à Almack. Son propre cousin, celui-là même qui n'attendait qu'une chose : qu'elle baisse sa garde.

A l'évidence, elle n'y était pas prête. Mais combien de temps résisterait-elle aux avances de ce gremlin ? S'il s'entêtait à bouder seul dans son coin... Une peur irraisonnée le saisit tout à coup, lui glaçant le sang. Nom de nom ! Qu'avait-il donc fait ?

Il poursuivit sa lecture, dans l'espoir d'y trouver encore sa femme, en vain. Par contre...

*Une autre absence a également été remarquée, celle de Mlle North, belle-sœur de la vicomtesse, et récemment aperçue en compagnie du frère de lady Draker, le duc de Foxmoor, lui aussi mystérieusement absent, et ce malgré son amitié notoire pour les Merrington. D'après la vicomtesse, Mlle North serait clouée au lit par un mauvais rhume. En revanche, lady Merrington ignorait les raisons de l'absence du duc. Nous pouvons seulement présumer, d'après ses récentes relations avec Mlle North, qu'il a refusé d'honorer de sa présence une soirée à laquelle la jeune femme ne participait pas. Nous continuerons à tendre l'oreille au cas où il y aurait du mariage dans l'air...*

Grand Dieu ! Marcus repoussa vivement la coupure de presse. S'il avait écouté Régina et autorisé Louisa à assister

à la fin de la Saison, personne ne s'amuserait à spéculer son sort. Il aurait été plus judicieux de la séparer purement et simplement de Foxmoor, sans discours. Mais maintenant ...

—Qu'as-tu fait à Simon ? interrogea Louisa en agitant l'article de journal sous le nez de son frère.

Il n'avait aucun doute sur la colonne à laquelle elle faisait référence.

—Si tu lui as fait du mal, de quelque manière que ce soit, je te jure que jamais je ne te le pardonnerai.

—Et quand lui aurais-je fait quoi que ce soit ? Je n'ai pas mis les pieds dehors depuis trois jours !

Non que l'envie de se précipiter à Londres pour étrangler son beau-frère lui eût manqué, mais il n'avait pas voulu prendre le risque de laisser Louisa seule à Castlemaine.

En outre, il avait promis à Régina de ne pas toucher un cheveu de Foxmoor. Et bien qu'il n'ait pas tenu toutes ses promesses, il pressentait qu'elle ne lui pardonnerait pas de rompre celle-là. Assassiner son frère était le plus sûr moyen de s'attirer la haine de son épouse, et il ne voulait surtout pas que Régina le hâisse.

—Alors ? Que vas-tu faire à Simon ? demanda Louisa d'une voix plaintive.

—Je n'ai pas encore décidé.

En tout cas, il n'avait pas l'intention de laisser son acte impuni. À la première occasion, il demanderait conseil à Byrne sur l'attitude à adopter.

—Et moi ? Qu'as-tu prévu pour moi ? poursuivi-elle en s'asseyant à la table.

—C'est seulement maintenant que tu me le demandes ?

—Je m'attendais à ce que tu en parles dans la voiture, lors de notre retour, mais tu t'es muré dans le silence. Et depuis, tu semblais tellement grognon que je ne trouvais jamais le moment opportun.

—Tu croyais qu'avec un peu de temps ma colère s'apaiserait ?

—Peut-être, répondit-elle en relevant le menton comme l'aurait fait Régina.

—Il n'est pas question de colère. Je maintiens ce que j'ai dit à Londres. Pour l'instant, tu restes ici. Nous attendrons l'automne pour envisager ta participation à la prochaine Saison.

—Comment cela, « nous » ? Toi et Régina ? Tu as chassé ta femme, dois-je te le rappeler ?

Les paroles de sa sœur frappèrent Marcus en plein visage. Son épouse nourrissait sans doute à son encontre une rancœur grandissant de jour en jour. Mon Dieu ! Et si elle ne revenait jamais ?

—Ce qui s'est passé entre Régina et moi ne te regarde pas, riposta-t-il.

—Vraiment ? Tu t'es mis en colère contre elle parce qu'elle prenait ma défense, rétorqua-t-elle, la lèvre inférieure tremblante d'émotion. Combien de temps crois-tu qu'elle pourra invoquer un rhume pour expliquer mon absence ? Et si quelqu'un apprenait que Simon a demandé ma main et qu'il se tient étrangement à l'écart ? Les gens ne tarderont pas à répandre de sales rumeurs sur mon compte.

—Certainement pas, trancha-t-il. Je ne le permettrai pas.

—Ah ? Et comment comptes-tu t'y prendre ? En rudoyant les commères ? En te rendant à Almack et en menaçant de leur trancher la langue à tous, comme tu l'as fait avec lord Whitmore, à l'Opéra ?

Marcus dévisagea Louisa, bouche bée.

—Comment le sais-tu ?

—Mon Dieu ! Balbutia-t-elle. J'aurais dû tenir ma langue, justement ! Elle pensait que cela te mettrait hors de toi.

—Qui ça, « elle » ?

—Régina. Elle nous a raconté, à moi ainsi qu'aux autres ladies présentes au lunch du mariage, ce qu'il s'était passé à l'Opéra. Sans doute craignait-elle que lord Whitmore ne le fasse lui-même... Elle a donc préféré couper court aux ragots en prenant les devants. Elle refusait, disait-elle, qu'on ait une Mauvaise image de toi. J'ai trouvé tellement romantique que tu t'interposes pour sauver son honneur, lorsque Whitmore vous a surpris main dans la main ! Mais peut-être aurais-je dû me taire.

—Non, non, tu as bien fait.

Néanmoins, chaque mot prononcé par Louisa résonnait dans l'esprit de Marcus. Régina, sa brillante épouse, avait estimé Judicieux de révéler une version expurgée, plutôt que d'entrer dans les détails d'un malheureux soupirant éconduit, ce qui aurait donné aux bavards du grain à moudre.

Il n'imaginait pas sa mère inventant quelque histoire afin de protéger la réputation de Père. Elle n'avait pas davantage daigné protéger celle de son fils. Et Régina, l'épouse qu'il avait bannie de son domaine, avait préféré risquer la sienne au bénéfice de la pathétique renommée de son époux.

—Marcus ?

—Oui ?

—Pourquoi détestes-tu tant Simon ?

Il choisit soigneusement ses mots pour lui répondre.

—Parce qu'il ne t'aime pas comme il le devrait.

—Je suppose que tu penses qu'il ne le peut pas parce que je suis le fruit d'une liaison illégitime. Le cœur de Marcus cessa de battre.

—Qui t'a raconté un tel mensonge ? Est-ce ce lui ?

—Personne ne m'a rien dit. Je l'ai deviné toute seule, balbutia-t-elle, les yeux embués de larmes. C'est la vérité, n'est-ce pas ?

—Bien sûr que non ! Tu es la fille légitime du cinquième vicomte Draker.

—Je ne suis pas idiote, tu sais, répliqua-t-elle en s'essuyant les joues du revers de la main. Oncle George... euh... le prince étant souvent à la maison et cela me semblait normal, à l'époque. En fait, ça ne l'était pas, je l'ai compris bien plus tard... Voilà comment je me suis forgé l'idée d'être aussi bâtarde que mon frère.

—Quoi ? Tu es au courant pour moi ?

Louisa esquissa un timide sourire qui troubla son frère.

—A cause de cette terrible dispute qui a provoqué le départ de Maman et du prince...

—Je ne pensais pas que tu avais entendu notre altercation.

Seulement une partie. J'ai ensuite interrogé ma gouvernante. Elle m'a alors suppliée de ne jamais évoquer ton lien de parenté avec Prinny, surtout pas devant toi. Cela t'aurait bouleversé, m'avait-elle dit. Selon elle, cela devait rester un secret. Puis lorsque je lui ai demandé si j'étais la fille d'Oncle George, elle m'a répondu : « Certainement pas ! » et je l'ai crue.

—Elle avait raison.

—Marcus, ajouta-t-elle d'un air grave, depuis que j'ai commencé à fréquenter le monde, je n'ai cessé d'entendre des histoires concernant le prince et ses nombreuses maîtresses. D'ailleurs, je ne me rappelle même pas une journée où il n'était pas à la maison.

—Il n'y était pas durant l'année de ta naissance, et voilà qui suffit à me persuader. Cela suffisait aussi à Père.

—Mais... Mère se rendant souvent à Londres. Il n'est pas impossible que je sois la fille du prince, non ? Je n'ai pas forcément été conçue à Castlemaine.

—Conçue ? Où as-tu appris ce terme ? Que sais-tu des choses de la vie, après tout ?

—J'ai demandé à lady Iversley. J'avais de la peine à croire ce que disait ma gouvernante. Elle prétendait que les enfants se concevaient lorsqu'une femme et un homme dormaient dans le même lit. Et comme je grimpais souvent dans le tien lorsque je faisais des cauchemars, et que je n'avais pas de bébés, je m'étais dit qu'elle mentait.

—Bonté divine ! grommela-t-il. Si j'avais su qu'elle te parlait de ces choses, je l'aurais congédiée sur-le-champ.

—Crois-tu que demeurer dans la plus totale ignorance m'aurait préparée à affronter l'existence ?

—Non, bien sûr, mais...

—Voilà le problème avec toi, Marcus. Tu penses me protéger, mais en fait, c'est le contraire. Tu m'étouffes peu à peu, jour

après jour, en me forçant à rester dans cette demeure à tout jamais. Je vais finir par mourir à petit feu s'il doit s'écouler ne serait-ce qu'une année en n'ayant même pas Régina pour compagnie féminine.

«Je vais mourir » avait été l'inlassable lamento ponctué de larmes de Louisa ces dernières années. Aujourd'hui, cependant, Marcus l'écoutait avec une sombre émotion parce que cela faisait étrangement écho avec ce que Régina avait dit.

Pour la première fois, il comprit véritablement ce qu'elles voulaient dire. Lui-même ne supporterait pas une minute de plus sans son épouse.

Il ravala la boule d'angoisse qui lui serrait la gorge.

—Très bien, mon ange. Je te ramène à Londres. Nous allons trouver une solution.

Il aurait cru que cela mettrait fin à la discussion que, submergée par l'allégresse, Louisa lui sauterait au cou, l'embrasserait et se précipiterait pour faire sa valise, pendant que de son côté il réfléchirait à la manière de regagner les faveurs de Régina sans que cela n'implique trop de concessions.

Au lieu de quoi elle se contenta de le dévisager attentivement.

—Tu dis ça uniquement pour détourner la conversation, et éviter de répondre à ma question.

—Quelle question ?

—Se pourrait-il que je sois l'enfant illégitime du prince ? Il faillit répondre par la négative puis se ravisa. Avec un soupir, il prit la main de sa sœur dans la sienne.

—Honnêtement, je l'ignore, mais je ne le pense pas.

Il marqua un temps d'hésitation. La voix de la raison, incarnée par Régina et les Iversley, lui dictait de révéler toute la vérité.

—Mais le prince te croit sa fille, ajouta-t-il enfin.

—Est-ce la raison pour laquelle tu m'as demandé si Simon m'en avait parlé ? Parce qu'il est l'ami et le confident du prince ?

—Oui.

—Et c'est pour cela également que tu as évoqué une visite à Carlton House, la nuit où Régina et toi avez été surpris ?

—Oui.

—A présent, il sentait la main de Louisa commencer à trembler.

—Tu crois que Simon et le prince mijotent quelque chose qui me concerne... Voilà pourquoi tu refuses obstinément qu'il me courtise.

—Je... c'est-à-dire...

—Régina est au courant, n'est-ce pas ? Elle tenait tant à ce que nous attendions deux ans... je pensais qu'elle était de ton côté... Et l'autre nuit, elle était tellement en colère contre Simon qui disait... qui prétendait m'aimer.

Ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'elle murmura :

—Il ne m'aime pas, n'est-ce pas ? Il m'a dit le contraire, mais il ne m'aime pas.

—Je ne crois pas, non.

—Et tu le sais depuis le début ? demanda-t-elle en jetant à son frère un regard furieux. Tu m'as laissée me ridiculiser, et pendant tout ce temps...-

—Je n'avais que des soupçons, Louisa. Régina était presque parvenue à me convaincre de la sincérité de Simon. Elle-même en était convaincue, jusqu'à cette fameuse soirée à Almack. Ensuite...

—Ensuite quoi ? S'exclama-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine. J'exige de connaître tous les détails ! J'ai le droit de savoir ce qu'il se passait, pendant que je me conduisais comme la reine des idiots.

Marcus vit à nouveau luire des larmes dans les yeux de sa sœur, mais c'étaient des larmes de colère, à présent. Elle arborait l'exacte expression qu'avait eue sa mère lorsqu'il l'avait chassée de Castlemaine. Au diable Foxmoor ! Marcus n'aurait sans doute pas besoin de fomenter une vengeance : Louisa s'en chargerait elle-même.

—Je n'ai pas tous les éléments, commença-t-il prudemment. Ce que je sais, je le tiens de Régina lorsqu'elle a réussi à soutirer quelques aveux à son frère, mais d'après elle...

Il évoqua alors le prince et les raisons pour lesquelles il souhaitait la présence de Louisa à la cour. À chacun de ses mots, elle se raidissait davantage, les yeux étincelant de fureur. Il la crut un instant capable de soulager sa colère sur Simon en lui arrachant les yeux de ses propres mains. Marcus n'espérait qu'une chose : pouvoir assister un jour au lynchage de Foxmoor.

—Et personne n'a jugé utile de me tenir au courant ! trancha-t-elle. Même Régina s'est gardée de m'en parler.

—Elle avait ses raisons, mon ange, se hâta-t-il de répondre. Au récit des menaces que Simon avait proférées à l'encontre de Régina, Louisa devint blême.

—Mon Dieu ! Cet homme est abject. Ne me dis surtout pas ce que tu penses. Oui, je l'admets, tu avais raison. Mais si j'avais su le plus infime détail de cette abomination...

—Je n'ai eu la preuve de tout cela que récemment, dit-il sur la défensive.

—Cela ne t'a pas empêché de partager tes soupçons avec d'autres personnes, sauf moi, la première concernée ! Et seulement à cause de ce douteux lien de parenté... Eh bien, maintenant je ne l'ignore plus. La seule chose que j'ignore, c'est la véritable part de responsabilité de Son Altesse dans ce complot.

—L'entière responsabilité, je crois, dit Marcus en lui adressant un regard vide de toute expression.

—Détrompe-toi. Certes, il me voulait à ses côtés, mais a-t-il conseillé à Simon de m'embrasser, de me dire qu'il m'aimait ?

—Il t'a embrassée ? s'écria Marcus en bondissant de son fauteuil. Je vais le réduire en bouillie !

—Tu ne feras rien du tout ! répliqua-t-elle en se levant elle aussi. Maintenant que nous pouvons frayer avec la haute société sans susciter les pires ragots, il est hors de question que tu mettes cela en péril !

—Je te demande pardon ?

—Depuis quand sa douce et tendre sœur était-elle devenue cet implacable dragon ?

—Je crois que Simon mérite une punition à la hauteur de son crime.  
Et qu'as-tu exactement en tête ? S'enquit-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

—Oh ! J'ai ma petite idée... Mais auparavant, j'ai besoin de quelques informations. En outre, si Son Altesse est capable de recourir à d'aussi viles méthodes pour m'attirer à la cour, il est temps que j'aie un entretien avec lui, non ?

—Certainement pas !

—Ecoute-moi bien, Marcus. J'ai besoin de savoir s'il s'agit plus du fait du prince ou de la manifestation de l'ambition maladive de Simon.  
Elle ne lui laissait pas le choix.

—Je suppose que tu as raison.



—Je veux une audience avec le prince, en présence de Simon ainsi que de Régina, car j'ai confiance en elle. Elle osera révéler devant Son Altesse ce que lui a avoué son frère.

—Je ne te le permettrai qu'à la condition de t'y accompagner.

—C'est bien ce que j'espérais.

—Serait-ce là une ruse afin de me réconcilier avec Régina ?

—Non. Mais si je le pouvais, je le ferais. Son frère a beau être méprisable, Régina est une personne respectable. Tu ne la tiens pas à l'écart pour la punir de Simon, n'est-ce pas ?

—Non.

—Jamais elle ne m'a fait une promesse qu'elle n'a pas tenue ensuite, pas plus qu'elle ne m'a menti. Et si tu y réfléchis bien, tu te rendras compte de sa parfaite loyauté à ton égard aussi.

Marcus se remémora les moments, les discussions, le temps passé avec Régina. Elle n'avait jamais eu recours au mensonge, même lorsqu'elle avait dissimulé les aveux de Foxmoor. Il ne pouvait pas non plus lui tenir rigueur d'avoir omis de lui révéler son incapacité à lire. Dieu sait si lui-même avait glissé le voile sur son propre passé.

Sans doute lui était-il difficile d'accorder sa confiance à *La Belle Dame Sans Merci*, mais il dut admettre que le surnom ne lui allait plus comme auparavant. Elle avait fait preuve de compassion chaque fois qu'elle avait fermé les yeux sur ses excès, ou qu'elle s'était disputée avec lui pour prendre la défense de sa sœur.

Après tout, elle se montrait indulgente lorsqu'elle disait aimer un grincheux tel que lui, un imbécile surprotecteur. La question était de savoir si elle avait encore en réserve un reste de compassion, une once d'indulgence pour lui ? Après toutes les paroles qu'il avait proférées, après l'avoir bannie de son domaine, avait-il seulement le droit d'implorer son pardon, sa pitié ?

—D'ailleurs, ajouta Louisa, je parie que tu l'aimes.

—Je ne suis pas certain de savoir aimer.

—Ne sois pas idiot ! Aimer est facile. Ce qui est difficile, c'est de rencontrer la personne qui t'aime en retour.

Régina éprouvait-elle toujours les mêmes sentiments ? Elle lui avait dit qu'elle attendrait qu'il recouvre ses esprits, et quelques longues journées s'étaient déjà écoulées. Assez longues pour qu'elle ait eu le temps de se raviser et de réaliser qu'elle avait épousé une brute insensible ?

Comme toujours, il reconnaissait ses torts trop tard... En parfait imbécile, il avait chassé la femme la plus belle et la plus incroyable qu'il ait jamais rencontrée.

Il avait essayé de l'empêcher de le quitter, en vain. En laissant s'exprimer son tempérament colérique, il n'avait laissé à Régina d'autre choix que de fuir.

A présent qu'elle avait découvert la pire facette de sa personnalité, voudrait-elle seulement revenir ? Vivre avec lui — ici, en ville, ou n'importe où ? Il avait compris bien trop tard pourquoi elle avait associé Castlemaine à une prison. N'importe quel endroit au monde pouvait devenir une geôle, si l'on s'y trouvait désespérément seul, et contraint à y rester.

—Marcus ? Penses-tu pouvoir arranger une rencontre entre Oncle George, Simon, Régina, nous ?

Il poussa un long soupir.

—Oui. Mais il faudra attendre quelques jours.

—Tu veux bien, alors ? Tu acceptes de me laisser une chance de me venger de Simon ?

Il aurait tant souhaité dire « non », ne pas exposer sa sœur aux dangers de la cour ! Mais il admit enfin que de la confiner ici, dans le seul but de la protéger, serait une erreur. S'il doutait de pouvoir regagner les faveurs de Régina, il lui restait toutefois la possibilité d'améliorer la situation de Louisa.

—Oui, mon ange, tu auras ton entrevue.

Peut-être qu'alors Régina trouverait dans son cœur la force de lui pardonner.

## Chapitre 24

*C'est parfaitement acceptable d'éprouver de l'affection pour sa protégée, tant que cela n'obscurcit pas votre jugement.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

L'après-midi touchait à sa fin. Régina, Cicely et Katherine étaient assises autour de la table de la salle d'étude immaculée des Iversley. Régina était plongée dans le déchiffrement d'un poème écrit par l'un des auteurs favoris de Katherine. Un assortiment de lettres en bois était éparpillé devant elle.

Elle s'efforçait de lire la première ligne,

—Je... me... pro...

—C'est vraiment trop difficile ! s'exclama Cicely.

—Non, continuons, répondit Régina en glissant ses doigts sur les lettres en relief. Oh ! « m », ça ressemble au « n », mais c'est « m » !

Pour une raison qui lui était inconnue, toucher la forme des lettres lui en facilitait l'identification. Après cette découverte faite à Castlemaine, elle avait compris que c'était la seule manière qui lui permettrait d'apprendre à lire. De plus, Katherine et Cicely faisaient preuve d'une patience d'anges, avec elle.

— Je me prome... promenais... so... li... taire...? Katherine acquiesça.

La migraine commençait à assaillir Régina, mais elle persévéra. Le cuisinier de Katherine lui avait concocté un grog à base de lait afin d'apaiser ses maux de tête lorsqu'ils devenaient trop forts. Cependant, jour après jour, ils semblaient s'atténuer, exactement comme Marcus l'avait prédit.

Elle prit une profonde inspiration. Ce n'était vraiment pas le moment de penser à lui. Si elle ne se ressaisissait pas, les pleurs ne tarderaient pas à prendre le dessus et sa tête n'en deviendrait que plus douloureuse. Elle pleurerait la nuit, dans son lit, et ne dormirait guère.

—Je me promenais solitaire tel... un... nuage ?

Le visage de Katherine rayonnait.

—Oui ! C'est ça !

—J'ai... bredouilla Régina bouche bée. J'ai lu un vers d'un poème et non d'un abécédaire ! Toute seule !

Incapable de contenir son enthousiasme, elle bondit de sa chaise et fit une pirouette.

—J'ai lu une phrase ! J'ai lu de la poésie !

Riant aux éclats, Katherine ne tarda pas à la rejoindre. Telles deux écolières surexcitées, elles se lancèrent dans une danse improvisée. Régina vit soudain sa cousine qui pleurait et se précipita vers elle.

—Ma chérie, qu'y a-t-il ? Pourquoi pleures-tu ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Ce sont tes poumons encore ?

—Non, non, bredouilla Cicely entre deux sanglots. Toutes... ces années... tu aurais pu apprendre à lire... j'aurais dû... persister. J'ai échoué. Jamais je n'aurais dû écouter ce médecin.

Ses gémissements tirèrent à Régina des larmes qui coulèrent le long de ses joues.

—Oh ! ma chérie, non ! Ne te reproche rien, dit-elle en prenant sa cousine âgée dans ses bras. Moi aussi, j'ai écouté les conseils de ce médecin. Ce n'est pas ta faute, Cicely.

—Si, tu n'étais qu'une enfant. J'étais supposée m'occuper de toi.

—C'est exactement ce que tu as fait. Tu n'as jamais failli à la tâche, tu as toujours été la préceptrice, la compagne idéale.

Mais j'aurais dû insister. C'est que... j'avais peur que tu te fasses du mal. Je n'ai jamais eu d'enfant, tu sais. Tu étais si douce et si fragile. Si quelque chose t'était arrivé, jamais je ne me le serais pardonné. Et le docteur a dit...

—Chut ! murmura Régina en la serrant tendrement contre elle. Je sais que tu t'es toujours occupée de moi.

—C'est ma faute si tu as fini par épouser cet ogre. S'il n'avait tenu qu'à moi...

—Tu n'y es pour rien, et puis, ce n'est pas un ogre. Je t'assure que quand tu le connaîtras mieux, tu verras que c'est un homme bon. Un tantinet obstiné parfois.

—Tous les hommes sont pareils, n'est-ce pas? ajouta Katherine en prenant place à leurs côtés.

—Peut-être que cela s'arrangera avec le temps, dit Régina.

—Il ne faut pas trop y compter. Mieux vaut apprendre à vivre avec, dit Katherine avec un petit sourire. Et puis ils se rattrapent d'une autre manière. Régina s'efforça de lui sourire en retour. Bien que de partager le lit de Marcus lui manquait cruellement, ce qu'elle regrettait le plus, c'était son intelligence et sa persévérance... son extravagance. Il la surprenait constamment. Chaque soirée, chaque bal auxquels elle se rendait lui paraissaient maintenant terriblement ennuyeux. Ces jours-ci, elle préférait largement les après-midi passés en compagnie de Katherine et Cicely, qui l'aidaient à déchiffrer des mots, aux bals où elle devait supporter d'insipides conversations sur la pluie et le beau temps.

Seigneur ! Voilà qu'elle raisonnait comme Marcus ! Quatre jours avaient passé et elle commençait à désespérer de le revoir. Était-elle allée trop loin en bravant son autorité ? Leur mariage ressemblerait-il à tous ces affreux arrangements où l'on voyait le mari à la campagne et l'épouse en ville, vivant séparément ?

L'idée lui était insupportable.

Un coup frappé à la porte la tira de ses pensées.

—Milady ? annonça un valet qui avait passé la tête par l'entrebâillement, il y a une lettre pour lady Draker. J'ai pensé

qu'elle voudrait sans doute que je la lui remette sans tarder car elle semble provenir de lord Draker.

Les joues de Régina s'empourprèrent. Leur dispute avait été surprise par les domestiques, et le sentiment de honte qui l'avait submergée la suivrait longtemps encore. En outre, si Marcus envoyait une missive, cela n'augurait rien de bon.

Katherine invita le valet à entrer. Lorsque Régina prit l'enveloppe, elle lui parut bien plus lourde qu'elle ne l'aurait pensé. Son cœur se mit à battre la chamade quand elle la décacheta puis l'ouvrit. Deux clés glissèrent dans sa paume. Perplexe, elle considéra la feuille de papier noircie de l'écriture de Marcus.

—Veux-tu que je te la lise ? proposa Cicely.

Régina aurait désespérément voulu refuser. Elle avait beau éprouver les sentiments les plus sincères à l'égard de sa cousine et de sa belle-sœur, elle détestait l'idée d'avoir recours à un regard extérieur pour ce qui semblait être un message très personnel. Or, compte tenu, de l'écriture peu soignée de Marcus, cela lui prendrait une bonne partie de la journée pour le déchiffrer. De plus, songea-t-elle, il avait dû se douter que Cicely lui ferait la lecture, aussi la teneur n'aurait-elle certainement rien de privé ou choquant.

—Oui, s'il te plaît, répondit-elle enfin en tendant la feuille à sa cousine.

Celle-ci mit ses lunettes et entreprit de lire à voix haute.

« Ma chère épouse, j'ai appris que tu résidais actuellement chez mes amis. Pardonne-moi si je n'ai pas été clair, mais je n'ai jamais eu l'intention de te priver d'un toit. Tu trouveras ci-joint les clés de notre maison en ville. Tu peux t'y rendre avec Cicely, si tu le désires. »

Il me confirme mon exil ! grommela-t-elle.

— Non, je ne crois pas, ajouta hâtivement Cicely. Écoute la suite : « Dites aux domestiques de préparer la maison pour mon arrivée demain en compagnie de Louisa. »

Le pouls de Régina s'accéléra à un rythme effréné. Était-il enfin revenu à la raison ? Mais dans ce cas, pourquoi envoyer une lettre plutôt que de venir en personne ?

—Demain ? s'exclama Katherine. Il pense qu'il lui suffit de venir au trot jusqu'à Londres, comme si rien ne s'était passé. Et tu vas l'accueillir les bras ouverts ?

—Attendez, coupa Cicely, ce n'est pas fini.

—Mais avant qu'elle n'ait pu reprendre la lecture, une voix courroucée leur parvint du rez-de-chaussée.

—Je m'en fiche ! Je sais qu'elle est là... Appelez ma sœur ! Dites-lui de descendre immédiatement, ou bien je... je vais la chercher moi-même.

—Bonté divine ! marmonna Cicely. C'est Simon.

—À l'entendre, on dirait qu'il est ivre, commenta Katherine en fronçant les sourcils.

—Régina ! cria ce dernier. Bon sang ! Viens ici tout de suite !

—Saoul ou furieux, murmura Régina en se précipitant sur le palier. Va-t'en ! ordonna-t-elle à Simon qui se tenait au pied de l'escalier. Simon commença à gravir les marches d'un pas incertain et faillit en louper une au passage.

—Je n'irai nulle part tant qu'on ne m'aura pas dit ce qu'il se passe. Il était effectivement ivre, ce qui ne lui ressemblait pas. Deux domestiques tentèrent de le maîtriser, mais il se débattit.

—Lâchez-moi, espèces d'idiots ! Je suis ici pour affaire d'État ! Ils commençaient à le tirer vers la sortie.

—C'est bon, s'écria Régina. Laissez-le ! Elle brûlait de savoir de quoi il retournait. Y aurait-il un rapport avec le retour de Marcus en ville ? Elle descendit les marches pour rejoindre son frère.

—Que fais-tu ici, Simon ? demanda-t-elle en lui saisissant le bras. Je croyais que tu étais parti à la campagne.

—Certainement pas ! Jamais je ne fuirai. Laisse ton maudit mari me provoquer en duel ! Laisse-le faire ! Je vais l'envoyer en enfer.

—Apportez-moi de l'eau froide pour Sa Seigneurie, dit-elle à l'adresse d'un valet.

—Je vais bien, coupa-t-il en dégageant son bras de l'emprise de sa sœur. Bon sang, je peux marcher tout seul ! Et qu'est-ce que tu fais ici, Régina ? Tu étais censée occuper ton satané mari !

—C'est devenu impossible après que tu as tenté d'enlever sa sœur, riposta-t-elle froidement. Il s'est alors mis en colère et m'a bannie de son domaine.

—Quoi ? Non. On m'a dit que tu venais, toi aussi. Tout ça n'a ni queue ni tête. Régina ne comprenait rien aux divagations de son frère. Elle attendit qu'ils soient dans le parloir et que Simon se soit laissé tomber sur le canapé pour lui tirer les vers du nez.

—Bon, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où t'a-t-on dit que j'allais ?

—À Carlton House. Pour une entrevue avec ton mari et Louisa.

Il a raison, intervint Katherine qui les avait rejoints. Marcus écrit qu'il espère que tu voudras bien l'y accompagner demain après-midi pour un entretien privé avec Son Altesse et Louisa.

Et moi ! culpa Simon. Que se passe-t-il ? Que manigance Draker ?

—Je n'en ai absolument aucune idée, répondit Régina.

Ses pensées se bouscuaient dans sa tête. Marcus n'avait pas revu le prince depuis des années et avait par ailleurs juré de ne jamais autoriser Louisa à fréquenter la cour. Tout cela la plongeait dans un abîme de perplexité.

La lettre disait-elle autre chose ? Comme « je t'aime » ou « pardonne-moi »...

Non, répondit Cicely qui se tenait derrière Katherine.

—Draker a l'intention de causer ma perte en présence de Son Altesse, grommela Simon. Voilà pourquoi il se rend à Carlton House avec Louisa. Et si elle révèle tout au prince... Mon Dieu, je suis dans de sales draps !

—Tu n'as que ce que tu mérites.

Régina ne cessait de penser à Marcus, aux implications de sa lettre.

—Es-tu venu en phaéton ? s'enquit-elle soudain.

—Oui.

—Bon. Je le prends.

—Quoi ? s'exclama-t-il en bondissant du canapé, manquant renverser la table basse.

—Tu n'es certainement pas en état de t'en servir, rétorqua-t-elle. Et j'ai l'intention de me rendre à Castlemaine sur-le-champ.

—As-tu déjà conduit cette voiture ? interrogea Katherine, inquiète.

—Oui. Simon m'a laissée prendre les rênes quelques fois.

—Peut-être vaudrait-il mieux attendre le retour d'Alec de Tattersall et qu'il t'y emmène, proposa Katherine.

—Non, si j'y vais seule, Marcus n'osera pas m'interdire l'accès de Castlemaine. Il ne me permettrait pas de rentrer seule dans la nuit.

—Tu ne penses pas sérieusement qu'il va mettre sa menace à exécution, n'est-ce pas ?

Katherine s'efforçait de suivre le pas pressé de Régina. Une fois le hall atteint, un domestique aida Régina à enfiler son manteau.



—Je n'en ai aucune idée. Avec ce message, les clés... Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas rester assise ici une minute de plus à me demander ce qu'il manigance. Il est temps de mettre un terme à tout ça, une bonne fois pour toutes.

À présent que Régina conduisait le phaéton, ses pensées se bousculaient frénétiquement. Il y avait deux heures de route jusqu'à Castlemaine, et chaque minute lui semblait durer une éternité. En lui remettant ces clés, Marcus reconnaissait-il la liberté de son épouse, ou revendiquait-il la sienne ? Pourquoi n'était-il pas venu lui-même ?

Certes, il n'était pas un modèle d'humilité. Jamais il n'admettrait ses torts. Ce rendez-vous avec le prince signait-il son ultime dénonciation de cet homme et de ses amis ?

Cependant, il emmenait Louisa... Elle se souvenait qu'il se serrerait coupé la langue plutôt que de tout dévoiler à sa sœur. Aurait-il changé d'avis ? À moins que Louisa n'ait découvert la vérité par elle-même ? Se pourrait-il alors qu'ils aient décidé de s'allier pour se venger de Son Altesse et de son entourage, Simon et Régina inclus ? Mais s'il envisageait de la retrouver dans leur résidence londonienne... Tout cela ne tenait pas debout !

Tandis qu'elle approchait de Castlemaine, son état de nervosité avait atteint un point tel qu'elle se sentait prête à tout. Si Marcus avait donné des instructions à son majordome afin qu'il lui barre le passage, elle était capable de forcer les portes avec le phaéton et d'entrer à grand fracas.

Par bonheur, personne n'émit le moindre chuchotement lorsqu'elle s'arrêta devant la demeure. Un palefrenier ébahi lui prit les rênes et l'aida à mettre pied à terre, puis un valet tout aussi abasourdi lui ouvrit la porte. Le majordome, apparemment surpris mais affable, l'accueillit dans le hall.

Il vint soudain à l'esprit de Régina qu'elle n'avait jamais été présentée au personnel de Castlemaine. Lors de sa première visite, le majordome avait tenté de l'empêcher d'entrer... Elle ne connaissait même pas son nom.

—Je... hum... Je suis lady Draker.

—Oui, je sais, milady. Le jeune James va vous débarrasser de votre manteau, dit-il au valet qui, jusque-là bras ballants et bouche bée, s'empessa d'exécuter l'ordre.

—Je dois parler à mon mari. Savez-vous s'il est ici ?

—Oui, milady. Il a demandé à ce qu'on ne le dérange pas, mais... hum... Il est descendu au sous-sol il y a deux heures, avec une bouteille de whisky et un tableau. Et... pour être honnête avec vous, je suis plutôt inquiet.

Pas autant qu'elle. Si Marcus avait décidé de faire une petite virée dans ses cachots, cela n'augurait rien de bon.

—Il avait... un tableau ?

Hélas! répondit le serviteur. Celui de M. Blake représentant ce dragon. (Puis, se penchant à l'oreille de Régina, il ajoura:) Nous le détestons tous ici. Il est affreux, mais Sa Seigneurie insiste pour le conserver dans sa chambre. Parfois, lorsqu'il est de très mauvaise humeur, il l'emporte avec lui dans le donjon.

—Parfait. Je vais aller le retrouver. Montrez-moi le chemin, je vous prie, dit-elle d'un ton ferme.

L'appréhension s'empara toutefois d'elle. Plaisanter avec Marcus à propos du donjon était une chose, l'y rejoindre alors qu'il devait être saoul en était une autre. Elle n'avait toutefois pas fait tout ce chemin pour l'attendre patiemment au salon en se rongant les ongles.

Une fois arrivée devant la porte qui donnait sur un escalier sombre, elle remercia le domestique.

À peine avait-elle descendu quelques marches qu'elle entendit une voix masculine s'exclamer:

—Laisse-moi tranquille, Louisa. Tout ira bien demain, pour notre entrevue avec le prince, je te le promets. Mais cette nuit, je veux être seul et méditer sur mes péchés. Et Dieu sait s'ils sont nombreux !

Le cœur de Régina se serra. Au ton de sa voix, il ne semblait pas ivre. Néanmoins, le désespoir qui émanait de cet homme la préoccupa davantage que s'il avait sombré dans l'alcool. Elle pressa le pas jusqu'à ce qu'elle atteigne une étrange petite pièce sombre et humide d'environ quinze mètres carrés où l'on

pouvait à peine tenir debout. Un vieux canapé au tissu élimé était adossé au mur, parfaitement incongru au milieu des chaînes rouillées et de l'odeur de moisi.

Un infime rai de lumière filtrait à travers une meurtrière, mais l'essentiel de l'éclairage provenait d'une multitude de bougies posées sur des saillies de la pierre. Marcus se tenait là, le dos tourné.

Ce n'était une pièce pour personne, ni un enfant de treize ans, ni un adulte. Maintenant qu'elle la voyait, Régina en comprit plus sur son propriétaire qu'elle n'en avait jamais saisi auparavant.

Une soudaine bouffée de haine envers la mère de Marcus et le prince monta en elle. Comment pouvait-on oser essayer de briser un garçonnet en le jetant ici? Ils l'avaient convaincu qu'il méritait une telle punition et le diable les emporte s'il n'en était pas encore persuadé au tréfonds de son être.

Cela n'étonna guère Régina qu'il ait systématiquement recours à la force pour obtenir ce qu'il désirait. Eh bien, il était temps de lui montrer qu'il existait d'autres moyens de parvenir à ses fins.

Elle entendit gratter au sol et se remémora instantanément ce qu'il lui avait dit à propos des rats. Un petit cri horrifié lui échappa.

—Bon sang, Louisa ! marmonna Marcus en pivotant sur lui-même. Je t'ai dit de... Régina? Balbutia-t-il incrédule. Que fais-tu là ?

L'air hagard, ses yeux magnifiques pleins de douleur, il semblait avoir encore moins dormi qu'elle. Elle distingua également la barbe qui avait repoussé.

—Tu as oublié de demander à ton domestique de verrouiller l'entrée, plaisanta-t-elle.

—Je n'ai pas oublié.

Régina dut faire un effort considérable pour ne pas se jeter dans ses bras et lui dire que tout allait bien. Elle n'allait pas se comporter comme si rien ne s'était passé. Elle avait à cœur de sauver son âme maudite, de s'assurer qu'il n'agirait plus jamais comme il l'avait fait et de l'extraire définitivement de sa grotte.

—Pourquoi n'es-tu pas venu en ville me remettre ces clés toi-même ?

Il se tenait immobile, stoïque, comme prêt à recevoir les coups qu'il méritait.

—Parce que je craignais que tu ne me pardonnes pas. Je t'ai dit les pires horreurs...

—Effectivement. Et tu aurais dû venir en personne afin de présenter tes excuses.

—Franchement, je n'étais même pas sûr que tu acceptent de me voir. Et je ne t'en aurais pas voulu, répondit-il sur un ton coupable et en se laissant tomber sur le canapé.

—Tout ce temps où tu aurais dû venir t'excuser, tu l'as passé ici, dans ce cachot, à t'abrutir d'alcool et à bouder comme le dernier des imbéciles ?

Elle s'avança jusqu'à lui et remarqua soudain le tableau dont avait parlé le majordome.

Seigneur ! Cette horreur paraissait encore plus effrayante à la lueur des bougies. Elle ne s'était pas attendue à un tel portrait. Le tableau représentait un dragon à la forme humaine ainsi que quelques autres reptiles évoquant des figures sataniques. Marcus n'aurait pas pu trouver meilleur sujet pour alimenter sa mélancolie.

—Et je suppose que tu as passé ton temps à admirer ce... le domestique n'a pas tort... cette horreur.

—Pour citer ma femme : « Horriblement splendide », marmonna-t-il en levant la bouteille de whisky pour porter un toast.

Régina sentit les larmes lui monter aux yeux, mais elle les retint.

—Je suppose que tu crois qu'il s'agit d'un portrait ressemblant.

—N'est-ce pas le cas ? rétorqua-t-il en buvant une longue rasade à même le goulot.

—Non.

Elle s'avança pour examiner de plus près la peinture et distingua une femme blonde étendue aux pieds de la bête. Sur le cadre figurait une plaque dorée sur laquelle était gravé le titre. Régina y promena les doigts pour déchiffrer l'inscription.

— « La femme vêtue de soleil », c'est moi ?

—Cela te convient plutôt bien. Hé ! Attends une minute... Comment se fait-il que tu connaisses le nom de ce tableau ?

—Je viens de le lire. Pendant que monsieur boudait dans son coin, je passais mon temps à apprendre à lire. Je reviens

de très loin, grâce à Katherine et à Cicely, dit-elle en esquissant un demi-sourire. J'ai lu un vers d'un poème ce matin. Toute seule.

—C'est merveilleux, ma chérie ! S'exclama-t-il dans un élan de sincérité. Mais... cela ne fait que confirmer mon inutilité en tant qu'époux. Moi-même j'ai échoué.

—Je dois admettre que tu ne brilles ni par la patience ni par la pédagogie. Mais sans toi, je n'y serais pas arrivée. Tu m'as persuadée qu'il fallait que je m'acharne, et si tu n'avais pas cru en moi, je n'aurais même pas essayé.

Elle se ressaisit avant de devenir trop sentimentale.

—Mais ce n'est pas la question, poursuivit-elle. Sais-tu quel est ton problème ?

—J'ai le pressentiment que tu vas me le dire.

—Et comment ! Le problème, c'est que ta folle de mère voulait que tu suives son exemple et que tu deviennes comme ces personnages dégoulinants de flagornerie qui entourent le prince. Seulement, tu t'es débattu et elle t'a cloîtré ici.

Fermement résolue à ne pas lui montrer le moindre signe de faiblesse, elle ravalait une fois de plus les larmes qui lui montaient aux yeux.

—Alors, pour survivre à ses machinations, tu t'es construit une carapace et tu es devenu ce dragon insupportable. Mais le dragon ce n'est pas toi, pas plus que je ne suis cette femme vêtue de soleil, ni une sirène ou encore « *La Belle Dame Sans Merci* » ! Le dragon ou la sirène ne sont qu'une petite facette de notre personnalité.

Elle s'était approchée de lui tout en continuant à parler, bien déterminée à lui dire le fond de sa pensée. Marcus s'était levé et la dévisageait.

—Mais tu es bien mieux que cela. Tu es un fervent protecteur de la veuve et l'orphelin, un homme brillant qui se nourrit de littérature. Et si on omet tes allusions aux femmes enchaînées dans ton donjon, tu es un amant attentionné. Il est grand temps que le dragon cesse de te dicter ta conduite et de gâcher ton existence.

Régina leva une main vers la joue de Marcus et caressa la triste balafre.

—Il est temps pour toi de renvoyer la bête dans sa grotte.

—Et si je ne savais pas comment faire ? marmonna-t-il.

— Bien sûr que si, tu sais comment faire ! Je l'ai su le jour où je t'ai rencontré et j'en ai eu la ferme confirmation lors de ton entrée triomphale ce fameux soir à Almack. Tu es le vicomte Draker, un homme fortuné, au-dessus de la mêlée, le fils d'un futur roi. Tu es un prince. Tu n'en as pas le titre, mais la personnalité. Si je n'avais pas deviné sous tes dehors revêches le prince qui sommeillait en toi, jamais je ne t'aurais laissé m'embrasser, me caresser... ou m'épouser. Jamais je ne serais tombée amoureuse de toi.

Les larmes coulaient à présent sur ses joues. Elle décela dans le regard de Marcus une lueur d'espoir, qui s'éteignit aussitôt.

—Tu dis que tu m'aimes, mais combien de temps cela durera-t-il ? Ma propre mère ne m'aimait pas, alors comment le pourrais-tu ?

La douleur qu'elle sentit dans sa voix était si aiguë que Régina crut un bref instant que sa quête était vaine. Cependant, elle refusait obstinément de le voir vaincu. Elle prit le visage de Marcus dans ses mains.

—Ta mère t'aimait... à sa façon, j'en suis sûre. C'est impossible autrement. Elle était simplement désarmée, ne savait pas comment s'y prendre avec toi. Elle était comme un feu follet essayant de capturer un fauve magnifique.

Les yeux de Marcus s'embruèrent de larmes. Elle l'enveloppa de ses bras.

—Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, poursuivit-elle. Jamais tu ne te débarrasseras de moi, quoi que tu fasses ou que tu dises. Jamais tu ne parviendras à me bannir de chez toi. Parce que *La Belle Dame Sans Merci* fait aussi partie de moi, et si c'est pour te garder, je ne montrerai aucune pitié. Je t'extirperai de ta grotte et t'emmènerai dans la lumière.

Quelque chose au fond de lui parut se briser, car il émit un imperceptible marmonnement et la serra contre lui à l'écraser.

Puis il l'embrassa avec avidité. Elle sentit une faible odeur de whisky mêlée de fumée de bougie. Marcus, son tendre et doux Marcus...

—Je suis navré pour tout ce que je t'ai dit, ma chérie. Mon Dieu, tu n'imagines pas à quel point je suis navré ! dit-il en déposant de petits baisers sur ses joues, ses paupières, son nez. Je ferai tout ce que tu me diras de faire. Je t'accompagnerai en ville quand tu le souhaiteras, ou je resterai ici si tu le veux. Tout ce que tu voudras, mais ne me quitte jamais.

—Je ne te quitterai jamais.

« Tant que tu m'aimeras », aurait-elle voulu ajouter.

Mais Marcus n'avait pas encore dit qu'il l'aimait. Une partie de lui-même redoutait toujours d'exprimer ses sentiments. Néanmoins, Régina était convaincue qu'il l'aimait. Il craignait, songea-t-elle, de perdre sa liberté en proférant ces mots.

Elle brûlait pourtant de les entendre ce soir, cette nuit... Il n'y avait qu'une seule manière d'anéantir la peur qui le tenaillait.

—Il y a une chose que j'aimerais que tu me donnes, maintenant.

—Tout ce que tu voudras.

—Fais-moi l'amour, Marcus.

—Oh oui... Viens, sortons d'ici.

—Non. Fais-moi l'amour ici, dans ton donjon.

## Chapitre 25

*Il est fort probable que votre protégée choisisse un époux que vous n'approuviez pas. Si elle est heureuse, partagez son bonheur. Parfois, il suffit de connaître un homme pour l'apprécier.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Un frisson parcourut l'échine de Marcus. La seule idée de faire l'amour à sa belle dame dans cet antre infernal le révoltait.

—Non, crois-moi, tu ne voudrais pas...

—Si. Pourquoi pas ?

—Parce que c'est sale, et ce n'est pas un lieu pour une lady. Le regard de Régina aurait pu transpercer un brouillard épais tant il étincelait.

—Pourtant, c'est dans ce lieu que tu as rêvé de moi nue.

J'ignore la raison de ce rêve. Je descends ici seulement pour méditer seul...

—... sur tes péchés. Oui, je sais.

Elle le poussa de la main, avec tant de force qu'il en perdit l'équilibre et bascula sur le canapé. Avant qu'il n'ait eu le temps de se relever, elle s'était installée à califourchon sur lui.

L'excitation de Marcus fut vite à son comble alors que les fesses de Régina se pressaient contre son sexe. Elle lui adressa un sourire lascif, ôta les épingles de ses cheveux et secoua sa crinière qui cascada tel un rideau de boucles blondes drapant sa silhouette altière.

—Tu viens ici pour décharger ta colère afin qu'elle ne nuise à personne, n'est-ce pas ? Chuchota-t-elle en déboutonnant son corsage.

Marcus darda un regard luisant sur la fine chemise de lin que dévoilait le corsage à présent tombé sur la taille de Régina. Incapable de prononcer un seul mot, de faire quoi que ce soit hormis contempler son ensorceleuse sirène, il opina.



Même à la faible lueur des bougies, il distinguait à travers le tissu les boutons de rose de ses mamelons.

— En fait, tu viens ici quand le dragon traverse une crise de furie et que tu refuses que quiconque te voie dans cet état... Eh bien, j'ai l'intention de te prouver que je peux apprivoiser le dragon, aussi terrible que soit sa furie.

Elle se débarrassa ensuite de sa robe. Le cœur de Marcus battait à tout rompre devant le spectacle érotique de ce corps souple éclairé par la douce lumière dorée des bougies, avec pour seul vêtement une chemise transparente.

Il voulut la toucher, mais elle l'en empêcha. Elle fit glisser la chemise de Marcus jusqu'à la lui passer par-dessus la tête puis s'empara d'une de ses mains qu'elle guida jusqu'à un piton saillant dans le mur.

—Je voulais enchaîner le dragon... murmura-t-elle en refermant les doigts de Marcus sur le piton.

Le souffle coupé, il lui tendit son autre main.

—... pour que peu à peu tu t'habitues à ce qu'il soit enchaîné, que cela devienne un plaisir et non la crainte d'y perdre ton âme. Ainsi, tu auras confiance en moi, la prochaine fois que je te demanderai d'attacher le dragon.

Elle recula un peu et déboutonna sa chemise.

—Et si je ne veux pas être attaché ? grommela-t-il.

—Ne m'as-tu pas dit que tu ferais tout ce que je désire ? As-tu une nouvelle fois l'intention de manquer à une promesse ?

Son grommèlement devint gémissement de plaisir lorsqu'elle se dévêtit complètement. Bonté divine ! Il avait devant ses yeux une authentique sirène.

Ah ! « *La Belle Dame* »...

« *La Femme vêtue de soleil* »... La lueur des bougies donnait à ses épaules un éclat rougeoyant.

—Ferme les yeux, susurra-t-elle en se penchant sur Marcus.

Pour rien au monde il n'aurait fermé les yeux après avoir été privé de cette vision depuis si longtemps. A l'âge de treize ans, on l'avait plongé dans l'obscurité de ce cachot, et ce trois jours durant. Pourquoi croyait-elle qu'il ait

dispersé tant de bougies dans cet antre ? Certes, le jour filtrait un peu pendant la journée, mais la nuit...

—Non, répondit-il en la dévisageant.

—Ferme les yeux, exigea-t-elle sur un ton résolu.

—Oblige-moi.

Elle soupira puis esquissa un sourire. L'étincelle lubrique qui soutenait ce sourire aurait dû le prévenir. Lorsqu'elle se pencha plus encore et effleura son visage de son sein, il ne résista pas à l'envie d'y porter sa langue mais ne rencontra que le vide.

—Ferme les yeux, Marcus, dit-elle de sa voix de sirène, je te promets que cela en vaudra la peine.

Elle porta une main à son entrejambe et emprisonna son érection. Il crut défaillir.

Les paupières closes, il s'abandonna au désir. Il brûlait de savourer de nouveau sa chair délicatement sucrée, mais elle l'excitait, le provoquait. Il n'était pas maître de ses mouvements et douta de résister longtemps.

Elle accompagna d'un doux murmure l'effleurement de son sein sur le visage de Marcus jusqu'à atteindre les lèvres de son compagnon. Cette fois-ci, lorsqu'il ouvrit la bouche, il eut sa récompense. Il eut bien davantage qu'un simple avant-goût. Il le lécha avidement, passionnément, suçait le téton comme s'il s'agissait de la première fois. Régina poussa un gémissement.

Un sentiment de triomphe envahit Marcus. Le dragon avait beau être enchaîné, cela ne signifiait pas qu'il devait rester inactif. Régina poursuivait cependant son

œuvre de séductrice en déboutonnant le pantalon de Marcus. Sans doute allait-elle le récompenser d'une autre manière...

—Soulève-toi un peu, que je t'enlève tout ça.

En quelques secondes, il se retrouva en tenue d'Adam, assis sur ce canapé élimé, avec Régina qui le chevauchait. Il imaginait sans mal son intimité offerte et sa toison fine et soyeuse luisant à la lueur des bougies. Il désirait voir !

—Je veux ouvrir les yeux, grommela-t-il.

—Pas encore, mon amour. Pas si tu souhaites que je fasse ceci...  
Ses doigts délicats effleurèrent sa verge. Le sang afflua et raidit davantage encore le membre turgescent.

—Bonté divine, Régina !  
Il laissa échapper une plainte de plaisir tandis qu'elle agaçait son sexe du bout des doigts. En même temps, elle promenait sa langue fiévreuse sur son torse musculeux, jouant avec ses tétons dressés par le désir. Il crut perdre la raison et serra de ses mains les pitons qu'il n'avait pas lâchés.

—Chut ! Susurra-t-elle. Calme-toi, mon dragon. Je ne vais pas te faire de mal.  
Elle accompagna ses caresses audacieuses de doux murmures, gagnant peu à peu sa confiance, le couvrant des effluves de miel qui émanaient d'elle, effleurant de sa chevelure chaque centimètre carré de sa peau. Plus la peur s'estompait, plus le plaisir s'aiguissait. Les yeux ainsi clos, tous ses autres sens étaient en éveil. Il pouvait savourer chaque sensation jusqu'à plus soif, goûter chaque baiser dans ce qu'il avait d'unique et d'exceptionnel.

Mais à présent, il était si excité qu'il craignit de jouir beaucoup trop tôt.

—Je veux être en toi, dit-il.

—Vraiment ? Le taquina-t-elle en changeant de position pour approcher sa toison soyeuse du sexe tendu de Marcus.

À peine l'avait-il pénétrée que déjà il devenait fou, fou de désir.

—Oh ! Régina...

—Dis-moi, Marcus, s'enquit-elle en esquissant un long et lent mouvement de va-et-vient, pourquoi m'as-tu envoyé les clés de notre maison de Londres ?

—Parce que... bredouilla-t-il, s'efforçant de se concentrer sur la question plus que sur l'acre qui les liait,... je savais que tu les voulais.

—Et ? poursuivit-elle en lui pinçant un téton.

—Et quoi ?

—Était-ce la seule raison ? interrogea-t-elle en reprenant soudain le rythme interrompu quelques secondes plus tôt.

Il gémit de plaisir et se rappela vaguement avoir agi de même dans le tilbury, lorsqu'il exigeait des réponses tout en l'émoustillant avec ses caresses érotiques.

—Était-ce l'unique raison, Marcus ? Réponds-moi.

—Je voulais que tu saches que j'avais confiance en toi. Elle le récompensa en le laissant plonger en elle un peu plus encore. Il rouvrit enfin les yeux et elle ne protesta pas. Il vit dans ceux de Régina une impétueuse férocité.

—Ensuite ?

—Je te veux !

—Et ? Trancha-t-elle, un brin de colère dans la voix. Marcus comprit alors ce qu'elle désirait entendre de sa bouche. Pourquoi ne lui avait-il pas encore dit ces mots, alors qu'elle les lui avait déjà offerts ? Et à plusieurs reprises...

La peur, encore elle, l'en avait empêché. Il avait craint que s'il prononçait ces mots d'amour, elle finirait par prendre le dessus, le posséder.

Ce sentiment avait désormais disparu. Il savait qu'elle ne le blesserait pas, qu'elle serait fidèle et loyale. Elle était revenue à lui, pour lui, malgré toutes, les horreurs qu'il avait proférées.

—Je t'aime, chuchota-t-il.

—En es-tu certain ? demanda-t-elle, les yeux soudain embués de larmes.

—Je t'aime.

Au lieu de sentir les chaînes l'enserrer, il se sentit au contraire libéré.

Une joie immense le submergea. Relâchant enfin les pitons, il prit le visage de Régina entre ses mains.

—Je t'aime, répéta-t-il en déposant des baisers sur ses lèvres, ses joues, son menton. Mon Dieu, que je t'aime !

Comment aurait-il pu ne pas aimer la femme qui avait franchi le seuil de sa demeure avec cette étincelle dans le regard ? Qui avait pris sa défense au risque de perdre ses amis ?

—Oh ! Marcus... Je t'aime tellement que j'ai cru mourir lorsque tu m'as quittée.

—Je suis un imbécile, murmura-t-il en plongeant son visage dans le creux de l'épaule de sa compagne, respirant avec bonheur le parfum émanant de sa chevelure.

—Oui, confirma-t-elle en reprenant leur mouvement de va-et-vient. Mais tu es mon imbécile à moi, et je ne te lâcherai plus.

—Parfait, sinon je... libère de nouveau le dragon... Je l'enverrai... te chercher... jusqu'à ce qu'il... te retrouve et... te ramène... au château.

La jouissance était imminente, mais il souhaitait attendre son amante. Il entendait sa respiration s'accélérer, savait qu'elle n'était pas loin de le rejoindre. Soudain la tempête les surprit et les engloutit dans ses eaux tumultueuses. Marcus prit Régina dans ses bras et la tint fermement enlacée, le visage niché au creux de son épaule.

—Accroche-toi, mon amour, accroche-toi au dragon, car je ne te laisserai jamais me quitter.

Ils ne s'attardèrent pas dans le donjon. Maintenant que Régina avait le sentiment d'avoir accompli sa tâche, elle rêvait de se glisser dans un lit douillet et de s'y blottir contre son époux.

Dieu merci, Louisa eut la bonne idée de ne pas les déranger. Ils passèrent donc le reste de la nuit dans la grande chambre où ils purent échanger caresses et mots doux, scellant ainsi leur mariage de la plus belle manière qui soit.

Lorsqu'elle s'éveilla aux premières lueurs de l'aurore, Marcus la posséda encore. Goûtant aux joies de la chair, elle bénit alors le dieu, quel qu'il soit, qui l'avait envoyée frapper à la porte de Castlemaine quelques semaines plus tôt. Sans Marcus, elle aurait erré seule toute sa vie avec la crainte qu'on découvre son handicap et n'aurait jamais connu un tel bonheur.

Alors qu'ils reposaient heureux, tendrement enlacés, elle se hasarda à poser une question épineuse.

—Marcus, que comptes-tu faire à propos de Cicely ?

—Nous en avons déjà discuté, n'est-ce pas ? Elle viendra vivre ici, avec nous.

—J'avais un doute. Tu semblais tellement ennuyé que je puisse dépendre d'elle.

—Seulement parce que je savais que tu n'aurais plus besoin d'elle, que tu finirais par savoir lire. Et parce que je ne suis qu'un égoïste : je voulais que tu dépendes de moi.

—Si je ne dépends plus de Cicely, elle dépend toujours de moi.

—Je sais, ma chérie. Nous l'emmènerons avec nous. Louisa sera ravie d'avoir une compagnie féminine, que ce soit ici ou à Londres pour la fin de la Saison. De plus, toi et moi serons trop occupés pour la chaperonner.

—À propos de Louisa... Pourquoi as-tu organisé cet entretien avec Son Altesse ?

—J'ai réalisé que tu avais raison, dit-il en soupirant. Il était nécessaire que Louisa connaisse la vérité sur cet éventuel lien de parenté, et pas seulement ma version. À vrai dire, je ne sais plus trop que croire. J'ai passé tant d'années à nourrir ma rancœur contre Prinny que je dois l'admettre : j'ignore qui il est réellement. Cette rencontre aura autant d'importance pour moi que pour Louisa.

Régina déposa un baiser sur le torse de son époux.

—La nouvelle a mis Simon dans une de ces fureurs ! Il a débarqué chez les Iversley, exigeant de savoir ce qui se tramait dans son dos.

—Que lui as-tu répondu ?

—Que je n'en avais pas la moindre idée. On ne peut pas dire que la réponse l'ait enchanté.

Marcus éclata de rire. Elle leva vers lui un regard scrutateur.

—Tu peux être démoniaque, parfois. Que va-t-il se passer ? demanda-t-elle.

—Crois-le ou non, je n'en sais pas plus que toi.

Il lui fit part de sa récente conversation avec sa sœur, ce qui rendit Régina perplexe.

—Que peut-elle véritablement faire à Simon ? Si Son Altesse est à l'origine de toute cette mascarade...

—Oui. Mais elle croit posséder une arme redoutable contre lui. Et j'ose espérer qu'elle a raison.

—Moi aussi.

—C'est ton frère, pourtant... commenta Marcus.

—Certes, mais il s'est comporté comme le pire des manipulateurs. Je prie pour que Louisa lui fasse mettre genou à terre.

—Comme tu l'as fait avec moi ? S'enquit-il nonchalamment.

—Exactement, fit-elle en souriant. J'aime quand tu es à mes pieds.

—Ma sirène, susurra-r-il en l'embrassant à la naissance des seins.  
Et tandis qu'il la couvrait de baisers, Régina songea qu'effectivement elle adorait  
l'idée d'être parfois une sirène, la sirène qui avait conquis un dragon.

## Chapitre 26

*Si votre protégée s'avère ingénieuse, prenez garde, car elle pourrait vous donner du fil à retordre.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Voilà plus de vingt minutes qu'ils patientaient dans le salon, et toujours aucun signe du prince. À la surprise de Régina, cela semblait préoccuper davantage Louisa que Marcus.

Elle risqua un coup d'œil inquiet vers sa belle-sœur qui faisait les cent pas.

—Louisa, ma chérie, puisque je te dis qu'il sera là ! Ne te mets pas dans tous tes états.

—C'est sa manière de nous rappeler qu'il détient le pouvoir, remarqua Marcus en s'adossant confortablement au fauteuil.

—Quelle perspicacité ! Vous me connaissez par cœur, s'exclama une voix dans leur dos.

Le prince franchit le seuil de la pièce en compagnie de Simon. Prinny ne tarda pas à saluer Louisa.

—Vous ne faites pas une bise à Oncle George ? Quand vous étiez enfant, vous m'accueilliez toujours en m'embrassant.

Raide comme la justice, Louisa s'avança vers lui et posa un baiser sec sur la joue du prince.

—Si vous me permettez cette question, Votre Altesse, comment se fait-il que je vous appelais « mon Oncle » alors que nous n'avons, semble-t-il, aucun lien de parenté ?

Simon grommela un juron inintelligible, Marcus se retint de glousser et Régina eut tout le mal du monde à ne pas esquisser un sourire. À la surprise générale, Prinny éclata de rire.

—Vous n'avez pas changé. Vous avez toujours fait preuve de franchise.



Il alla s'affaler dans un fauteuil à proximité.

Régina jeta un coup d'œil à Marcus qui observait le prince qui grimaçait en hissant sa jambe arthritique sur un repose-pied.

—J'ai changé, n'est-ce pas, Draker? demanda George qui avait intercepté le regard de Marcus. En neuf années, j'en ai facilement pris vingt. Voilà ce que c'est que de devenir Régent.

—Parlez de débauche plutôt que d'incriminer votre charge, riposta Marcus.

—Oh non ! Songea Régina. Les voilà lancés alors que Louisa n'avait pas encore abordé l'objet de leur visite.

Cependant, Georges ne s'engagea pas dans la voie dangereuse amorcée par Marcus.

—Ah ! La moralité de mon fils sort son vilain masque. Un silence pesant emplit la pièce. Le prince se rendait-il compte qu'il venait d'employer le terme de « fils » devant trois autres personnes ?

Le plus gêné de tous était à l'évidence Simon. Régina en ignorait encore la raison mais comptait bien la découvrir.

Le prince invita Louisa à s'approcher.

—Venez, mon enfant. Le message de votre frère m'indiquait que vous aviez des questions à me poser. Je vous écoute.

—Régina m'a rapporté votre intention de m'inviter à la cour ainsi que les raisons vous y obligeant, mais...

—Vous avez fait part de nos projets à lady Draker, Foxmoor ? S'enquit le prince.

—Je n'avais pas le choix. D'ailleurs, elle avait compris par elle-même et menaçait d'en informer son époux. J'ai donc dû lui révéler notre dessein et lui ai demandé d'agir en son âme et conscience.

—Demandé ? s'exclama Marcus. Sale menteur ! Vous lui avez fait du chantage. Vous l'avez menacée de me débiter vos mensonges au risque de mettre en péril notre mariage.

—Est-ce vrai ? demanda le prince. Régina acquiesça.

—Je n'ai fait que mon devoir, affirma Simon.

—Est-ce que m'embrasser faisait partie de votre devoir ? s'écria alors Louisa. Et me susurrer des mots d'amour ? Et me promettre de m'épouser ? Tout cela alors qu'il s'agissait seulement d'organiser une rencontre avec Son Altesse ?

Le visage de Simon était devenu d'une pâleur cadavérique.

—Répondez !

Le prince avait lui aussi perdu ses couleurs à mesure que Louisa progressait dans son réquisitoire.

—Dites la vérité, Foxmoor. Êtes-vous coupable de tout cela ? Vous êtes-vous joué de ses sentiments ?

—J'étais pieds et poings liés. Draker lui avait fait promettre de cesser de me fréquenter. Louisa a insisté pour tenir parole. Il m'a fallu l'approcher lors d'un bal et la persuader du bien-fondé de mes intentions.

Il s'interrompit, conscient d'en avoir déjà trop dit, et darda un regard pitoyable sur le prince.

—Vous m'aviez dit que vous vouliez sa présence à la cour. Que je devais me débrouiller pour vous permettre de la rencontrer en privé. Je ne faisais que...

—Je ne vous ai jamais dit de l'embrasser.

—Certes, admit-il en serrant les poings. J'ai pris l'initiative.

—Je vous ai également dit de ne lui faire aucune promesse, et vous m'avez désobéi.

—Je n'avais pas le choix, bon, sang !

—Vous aviez toujours la possibilité d'en discuter plus amplement avec moi.

—Vous la vouliez, maugréa Simon.

Le prince se raidit puis détourna les yeux de son confident.

—Merci, Foxmoor. Je vais réfléchir à la suite à donner à cette affaire et vous en informerai. Maintenant, j'aimerais parler en privé à mes hôtes. Ce sera tout.

Le sentiment de trahison se lisait sans mal sur le visage de Simon.

—C'est injuste !

—Ce sera tout, Foxmoor, répéta le prince d'un ton glacial. Si vous voulez bien nous laisser...

—Je m'en vais, grommela Simon, les joues en feu et l'air égaré.

Si elle n'avait pas eu tant à souffrir de ses manigances, Régina aurait volontiers éprouvé de la compassion pour son frère.

—Simon ? Appela Louisa.

Il s'immobilisa mais ne se retourna pas.

—Oui?

—Avez-vous été sincère en quoi que ce soit, ou bien tout cela faisait-il partie de votre plan ?

Lentement, il pivota, et posa sur elle un regard brûlant.

—J'étais sincère pour les baisers. Vraiment sincère. Puis il fit volte-face et quitta les lieux. Louisa se tenait immobile, comme pétrifiée.

—Demandez-moi ce que vous voudrez, pria le prince. Dites-moi comment je peux rattraper l'excès de zèle de mon ami.

Elle redressa les épaules d'un air résolu.

—J'aimerais avant tout que vous m'expliquiez pourquoi vous souhaitez tant ma présence à la cour.

L'humeur du prince s'assombrit.

—Vous voulez dire, vous désirez savoir si je suis votre père.

—Oui, répliqua-t-elle sans fléchir.

—C'est en effet ce qu'a prétendu votre mère. Nous avons eu... hum... une relation qui aurait pu... être à l'origine de votre naissance. Mais il est tout aussi possible que ce ne soit pas le cas. Pour être tout à fait franc, moi-même je n'en suis pas certain.

Lorsqu'il vit la déception dans les yeux de Louisa, il ajouta:

—Cependant, dans mon cœur, vous êtes ma fille. Et c'est la raison pour laquelle je souhaitais, et je souhaite toujours, votre présence ici. J'aimerais connaître la femme que vous êtes devenue.

Au côté de Régina, Marcus marmonna quelque chose. Sans doute craignait-il que sa sœur ne soit en cet instant fragile, voire influençable. Régina n'espérait pas moins que Louisa en aurait conscience et ferait preuve de lucidité.

—Je réfléchirai à votre proposition, Votre Altesse, répondit-elle. Je saisis l'honneur que vous me faites en me demandant de vous servir. Si toutefois j'acceptais, j'aimerais que vous m'accordiez une chose.

—C'est accordé, quoi que ce soit.

—L'ambition de Simon est de devenir Premier ministre, n'est-ce pas ?

Marcus et Régina échangèrent un regard interloqué. Le prince marqua un temps d'hésitation.

—Oui.

—Je crois qu'il en fera un excellent... un jour. Peut-être devrait-il s'intéresser d'abord aux affaires du monde. Je veux dire, en dehors de l'Angleterre.

—Sans doute... dit le prince en dardant sur elle un regard scrutateur. Vous avez certainement raison.

—Un poste d'ambassadeur ou de gouverneur d'une de nos provinces serait idéal pour le former, non ? En Inde ou aux Antilles, quelque part où il ne serait pas tenté de jouer avec les sentiments de jeunes ladies anglaises pendant un certain temps.

Marcus se pencha pour murmurer à l'oreille de Régina :

—Et c'est moi que tu traitais de dragon ?

—Jamais Simon ne le lui pardonnera, s'il accepte, répondit-elle.

—C'est parfait. Plus tôt il apprendra à ne plus s'amuser avec ma famille, mieux ce sera, dit Marcus en lui serrant fermement la main.

Elle lui répondit par un petit sourire.

—Foxmoor risque fort de refuser la nomination, dit le prince.

—Sauf si vous le menacez de le priver de votre soutien pour le poste de Premier ministre.

—Vous me demandez de choisir entre vous et mon ami et plus fidèle conseiller ?

—Certainement pas. Mais il me semble difficile de servir Votre Altesse en croisant quotidiennement l'homme qui a trahi ma confiance. Ce serait bien trop douloureux.

—Très bien. Un poste de gouverneur et vous rejoignez ma cour.

—Elle va y réfléchir, coupa Marcus.  
Ignorant l'intervention de son frère, Louisa répondit :  
—Si le duc de Foxmoor accepte un poste à l'étranger, Votre Altesse, je serais honorée de vous servir.  
—Bon sang ! Louisa...  
—Silence, Draker ! Son choix ne vous regarde pas.  
—Je suis son tuteur, s'exclama-t-il en s'avançant vers le prince.  
—Certes, et vous avez effectué une tâche admirable. Vous l'avez si bien abritée à Castlemaine qu'il n'a pas fallu plus d'un mois à Foxmoor pour la convaincre de s'enfuir avec lui.  
—Selon vos propres ordres.  
—Là n'est pas la question. Elle pourrait apprendre beaucoup de choses sur le monde, ici.  
—Y compris la corruption.  
—Marcus, je t'en prie ! Coupa Louisa.  
—Ça suffit, Louisa. Venir ici était une erreur. (Il décocha un regard noir au prince.) Vous aviez tort, vous n'avez pas changé d'un iota. Vous êtes toujours aussi égoïste et manipulateur. (Puis, prenant le bras de sa sœur:) Louisa, Régina, venez, on rentre.  
Régina marmonna un juron inaudible. C'était bien ce qu'elle avait redouté. Dès qu'il était question de Son Altesse, Marcus ne pouvait pas se montrer rationnel.  
—Revenez ! ordonna le prince. Vous ne sortirez pas de cette pièce.  
—C'est ce qu'on va voir ! grommela Marcus en traversant le salon d'un pas résolu, suivi de sa sœur puis de son épouse.  
—Sacré nom d'une pipe ! Espèce d'entêté ! Je ne savais pas, pour le cachot, cria le prince.  
Marcus se figea sur place. Un épais silence emplit la pièce.  
—Louisa, ma chère, poursuivit le prince, si vous voulez bien accompagner lady Draker jusqu'au hall et patienter quelques instants...  
—Régina ne bougera pas ! s'exclama Marcus en dardant sur son père un regard meurtrier. Elle reste ou je m'en vais.

—Parfait, répliqua le prince qui avait blêmi. Louisa, il y a une porte sur votre gauche ; une dame de compagnie devrait s'y trouver. Elle se fera un plaisir de vous faire visiter Carlton House.

Louisa eut le bon sens d'obéir et prit congé. Dès qu'elle fut sortie, Prinny s'avança vers le couple.

—Je suppose que votre épouse est au courant... pour... cet incident du cachot.

—Trois jours, grommela Marcus, trois satanés jours, comme vous ne l'ignorez pas !

—Je ne savais pas, je vous en donne ma parole. Je ne l'ai su qu'au moment où votre mère vous a agressé avec le tisonnier. Pourquoi croyez-vous qu'elle ait été si furieuse ?

—Parce que je l'ai chassée de ma maison, en lui disant d'emmener son salaud d'amant avec elle.

Le prince tressaillir.

—Certes, admit-il, mais ce n'était pas la seule raison. Elle se doutait de ma réaction à la nouvelle de cette horrible punition. Bon sang ! Marcus, pensiez-vous vraiment que toute cette histoire concernant Louisa et Simon n'était qu'un prétexte pour la mener ici ? Eh bien, non. C'était la seule façon que j'avais de vous rencontrer afin que vous m'écoutez. J'ai essayé pourtant de vous parler, ce jour-là. Mais le coup de tisonnier a mis fin à toute possibilité de conversations rationnelle.

«J'ai attendu que vous vous calmez, puis je vous ai envoyé une lettre, qui m'a été retournée non décachetée. Comme toutes les autres, d'ailleurs. Un messenger s'est présenté à Castlemaine, mais vous l'avez rudoyé. J'étais convaincu, en mon for intérieur, que vous finiriez par sortir de votre tanière. Qu'un jour j'entendrais parler d'un bal ou d'une soirée de charité auquel vous assisteriez et que j'aurais ainsi une chance de vous y rencontrer.

—Mais cela n'est jamais arrivé. Puis on m'a parlé de la première Saison de Louisa, et j'y ai vu l'opportunité de regagner vos faveurs à tous deux. Je savais que vous auriez fait n'importe quoi pour protéger votre sœur, même débarquer ici pour l'enlever de mes griffes.

Aucun mot ne franchit les lèvres de Marcus. Ses yeux étaient rivés sur ceux de son père, et ses doigts serraient si fort ceux de Régina qu'il aurait pu les lui briser.

—Me pardonneriez-vous jamais ? Je ne savais pas. Jamais je n'aurais consenti à une telle sanction.

—Comment pouviez-vous ignorer cela ? demanda Marcus. Ne vous êtes-vous pas demandé où j'étais passé pendant trois jours ?

—Si. Votre mère a prétendu vous avoir consigné dans votre chambre. Votre *chambre* ! Avec largement de quoi manger et tous vos livres à disposition.

—Est-ce que j'avais l'air d'avoir passé trois jours à lire dans ma chambre lorsque je suis venu vous présenter mes excuses ?

—Je vous confesse avoir été plus attentif à la façon que vous avez eue de vous excuser. Il y avait dans vos yeux la haine à l'état pur lorsque vous disiez : «Je suis navré.»

—À quoi vous attendiez-vous ? J'ai passé trois jours dans l'obscurité ! La nuit, je me recroquevillais sur ce canapé pourri que m'avait laissé ma mère. Je ne parvenais pas à dormir à cause des rats qui goûtaient à mes pieds, et que je ne pouvais même pas distinguer. Le jour, la seule occupation était d'attendre qu'elle m'apporte à manger et de me demander si j'étais capable de ravalier ma fierté pour répéter ce qu'elle exigeait que je répète.

—Vous et votre fichue fierté ! Il ne fallait pas attendre trois jours pour proférer ces trois mots d'excuse. Vous auriez ainsi pu sortir de ce cachot et venir décharger votre colère sur moi.

—Et qu'auriez-vous fait ? Vous auriez rejeté ma mère et elle m'aurait infligé une punition encore pire.

—J'aurais essayé de parler à votre père, le vicomte, afin qu'on aide votre mère, ajouta le prince avec, sur le visage, le masque de la culpabilité. Ce n'est que lorsqu'elle vous a agressé que j'ai compris à quel point elle était déséquilibrée. J'avais pensé jusqu'alors qu'elle était très nerveuse, puis j'ai fini par comprendre que vous étiez sa seule arme pour me garder auprès d'elle. Ainsi, chaque fois que

vous étiez insolent, elle... prenait les mesures qu'elle jugeait utiles afin de vous corriger.

—Et bien sûr, vous approuviez.

—Non, mais j'ai toujours été persuadé qu'elle finirait par faire de vous un homme capable de s'adresser au futur roi correctement, et non comme un gamin des rues. Je ne pouvais pas vous avoir à mes côtés avec le risque que vous m'insultiez en public.

—Dans ce cas, vous n'aviez qu'à maîtriser vos appétits sexuels.

—Jamais vous n'auriez vu le jour.

Marcus ne trouva rien à répondre. Il dévisagea attentivement son père.

—Marcus, j'ai fait des erreurs dans ma vie. Mais vous n'étiez pas une erreur. Si seulement j'avais pu vous expliquer la situation entre le vicomte et moi avant que vous ne m'en laissiez plus l'occasion...

—Qu'y avait-il à expliquer ? Il était votre ami jusqu'à ce que vous ne lui voliez son épouse.

—Je ne la lui ai pas volée, soupira-t-il. Votre père n'était pas tellement porté sur tout ce qui plaisait à votre mère.

—Comme le prestige et le beau monde et...

—Plutôt la passion. Votre mère était une passionnée tandis que son époux était un esthète doublé d'un ascète. Lorsqu'il l'a laissée seule pour une longue période, elle a fini par trouver une personne qui lui donne ce qu'elle attendait d'un homme.

—Il l'aimait !

—A sa manière, oui, dit le prince en haussant les épaules. Les livres, l'architecture lui plaisaient, mais pas les gens. Hormis Louisa et vous. Il vous aimait profondément, et vous le lui rendiez bien. J'ai... envie cela... votre amour et votre respect. J'avais beau m'échiner, rien n'y faisait.

Il détourna le regard, et le ton de sa voix se fit plus sévère.

—Votre mère le savait aussi. Elle a tout fait pour extirper de vous une once d'amour pour moi. En vain. Une chose est sûre, vous avez hérité du sang des Hanovre. Aussi volontaire, obstiné et fier que l'était mon père. Quand Gillian



s'est mise à colporter ces rumeurs sur votre compte, pourquoi diable ne les avez-vous jamais démenties ?

—Et vous-même ? Intervint Régina qui contenait difficilement sa colère. Vous auriez dû prendre sa défense, au lieu de l'abandonner à cette meute de loups affamés.

Le prince écarquilla les yeux. Il avait presque oublié la présence de Régina. Son regard se fit plus acéré.

Elle n'en avait cure. Elle lâcha la main de Marcus et s'approcha de Son Altesse.

—Il a passé le plus clair de sa vie en exil parce que vous étiez trop lâche pour agir. Il méritait mieux.

—Certes. Mais je tiens à me racheter aujourd'hui, si c'est possible.

—En corrompant ma sœur ? Coupa Marcus.

—Si vous y tenez vraiment, je peux fort bien revenir sur ma décision.

Marcus poussa un long soupir.

—Mais réfléchissez à ceci, ajouta le prince. Quelques années à la cour donneraient à Louisa une aisance en société qui lui serait très utile et lui permettrait de trouver un homme digne de son rang. Un gentleman qui la mérite. Je ferai en sorte de dissiper toute rumeur qui pourrait surgir à cause de cette méprise maladroite provoquée par Foxmoor et moi-même.

—J'y songerai, marmonna Marcus.

Qu'il n'ait pas rejeté en bloc cette suggestion constituait un grand pas en avant, se dit Régina. Quant au prince, son soulagement était visible.

—Avec un peu de temps, pourriez-vous envisager, vous et votre épouse, d'accepter une invitation à dîner ?

S'ensuivit un long silence durant lequel Régina coula vers Marcus un regard plein d'espoir. Elle lisait dans ses yeux un soupçon d'émotion.

—Peut-être, grommela-t-il, avec un peu de temps.

Quelques heures plus tard, Louisa s'étant retirée, Régina et Marcus avaient gagné la chambre de leur résidence londonienne.

—Crois-tu qu'il ait raison ?

—Qui ? demanda Régina assise devant sa coiffeuse.

—Prinny. Penses-tu que Louisa puisse tirer un quelconque bénéfice de sa présence à la cour ?

Le fait que Marcus en vienne à poser une telle question était déjà étonnant en soi. Que, de plus, il apprécie son opinion sur le sujet plongea Régina dans une grande allégresse. Elle choisit précautionneusement ses mots.

—C'est fort possible. Elle aurait l'occasion de frayer avec le beau monde et de réaliser concrètement ce que signifie un mariage digne d'elle.

—Ah ? fit-il d'une voix rauque en se penchant pour déposer un baiser sur l'épaule dénudée de son épouse. Quelle est ta définition du mariage idéal ?

—L'union avec un homme qui éprouve pour sa femme de la confiance, du respect, chuchota-t-elle en entourant Marcus de ses bras, et de l'amour.

—Est-ce tout ?

—Pas vraiment, dit-elle avec un regard ardent. Il faut aussi qu'il ait un donjon.

## Épilogue

*Si votre protégée est bien mariée, vous avez accompli votre tâche. Si c'est une mariée heureuse, vous pouvez vous féliciter d'avoir excellé.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Marcus traversa la terrasse de la résidence des Iversley avec un nourrisson dans les bras. Il s'avança jusqu'à la porte vitrée afin d'observer la salle de bal.

Lorsque Jasper bava sur la manche du manteau de son père, celui-ci gloussa.

—Il ne faut pas que tu baves devant Oncle Byrne, mon garçon, sinon il ne voudra pas te prendre dans ses bras.

Il fouilla la salle des yeux et positionna l'enfant de deux mois afin qu'il ait lui aussi une vue d'ensemble.

—Regarde Oncle Alec et Tante Katherine qui dansent ensemble. Ils sont mignons, n'est-ce pas ? Et là-bas, tu vois Maman et Oncle Byrne. Pauvre diable ! Elle s'est mise en tête de lui trouver une fiancée. Tu parles d'une mission !

Il considéra avec attention la foule chamarrée.

—Tu crois que Mlle Tremaine a une chance avec ce beau colonel ? Il n'a pas cessé de lui faire les yeux doux toute la soirée. Il semble que la publication de son manuel de conseils a considérablement aidé à la rendre populaire.

— Oh ! Regarde Tante Louisa. Tu as vu son beau cavalier ? Maintenant qu'elle est à la cour, rien de surprenant qu'elle soit entourée de tous ces galants gentlemen. Elle a délaissé pour quelques jours sa prestigieuse situation exprès pour ta fête de baptême, tu te tends compte ?

Marcus avait peine à croire que moins d'un an plus tôt, il se tenait au même endroit et observait en cachette les couples qui évoluaient sur la piste de danse.

Il couva du regard son enfant, admirant ses adorables yeux marron, ses petites mèches brunes et son petit corps, for heureusement de taille moyenne. Il n'hériterait sans doute pas de la corpulence de Prinny.

—Personne ne te surnommera « dragon », mon grand. Et s'ils s'y amusent, Papa crachera du feu, et ils s'enfuiront à toutes jambes. Si Maman ne les a pas découpés en lambeaux avant...

—Qui est-ce que je vais couper en lambeaux? demanda une voix féminine.

—Oh ! Voici notre lady. Il faut dire « maman » mon garçon.

—Très drôle, marmonna Régina. Que fais-tu à rôder dehors dans le noir avec lui ?

—Rien. Je réfléchissais à la bonne idée d'avoir organisé tout ceci chez nos amis.

—Je ne voulais pas que tu te démènes comme un beau diable à la maison, alors que tu venais à peine de donner naissance à ce bout de chou. Et puis, tu t'inquiétais tellement pour Jasper au lieu de t'amuser que j'ai fini par te l'enlever des bras... Hum... et qu'as-tu fait tout ce temps? La morale à ce pauvre Byrne à propos de son célibat, alors que tu aurais dû aller danser !

—Justement, je dansais, répliqua-t-elle l'air espiègle. Je m'amusais à glisser quelques allusions aux bénéfices du mariage dans une discussion on ne peut plus banale. Je suis sûre qu'il ne s'en est même pas rendu compte.

Marcus grommela quelque chose puis baissa les yeux vers Jasper.

—Ne t'inquiète pas, mon petit. Quand il sera temps de te trouver une fiancée, je m'arrangerai pour tenir Maman occupée ailleurs.

—Crois-tu vraiment que je ne puisse pas choisir la femme digne d'épouser notre Jasper chéri ?

—Pas vraiment. Entre toi, Katherine et Louisa, la seule qui pourrait passer l'inspection serait une mollassonne aussi pure que les neiges éternelles. Et notre fils s'ennuierait à mourir avec elle.

—Et toi, tu ne tarderais pas à le marier avec une harpie mal élevée qui lui brisera le cœur.

—Il convolera en justes noces avec une femme qui ressemble à sa mère, répliqua Marcus en déposant un baiser sur la joue de son épouse. Celam'a plutôt réussi, n'est-ce pas ?

—Depuis quand t'amuses-tu à jouer les flatteurs ?

—Depuis que la femme dont je suis tombé amoureux n'a accepté que je la courtise qu'à la condition que je me comporte en parfait gentleman.

—Une femme intelligente, plaisante Régina en lui adressant un sourire radieux.

—On peut le dire ! Cicely m'a appris ce matin que tu te mettais à lire Shakespeare ?

—Disons plutôt que j'annonce Shakespeare. Mais je m'améliore. J'ai réussi à terminer de déchiffrer une pièce cette semaine. Maintenant que tu es de retour de Castlemaine, j'en profiterai pour que tu me fasses la lecture d'une autre pièce de théâtre. À moins que tu n'aies l'intention de nous ramener à la maison.

—Je ne voudrais pour rien au monde vous faire quitter Londres pendant la Saison.

—Ah ! Mais Castlemaine a aussi ses avantages, chuchota-t-elle en promenant ses doigts sur le col du manteau de Marcus. Plus de... d'intimité, disons. Un plus grand lit...

—Très tentant, en effet, ma chérie. Malheureusement, j'ai promis à Louisa que nous dînerions à Carlton House cette semaine.

—Dis plutôt que tu as promis au prince de lui présenter Jasper.

—Je ne peux rien te cacher. Oui, tu as raison.

—Tout comme j'avais raison de te conseiller d'accepter sa proposition concernant Louisa.

—Sans doute, grommela-t-il.

—Admets-le, espèce de butor ! dit-elle en lui donnant un coup de coude espigle. Tu devrais être fier d'elle. Elle est la demoiselle de compagnie de la princesse Charlotte. Cela lui a permis d'acquérir un certain style.

—Oui, admit-il. Bien qu'elle n'ait pas encore trouvé de prétendant.

—Sois patient. Il vaut mieux qu'elle prenne son temps plutôt que d'accepter de se laisser courtiser par le premier venu. C'est ce que j'ai fait et ça m'a porté chance.

Marcus n'eut pour toute réponse qu'un sourire étincelant qui la fit littéralement fondre.

—J'ai une idée, mon chéri, murmura-t-elle de cette voix enchanteresse qui faisait toujours accélérer le pouls de Marcus.

Elle ouvrit la porte-fenêtre, franchit le seuil puis pivota en le dévorant du regard.

—Pourquoi ne confierait-on pas Jasper à un de ses oncles ou tantes afin de danser tous les deux ?

Il se tint immobile un instant, son fils niché au creux de ses bras, enveloppé de la nuit, et couva d'un regard tendre celle qu'il aimait plus que tout au monde.

Tout avait changé. Fini de raser les murs. Fini l'exclusion et l'exil. Fini de bannir qui que ce soit.

—Je commençais à croire que tu ne me le proposerais jamais, répondit-il.

Le vicomte Dragon suivit alors son épouse et entra dans la lumière.

## Note de l'auteur

Le lecteur aura sans doute deviné que les difficultés rencontrées par Régina provenaient de sa dyslexie. Ce trouble de la capacité à lire et écrire connaît diverses formes, j'ai choisi la plus courante. Dans mes recherches, j'ai appris que certaines personnes souffrant de dyslexie peuvent progresser à l'aide de méthodes tactiles. J'ai donc sommairement appliqué les préceptes au personnage de Régina.

Tous les détails concernant la princesse Charlotte sont authentiques : le père de celle-ci a annulé les fiançailles de sa fille avec le prince d'Orange, mais ensuite, durant l'été où se déroule mon roman, elle est tombée amoureuse d'un autre homme, le prince de Saxe-Coburg, qu'elle a épousé en 1816, pour mourir en couches tragiquement un an plus tard.

Le personnage de lady Draker est librement inspiré de deux femmes mariées dans les hautes sphères et courtisées par le prince de Galles, bien qu'aucune d'entre elles n'ait le caractère bien trempé de Régina.

La première lady, la vicomtesse de Melbourne, maîtresse de Prinny pendant quatre ans, a eu un enfant de celui-ci, George Lamb.

La deuxième est la marquise de Hertford, dont le mari a fermé les yeux sur une liaison de douze ans avec le prince. Prinny, ami de cet époux, a fréquemment rendu visite au domaine des Hertford, dans le Warwickshire. Il s'est même attaché au fils du couple, ce dernier n'étant cependant pas issu de sa liaison avec la marquise, car Prinny n'avait que quinze ans lorsqu'il est né.

Bien que le célèbre poème intitulé « La Belle Dame Sans Merci » soit l'œuvre de John Keats, il ne correspond pas à l'époque durant laquelle se déroule mon roman. Keats s'est néanmoins inspiré d'une traduction de Chaucer d'un poème écrit par Alain Chartier (pendant la Régence, il était communément admis comme une œuvre originale de Chaucer).

Bien que l'on crédite les Beatles de la paternité des vers « *De paisibles sommeils emplissent tes yeux/Des sourires t'attendent lorsque tu t'éveilles* », leur origine vient d'un poème de Thomas Dekker, une berceuse devenue classique en Angleterre.



ESCORTE DE CHARME

**D**OTÉ d'un caractère irascible qui lui vaut le surnom de « Dragon », Marcus North, vicomte Draker, n'a jamais pardonné à sa défunte mère de l'avoir conçu hors des liens sacrés du mariage. Redoutant que sa sœur Louisa ne suive le même chemin, il surveille de près ses relations et lui interdit en particulier de revoir Simon Tremaine, le plus proche collaborateur du prince de Galles... Marcus, qui n'apprécie guère les mondanités, se claquemure habituellement dans son château de Castlemaine, où les visites sont rares. Aussi tombe-t-il des nues lorsque Régina Tremaine se présente à l'improviste. L'élégante jeune femme vient plaider la cause de Simon, son frère, amoureux de Louisa. Excédé, le vicomte commence par refuser de l'écouter. Mais lorsque Régina évoque l'éventualité de rencontres secrètes, il se ravise et lui propose un marché : si Régina l'autorise à lui faire la cour, il acceptera que Simon revoie Louisa !